

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

—

TOME XI.

NOVEMBRE 1835.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1835.

LE CHANDELIER.

PERSONNAGES.

MAITRE ANDRÉ, notaire.
JACQUELINE, sa femme.
CLAVAROCHE, officier de dragons.
FORTUNIO, clerc.
LANDRY, } clercs.
GUILLAUME, } clercs.
Une Servante.
Un Jardinier, etc.

(Une petite ville.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre à coucher.

JACQUELINE, dans son lit. Entre MAÎTRE ANDRÉ en robe de chambre.

MAÎTRE ANDRÉ.

Holà, ma femme! hé, Jacqueline! hé, holà, Jacqueline, ma femme! La peste soit de l'endormie! Hé, hé, ma femme, éveillez-vous! Holà, holà! levez-vous, Jacqueline. Comme elle dort! Holà, holà, holà, hé, hé, hé, ma femme, ma femme, ma

femme! c'est moi, André, votre mari, qui ai à vous parler de choses sérieuses, Hé, hé, pst, pst, hem! brum! frum! pst! Jacqueline, êtes-vous morte? Si vous ne vous éveillez tout à l'heure, je vous coiffe du pot à l'eau.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que c'est, mon bon ami?

MAÎTRE ANDRÉ.

Vertu de ma vie, ce n'est pas malheureux. Finirez-vous de vous tirer les bras? c'est affaire à vous de dormir. Écoutez-moi, j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry, mon clerc...

JACQUELINE.

Hé, mais, bon Dieu, il ne fait pas jour. Devenez-vous fou, maître André, de m'éveiller ainsi sans raison? de grace, allez vous recoucher. Est-ce que vous êtes malade?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je ne suis ni fou ni malade, et vous éveille à bon escient. J'ai à vous parler maintenant; songez d'abord à m'écouter, et ensuite à me répondre. Voilà ce qui est arrivé à Landry, mon clerc; vous le connaissez bien....

JACQUELINE.

Quelle heure est-il donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE ANDRÉ.

Il est six heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis; il ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon honneur, madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux, dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu cette nuit....

JACQUELINE.

Mais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tantôt. N'est-ce pas à moi, mon cher cœur, de vous soigner et de vous veiller?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je me porte bien, vous dis-je; êtes-voui d'humeur à m'écouter?

JACQUELINE.

Eh! mon Dieu, vous me faites peur ; est-ce qu'on nous aurait volés?

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous-là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon étude....

JACQUELINE.

Ah! sainte Vierge, j'en suis sûre! vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, non, je n'ai point de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous dis que Landry, mon clerc, a vu un homme, cette nuit, se glisser par votre fenêtre.

JACQUELINE.

Je devine à votre visage que vous avez perdu au jeu.

MAÎTRE ANDRÉ.

Ah! ça, ma femme, êtes-vous sourde? Vous avez un amant, madame; cela est-il clair? Vous me trompez. Un homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela signifie?

JACQUELINE.

Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

MAÎTRE ANDRÉ.

Le voilà ouvert; vous bâillerez après dîner; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline! Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de votre père, et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai résolu, en venant ici, de vous traiter avec douceur; et vous voyez que je le fais, puisque avant de vous condamner je veux m'en rapporter à vous, et vous donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement.

Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne, bonne quantité de hussards. Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis long-temps.

JACQUELINE.

Ah! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis; vous ne parliez pas de ce ton; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur, ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres. Mais quoi! la jalousie vous pousse; depuis long-temps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez.

MAÎTRE ANDRÉ.

Voilà qui est bon, Jacqueline, il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu un homme....

JACQUELINE.

Eh! mon Dieu, j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour une brute, de me rebattre ainsi la tête? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MAÎTRE ANDRÉ.

A quoi tient-il que vous ne répondiez?

JACQUELINE, pleurant.

Seigneur, mon Dieu, que je suis malheureuse! qu'est-ce que je vais devenir! Je le vois bien, vous avez résolu ma mort; vous ferez de moi ce qu'il vous plaira; vous êtes homme, et je suis femme; la force est de votre côté. Je suis résignée; je m'y attendais; vous saisissez le premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'ici; je m'en irai avec ma fille, dans un couvent, dans un désert, s'il est possible; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

MAÎTRE ANDRÉ.

Ma femme, ma femme, pour l'amour de Dieu et des saints, est-ce que vous vous moquez de moi?

JACQUELINE.

A! ça, tout de bon, maître André, est-ce sérieux ce que vous dites?

MAÎTRE ANDRÉ.

Si ce que je dis est sérieux? Jour de Dieu! la patience m'échappe, et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en justice.

JACQUELINE.

Vous, en justice?

MAÎTRE ANDRÉ.

Moi, en justice; il y a de quoi faire damner un homme d'avoir affaire à une telle mule; je n'avais jamais ouï dire qu'on pût être aussi entêté.

JACQUELINE, sautant à bas du lit.

Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre? L'avez-vous vu, monsieur, oui ou non?

MAÎTRE ANDRÉ.

Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUELINE.

Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et vous voulez me mener en justice?

MAÎTRE ANDRÉ.

Oui, par le ciel! si vous ne répondez.

JACQUELINE.

Savez-vous une chose, maître André, que ma grand'mère a apprise de la sienne? Quand un mari se fie à sa femme, il garde pour lui les mauvais propos, et quand il est sûr de son fait, il n'a que faire de la consulter. Quand on a des doutes, on les lève; quand on manque de preuves, on se tait; et quand

on ne peut pas démontrer qu'on a raison, on a tort. Allons, venez; sortons d'ici.

MAÎTRE ANDRÉ.

C'est donc ainsi que vous le prenez?

JACQUELINE.

Oui, c'est ainsi; marchez, je vous suis.

MAÎTRE ANDRÉ.

Et où veux-tu que j'aille à cette heure?

JACQUELINE.

En justice.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais, Jacqueline..,

JACQUELINE.

Marchez, marchez; quand on menace, il ne faut pas menacer en vain.

MAÎTRE ANDRÉ.

Allons, voyons, calme-toi un peu.

JACQUELINK.

Non; vous voulez me mener en justice, et j'y veux aller de ce pas.

MAÎTRE ANDRÉ.

Que diras-tu pour ta défense? dis-le-moi aussi bien maintenant.

JACQUELINE.

Non, je ne veux rien dire ici.

MAÎTRE ANDRÉ.

Pourquoi?

JACQUELINE.

Parce que je veux aller en justice.

MAÎTRE ANDRÉ.

Vous êtes capable de me rendre fou, et il me semble que je rêve. Éternel Dieu, créateur du monde! je m'en vais faire une maladie. Comment? quoi? cela est possible? J'étais dans mon lit; je dormais, et je prends les murs à témoin que c'était de toute mon ame. Landry, mon clerc, un enfant de seize ans, qui de sa vie n'a médit de personne, le plus candide garçon du monde, qui venait de passer la nuit à copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre; il me le dit, je prends ma robe de chambre, je viens vous trouver en ami, je vous demande pour toute grace de m'expliquer ce que cela signifie, et vous me dites des injures! vous me traitez de furieux, jusqu'à vous élancer du lit et à me saisir à la gorge! Non, cela passe toute idée; je serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline, ma petite femme! c'est vous qui me traitez ainsi!

JACQUELINE.

Allez, allez, vous êtes un pauvre homme.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais enfin, ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répondre? Crois-tu que je puisse penser que tu me trompes réellement? Hélas! mon Dieu, un mot te suffit. Pourquoi ne veux-tu pas me le dire? C'était peut-être quelque voleur qui se glissait par notre fenêtre; ce quartier-ci n'est pas des plus sûrs, et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort, ma toute belle, mon bijou chéri. Quand nous allons à la promenade, au spectacle, au bal, et jusque chez nous, ces gens-là ne nous quittent pas; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaulettes, et sans qu'un grand sabre crochu ne s'embarrasse dans mes jambes. Qui sait si leur impertinence ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres? Tu n'en sais rien, je le vois bien; ce n'est pas toi qui les encourages; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons, voyons, donne la main; est-ce que tu m'en veux, Jacqueline?

JACQUELINE.

Assurément, je vous en veux. Me menacer d'aller en justice ! Lorsque ma mère le saura, elle vous fera bon visage.

MAÎTRE ANDRÉ.

Hé ! mon enfant, ne le lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleries? Ce sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel, pour le laisser plus tranquille et plus pur.

JACQUELINE.

A la bonne heure ; touchez là.

MAÎTRE ANDRÉ.

Est-ce que je ne sais pas que tu m'aimes? Est-ce que je n'ai pas en toi la plus aveugle confiance? Est-ce que depuis deux ans tu ne m'as pas donné toutes les preuves de la terre que tu es toute à moi, Jacqueline? Cette fenêtre, dont parle Landry, ne donne pas tout-à-fait dans ta chambre; en traversant le péristyle, on va par là au potager; je ne serais pas étonné que notre voisin, maître Pierre, ne vînt braconner dans mes espaliers; va, va, je ferai mettre notre jardinier ce soir en sentinelle, et le piége à loup dans l'allée; nous rirons demain tous les deux.

JACQUELINE.

Je tombe de fatigue, et vous m'avez éveillée bien mal à propos.

MAÎTRE ANDRÉ.

Recouche-toi, ma chère petite; je m'en vais, je te laisse ici. Allons, adieu, n'y pensons plus. Tu le vois, mon enfant, je ne fais pas la moindre recherche dans ton appartement; je n'ai pas ouvert une armoire; je t'en crois sur parole; il me semble que je t'en aime cent fois plus, de t'avoir soupçonnée à tort et de te savoir innocente. Tantôt je réparerai tout cela; nous irons en campagne, et je te ferai un cadeau. Adieu, adieu, je te reverrai.

(Il sort.)

(*Jacqueline, seule, ouvre une armoire ; on y aperçoit, accroupi, le capitaine Clavaroche.*)

CLAVAROCHE, sortant de l'armoire.

Ouf!

JACQUELINE.

Vite, sortez! mon mari est jaloux; on vous a vu, mais non reconnu; vous ne pouvez revenir ici. Comment étiez-vous là-dedans?

CLAVAROCHE.

A merveille.

JACQUELINE.

Nous n'avons pas de temps à perdre; qu'allons-nous faire? Il faut nous voir, et échapper à tous les yeux. Quel parti prendre? Le jardinier y sera ce soir; je ne suis pas sûre de ma femme de chambre; d'aller ailleurs, impossible ici; tout est à jour dans une petite ville. Vous êtes couvert de poussière, et il me semble que vous boitez.

CLAVAROCHE.

J'ai le genou et la tête brisés; la poignée de mon sabre m'est entrée dans les côtes. Pouah! c'est à croire que je sors d'un moulin.

JACQUELINE.

Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si on les trouvait, je serais perdue; ma mère me mettrait au couvent. Landry, un clerc, vous a vu passer, il me le paiera. Que faire? quel moyen? répondez! Voux êtes pâle comme la mort.

CLAVAROCHE.

J'avais une position fausse, quand vous avez poussé le battant, en sorte que je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bocal d'esprit de-vin.

JACQUELINE.

Eh bien! voyons! que ferons-nous?

CLAVAROCHE.

Bon! il n'y a rien de si facile.

JACQUELINE.

Mais encore?

CLAVAROCHE.

Je n'en sais rien; mais rien n'est plus aisé. M'en croyez-vous à ma première affaire? Je suis rompu; donnez-moi un verre d'eau.

JACQUELINE.

Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAROCHE.

Que ces maris, quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux! Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau à la parade! (Il boit.) Avez-vous une brosse ici? Le diable m'emporte, avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

JACQUELINE.

Voilà ma toilette, prenez ce qu'il vous faut.

CLAVAROCHE, se brossant la tête.

A quoi bon aller à la ferme? Votre mari est, à tout prendre, d'assez douce composition. Est-ce que c'est une habitude que ces apparitions nocturnes?

JACQUELINE.

Non, Dieu merci! J'en suis encore tremblante. Mais songez donc qu'avec les idées qu'il a maintenant dans la tête, tous les soupçons vont tomber sur vous.

CLAVAROCHE.

Pourquoi sur moi?

JACQUELINE.

Pourquoi? Mais... je ne sais... il me semble que cela doit être; tenez, Clavaroche, la vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres; on la pressent sans la toucher.

CLAVAROCHE, ajustant son uniforme.

Bah! ce sont les grands parens et les juges de paix qui disent que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison, c'est que

tout ce qui ne se sait pas, s'ignore, et par conséquent n'existe pas. J'ai l'air de dire une bêtise; réfléchissez, vous verrez que c'est vrai.

JACQUELINE.

Tout ce que vous voudrez. Les mains me tremblent, et j'ai une peur qui est pire que le mal.

CLAVAROCHE.

Patience! nous arrangerons cela.

JACQUELINE.

Comment? parlez, voilà le jour.

CLAVAROCHE.

Eh! bon Dieu, quelle tête folle! Vous êtes jolie comme un ange avec vos grands airs effarés. Voyons un peu, mettez-vous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable, et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là! il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE.

Ne riez donc pas, vous me faites frémir.

CLAVAROCHE.

Eh bien! ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mes principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloux...

JACQUELINE.

Ah! Clavaroche, par égard pour moi!

CLAVAROCHE.

Je vous ai choquée? (Il l'embrasse.)

JACQUELINE.

Au moins, parlez plus bas.

CLAVAROCHE.

Il y a trois moyens certains d'éviter tout inconvénient. Le premier, c'est de se quitter. Mais celui-là nous n'en voulons guère.

JACQUELINE.

Vous me ferez mourir de peur.

CLAVAROCHE.

Le second, le meilleur incontestablement, c'est de n'y pas prendre garde, et au besoin...

JACQUELINE.

Eh bien?

CLAVAROCHE.

Non, celui-là ne vaut rien non plus; vous avez un mari de plume; il faut garder l'épée au fourreau. Reste donc alors le troisième; c'est de trouver *un chandelier*.

JACQUELINE.

Un chandelier? Qu'est-ce que vous voulez dire?

CLAVAROCHE.

Nous appelions ainsi, au régiment, un grand garçon de bonne mine qui est chargé de porter un schall ou un parapluie au besoin; qui, lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise, et la suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où elle vient de boire; l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir; bourdonne sans cesse autour d'elle, assiége son oreille d'une pluie de fadaises; admire-t-on la dame, il se rengorge, et si on l'insulte, il se bat. Un coussin manque à la causeuse; c'est lui qui court, se précipite, et va le chercher là où il est, car il connaît la maison et les êtres, il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au reversis et au piquet; comme il circonvient le mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au point du jour, il est depuis midi sur la place ou sur la chaussée, et il a marqué des chaises avec ses gants. Demandez-lui pourquoi il s'est fait ombre, il n'en sait rien et n'en peut rien dire. Ce n'est pas que parfois la dame ne l'encourage d'un sourire, et ne lui aban-

donne en valsant le bout de ses doigts qu'il serre avec amour; il est comme ces grands seigneurs qui ont une charge honoraire, et les entrées aux jours de galas; mais le cabinet leur est clos; ce ne sont pas là leurs affaires. En un mot, sa faveur expire là où commencent les véritables; il a tout ce qu'on voit des femmes, et rien de ce qu'on en désire. Derrière ce mannequin commode se cache le mystère heureux; il sert de paravent à tout ce qui se passe sous le manteau de la cheminée. Si le mari est jaloux, c'est de lui; tient-on des propos? c'est sur son compte; c'est lui qu'on mettra à la porte, un beau matin que les valets auront entendu marcher la nuit dans l'appartement de madame; c'est lui qu'on épie en secret; ses lettres, pleines de respect et de tendresse, sont décachetées par la belle-mère; il va, il vient, il s'inquiète, on le laisse ramer, c'est son œuvre; moyennant quoi, l'amant discret et la très innocente amie, couverts d'un voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

JACQUELINE.

Je ne puis m'empêcher de rire, malgré le peu d'envie que j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de *chandelier*?

CLAVAROCHE.

Eh! mais, c'est que c'est lui qui porte la....

JACQUELINE.

C'est bon, je vous comprends.

CLAVAROCHE.

Voyez, ma chère; parmi vos amis, n'auriez-vous point quelque bonne ame capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne foi, n'est pas sans douceur? Cherchez, voyez, pensez à cela. (Il regarde à sa montre.) Sept heures! il faut que je vous quitte. Je suis de semaine d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Mais, Clavaroche, en vérité, je ne connais ici personne; et puis c'est une tromperie dont je n'aurais pas le courage. Quoi! encourager un jeune homme, l'attirer à soi, le laisser espérer, le rendre peut-être amoureux tout de bon, et se jouer de ce qu'il peut souffrir! C'est une rouerie que vous me proposez.

CLAVAROCHE.

Aimez-vous mieux que je vous perde? et dans l'embarras où nous sommes, ne voyez-vous pas qu'à tout prix il faut détourner les soupçons?

JACQUELINE.

Pourquoi les faire tomber sur un autre?

CLAVAROCHE.

Hé! pour qu'ils tombent. Les soupçons, ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles. Il faut qu'ils se posent tôt ou tard, et le plus sûr est de leur faire un nid.

JACQUELINE.

Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre très réellement?

CLAVAROCHE.

Plaisantez-vous? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence? Un amoureux n'est pas un amant.

JACQUELINE.

Eh bien!.... mais le temps presse. Qui voulez-vous? Désignez-moi quelqu'un.

CLAVAROCHE, à la fenêtre.

Tenez! voilà, dans votre cour, trois jeunes gens assis au pied d'un arbre; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse le choix entre eux; quand je reviendrai, qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JACQUELINE.

Comment cela serait-il possible? Je ne leur ai jamais dit un mot.

CLAVAROCHE.

Est-ce que tu n'es pas fille d'Ève? Allons, Jacqueline, consentez.

JACQUELINE.

N'y comptez-pas; je n'en ferai rien.

CLAVAROCHE.

Touchez là; je vous remercie. Adieu, la très craintive blonde; vous êtes fine, jeune et jolie, et amoureuse... un peu, n'est-il pas vrai, madame? A l'ouvrage! un coup de filet!

JACQUELINE.

Vous êtes hardi, Clavaroche.

CLAVAROCHE.

Fier et hardi; fier de vous plaire, et hardi pour vous conserver.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Un petit jardin.

FORTUNIO, LANDRY et GUILLAUME, assis.

FORTUNIO.

Vraiment, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

LANDRY.

N'allez pas en jaser, au moins; vous me feriez mettre dehors.

FORTUNIO.

Bien étrange et bien admirable. Oui, quel qu'il soit, c'est un homme heureux.

LANDRY.

Promettez-moi de n'en rien dire; maître André me l'a fait jurer.

GUILLAUME.

De son prochain, du roi et des femmes, il n'en faut pas souffler le mot.

FORTUNIO.

Que des pareilles choses existent, cela me fait bondir le cœur. Vraiment, Landry, tu as vu cela?

LANDRY.

C'est bon ; qu'il n'en soit plus question.

FORTUNIO.

Tu as entendu marcher doucement.

LANDRY.

A pas de loup, derrière le mur.

FORTUNIO.

Craquer doucement la fenêtre.

LANDRY.

Comme un grain de sable sous le pied.

FORTUNIO.

Puis, sur le mur, l'ombre de l'homme, quand il a franchi la poterne.

LANDRY.

Comme un spectre, dans son manteau.

FORTUNIO.

Et une main derrière le volet.

LANDRY.

Tremblante comme la feuille.

FORTUNIO.

Une lueur dans la galerie, puis un baiser, puis quelques pas lointains.

LANDRY.

Puis le silence, les rideaux qui se tirent, et la lueur qui disparaît.

FORTUNIO.

Si j'avais été à ta place, je serais resté jusqu'au jour.

GUILLAUME.

Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline? Tu aurais fait là un joli métier!

FORTUNIO.

Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeux. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencontrée au bal une fois; ma main n'a pas touché la sienne, ses lèvres ne m'ont jamais parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pense, je n'en ai de ma vie rien su, sinon qu'elle se promène ici l'après-midi, et que j'ai soufflé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

GUILLAUME.

Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté? Il n'y avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry : aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FORTUNIO.

Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette! Je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger.

GUILLAUME.

Te voilà bien, avec tes fredaines! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant? C'est quelque officier de la garnison.

FORTUNIO.

J'aurais voulu être dans l'étude; j'aurais voulu voir tout cela.

GUILLAUME.

Dieu soit béni! c'est notre libraire qui t'empoisonnne avec ses romans. Que te revient-il de ce conte? d'être Gros-Jean comme devant. N'espères-tu pas, par hasard, que tu pourras avoir ton tour? Hé! oui, sans doute, monsieur se figure qu'on pensera quelque jour à lui. Pauvre garçon! tu ne connais guère nos belles dames de province. Nous autres, avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge, et une fois qu'elles y ont mordu, qu'importe que la garnison change? Tous les militaires se ressemblent; qui en aime un en aime cent. Il n'y a que le revers de l'habit qui change, et

qui de jaune devient vert ou blanc. Du reste, ne retrouvent-elles pas la moustache retroussée de même, la même allure de corps-de-garde, le même langage et le même plaisir ? Ils sont tous faits sur un modèle ; à la rigueur elles peuvent s'y tromper.

FORTUNIO.

Il n'y a pas à causer avec toi ; tu passes tes fêtes et dimanches à regarder des joueurs de boule.

GUILLAUME.

Et toi, tout seul à ta fenêtre, le nez fourré dans tes giroflées. Voyez la belle différence! Avec tes idées romanesques tu deviendras fou à lier. Allons, rentrons ; à quoi penses-tu ? il est l'heure de travailler.

FORTUNIO.

Je voudrais bien avoir été avec Landry cette nuit dans l'étude.

(*Ils sortent. Entrent Jacqueline et sa servante.*)

JACQUELINE.

Nos prunes seront belles cette année, et nos espaliers ont bonne mine. Viens donc un peu de ce côté-ci, et asseyons-nous sur ce banc.

LA SERVANTE.

C'est donc que madame ne craint pas l'air, car il ne fait pas chaud ce matin.

JACQUELINE.

En vérité, depuis deux ans que j'habite cette maison, je ne crois pas être venue deux fois daus cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvre-feuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

LA SERVANTE.

Avec cela que madame n'est pas couverte ; elle a voulu descendre en cheveux.

JACQUELINE.

Dis-moi, puisque te voilà : qu'est-ce que c'est donc que ces jeunes gens qui sont là dans la salle basse? Est-ce que je me

trompe? je crois qu'ils nous regardent; ils étaient tout à l'heure ici.

LA SERVANTE.

Madame ne les connaît donc pas? Ce sont les clercs de maître André.

JACQUELINE.

Ah! est-ce que tu les connais, toi, Madelon? Tu as l'air de rougir en disant cela.

LA SERVANTE.

Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les connais de les voir tous les jours; et encore, je dis tous les jours. Je n'en sais rien, si je les connais.

JACQUELINE.

Allons, avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre? Autant que je puis en juger d'ici, ces garçons ne sont pas si mal. Voyons, lequel préfères-tu? fais-moi un peu tes confidences. Tu es belle fille, Madelon; que ces jeunes gens te fassent la cour, qu'y a-t-il de mal à cela?

LA SERVANTE.

Je ne dis pas qu'il y ait du mal; ces jeunes gens ne manquent pas de bien, et leurs familles sont honorables. Il y a là un petit blond, les grisettes de la grand'rue ne font pas fi de son coup de chapeau.

JACQUELINE, s'approchant de la maison.

Qui? celui-là avec sa moustache?

LA SERVANTE.

Oh! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui ne sait que dire.

JACQUELINE.

C'est donc cet autre qui écrit!

LA SERVANTE.

Nenni, nenni; c'est M. Guillaume, un honnête garçon bien rangé; mais ses cheveux ne frisent guère, et ça fait pitié, le dimanche, quand il veut se mettre à danser.

JACQUELINE.

De qui veux-tu donc parler? je ne crois pas qu'il y en ait d'autres que ceux-là dans l'étude.

LA SERVANTE.

Vous ne voyez pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez, le voilà qui se penche ; c'est le petit Fortunio.

JACQUELINE.

Oui-dà, je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné, ma foi, avec ses cheveux sur l'oreille, et son petit air innocent. Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles. Et il fait la cour aux grisettes, ce monsieur-là avec ses yeux bleus? Eh bien! Madelon, il ne faut pas pour cela baisser les vôtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc que dire, celui-là, et il a un maître à danser?

LA SERVANTE.

Révérence parler, madame, si je le croyais amoureux ici, ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la tête, quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

JACQUELINE.

Plaisantez-vous, mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

LA SERVANTE.

Un chien regarde bien un évêque, et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon, et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'injure à regarder passer les gens.

JACQUELINE.

Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

LA SERVANTE.

Quand un garçon tourne la tête, allez, madame, il ne faut

guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de ses confidences, et on ne m'apprendra que ce que j'en sais.

JACQUELINE.

J'ai froid. Allez me chercher un schall, et faites-moi grace de vos propos.

(*La servante sort.*)

JACQUELINE, seule.

Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre ces arbres, Holà! Pierre, écoutez.

LE JARDINIER, entrant.

Vous m'avez appelé, madame?

JACQUELINE.

Oui, entrez là ; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne ici ; j'ai à lui parler.

(*Le jardinier sort. Un instant après, entre Fortunio.*)

FORTUNIO.

Madame, on se trompe sans doute ; on vient de me dire que vous me demandiez.

JACQUELINE.

Asseyez-vous ; on ne se trompe pas. — Vous me voyez, monsieur Fortunio, fort embarrassée, fort en peine. Je ne sais trop comment vous dire ce que j'ai à vous demander, ni pourquoi je m'adresse à vous.

FORTUNIO.

Je ne suis que troisième clerc ; s'il s'agit d'une affaire d'importance, Guillaume, notre premier clerc, est là ; souhaitez-vous que je l'appelle?

JACQUELINE.

Mais non. Si c'était une affaire, est-ce que je n'ai pas mon mari.

FORTUNIO.

Puis-je être bon à quelque chose? Veuillez parler avec con-

fiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cœur pour vous rendre service.

JACQUELINE.

C'est galamment et vaillamment parler ; et cependant, si je ne me trompe, je ne suis pas connue de vous.

FORTUNIO.

L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent ; mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau.

JACQUELINE.

C'est un secret que j'ai à vous dire, et j'hésite par deux motifs : d'abord vous pouvez me trahir, et en second lieu, même en me servant, prendre de moi mauvaise opinion.

FORTUNIO.

Puis-je me soumettre à quelque épreuve? Je vous supplie de croire en moi.

JACQUELINE.

Mais, comme vous dites, vous êtes bien jeune. Vous-même, vous pouvez croire en vous, et ne pas toujours en répondre.

FORTUNIO.

Vous êtes plus belle que je ne suis jeune ; de ce que mon cœur sent, j'en réponds.

JACQUELINE.

La nécessité est imprudente. Voyez si personne n'écoute.

FORTUNIO.

Personne ; ce jardin est désert, et j'ai fermé la porte de l'étude.

JACQUELINE.

Non ! décidément je ne puis parler ; pardonnez-moi cette démarche inutile, et qu'il n'en soit jamais question.

FORTUNIO.

Hélas ! madame, je suis bien malheureux ! il en sera comme il vous plaira.

JACQUELINE.

C'est que la position où je suis n'a vraiment pas le sens commun. J'aurais besoin, vous l'avouerai-je? non pas tout-à-fait d'un ami, cependant d'une action d'ami. Je ne sais à quoi me résoudre. Je me promenais dans ce jardin, en regardant ces espaliers ; et je vous dis, je ne sais pourquoi, je vous ai vu à cette fenêtre, j'ai eu l'idée de vous faire appeler.

FORTUNIO.

Quel que soit le caprice du hasard à qui je dois cette faveur, permettez-moi d'en profiter, Je ne puis que répéter mes paroles; je mourrais de bon cœur pour vous.

JACQUELINE.

Ne me le répétez pas trop ; c'est le moyen de me faire taire.

FORTUNIO.

Pourquoi? c'est le fond de mon cœur.

JACQUELINE.

Pourquoi? pourquoi ? vous n'en savez rien, je n'y veux seulement pas penser. Non; ce que j'ai à vous demander ne peut avoir de suite aussi grave, Dieu merci, c'est un rien, une bagatelle. Vous êtes un enfant, n'est-ce pas? Vous me trouvez peut-être jolie, et vous m'adressez légèrement quelques paroles de galanterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple; tout homme à votre place en pourrait dire autant.

FORTUNIO.

Madame, je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je suis un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles; mais telles qu'elles sont, Dieu peut les juger.

JACQUELINE.

C'est bon; vous savez votre rôle, et vous ne vous dédites pas. En voilà assez là-dessus; prenez donc ce siége, mettez-vous là.

FORTUNIO.

Je le ferai pour vous obéir.

JACQUELINE.

Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme-de-chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

FORTUNIO.

Oui, madame; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE.

Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand'Rue

FORTUNIO.

Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE.

Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous voulez, quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année, elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses. Mais chaque mois, presque chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avares, ne font pas faute aux échéances, enfin, avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Elle est plus pauvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu, à tout prix, user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité; » ces choses-là se paient au grand jour; mais à certaines époques convenues, certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour « de seconde nécessité », qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi, tout s'arrange à merveille; chacun y peut trouver son

compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

FORTUNIO.

Je ne vois pas grand mal à cela.

JACQUELINE.

Maintenant donc voilà ce qui arrive; le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis; mais elle se trouve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confidens, plus de mémoires secrets, plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente; à tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout, et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon, voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison; qu'il pût entrer et sortir avec assurance; qu'il eût bon goût, cela est clair, et qu'il sût choisir à propos. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là, dans la ville, quelque jolie et coquette fille, à qui on sût qu'il fît la cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose? ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire. Voilà ce qu'il faudrait trouver,

FORTUNIO.

Dites à votre amie que je m'offre à elle; je la servirai de mon mieux.

JACQUELINE.

Mais si cela se trouvait ainsi, vous comprenez, n'est-il pas vrai, que pour avoir, dans la maison, le libre accès dont je vous parle, le confident devrait s'y montrer autre part qu'à la salle basse? Vous comprenez qu'il faudrait que sa place fût à la table et au salon? vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance? mais

qu'en outre du bon vouloir, le savoir-faire n'y gâterait rien. Il faudrait qu'un soir, je suppose, comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entr'ouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahît jamais son adresse; qu'il fût prudent, leste et avisé; qu'il se souvint d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le savent: Aux audacieux, Dieu prête la main.

FORTUNIO.

Je vous en supplie, servez-vous de moi.

JACQUELINE.

Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on fût sûr du silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi. Preste! j'aperçois Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discrétion et prudence, adieu. L'amie, c'est moi; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise.

(Elle sort.)

(*Guillaume et Landry, sur le pas de la porte.*)

GUILLAUME.

Holà ! Fortunio; maître André est là qui t'appelle.

LANDRY.

Il y a de l'ouvrage sur ton bureau. Que fais-tu là hors de l'étude?

FORTUNIO.

Hein? plaît-il! que me voulez-vous?

GUILLAUME.

Nous te disons que le patron te demande.

LANDRY.

Arrive ici; on a besoin de toi. A quoi songe donc ce rêveur?

FORTUNIO.

En vérité, cela est singulier, et cette aventure est étrange.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon.

CLAVAROCHE, devant une glace.

En conscience, ces belles dames, si on les aimait tout de bon, ce serait une pauvre affaire, et le métier des bonnes fortunes est, à tout prendre, un ruineux travail. Tantôt c'est au plus bel endroit qu'un valet qui gratte à la porte vous oblige à vous esquiver. La femme qui se perd pour vous ne se livre que d'une oreille, et au milieu du plus doux transport on vous pousse dans une armoire. Tantôt c'est lorsqu'on est chez soi, étendu sur un canapé et fatigué de la manœuvre, qu'un messager envoyé à la hâte vient vous faire ressouvenir qu'on vous adore à une lieue de distance. Vite, un barbier, le valet de chambre! On court, on vole, il n'est plus temps, le mari est rentré, la pluie tombe, il faut faire le pied de grue, une heure durant. Avisez-vous d'être malade ou seulement de mauvaise humeur! Point; le soleil, le froid, la tempête, l'incertitude, le danger, cela est fait pour rendre gaillard. La difficulté est en possession, depuis qu'il y a des proverbes, du privilége d'augmenter le plaisir, et le vent de bise se fâcherait si, en vous coupant le visage, il ne croyait vous donner du cœur. En vérité, on représente l'amour avec des ailes et un carquois; on ferait mieux de nous le peindre comme un chasseur de canards sauvages, avec une veste imperméable et une perruque de laine frisée pour lui garantir l'occiput. Quelles sottes bêtes que les hommes, de se refuser leurs franches-lippées pour courir après quoi, de grace? après

l'ombre de leur orgueil ! Mais la garnison dure six mois ; on ne peut pas toujours aller au café ; les comédiens de province ennuient ; on se regarde dans un miroir, et on ne veut pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine ; c'est ainsi qu'on prend patience, et qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difficile.

(*Entre Jacqueline.*)

Eh bien ! ma chère, qu'avez-vous ? Avez-vous suivi mes conseils, et sommes-nous hors de danger ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Comment vous y êtes-vous prise ? vous allez me conter cela. Est-ce un des clercs de maître André qui s'est chargé de notre salut ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Vous êtes une femme incomparable, et on n'a pas plus d'esprit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas, le bon jeune homme à votre boudoir ? Je le vois d'ici, les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Mais quel conte lui avez-vous fait pour réussir en si peu de temps ?

JACQUELINE.

Le premier venu ; je n'en sais rien.

CLAVAROCHE.

Voyez un peu ce que c'est que de nous, et quels pauvres diables nous sommes quand il vous plaît de nous endiabler ! Et notre mari, comment voit-il la chose ? La foudre qui nous menaçait sent-elle déjà l'aiguille aimantée ? commence-t-elle à se détourner ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Parbleu ! nous nous divertirons, et je me fais une vraie fête d'examiner cette comédie, d'en observer les ressorts et les gestes, et d'y jouer moi-même mon rôle. Et l'humble esclave , je vous prie, depuis que je vous ai quittée, est-il déjà amoureux de vous ? Je parierais que je l'ai rencontré comme je montais. Un visage affairé et une encolure à cela. Est-il déjà installé dans sa charge? s'acquitte-t-il des soins indispensables avec quelque facilité ? porte-t-il déjà vos couleurs ? met-il l'écran devant le feu ? a-t-il hasardé quelques mots d'amour craintif et de respectueuse tendresse ? êtes-vous contente de lui ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Et comme à-compte sur ses futurs services, ces beaux yeux pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà laissé deviner qu'il est permis de soupirer pour eux? a-t-il déjà obtenu quelque grace ? Voyons, franchement, où en êtes-vous? Avez-vous croisé le regard ? avez-vous engagé le fer ? C'est bien le moins qu'on l'encourage pour le service qu'il nous rend.

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Qu'avez-vous donc? Vous êtes rêveuse, et vous répondez à demi.

JACQUELINE.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

CLAVAROCHE.

En avez-vous quelque regret?

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Mais vous avez l'air soucieux, et quelque chose vous inquiète.

JACQUELINE.

Non.

CLAVAROCHE.

Leriez-vous quelque sérieux dans une pareille plaisanterie? Laissez donc, tout cela n'est rien.

JACQUELINE.

Si l'on savait ce qui s'est passé, pourquoi le monde me donnerait-il tort, et à vous, peut-être, raison?

CLAVAROCHE.

Bon ! c'est un jeu, c'est une misère; ne m'aimez-vous pas, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc ! qui peut vous fâcher? N'est-ce donc pas pour sauver notre amour que vous avez fait tout cela ?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Je vous avoue que cela m'amuse, et que je n'y regarde pas de si près.

JACQUELINE.

Silence! l'heure du dîner approche, et voici maître André qui vient.

CLAVAROCHE.

Est-ce notre homme qui est avec lui?

JACQUELINE.

C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

(*Entrent maître André et Fortunio.*)

MAÎTRE ANDRÉ.

Non! je ne veux pas d'aujourd'hui entendre parler d'une affaire. Je veux qu'on s'évertue à danser, et qu'il ne soit ques-

tion que de rire. Je suis ravi, je nage dans la joie, et je n'entends qu'à bien dîner.

CLAVAROCHE.

Peste! vous êtes en belle humeur, maître André, à ce que je vois.

MAÎTRE ANDRÉ.

Il faut que je vous dise à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme; j'ai fait mettre le piége à loup devant la porte de mon jardin, j'y ai trouvé mon chat ce matin; c'est bien fait, je l'ai mérité. Mais je veux rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

JACQUELINE.

C'est bon, je n'ai pas de rancune, obligez-moi de n'en plus parler.

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, je veux que tout le monde le sache. Je l'ai dit partout dans la ville, et j'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

CLAVAROCHE.

Voilà agir en digne mari; je reconnais là maître André.

MAÎTRE ANDRÉ.

Capitaine, je vous salue. Voulez-vous dîner avec nous? Nous avons aujourd'hui au logis une façon de petite fête, et vous êtes le bien-venu,

CLAVAROCHE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

MAÎTRE ANDRÉ.

Je vous présente un nouvel hôte; c'est un de mes clercs, capitaine. Hé! hé! *cedant arma togæ*. Ce n'est pas pour vous faire injure; le petit drôle a de l'esprit; il vient faire la cour à ma femme.

CLAVAROCHE.

Monsieur, peut-on vous demander votre nom? Je suis ravi de faire votre connaissance. (Fortunio salue.)

MAÎTRE ANDRÉ.

Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai, voilà tantôt un an qu'il travaillait à mon étude, et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que, sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très nette, et il me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son zèle. C'est leur secret ; nous autres maris, nous ne mettons point le nez là. Un hôte aimable, dans une petite ville, n'est pas une chose de peu de prix ; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise! nous le recevrons de notre mieux.

FORTUNIO.

Je ferai tout pour m'en rendre digne.

MAÎTRE ANDRÉ, à Clavaroche.

Mon travail, comme vous le savez, me retient chez moi la semaine. Je ne suis pas fâché que Jacqueline s'amuse sans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville ; le médecin veut qu'elle marche, et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-là sait les nouvelles, il lit fort bien à haute voix; il est, d'ailleurs, de bonne famille, et ses parens l'ont bien élevé; c'est un cavalier pour ma femme, et je vous demande votre amitié pour lui.

CLAVAROCHE.

Mon amitié, digne maître André, est tout entière à son service; c'est une chose qui vous est acquise, et dont vous pouvez disposer.

FORTUNIO.

Monsieur le capitaine est bien honnête, et je ne sais comment le remercier.

CLAVAROCHE.

Touchez là! l'honneur est pour moi, si vous me comptez pour un ami.

MAÎTRE ANDRÉ.

Allons! voilà qui est à merveille. Vive la joie! La nappe nous attend; donnez la main à Jacqueline, et venez goûter de mon vin.

CLAVAROCHE, bas à Jacqueline.

Maître André ne me paraît pas envisager tout-à-fait les choses comme je m'y étais attendu.

JACQUELINE, bas.

Sa confiance ou sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui souffle.

CLAVAROCHE, de même.

Mais ce n'est pas là ce qu'il nous faut. Si cela prend cette tournure, nous n'avons que faire de votre clerc.

JACQUELINE, de même.

J'ai fait ce que vous m'avez dit.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A l'étude.

GUILLAUME et LANDRY, travaillant.

GUILLAUME.

Il me semble que Fortunio n'est pas resté long-temps à l'étude.

LANDRY.

Il y a gala ce soir à la maison, et maître André l'a invité.

GUILLAUME.

Oui; de façon que l'ouvrage nous reste. J'ai la main droite paralysée.

LANDRY.

Il n'est pourtant que troisième clerc; on aurait pu nous inviter aussi.

GUILLAUME.

Après tout, c'est un bon garçon; il n'y a pas grand mal à cela.

LANDRY.

Non. Il n'y en aurait pas non plus, si on nous eût mis de la noce.

GUILLAUME.

Hum! hum! quelle odeur de cuisine! On fait un bruit là-haut, c'est à ne pas s'entendre.

LANDRY.

Je crois qu'on danse; j'ai vu des violons.

GUILLAUME.

Au diable les paperasses! je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

LANDRY.

Sais-tu une chose? j'ai quelque idée qu'il se passe du mystère ici.

GUILLAUME.

Bah! comment cela?

LANDRY.

Oui, oui, tout n'est pas clair; et si je voulais un peu jaser...

GUILLAUME.

N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

LANDRY.

Tu te souviens que j'ai vu l'autre jour un homme escalader la fenêtre: qui c'était, on n'en a rien su. Mais aujourd'hui, pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui te parle, et ce que c'était, je le sais bien.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'était? conte-moi cela.

LANDRY.

J'ai vu Jacqueline, entre chien et loup, ouvrir la porte du

jardin. Un homme était derrière elle, qui s'est glissé contre le mur, et qui lui a baisé la main; après quoi, il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait: Ne craignez rien, je reviendrai tantôt.

GUILLAUME.

Vraiment! cela n'est pas possible.

LANDRY.

Je l'ai vu comme je te vois.

GUILLAUME.

Ma foi! s'il en était ainsi, je sais ce que je ferais à ta place. J'en avertirais maître André, comme l'autre fois, ni plus ni moins.

LANDRY.

Cela demande réflexion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances à courir. Il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME.

Entends-tu le carillon qu'ils font? Paf, les portes! clip-clap, les assiettes, les plats, les fourchettes, les bouteilles! Il me semble que j'entends chanter.

LANDRY.

Oui, c'est la voix de maître André lui-même. Pauvre bonhomme! on se rit bien de lui.

GUILLAUME.

Viens donc un peu sur la promenade; nous jaserons tout à notre aise. Ma foi quand le patron s'amuse, c'est bien le moins que les clercs se reposent.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO et JACQUELINE, à table.

(On est au dessert.)

CLAVAROCHE.

Allons, monsieur Fortunio, servez donc à boire à madame.

FORTUNIO.

De tout mon cœur, monsieur le capitaine, et je bois à votre santé.

CLAVAROCHE.

Fi donc! vous n'êtes pas galant. A la santé de votre voisine.

MAÎTRE ANDRÉ.

Eh! oui, à la santé de ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que vous trouviez ce vin de votre goût.

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse.....

CLAVAROCHE.

Cette chanson-là est trop vieille. Chantez donc, monsieur Fortunio.

FORTUNIO.

Si madame veut l'ordonner.

MAÎTRE ANDRÉ.

Hé! hé! le garçon sait son monde.

JACQUELINE.

Eh bien! chantez, je vous en prie.

CLAVAROCHE.

Un instant. Avant de chanter, mangez un peu de ce biscuit; cela vous ouvrira la voix, et vous donnera du montant.

MAÎTRE ANDRÉ.

Le capitaine a le mot pour rire.

FORTUNIO.

Je vous remercie, cela m'étoufferait.

CLAVAROCHE.

Bon, bon. Demandez à madame de vous en donner un morceau. Je suis sûr que de sa blanche main cela vous paraîtra léger. (Regardant sous la table.) O ciel! que vois-je? vos pieds sur le carreau! Souffrez, madame, qu'on apporte un coussin.

FORTUNIO, se levant.

En voilà un sous cette chaise.

(Il le place sous les pieds de Jacqueline.)

CLAVAROCHE.

A la bonne heure, monsieur Fortunio; je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

MAÎTRE ANDRÉ.

Oh! oh! le garçon ira loin; il n'y a qu'à lui dire un mot.

CLAVAROCHE.

Maintenant donc, chantez, s'il vous plaît; nous écoutons de toutes nos oreilles.

FORTUNIO.

Je n'ose devant des connaisseurs. Je ne sais pas de chanson de table.

CLAVAROCHE.

Puisque madame l'a ordonné, vous ne pouvez vous en dispenser.

FORTUNIO.

Je ferai donc comme je pourrai.

CLAVAROCHE.

N'avez-vous pas encore, monsieur Fortunio, adressé de vers à madame? Voyez, l'occasion se présente.

MAÎTRE ANDRÉ.

Silence! silence! Laissez-le chanter.

CLAVAROCHE.

Une chanson d'amour surtout. N'est-il pas vrai, monsieur Fortunio? Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priez-le, s'il vous plaît, qu'il nous chante une chanson d'amour. On ne saurait vivre sans cela.

JACQUELINE.

Je vous en prie, Fortunio.

FORTUNIO chante.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'ame déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer.
Et je veux mourir pour ma mie,
Sans la nommer.

MAÎTRE ANDRÉ.

En vérité, le petit gaillard est amoureux comme il le dit; il

en a les larmes aux yeux. Allons! garçon, bois pour te remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-là!

CLAVAROCHE.

Je ne crois pas à monsieur Fortunio l'ambition si roturière; sa chanson vaut mieux qu'une grisette. Qu'en dit madame, et quel est son avis?

JACQUELINE.

Très bien. Donnez-moi le bras, et allons prendre le café.

CLAVAROCHE.

Vite! monsieur Fortunio, offrez votre bras à madame.

JACQUELINE prend le bras de Fortunio; bas, en sortant.

Avez-vous fait ma commission?

FORTUNIO.

Oui, madame; tout est dans l'étude.

JACQUELINE.

Allez m'attendre dans ma chambre, je vous y rejoins dans un instant.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

La chambre de Jacqueline.

(*Entre Fortunio.*)

FORTUNIO.

Est-il un homme plus heureux que moi? J'en suis certain, Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'en donne, il n'y a pas à s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu, fêté, choyé, dans la maison. Elle m'a fait mettre à table à côté d'elle; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle voix, quel sourire! Quand son regard se fixe sur moi, je ne sais ce qui me passe par le corps; j'ai une joie qui me prend à la gorge; je lui sauterais au cou si je ne me retenais. Non, plus j'y pense,

plus je réfléchis, les moindres signes, les plus légères faveurs, tout est certain ; elle m'aime, elle m'aime, et je serais un sot fieffé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout-à-l'heure, comme j'ai vu briller ses yeux ! Allons, ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoux ; c'est une commission secrète, et Jacqueline sûrement ne tardera pas à venir.

(*Entre Jacqueline.*)

JACQUELINE.

Êtes-vous là, Fortunio ?

FORTUNIO.

Oui, voilà votre écrin, madame, et ce que vous avez demandé.

JACQUELINE.

Vous êtes homme de parole, et je suis contente de vous.

FORTUNIO.

Comment vous dire ce que j'éprouve ? Un regard de vos yeux a changé mon sort, et je ne vis que pour vous servir.

JACQUELINE.

Vous nous avez chanté, à table, une jolie chanson, tout-à-l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite ? Me la voulez-vous donner par écrit ?

FORTUNIO.

Elle est faite pour vous, madame ; je meurs d'amour, et ma vie est à vous.

(Il se jette à genoux.)

JACQUELINE.

Vraiment ! Je croyais que votre refrain défendait de dire qu'on aime.

FORTUNIO.

Ah ! Jacqueline, ayez pitié de moi ; ce n'est pas d'hier que je souffre. Depuis deux ans, à travers ces charmilles, je suis la trace de vos pas. Depuis deux ans, sans que jamais peut-être

vous ayez su mon existence, vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pas paru derrière vos rideaux, vous n'avez pas ouvert votre fenêtre, vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là, que je ne vous aie vue; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grace à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous; je la cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots, tombés de vos lèvres, avaient pu venir jusqu'à moi; je les répétais tout un jour. Vous cultiviez les fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais; je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre cœur. Hélas! je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à en mourir.

JACQUELINE.

Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deux ans que vous m'aimez, mais je souris de ce que je pense qu'il y aura deux jours demain.

FORTUNIO.

Que je vous perde, si la vérité ne m'est aussi chère que mon amour! que je vous perde, s'il n'y a deux ans que je n'existe que pour vous!

JACQUELINE.

Levez-vous donc; si on venait, qu'est-ce qu'on penserait de moi?

FORTUNIO.

Non! je ne me leverai pas, je ne quitterai pas cette place, que vous ne croyiez à mes paroles. Si vous repoussez mon amour, du moins n'en douterez-vous pas.

JACQUELINE.

Est-ce une entreprise que vous faites?

FORTUNIO.

Une entreprise pleine de crainte, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs; comment j'ai osé vous

parler, je n'en sais rien. Ma raison est perdue; j'aime, je souffre; il faut que vous le sachiez, que vous le voyiez, que vous me plaigniez.

JACQUELINE.

Ne va-t-il pas rester là une heure, ce méchant enfant obstiné? Allons, levez-vous, je le veux.

FORTUNIO, se levant.

Vous croyez donc à mon amour?

JACQUELINE.

Non, je n'y crois pas; cela m'arrange de ne pas y croire.

FORTUNIO.

C'est impossible! vous n'en pouvez douter.

JACQUELINE.

Bah! on ne se prend pas si vite à trois mots de galanterie.

FORTUNIO.

De grace! jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper? Je suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aimé personne, si ce n'est vous qui l'ignoriez.

JACQUELINE.

Vous faites la cour aux grisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

FORTUNIO.

Vous vous moquez. Qui a pu vous le dire?

JACQUELINE.

Oui, oui, vous allez à la danse et aux dîners sur le gazon.

FORTUNIO.

Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-t-il à cela?

JACQUELINE.

Je vous l'ai déjà dit hier; cela se conçoit; vous êtes jeune, et à l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

FORTUNIO.

Que faut-il faire pour vous convaincre? Je vous en prie, dites-le moi.

JACQUELINE.

Vous demandez un joli conseil. Eh bien! il faudrait le prouver.

FORTUNIO.

Seigneur mon Dieu, je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime? Quoi! me voilà à genoux devant vous; mon cœur à chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres; ce qui m'a jeté à vos pieds, c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans, que je ne peux plus contenir, et vous restez froide et incrédule? Je ne puis faire passer en vous une étincelle du feu qui me dévore? Vous niez même ce que je souffre, quand je suis prêt à mourir devant vous? Ah! c'est plus cruel qu'un refus! c'est plus affreux que le mépris! L'indifférence elle-même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

JACQUELINE.

Debout! on vient. Je vous crois, je vous aime; sortez par le petit escalier; revenez en bas, j'y serai.

(Elle sort.)

FORTUNIO seul.

Elle m'aime! Jacqueline m'aime! elle s'éloigne, elle me quitte ainsi! Non, je ne puis descendre encore. Silence! on approche; quelqu'un l'a arrêtée; on vient ici. Vite, sortons! (Il lève la tapisserie.) Ah! la porte est fermée en dehors, je ne puis sortir; comment faire? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer ceux qui viennent.

CLAVAROCHE, en dehors.

Venez donc, venez donc un peu!

FORTUNIO.

C'est le capitaine qui monte avec elle. Cachons-nous vite, et attendons; il ne faut pas qu'on me voie ici. (Il se cache dans le fond de l'alcôve.)

(*Entrent Clavaroche et Jacqueline.*)

CLAVAROCHE, se jetant sur un sopha.

Parbleu, madame, je vous cherchais partout; que faisiez-vous donc toute seule?

JACQUELINE, à part.

Dieu soit loué, Fortunio est parti.

CLAVAROCHE.

Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas supportable. Qu'ai-je à faire avec maître André, je vous prie? Et justement vous nous laissez ensemble, quand le vin joyeux de l'époux doit me rendre plus précieux l'aimable entretien de la femme.

FORTUNIO, caché.

C'est singulier; que veut dire ceci?

JACQUELINE.

J'étais montée pour une emplette. C'est une chaîne qu'on vient de m'apporter.

CLAVAROCHE, ouvrant l'écrin qui est sur la table.

Voyons un peu. Sont-ce des anneaux? Et dites-moi, qu'en voulez-vous faire? Est-ce que vous faites un cadeau?

JACQUELINE.

Vous savez bien que c'est notre fable.

CLAVAROCHE.

Mais, en conscience, c'est de l'or. Si vous comptez tous les matins user du même stratagème, notre jeu finira bientôt par ne pas valoir... A propos! que ce dîner m'a amusé, et quelle curieuse figure a notre jeune initié!

FORTUNIO, caché.

Initié! à quel mystère? Est-ce de moi qu'il veut parler?

CLAVAROCHE.

La chaîne est belle; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

FORTUNIO, caché.

Ah! il paraît qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

CLAVAROCHE.

Comme il tremblait, le pauvre garçon, lorsqu'il a soulevé son verre! Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir à voir!

FORTUNIO, de même.

Assurément, c'est de moi qu'il parle, et il s'agit du dîner de tantôt.

CLAVAROCHE.

Vous rendrez cela, je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FORTUNIO, de même.

Rendre la chaîne! et pourquoi donc?

CLAVAROCHE.

Sa chanson surtout m'a ravi, et maître André l'a bien remarqué; il en avait, Dieu me pardonne, la larme à l'œil pour tout de bon.

FORTUNIO, de même.

Je n'ose croire ni comprendre encore. Est-ce un rêve? Suis-je éveillé? Qu'est-ce donc que ce Clavaroche?

CLAVAROCHE.

Du reste, il devient inutile de pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne reviennent plus? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé! Du moment qu'on se fie à vous, il faut souffler sur le chandelier.

JACQUELINE.

Qui peut savoir ce qui arrivera? avec ce caractère-là, il n'y a jamais rien de sûr, et il faut garder sous la main de quoi se tirer d'embarras.

FORTUNIO, caché.

Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce ne peut être sans motif. Toutes ces paroles sont des énigmes.

CRAVAROCHE.

Je suis d'avis de le congédier.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez. Dans tout cela, ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mal serait nécessaire, croyez-vous qu'il serait de mon choix? Mais qui sait si demain, ce soir, dans une heure, ne viendra pas une bourrasque? Il ne faut pas compter sur le calme avec trop de sécurité.

CLAVAROCHE.

Tu crois?

FORTUNIO, caché.

Sang du Christ! il est son amant.

CLAVAROCHE.

Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout-à-fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin, et le mettre aux lisières. Si les soupçons de maître André lui revenaient jamais en tête, eh bien! alors, on aurait à portée votre M. Fortunio, pour les détourner de nouveau. Je le tiens pour poisson d'eau vive; il est friand de l'hameçon.

JACQUELINE.

Il me semble qu'on a remué.

CLAVAROCHE.

Oui, j'ai cru entendre un soupir.

JACQUELINE.

C'est probablement Madeleine; elle range dans le cabinet.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin.

(*Entrent Jacqueline et la servante.*)

LA SERVANTE.

Madame, un danger vous menace. Comme j'étais tout-à-l'heure dans la salle, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Autant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade, qui doit avoir lieu cette nuit.

JACQUELINE.

Une embuscade? en quel lieu? pour quoi faire?

LA SERVANTE.

Dans l'étude; le clerc affirmait que la nuit dernière il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

JACQUELINE.

Tu ne te trompes pas, Madelon?

LA SERVANTE.

Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'honneur de ses confidences; cela n'empêche pas qu'on ne rende un service; j'ai mon ouvrage qui m'attend.

JACQUELINE.

C'est bien, et vous pouvez compter qne je ne serai pas ingrate. Avez-vous vu Fortunio ce matin ? où est-il ? j'ai à lui parler.

LA SERVANTE.

Il n'est pas venu à l'étude ; le jardinier, à ce que je crois, l'a aperçu. Mais on est en peine de lui, et on le cherchait tout-à-l'heure de tous les côtés du jardin. Tenez, voilà monsieur Guillaume, le premier clerc, qui le cherche encore ; le voyez-vous passer là-bas ?

GUILLAUME, au fond du théâtre.

Holà ! Fortunio ! holà ! où es-tu ?

JACQUELINE.

Va, Madelon, tâche de le trouver.

(*Madelon sort. Entre Clavaroche.*)

CLAVAROCHE.

Que diantre se passe-t-il donc ici ? comment ! moi qui ai quelques droits, je pense, à l'amitié de maître André, il me rencontre et ne me salue pas ; les clercs me regardent de travers, et je ne sais si le chien lui-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'est-il advenu, je vous prie ? et à quel propos maltraite-t-on les gens ?

JACQUELINE.

Nous n'avons pas sujet de rire ; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois ; nous n'en sommes plus aux paroles, mais à l'action.

CLAVAROCHE.

A l'action ! que voulez-vous dire ?

JACQUELINE.

Que ces maudits clercs font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que maître André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étud , et que nous courons les plus grands dangers.

CLAVAROCHE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète ?

JACQUELINE.

Assurément; que voulez-vous de pire? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque nous sommes avertis, ce n'est pas là le difficile; mais du moment que maître André agit sans rien dire, nous avons tout à craindre de lui.

CLAVAROCHE.

Vraiment, c'est là toute l'affaire, et il n'y a pas plus de mal que cela?

JACQUELINE.

Êtes-vous fou? Comment est-il possible que vous en plaisantiez?

CLAVAROCHE.

C'est qu'il n'y a rien de si simple que de nous tirer d'embarras. Maître André, dites-vous, est furieux? eh bien! qu'il crie; quel inconvénient? Il veut se mettre en embuscade? qu'il s'y mette, il n'y a rien de mieux. Les clercs sont-ils de la partie? qu'ils en soient avec toute la ville, si cela les peut divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacqueline et son très humble serviteur? hé! qu'ils surprennent; je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui nous gêne?

JACQUELINE.

Je ne comprends rien à ce que vous dites.

CLAVAROCHE.

Faites-moi venir Fortunio. Où est-il fourré, ce monsieur? Comment, nous sommes en péril, et le drôle nous abandonne! Allons! vite, avertissez-le.

JACQUELINE.

J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas paru ce matin.

CLAVAROCHE.

Bon! cela est impossible; il est par là quelque part dans vos jupes; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par mégarde accroché au porte-manteau.

JACQUELINE.

Mais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai

demandé où il était, sans trop savoir pourquoi moi-même ; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon.

CLAVAROCHE.

Hé! ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice? Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les priviléges de l'amour.

JACQUELINE.

Pour ce soir ? et dans quel dessein ?

CLAVAROCHE.

Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que ces pauvres clercs qui se vont donner bien du mal ne trouvent personne au logis? Fi donc! nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides; il faut leur dépêcher quelqu'un.

JACQUELINE.

Cela ne sera pas; trouvez autre chose; vous avez là une idée horrible et je ne puis y consentir.

CLAVAROCHE.

Pourquoi horrible? Rien n'est plus innocent. Vous écrivez un mot à Fortunio, si vous ne pouvez le trouver vous-même; car le moindre mot en ce monde vaut mieux que le plus gros écrit. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendez-vous. Le voilà entré; les clercs le surprennent, et maître André le prend au collet. Que voulez-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son tour pourquoi son jeune clerc se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer: que ce garçon visite vos marchands, qu'il vous apporte en secret des bijoux, en un mot, la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

JACQUELINE.

On ne me croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

CLAVAROCHE.

On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître, et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

JACQUELINE.

Oui.

CLAVAROCHE.

Eh bien donc! puisque vous le faites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche, un écrin, comme hier, la première chose venue, cela suffira. Songez donc que si nous n'employons ce moyen, nous en avons pour une année entière. Maître André s'embusque aujourd'hui, il se rembusquera demain, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous surprenne. Moins il trouvera, plus il cherchera; mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

JACQUELINE.

C'est impossible! il n'y faut pas songer.

CLAVAROCHE.

Un rendez-vous dans un jardin n'est pas, d'ailleurs, un si gros péché. A la rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez qu'à ne pas descendre. On ne trouvera que le jeune homme, et il s'en tirera toujours. Il serait plaisant qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est innocente quand elle l'est. Allons, vos tablettes, et prenez-moi le crayon que voici.

JACQUELINE.

Vous n'y pensez pas, Clavaroche, c'est un guet-apens que vous faites là.

CLAVAROCHE, lui présentant un crayon et du papier.

Écrivez donc, je vous en prie: « A minuit, ce soir, au jardin. »

JACQUELINE.

C'est envoyer cet enfant dans un piége, c'est le livrer à l'ennemi.

CLAVAROCHE.

Ne signez pas, c'est inutile. (Il prend le papier.) Franchement, ma chère, la nuit sera fraîche, et vous ferez mieux de rester chez vous. Laissez ce jeune homme se promener seul, et profiter du temps qu'il fait. Je crois, comme vous, qu'on aurait peine à croire que c'est pour vos marchands qu'il vient. Vous ferez mieux, si on vous interroge, de dire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans l'affaire.

JACQUELINE.

Ce mot d'écrit est un témoin.

CLAVAROCHE.

Fi donc! nous autres gens de cœur, pensez-vous que nous allions montrer à un mari de l'écriture de sa femme? Que pourrions-nous, d'ailleurs, y gagner? en serions-nous donc moins coupables de ce qu'un crime serait partagé? D'ailleurs, vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque déguisés? Allons, je vais donner cette lettre au jardinier, Fortunio l'aura tout de suite. Venez; les vautours ont leur proie, et l'oiseau de Vénus, la pâle tourterelle, peut dormir en paix sur son nid.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une charmille.

FORTUNIO seul, assis sur l'herbe.

Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre; lui laisser croire qu'on l'aime, le lui dire au besoin; troubler peut-être bien des nuits tranquilles; remplir de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux, et cependant ne lui rien accorder; rester immobile et inanimé dans une œuvre de vie et de mort; tromper, mentir,

mentir du fond du cœur; faire de son corps un appât; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés; voilà ce qui fait sourire une femme! voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait.

(Il se lève.)

C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine; ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion; il la réveille, il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. A tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre, elle voit un jeune homme au bas; qui est-ce? elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage; est-il bon ou méchant, discret ou perfide, sensible ou insouciant? elle n'en sait rien; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle; elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle le joue à rouge ou noir. Si elle s'était aussi bien adressé à Guillaume qu'à moi, que serait-il arrivé de cela? Guillaume est un garçon honnête, mais qui ne s'est jamais aperçu que son cœur lui servît à autre chose qu'à respirer. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il n'en aurait pas vu davantage; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André; il ne se serait point jeté à genoux; il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servît de lui à son insu, pour détourner les soupçons d'un mari? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans sans lui en dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé à merveille, et

personne ne pourrait se plaindre, le jour où la vérité viendrait.
(Il se rasseoit.)

Pourquoi s'est-elle adressée à moi? Savait-elle donc que je l'aimais? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume? Est-ce hasard? est-ce calcul? Peut-être, au fond, se doutait-elle que je n'étais pas indifférent; m'avait-elle vu à cette fenêtre? S'était-elle jamais retournée le soir, quand je l'observais dans le jardin? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piége qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable; elle n'y a vu qu'une occasion.

Est-ce bien sûr? N'y a-t-il rien autre chose? Quoi! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter! Quoi! elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre? O Dieu juste! s'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé?
(Il se lève.)

Non! tant d'horreur n'est pas possible! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait: Je vous aime, elle voulait dire: Aimez-moi. Non, Jacqueline n'est pas méchante; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah! insensé! tu l'aimes! tu l'aimes! tu pleures, et elle se rit de toi!

(*Entre Madelon.*)

MADELON.

Ah! Dieu merci, je vous trouve enfin; madame vous demande; elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

FORTUNIO.

Sais-tu ce qu'elle a à me dire? Je ne saurais y aller maintenant.

MADELON.

Vous avez donc affaire aux arbres? Elle est bien inquiète. allez ; toute la maison est en colère.

LE JARDINIER, entrant.

Vous voilà donc, monsieur, on vous cherche partout; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

FORTUNIO, lisant.

« A minuit ce soir au jardin. » (Haut.) C'est de la part de Jacqueline?

LE JARDINIER.

Oui, monsieur; y a-t-il réponse ?

GUILLAUME, entrant.

Que fais-tu donc, Fortunio? on te demande dans l'étude.

FORTUNIO.

J'y vais, j'y vais. (Bas à Madelon.) Qu'est-ce que tu disais tout-à-l'heure? Quelle inquiétude a ta maîtresse ?

MADELON, bas.

C'est un secret: maître André s'est fâché.

FORTUNIO, de même.

Il s'est fâché ? Pour quelle raison?

MADELON, de même.

Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude; c'est moi qui ai découvert cela, et si je vous le dis. dam! c'est que je pense que vous n'y êtes pas indifférent.

FORTUNIO.

Pourquoi se cacher dans l'étude?

MADELON.

Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO.

En vérité ! est-ce possible ?

LE JARDINIER.

Y a-t-il réponse, monsieur ?

FORTUNIO.

J'y vais moi-même ; allons, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une chambre.

JACQUELINE, seule.

Non, cela ne se fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, un fois poussé à la violence, peut inventer pour se venger ? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril aussi affreux. Ce Clavaroche est sans pitié ; tout est pour lui champ de bataille, et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi bon exposer Fortunio, lorsqu'il n'y a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne ? Je veux croire que tout soupçon s'évanouirait par ce moyen ; mais le moyen lui-même est un mal, et je ne veux pas l'employer. Non, cela me coûte et me déplaît ; je ne veux pas que ce garçon soit maltraité ; puisqu'il dit qu'il m'aime, eh bien ! soit. Je ne rends pas le mal pour le bien.

(*Entre Fortunio.*)

On a dû vous remettre un billet de ma part ; l'avez-vous lu ?

FORTUNIO.

On me l'a remis, et je l'ai lu ; vous pouvez disposer de moi.

JACQUELINE.

C'est inutile, j'ai changé d'avis, déchirez-le, et n'en parlons jamais.

FORTUNIO.

Puis-je vous servir en quelque autre chose ?

JACQUELINE, à part.

C'est singulier, il n'insiste pas. (Haut.) Mais non ; je n'ai pas besoin de vous. Je vous avais demandé votre chanson.

FORTUNIO.

La voilà. Sont-ce tous vos ordres ?

JACQUELINE.

Oui ; je crois qu'oui. Qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâle, ce me semble.

FORTUNIO.

Si ma présence vous est inutile, permettez-moi de me retirer.

JACQUELINE.

Je l'aime beaucoup, cette chanson; elle a un petit air naïf qui va avec votre coiffure, et elle est bien faite par vous.

FORTUNIO.

Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE.

Oui, voyez-vous, j'avais eu d'abord l'idée de vous faire venir ; mais j'ai réfléchi, c'est une folie ; je vous ai trop vite écouté. Mettez-vous donc au piano, et chantez-moi votre romance.

FORTUNIO.

Excusez-moi, je ne saurais maintenant.

JACQUELINE.

Et pourquoi donc ? Êtes-vous souffrant, ou si c'est un méchant caprice? J'ai presque envie de vouloir que vous chantiez, bon gré mal gré. Est-ce que je n'ai pas quelque droit de seigneur sur cette feuille de papier-là ? (Elle place la chanson sur le piano.)

FORTUNIO.

Ce n'est pas mauvaise volonté ; je ne puis rester plus longtemps, et maître André a besoin de moi.

JACQUELINE.

Il me plaît assez que vous soyez grondé : asseyez-vous là et chantez.

FORTUNIO.

Si vous l'exigez, j'obéis.

(Il s'assied.)

JACQUELINE.

Eh bien ! à quoi pensez-vous donc ? Est-ce que vous attendez qu'on vienne ?

FORTUNIO.

Je souffre ; ne me retenez pas.

JACQUELINE.

Chantez d'abord, nous verrons ensuite si vous souffrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-je, je le veux. Vous ne chantez pas ? Eh bien ! que fait-il donc ? Allons, voyons, si vous chantez, je vous donnerai le bout de ma mitaine.

FORTUNIO.

Tenez, Jacqueline, écoutez-moi. Vous auriez mieux fait de me le dire, et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE.

Qu'est-ce que vous dites ? de quoi parlez-vous ?

FORTUNIO.

Oui, vous auriez mieux fait de me le dire ; oui, devant Dieu, j'aurais tout fait pour vous.

JACQUELINE.

Tout fait pour moi ? Qu'entendez-vous par là ?

FORTUNIO.

Ah ! Jacqueline ! Jacqueline ! il faut que vous l'aimiez beaucoup ; il doit vous en coûter de mentir et de railler ainsi sans pitié.

JACQUELINE.

Moi ? je vous raille ? Qui vous l'a dit ?

FORTUNIO.

Je vous en supplie, ne mentez pas davantage; en voilà assez; je sais tout.

JACQUELINE.

Mais enfin, qu'est-ce que vous savez?

FORTUNIO.

J'étais hier dans votre chambre lorsque Clavaroche était là.

JACQUELINE.

Est-ce possible? Vous étiez dans l'alcove?

FORTUNIO.

Oui, j'y étais; au nom du ciel, ne dites pas un mot là-dessus.

(Un silence.)

JACQUELINE.

Puisque vous savez tout, monsieur, il ne me reste maintenant qu'à vous prier de garder le silence. Je sens assez mes torts envers vous pour ne pas même vouloir tenter de les affaiblir à vos yeux. Ce que la nécessité commande, et ce à quoi elle peut entraîner, un autre que vous le comprendrait peut-être, et pourrait, sinon pardonner, du moins excuser ma conduite. Mais vous êtes, malheureusement, une partie trop intéressée pour en juger avec indulgence. Je suis résignée et j'attends.

FORTUNIO.

N'ayez aucune espèce de crainte. Si je fais rien qui puisse vous nuire, je me coupe cette main-là.

JACQUELINE.

Il me suffit de votre parole, et je n'ai pas droit d'en douter. Je dois même dire que, si vous l'oubliez, j'aurais encore moins le droit de m'en plaindre. Mon imprudence doit porter sa peine. C'est sans vous connaître, monsieur, que je me suis adressée à vous. Si cette circonstance rend ma faute moindre, elle rendait mon danger plus grand. Puisque je m'y suis exposée, traitez-

moi donc comme vous l'entendrez. Quelques paroles échangées hier voudraient peut-être une explication. Ne pouvant tout justifier, j'aime mieux me taire sur tout. Laissez-moi croire que votre orgueil est la seule personne offensée. Si cela est, que ces deux jours s'oublient; plus tard, nous en reparlerons.

FORTUNIO.

Jamais; c'est le souhait de mon cœur.

JACQUELINE.

Comme vous voudrez; je dois obéir. Si cependant je ne dois plus vous voir, j'aurais un mot à ajouter. De vous à moi, je suis sans crainte, puisque vous me promettez le silence. Mais il existe une autre personne dont la présence dans cette maison peut avoir des suites fâcheuses.

FORTUNIO.

Je n'ai rien à dire à ce sujet.

JACQUELINE.

Je vous demande de m'écouter. Un éclat entre vous et lui, vous le sentez, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vous puissiez exiger, je m'y soumettrai sans murmure. Ne me quittez pas sans y réfléchir; dictez vous-même les conditions. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous? Ce que vous jugerez convenable, sera reçu par moi comme une grace, et par elle comme un devoir. Le souvenir de quelques plaisanteries m'oblige à vous interroger sur ce point. Que décidez-vous? répondez.

FORTUNIO.

Je n'exige rien. Vous l'aimez; soyez en paix, tant qu'il vous aimera.

JACQUELINE.

Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniez à vous en repentir, je vous répète que toute condition sera reçue, imposée par vous. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-je dès à présent réparer autrement mes torts? Est-il en ma dispo-

sition quelque moyen de vous obliger? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour vous laisser de moi un souvenir moins désavantageux. Que puis-je faire ? je suis à vos ordres.

FORTUNIO.

Rien. Adieu, madame. Soyez sans crainte ; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

(*Il va pour sortir, et prend sa romance.*)

JACQUELINE.

Ah! Fortunio, laissez-moi cela.

FORTUNIO.

Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes ? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des lèvres. Il s'agit bien de vos excuses, de sacrifices et de réparations! il s'agit bien de votre Clavaroche et de sa sotte vanité! il s'agit bien de mon orgueil! Vous croyez donc l'avoir blessé? vous croyez donc que ce qui m'afflige, c'est d'avoir été pris pour dupe et plaisanté à ce dîner? Je ne m'en souviens seulement pas. Quand je vous dis que je vous aime, vous croyez donc que je n'en sens rien? Quand je vous parle de deux ans de souffrances, vous croyez donc que je fais comme vous? Eh quoi! vous me brisez le cœur, vous prétendez vous en repentir et c'est ainsi que vous me quittez! La nécessité, dites-vous, vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret; vous rougissez, vous détournez la tête ; ce que je souffre vous fait pitié ; vous me voyez, vous comprenez votre œuvre; et la blessure que vous m'avez faite, voilà comme vous la guérissez! Ah! elle est au cœur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'à tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu, quelque honteux qu'il soit de le dire, quand vous en souririez vous-même, j'étais capable de consentir à tout. O Dieu! la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'ici.

(*Il s'appuie sur un meuble.*)

JACQUELINE.

Pauvre enfant! je suis bien coupable. Tenez, respirez ce flacon.

FORTUNIO.

Ah! gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis pas digne ; ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heureux ni habile ; je ne saurais, à l'occasion, forger un profond stratagème. Insensé! j'ai cru être aimé! oui, parce que vous m'aviez souri, parce que votre main tremblait dans la mienne, parce que vos yeux semblaient chercher mes yeux, et m'inviter comme deux anges à un festin de joie et de vie; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, et qu'un vain son en était sorti; oui, je l'avoue, j'avais fait un rêve, j'avais cru qu'on aimait ainsi. Quelle misère! Est-ce à une parade que votre sourire m'avait félicité de la beauté de mon cheval? Est-ce le soleil, dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure, d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer!

JACQUELINE.

Pauvre enfant!

FORTUNIO.

Oui, pauvre enfant! dites-le-encore, car je ne sais si je rêve ou si je veille, et, malgré tout, si vous ne m'aimez pas. Depuis hier, je suis assis à terre, je me frappe le cœur et le front ; je me rappelle ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu, et je me demande si c'est possible. A l'heure qu'il est, vous me le dites, je le sens, j'en souffre, j'en meurs, et je n'y crois ni ne le comprends. Que vous avais-je fait, Jacqueline? Comment se peut-il que, sans aucun motif, sans avoir pour moi ni amour ni haine, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu ; comment se peut-il que vous que tout le monde aime, que j'ai vue faire la charité et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui croyez en Dieu, à qui jamais.... Ah ! je vous accuse, vous que j'aime plus que ma vie! ô ciel! vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

JACQUELINE.

Calmez-vous ; venez ; calmez-vous.

FORTUNIO.

Et à quoi suis-je bon, grand Dieu, sinon à vous donner ma vie ? sinon au plus chétif usage que vous voudrèz faire de moi ? sinon à vous suivre, à vous préserver, à écarter de vos pieds une épine ? j'ose me plaindre, et vous m'aviez choisi ! ma place était à votre table, j'allais compter dans votre existence. Vous alliez dire à la nature entière, à ces jardins, à ces prairies, de me sourire comme vous ; votre belle et radieuse image commençait à marcher devant moi, et je la suivais ; j'allais vivre ; est-ce que je vous perds, Jacqueline? est-ce que j'ai fait quelque chose pour que vous me chassiez? pourquoi donc ne voulez-vous pas faire encore semblant de m'aimer?

(Il tombe sans connaissance.)

JACQUELINE, courant à lui.

Seigneur, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? Fortunio, revenez à vous.

FORTUNIO.

Qui êtes-vous ? laissez-moi partir.

JACQUELINE.

Appuyez-vous ; venez à la fenêtre ; de grace, appuyez-vous sur moi ; posez ce bras sur mon épaule, je vous en supplie, Fortunio.

FORTUNIO.

Ce n'est rien ; me voilà remis.

JACQUELINE.

Comme il est pâle, et comme son cœur bat ! voulez-vous vous mouiller les tempes? Prenez ce coussin, prenez ce mouchoir; vous suis-je tellement odieuse que vous me refusiez cela?

FORTUNIO.

Je me sens mieux, je vous remercie.

JACQUELINE.

Comme ces mains-là sont glacées! où allez-vous ? vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un instant. Puisque je vous fais tant souffrir, laissez-moi du moins vous soigner.

FORTUNIO.

C'est inutile; il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire ; je n'étais pas maître de mes paroles.

JACQUELINE.

Que voulez-vous que je vous pardonne ? Hélas ! c'est vous qui ne pardonnez pas. Mais qui vous presse? pourquoi me quitter ? vos regards cherchent quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas ? Restez en repos, je vous conjure. Pour l'amour de moi , Fortunio; vous ne pouvez sortir encore.

FORTUNIO.

Non ! adieu ; je ne puis rester.

JACQUELINE.

Ah ! je vous ai fait bien du mal !

FORTUNIO.

On me demandait quand je suis monté ; adieu, madame, comptez sur moi.

JACQUELINE.

Vous reverrai-je ?

FORTUNIO.

Si vous voulez.

JACQUELINE.

Monterez-vous ce soir au salon?

FORTUNIO.

Si cela vous plaît.

JACQUELINE.

Vous partez donc? encore un instant !

FORTUNIO.

Adieu ! adieu ! je ne puis rester.

(Il sort.)

JACQUELINE.

Fortunio ! écoutez-moi !

FORTUNIO, rentrant.

Que me voulez-vous, Jacqueline?

JACQUELINE.

Écoutez-moi, il faut que je vous parle. Je ne veux pas vous demander pardon ; je ne veux revenir sur rien ; je ne veux pas me justifier. Vous êtes bon, brave et sincère ; j'ai été fausse et déloyale ; je ne peux pas vous quitter ainsi.

FORTUNIO.

Je vous pardonne de tout mon cœur.

JACQUELINE.

Non, vous souffrez, le mal est fait. Où allez-vous? que voulez-vous faire? comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez revenu ici?

FORTUNIO.

Vous m'aviez fait demander.

JACQUELINE.

Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à ce rendez-vous. Est-ce que vous y seriez venu ?

FORTUNIO.

Oui, si c'était pour vous rendre service, et je vous avoue que je le croyais.

JACQUELINE.

Pourquoi pour me rendre service?

FORTUNIO.

Madelon m'a dit quelques mots....

JACQUELINE.

Vous le saviez, malheureux, et vous veniez à ce jardin!

FORTUNIO.

Le premier mot que je vous ai dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE.

Vous le saviez et vous veniez! Songez-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'un guet-apens.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Il s'agissait d'être surpris, d'être tué peut-être, traîné en prison ; que sais-je? c'est horrible à dire.

FORTUNIO.

Je savais tout.

JACQUELINE.

Vous saviez tout? vous saviez tout? Vous étiez caché là, hier dans cette alcôve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai? vous saviez encore tout, n'est-ce pas?

FORTUNIO.

Oui.

JACQUELINE.

Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je vous tue? vous saviez que j'aime Clavaroche, et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut? que je joue une comédie? que là, hier je vous ai pris pour dupe? que je suis lâche et méprisable? que je vous expose à la mort par plaisir? vous saviez tout, vous en étiez sûr? Eh bien! eh bien?..... qu'est-ce que vous savez maintenant?

FORTUNIO.

Mais, Jacqueline, je crois.... je sais.....

JACQUELINE.

Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure, et que je te le demande à genoux?

SCÈNE DERNIÈRE.

La salle à manger.

MAITRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTUNIO ET JACQUELINE. à table.

MAÎTRE ANDRÉ.

Grace au ciel, nous voilà tous joyeux, tous réunis, et tous amis. Si je doute jamais de ma femme, puisse mon vin m'empoisonner !

JACQUELINE.

Donnez-moi donc à boire, monsieur Fortunio.

CLAVAROCHE, bas.

Je vous répète que votre clerc m'ennuie ; faites-moi la grace de le renvoyer.

JACQUELINE, bas.

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Quand je pense qu'hier j'ai passé la nuit dans l'étude à me morfondre sur un maudit soupçon, je ne sais de quel nom m'appeler.

JACQUELINE.

Monsieur Fortunio, donnez-moi donc ce coussin.

CLAVAROCHE, bas.

Me croyez-vous un autre maître André? Si votre clerc ne sort de la maison, j'en sortirai tantôt moi-même.

JACQUELINE.

Je fais ce que vous m'avez dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Mais je l'ai conté à tout le monde ; il faut que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je suis ; et désormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi que ce soit.

JACQUELINE.

Monsieur Fortunio, je bois à vos amours.

CLAVAROCHE, bas.

En voilà assez, Jacqueline, et je comprends ce que cela signifie. Ce n'est pas là ce que je vous ai dit.

MAÎTRE ANDRÉ.

Oui! aux amours de Fortunio!

(Il chante.)

Amis, buvons, buvons sans cesse.

FORTUNIO.

Cette chanson-là est bien vieille; chantez donc, monsieur Clavaroche!

ALFRED DE MUSSET.

LA SAMARITAINE.

SECONDE PARTIE (1).

Un an s'était écoulé depuis le mariage de Liona, et Manzi, aussi intéressé qu'elle à étouffer une affaire où son rôle n'avait pas été des plus canoniques, avait, à force de prières, obtenu le silence de ses complices. Un bruit sourd avait bien transpiré, et l'on savait confusément dans Bologne que Tonino devait être à peu près marié avec le modèle de son oncle. Mais, comme on ne rencontrait plus Liona nulle part, après s'en être occupé huit jours, on avait fini par ne pas plus songer à elle que si elle n'avait jamais existé. Quand à Tonino, uniquement occupé de son art, où il avait fait d'étonnans progrès, et renfermé dans une villa qu'il avait louée à quelques milles dans les Apennins, il ne paraissait à la ville que quand il y était rappelé par ses travaux; il avait même, en homme qui veut *faire une fin*, à peu près rompu avec tous ses anciens compagnons d'atelier et de débauche. Son oncle, ravi de ses progrès, lui gardait bien un peu rancune de lui avoir enlevé le plus beau de ses modèles; mais, à cela près, le bon Annibal ne trouvait, dans sa morale d'oncle et d'artiste, pas grand'chose à redire à une liaison qui avait fait de son neveu un peintre et un homme rangé, rare assemblage dont Bologne n'offrait pas peut-être un second exemple.

Depuis deux mois pourtant, ce train de vie si exemplaire avait un peu changé : les observateurs avaient remarqué que les visites de messer Tonino à la ville devenaient beaucoup plus fré-

(1) Voyez le volume précédent.

quentes, et qu'il ne passait plus si raide auprès de ses anciens camarades quand il les rencontrait dans la rue. On croyait même l'avoir vu se glisser le soir, en pécheur honteux, comme un homme marié qui se dérange, dans la *trattoria* qui retentissait tous les soirs des bruyans ébats de ses amis. D'un autre côté, on avait remarqué de fréquentes conférences entre Manzi, Tonino et le vieil Annibal, et les mieux informés allaient même jusqu'à murmurer quelques mots de négociations matrimoniales ouvertes par le complaisant abbé entre l'héritier du nom de Carracci et la jolie Monna Guidotti, la fille du riche orfèvre de la place du Marché. Il est inutile d'ajouter que ce bruit, longuement commenté dans toutes les *botteghe* de la ville, avait fait tout-à-fait tomber celui du mariage de Tonino avec Liona, auquel les fortes têtes de l'endroit prétendaient même n'avoir jamais cru.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un an environ après la cérémonie où le pieux abbé avait joué un double rôle, Manzi, pendant l'absence de Tonino, se présenta à la villa qu'il habitait. Manzi n'avait pas vu Liona depuis son mariage, et, en la rencontrant à l'improviste au détour d'une allée, il fut frappé du changement qu'il aperçut dans ses traits. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à genoux devant lui, au pied de l'autel, resplendissante de vie et de bonheur, et cachant avec peine la joie orgueilleuse qui débordait de son sein à l'idée de se sentir la femme de Tonino. Il eut peine à la reconnaître dans cette femme aux joues pâles et creusées, qui se présentait devant lui comme l'ombre de celle qu'il avait connue naguère. Son œil perçant lut tout de suite la longue histoire de souffrances que racontaient ce front abattu, ces yeux éteints, et jusqu'à cette taille élégante, inclinée sous le poids de la douleur. Malgré la sécheresse de son ame, Manzi fut ému, et, entre le mal qu'il avait déjà fait à Liona et celui qu'il venait lui faire, il se trouva place pour un moment de pitié.

A la vue de cet homme, qui, par une étrange fatalité, se trouvait lié à toute sa destinée, Liona n'avait pu réprimer un geste facile à interpréter, même pour un œil moins clairvoyant que celui de Manzi. — Je vous fais peur, Liona, dit-il en saisissant une main qu'elle ne lui tendait pas, et pourtant c'est à moi que vous devez votre bonheur; car vous êtes heureuse, n'est-ce

pas?... Et il s'arrêta malgré lui. Il y avait dans ce mot de bonheur prononcé devant cette pâle figure une si amère ironie, que Manzi n'eut pas le courage de continuer ce triste persifflage.

Cette question, à laquelle un regard jeté sur elle suffisait pour répondre, teignit d'une vive rougeur les joues pâles de Liona, — Oh! sans doute, sans doute, je suis heureuse, reprit-elle vivement; Tonino a beaucoup de bontés pour moi. Il est fort occupé d'un tableau qu'il fait à Bologne, je crois : mais je le vois encore assez souvent, aussi souvent que cela lui est possible. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire où perçait l'amertume, vous savez bien, Manzi, que, graces à vous, Tonino m'appartient; et si par hasard il m'échappe, il faudra bien qu'il me revienne tôt ou tard.

—Ah ça! voyons, Liona, répliqua l'abbé en attachant sur elle son regard inquisiteur, c'est assez feindre avec un ancien ami; appelons maintenant les choses par leur nom. Tonino te néglige, n'est-ce pas? Eh bien! il n'y a pas là de quoi te désespérer; il t'a été fidèle près d'un an; c'est beaucoup, c'est plus même que je n'aurais attendu de lui. Mais il ne faut pas lui laisser l'honneur de te quitter le premier. Écoute, ma bonne Liona, tu le sais, j'ai toujours eu un faible pour toi. Quand je t'ai vue éprise, je ne sais trop pourquoi, de ce petit freluquet de Tonino, j'ai attendu patiemment, bien sûr que sa folie ou la tienne finirait avant l'année. J'ai borné mes prétentions à être un jour son successeur, et à m'inscrire auprès de toi pour la survivance. Mon tour est venu, je pense; mais j'attendrai encore si tu le désires. Seulement, il ne faut pas prendre ainsi les choses au sérieux, ma pauvre Liona, ni user ainsi ces beaux yeux à verser des pleurs qui, depuis Didon jusqu'à nous, n'ont pas plus que les *coltellate* ramené jamais un infidèle. Que t'importe, après tout, que Tonino, puisqu'il a cessé de t'aimer, veuille faire une fin pour obéir à son oncle et épouser cette petite sotte de Monna?

A ces mots, Liona, qui jusqu'à ce moment avait à peine écouté le caquetage de l'abbé, et n'avait répondu à sa singulière morale que par quelques gestes de tête dédaigneux, bondit comme le chevreuil frappé au cœur. — Tonino se marier! s'écria-t-elle en saisissant par un geste impérieux la main de

l'abbé ; qu'as-tu dit là , Manzi ? cela ne se peut pas ; il est marié avec moi , il m'appartient , il est à moi. Répète encore !.....

— Quoi ! vous l'ignoriez ? reprit Manzi , feignant de vouloir ressaisir les indiscrètes paroles qu'il avait laissé échapper à dessein. Mais c'est la fable de la ville, que le prochain mariage de Tonino avec Monna Guidotti , la fille du riche orfèvre. Il faut lui rendre justice cependant , à ce pauvre Tonino , ce n'est pas lui qui y a songé ; c'est son oncle qui le persécute depuis six mois pour qu'il rompe avec vous.

— Homme , je te dis qu'il ne peut pas se marier , à peine d'être deux fois sacrilége , s'écria Liona , s'abandonnant à la fougue long-temps contenue de son caractère. Voyons , réponds-moi, Manzi , si tu as encore quelques entrailles d'homme sous ta robe de prêtre : L'hostie était-elle consacrée ? les saintes paroles ont-elles été dites ? le mariage est-il valide enfin ?

— Aussi valide que peut le faire la bénédiction d'un prêtre indigne comme moi , répondit Manzi. Tu es bien et duement la femme légitime de ce mauvais sujet de Tonino; ce qui, comme tu le vois , ma pauvre enfant , ne t'avance pas à grand'chose.

— Je suis sa femme , sa femme légitime ! s'écria Liona en relevant sa tête , belle d'orgueil et de colère. Tu l'as dit , Manzi , et tu ne t'en dédiras pas , je l'espère , quand devant Bologne assemblée , je réclamerai l'époux qui m'appartient ?....

— Malheureuse ! que veux-tu faire ? s'écria l'abbé , dont les traits exprimaient cette fois une terreur qui n'était pas jouée. Mais , ma chère Liona , as-tu donc perdu la tête ? La petite comédie sacro-sainte que nous avons jouée entre nous et à huis-clos n'est pas , grace au ciel , du ressort des tribunaux ecclésiastiques ; et sans parler du tort grave que tu pourrais me faire , à moi , penses-tu que le saint tribunal n'a pas autre chose à faire que de se mêler de pareils enfantillages ?

— Enfantillages ! s'écria Liona éxaltée ; mais c'est un sacrilége , un odieux sacrilége , qu'il s'agit d'empêcher. Voyons , Manzi , s'il y a en toi quelque chose du prêtre , ne fût-ce que le respect humain, ne fût-ce que l'hypocrisie , peux-tu tranquillement laisser commettre devant toi une pareille profanation ?

— Allons, calme-toi, mon enfant, et raisonnons de sang-froid. Voyons : dis-moi, quand tu auras fait un éclat qui peut te perdre et moi aussi , et nous faire enfermer tous deux dans un

couvent pour le reste de nos jours, en seras-tu plus avancée? Supposons que tu parviennes à empêcher ce damné Tonino de se marier deux fois, le feras-tu condamner, par arrêt du tribunal, à n'aimer que toi, et à rester toute sa vie pendu, comme un trousseau de clefs, au giron de sa digne ménagère?

— N'importe, mon parti est pris, je veux me venger, murmura Liona d'une voix sourde.

— Te venger! eh! parbleu, je t'en donne un moyen. Quitte à l'instant même cet ingrat qui n'a pas su t'apprécier, et viens avec moi à Bologne. Je veux t'établir de manière à faire sécher de dépit tous les cardinaux-légats et tous les Tonino du monde; car au fond, vois-tu, il n'y a que moi qui t'aie aimée comme tu mérites de l'être, que moi qui t'aie appréciée à ta juste valeur. Foi de Manzi, je n'ai jamais aimé d'autre femme que toi, et si, grace à cette maudite robe, je ne peux pas t'épouser, je veux du moins que ce petit Tonino, avant de se remarier, ait le crève-cœur de voir....

— Tonino se remarier! s'écria Liona, sortant tout d'un coup de la profonde rêverie où elle était plongée. Non, comme il y a un Dieu au ciel, je ne souffrirai pas un pareil sacrilége. Je vais de ce pas lui dire tout; qu'il sache qu'il m'appartient corps et ame, et qu'avant qu'il se remarie, il faut que, de moi-même et par ma libre volonté, j'aie cédé à ma rivale ma place dans le cœur, ma place dans le lit de Tonino.

— Pour l'amour du ciel! puisque tu y crois, ma chère Liona, ne vas pas faire une pareille sottise. Parler à Tonino! mais c'est le moyen de tout perdre! Écoute, nous sommes seuls: ton mariage est un secret entre toi et moi, et nous sommes sûrs l'un de l'autre. A quoi bon en parler? Quelle étrange vertu, après tout, attribues-tu donc à ces quelques paroles insignifiantes que j'ai balbutiées sur vos têtes, sans m'occuper plus que vous de ce qu'elles voulaient dire? Eh! mon Dieu! laisse le monde aller et le Reno couler; laisse ce cerveau fêlé de Tonino aller conter à une autre femme tout ce qu'il t'a conté, et la tromper comme il t'a trompée; laisse-le même l'épouser, si la fantaisie lui en prend. Tu es la première en date, après tout, et si les mariages, comme disent les ames pieuses, s'écrivent dans le ciel, l'ange qui a consigné le tien effacera du coin de son aile l'adultère légal de ce bon Tonino.

— Manzi, tu prêches bien, répliqua Liona avec un amer sourire ; mais mon cœur me parle plus haut que toi, et c'est lui que j'écouterai. Je vais tout dire à Tonino.

— Tu vas me perdre sans te sauver, répondit Manzi en pâlissant malgré lui à l'idée du danger qu'il allait courir.

— N'aie pas peur, reprit-elle dédaigneusement, je prendrai tout sur moi. Et quant à Tonino, s'il est bien décidé à ce mariage, je connais un moyen de rompre le lien qui l'enchaîne à moi. C'est la dot que je lui garde pour le contrat de mariage. Adieu, Manzi.

En finissant ces mots, la fière Liona, échappant aux vains efforts que l'abbé faisait pour la retenir, se dirigea vers la villa. Manzi, plus occupé d'elle, chose rare, que de lui-même, la suivit long-temps des yeux, avec une expression de pitié bien sincère. « Pauvre femme ! dit-il enfin, elle va se perdre, et pour un roué qui ne la mérite pas plus que moi. N'importe, il faut qu'elle soit à moi, après Tonino. C'est charité, d'ailleurs, pure charité; car elle serait femme à faire un coup de tête. Mais passé le premier moment, il n'y a plus rien à redouter. Allons dresser nos batteries; car, de par Dieu! je dirai d'elle ce que j'ai dit du chapeau rouge : Il faut qu'elle soit à moi ! » Et le digne abbé reprit le chemin de la ville.

Le lendemain de grand matin, Tonino frappait à la porte de Manzi. Les domestiques, un peu surpris de le voir à cette heure, eurent beau lui refuser la porte, en lui représentant que leur maître dormait, et que pour rien au monde ils ne se décideraient à le réveiller à une heure si indue, Tonino n'écouta rien, et se chargeant lui-même du soin d'éveiller Manzi, il força la consigne, en ancien habitué de la maison, et entra sans plus de façon dans la chambre à coucher de Manzi. En voyant la résistance désespérée de la *servitù,* Tonino avait soupçonné du scandale; mais, à sa grande surprise, il trouva l'abbé seul dans le vaste et magnifique lit à baldaquin, qu'un cardinal aurait trouvé assez mou et assez somptueux pour lui. A quelque heure que se fût couché Manzi, quelques excès qu'il eût à reparer par

une matinée de sommeil, il ne dormait jamais que d'un œil, et le trot léger d'une souris sur son tapis de Dalmatie eût suffi pour le réveiller. Aussi au premier pas de Tonino dans sa chambre, il était déjà sur son séant; mais en voyant un visage connu, il se laissa mollement retomber sur ses coussins, et refermant à demi ses yeux, où avait brillé un instant l'éclair de la défiance :

— Ah! c'est toi, Tonino! dit-il d'une voix nonchalante, avant que celui-ci eût eu le temps de prendre la parole ; sois le bien-venu, mon garçon. Mais que diable viens-tu faire ici de si bonne heure ? Comment ! tu restes un an sans venir chez tes amis, et tu leur joues ensuite le mauvais tour de les visiter à six heures du matin , acheva l'abbé avec effort, pour donner carrière à l'aise à un long et ample bâillement.

La bile, sourdement amassée depuis la veille dans l'ame de Tonino, préparait son explosion pendant ce monologue, qu'il eut grand'peine à laisser finir.

— Trève de lieux communs, Manzi, dit-il enfin d'une voix étouffée par la colère. Je viens solder un compte avec toi; car je sais tout : Liona m'a tout dit.

—Elle t'a tout dit! s'écria Manzi sans se déconcerter le moins du monde et en riant d'aussi bon cœur qu'il avait bâillé tout à l'heure. Ah! je la reconnais bien là, la singulière créature. Comment! elle t'a tout dit; mais tout, absolument tout? Ah! laisse-moi rire encore une fois, Tonino, et tu me diras après cela ce que tu penses de te trouver marié.

— Oui, elle m'a informé de la comédie que tu as montée avec elle, infâme histrion qui fais comédie de tout, même du ministère sacré que tu exerces. Aussi n'est-ce pas à elle que j'en veux demander compte, mais à toi. Pour elle, je lui pardonne, car elle n'a été que ce que nous sommes tous dans tes mains : un instrument dont tu te sers, pour le briser après!

— Comment! en vérité, tu as pardonné à cette pauvre Liona ! Ma foi, j'en suis bien aise pour elle, car je ne l'eusse pas attendu de toi, foi de Manzi ! Tonino joué par sa maîtresse et par son ami, marié sans le savoir, et se résignant au mariage, comme le renard à se passer de queue après l'avoir laissée au piége! Ah! en vérité, c'est à en mourir!

Et l'effronté personnage, renversé sur ses coussins, continuait ses impudens éclats de rire.

Tonino n'y tint plus, et le prenant à la gorge : Mais, misérable, si j'ai pardonné à Liona, qui t'a dit que je t'aie pardonné à toi ta lâche mascarade et le tour infâme que tu m'as joué? Ainsi, pour passer gaiement une heure avec tes amis, il te plaît de prendre au sérieux ta pasquinade de mariage, et de profaner de saintes paroles en les faisant passer par ta bouche, et me voilà marié malgré moi, enchaîné pour toute ma vie, et, qui pis est, exposé aux risées de mes camarades, auxquels tu ne manqueras pas de me vendre à ta première orgie. En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne t'étrangle.

— Prends garde, Tonino, tu vas déchirer une de mes plus fines chemises de Hollande, reprit froidement l'abbé, en écartant d'une main ferme la main convulsive de Tonino. Eh bien! qu'ai-je donc fait là, mon vieil ami, dont tu n'aies à me remercier? Tu voulais Liona à tout prix, je l'ai mise dans tes bras, au prix d'un bel et bon sacrement, sans lequel elle n'eût pas consenti; tu voulais un faux contrat de mariage, je t'en ai donné un vrai, pour ne pas te faire d'affaires avec la justice; tu voulais le secret, je te l'ai gardé; enfin, tu veux ta liberté et tu as assez de Liona, à ce que je crois, par-dessus le marché; eh bien! je suis prêt à te rendre l'une et à te débarrasser de l'autre.

— Me débarrasser de Liona! et qui t'a dit que je le désirais? Je l'aime toujours, entends-tu, mais je l'aime comme ma maîtresse, et non comme ma femme.

— Au contraire, mon brave Tonino, je crois précisément que c'est comme ta femme que tu commences à l'aimer. Crois tu qu'on trompe un œil comme le mien? N'ai-je pas tâté le pouls à ton amour, et ne l'ai-je pas trouvé malade, à notre dernier souper, où tu as reparu, renégat que tu es? allons, un peu de franchise, Tonino, ne mets pas cette réserve avec un vieil ami : avoue-moi franchement que tu commences à te lasser de ta tendre Liona, et que toute ta colère contre moi vient surtout de la peur d'être rivé pour la vie à la lourde chaîne de l'hymen.

— Eh bien! oui, je ne m'en cache pas, je veux ma liberté ; rends-la-moi, toi qui me l'as prise. Réponds, misérable, de quel

droit as-tu disposé de moi ? As-tu mis ta griffe sur moi, comme Satan, en me liant pour la vie, par un pacte que je ne peux plus rompre ? Tu m'en rendras raison, entends-tu, Manzi, si tu n'es pas un lâche, ou je te ferai mourir sous le bâton.

Une légère rougeur teignit les joues pâles de l'abbé, et un éclair bientôt réprimé brilla dans ses yeux. L'homme du monde, l'homme de cœur lutta un instant en lui contre le prêtre et l'ambitieux ; mais ce dernier l'emporta, et ce fut avec un calme parfait, et d'une voix qui ne trahissait pas la plus légère émotion, qu'il répondit à Tonino.—Hélas ! mon excellent ami, je ne suis pas un lâche, mais un prêtre, et le glaive nous est défendu, tu le sais bien, à nous autres ministres de paix ; il n'y a donc pas beaucoup de courage à nous provoquer, et je t'engage à garder le tien pour une meilleure occasion; je t'assure que c'est avec le plus vif regret que je me vois obligé de me refuser ainsi qu'à toi cette petite satisfaction. Quant à l'autre proposition que tu m'as faite, il y a long-temps que je n'ai essayé mes forces au pugilat, *more antiquo ;* mais si tu veux attendre que je sois levé, et te mettre dans le même costume que moi, nous nous ferons frotter d'huile, et nous pourrons nous mesurer ensemble. Si j'ai bonne mémoire, la dernière fois que nous l'avons fait en nous jouant chez ton oncle, il me semble que ce n'est pas à toi qu'est resté l'avantage.

Tonino rougit de colère encore plus que de honte; car le jour dont il s'agit, Manzi, qui, malgré sa maigreur, était doué d'une force musculaire prodigieuse, l'avait jeté si rudement sur le carreau, qu'il était resté sans connaissance pendant un grand quart d'heure; puis il pâlit au sentiment de son impuissance à se venger, et portant machinalement la main sur la garde de son épée : — Mais alors, maudit hypocrite, dit-il d'une voix presque étouffée par la rage, si ta robe de prêtre t'assure l'impunité, que me reste-t-il à faire, sinon à te tuer comme un chien enragé que tu es.

A cette menace-là, Manzi s'émut beaucoups moins qu'à l'autre.

— Ce qu'il te reste à faire, mon bon Tonino, répondit-il avec la plus parfaite aisance, veux-tu que je te le dise? c'est de ne pas prendre ainsi au sérieux les choses de cette vie, de la regarder comme moi par son côté plaisant et de te dépêcher d'en rire pour n'avoir jamais le temps d'en pleurer. Après tout d'ail-

leurs, je ne vois pas que tu sois si à plaindre. Tu croyais, pieux personnage, avoir à t'accuser à confesse du péché de fornication et il se trouve que tu as consciencieusement vécu en légitime mariage, comme un honnête boutiquier de la place Saint-Luc. Enfin, aujourd'hui que tu es las de ta femme comme cela devait arriver infailliblement après un an ou deux, eh bien ! elle redevient pour toi ce qu'elle était, Liona la courtisane, Liona le modèle; tu la mets tranquillement à la porte comme une maîtresse qui a fini son bail; et quelqu'un, peut-être, qui sait? ton ami Manzi, serait bien aise encore de se contenter des rebuts de messer Tonino.

— Jamais, jamais je n'aurai le cœur de la traiter ainsi, s'écria Tonino, vivement blessé qu'on allât au-devant d'une pensée qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même. Eh! quand je le voudrais d'ailleurs, comment le pourrais-je ?

— Ah! ah! tu capitules déjà, mon brave Tonino, reprit Manzi à qui rien n'échappait; ton mariage, eh ! mais quelle nécessité y a-t-il d'en parler? tâche seulement que personne au monde ne se doute de l'innocente supercherie que je t'ai faite. Vis encore sur ton amour pour Liona, aussi long-temps qu'il voudra bien durer; tu peux même, si tu veux y mettre des procédés avec elle, le faire traîner un mois de plus qu'il n'aurait fait sans cela; et puis quitte-la sans éclat, mais sans dureté, en galant homme enfin, et je me charge de lui persuader de te garder le secret.

— Ton ame est si sèche, Manzi, que tu ne comprendras jamais rien à ces sortes de choses-là, mais moi, entends-tu, je ne veux pas briser le cœur de Liona; car je la connais, elle est trop fière pour se plaindre, mais elle en mourra, et c'est moi qui l'aurai tuée.

— Mon cher enfant, au temps de l'Aminta et du Pastor fido, j'ignore si l'on mourait d'amour, mais on n'en meurt pas aujourd'hui; quand tu auras quitté Liona, elle s'arrachera peut-être ses beaux cheveux blonds; puis elle se consolera et en prendra un autre, c'est la règle; il n'y a que toi au monde, mon cher Tonino, qui es une exception.

— Et à quoi servirait de rompre avec elle? pourrais-je me marier après cela? ne le suis-je pas déjà? veux-tu que j'aille commettre un sacrilége?

— Enfant, laisse donc là tes grands mots : parce qu'il m'a pris fantaisie de murmurer sur votre tête quelques paroles vides de sens, et de faire passer un anneau du doigt d'un mauvais sujet à celui d'une rusée courtisane, s'ensuit-il pas, comme on dit en style séraphique, que le ciel ait béni cette union ; ou, comme on dit dans la langue du bon sens, que vos deux natures soient changées, et que, d'inconstantes et de lascives qu'elles étaient, elles soient devenues chastes et timorées comme celles de deux anges ! Mariage ! mariage ! comment, Tonino, toi à qui j'ai connu quelque bon sens autrefois, peux-tu prendre au sérieux le plus pompeusement vide de tous les mots creux et sonores que les sages ont inventés ici-bas pour étourdir les sots. Va, crois-moi, débarrasse-toi tout doucemment du plus lourd de tous les fardeaux, c'est-à-dire d'une femme qu'on n'aime plus, épouse la Guidotti pour sa dot, si ce n'est pour sa jolie figure, et tu me remercieras doublement un jour, d'abord d'avoir mis dans tes bras la femme que tu désirais, et ensuite de t'avoir débarrassé d'elle ; à présent bonsoir, Tonino !

— Manzi, un mot encore avant de te quitter ! à quoi crois-tu ici-bas ?

— A mon intérêt d'abord, et puis ensuite au plaisir. Bonsoir encore un coup ; laisse-moi me rendormir, et surtout n'oublie pas mon avis, ne jase pas, moi je me tairai ; c'est mon état. Et ce disant, le digne abbé se retourna vers sa ruelle, et s'endormit de ce facile sommeil que goûte un honnête chanoine, après avoir prononcé son sermon du matin.

Quelques semaines s'écoulèrent sans amener d'événement nouveau. Tonino, vivement tenté par momens de suivre les conseils de Manzi, et de céder aux instances toujours plus pressantes de son oncle, n'en continuait pas moins de vivre avec Liona, cédant sans le vouloir à ce joug de l'habitude qu'il est si difficile de rompre. Mais le charme était détruit ; il n'était plus au pouvoir d'aucun des deux de tromper l'autre, ni de se tromper lui-même. Tonino n'essayait plus de se cacher qu'il avait cessé d'aimer, et Liona avait pressenti cette triste vérité

long-temps avant qu'il ne se l'avouât à lui-même. Il se sentait près d'elle dans cet état déplaisant d'un homme qui sait une mauvaise nouvelle, et aime mieux la laisser deviner que de la dire. Chaque jour Liona croyait voir sur ses lèvres ce mot fatal : je me marie demain! et chaque jour Tonino, avec une pitié maladroite, retardait l'arrêt de mort de la pauvre Liona. Il se croyait, du reste, le plus généreux des hommes de prolonger ainsi son agonie, et s'applaudissait de sa délicatesse chaque fois que, le mensonge sur les lèvres, il lui parlait d'un amour qui n'était plus, hélas! qu'un procédé de sa part. Pâle, froide, et presque dédaigneuse, Liona avait peine à contenir un sourire amer devant cette triste et longue comédie qui se jouait tête à tête entre deux acteurs dont chacun savait le secret de l'autre. Aussi quand parfois la main hésitante de Tonino cherchait à saisir celle de Liona, et à suppléer, comme autrefois, aux paroles qui lui manquaient, par une caresse muette, plus éloquente que toutes les paroles, Liona retirait doucement sa main froide, et se détournait pour cacher une grosse larme qui roulait dans son œil à ce souvenir de jours meilleurs; elle fuyait les caresses de Tonino comme une insulte, comme une prostitution; elle se serait crue plus courtisane à les accepter qu'à se vendre.

Il y avait des momens où elle était prête à se jeter aux genoux de Tonino pour le supplier d'en finir, d'épouser Monna Guidotti, et de lui dire à elle: Va-t-en! comme on le dit au mendiant qui vous importune encore après que vous lui avez jeté son aumône; il y en avait d'autres où elle voulait se tuer; mais, folle qu'elle était, elle se reprenait à vouloir vivre encore; non pas qu'elle s'abusât jusqu'à rien espérer, mais elle voulait pousser sa souffrance à bout, et savoir ce qu'une ame de faible femme peut supporter de douleur; elle voulait voir Tonino se marier, le suivre jusqu'au pied de l'autel, épier sur son front le bonheur qu'une autre lui donnerait, et puis se tuer devant lui, en pleine église à côté de sa fiancée, pour tacher de sang le voile nuptial, et jeter du malheur sur leur union détestée. Mais plus souvent encore, Liona ne voulait rien du tout, ni vivre ni mourir. Plongée dans une stupeur morne, les heures s'écoulaient pour elle, sans qu'elle les comptât, en femme qui n'attend plus rien d'elles. Pendant les longues absences de Tonino,

sa vie était comme suspendue ; elle n'avait plus à aimer, plus à haïr, plus à souffrir même; elle l'attendait pour recommencer tout cela, et dormait sur ses tortures, comme l'Indien au poteau, jusqu'à ce qu'il vînt la réveiller, pour lui rappeler qu'elle avait à souffrir encore.

Un jour pourtant, pendant l'absence de Tonino, elle fut tirée de sa stupeur en voyant entrer dans sa chambre les deux hommes dont la vue lui faisait le plus de mal, après celle de Tonino, Manzi et Annibal Carrache; elle tressaillit, elle qui se croyait prête à tous les assauts, et comprit que quelque malheur nouveau allait fondre sur elle; son cœur se serra douloureusement, comme s'il y avait ici-bas quelques souffrances qu'elle ne connût pas, et que ces deux hommes fussent venus lui apporter; à peine put-elle faire un geste pour les inviter à s'asseoir; mais la parole expira sur ses lèvres, et son œil ranimé s'agrandit et se fixa sur eux avec une expression de frayeur muette si éloquente qu'elle leur fit peur à la fois et pitié.

Mais, à son grand étonnement, aucune parole dure ni menaçante ne sortit des lèvres de Carrache. Le rude vieillard, en voyant ce teint flétri, ces yeux creusés, cette taille voûtée par la douleur, avait eu compassion d'elle ; il avait reculé devant l'office de bourreau, qu'un autre avait accepté avant lui. Le coup était porté; il l'avait compris tout d'abord en voyant Liona, et s'était réjoui au fond de l'ame de le voir porté par un autre que lui.

— Ne crains rien, mon enfant, dit-il d'une voix presque bienveillante, et en échangeant avec Manzi un long regard de commisération, je ne viens pas ici pour te faire des reproches. Tu as aimé de bonne foi ce mauvais sujet de Tonino, et lui-même s'est chargé de t'en punir; mais à présent que tu es détrompée, à présent que le plus pénible est fait, je viens te demander un dernier sacrifice.....

— Lequel ? parle, demanda courageusement Liona, émue de se voir presque suppliée par un homme dont elle n'attendait que des menaces et des outrages; lequel ? répéta-t-elle avec moins de fermeté, car elle commençait à deviner.

—De t'éloigner de Bologne, de renoncer tout-à-fait à Tonino qui, d'ailleurs.... a cessé..... de t'aimer, reprit Carrache en

hésitant, comme un bourreau novice qui ne sait pas que c'est de la pitié de tuer son patient d'un seul coup. Écoute, ajouta-t-il en lui prenant sa main glacée, qu'elle essaya vainement de retirer, écoute, ma bonne Liona; aie pitié d'un pauvre vieillard qui voit l'âge venir, qui n'a pas d'enfans, pas de femme, rien à aimer ici-bas que son vaurien de neveu, et qui voudrait ne pas voir s'éteindre avec lui la noble souche des Carrache. Tonino, tu le sais, est moins pour moi un neveu qu'un fils adoptif. Toute ma fortune lui appartiendra un jour, et le drôle le sait si bien qu'il l'a déjà écornée d'avance; mais n'importe! Tonino n'est pas méchant au fond; il t'aime, il t'a aimée du moins, et je crois entrer dans ses intentions en t'assurant d'avance, par l'acte que voici, le tiers de cette fortune, à condition que tu quitteras....

— N'achevez pas, s'écria vivement Liona; je puis donner mon consentement, mais je ne le vends pas.

— Mais, folle que tu es! il faut bien vivre, et tu ne comptes pas, je l'espère, rester pour voir Tonino épouser la Guidotti?

— Il ne l'épousera pas, reprit étourdiment Liona en jetant sur Manzi un regard qui le fit pâlir; demandez plutôt au signor abbé.

— Comment? demanda Carrache qui commençait un peu à s'échauffer; prétendriez-vous, par hasard, épouser mon neveu, vous?... Il s'arrêta pourtant, en homme qui craint d'en trop dire.

— Non, je ne prétends pas épouser votre neveu, dit Liona avec un sourire convulsif, et en pesant sur chacune de ses paroles; mais je vous dis qu'il n'épousera pas la Guidotti!

— Ah! corps du Christ! c'est ce que nous verrons, s'écria Annibal en se laissant enfin aller à la fougue de son caractère; il ne sera pas dit que le vieux Carrache se laissera mâter, comme ce niais de Tonino, par une effrontée courtisane.

Le mot était à peine lâché qu'Annibal s'en repentit; mais il n'était plus temps. Liona pâlit, et porta la main sur son cœur, comme si une atroce douleur l'eût déchiré; mais elle tint bon, et d'une voix lente, mais ferme, elle répondit à Carrache : — Eh bien! cette *effrontée courtisane* est cependant la femme de votre neveu.

— Sa femme! s'écria Annibal terrifié.

— Oui, sa femme, sa femme légitime, répéta Liona, sourde à tous les signes que lui faisait Manzi ; le *signor abbate* pourra vous le dire, puisque c'est lui qui...

— A voulu vous éviter cette folie, c'est vrai, interrompit brusquement Manzi : mais il m'a été impossible de faire entendre raison à cet écervelé de Tonino. Ne voulait-il pas afficher son mariage aux yeux de tout Bologne, et présenter partout la signora comme sa femme? C'est elle seule qui a obtenu, et à grand'peine encore, de ne passer que pour sa maîtresse.

— Elle la femme de mon neveu! s'écria enfin, quand il put parler, comme un enfant que la colère étouffe, le vieux Carrache dans un paroxisme de rage. Elle, Liona le modèle, Liona la courtisane! elle entrer par la porte de l'église dans le lit de mon neveu, quand les vieux débauchés de Bologne n'en veulent plus dans le leur! Et quel est le misérable qui a pu bénir cet indigne mariage? Où est-il? que je le fasse périr sous le bâton....

— Il ne s'agit pas de savoir qui a fait le mal, interrompit encore Manzi, il s'agit de le réparer. Si la signora avait voulu écouter mes conseils, elle n'aurait pas dit un mot de cette mauvaise plaisanterie à ame qui vive, pas même à vous, mon digne signor. Et puisque le beau Tonino n'est pas si disposé que vous à prendre la chose au sérieux, et consent à convoler en secondes noces....

— Je ne le souffrirai jamais, s'écria Liona plus froissée de ce seul mot que de toutes les insultes d'Annibal. Je suis sa femme après tout, sa femme légitime, et je ne le laisserai pas commettre un sacrilége, quand même un prêtre le lui conseillerait.

— Oui-dà, vous le prenez sur ce ton, belle dame, reprit Carrache, de plus en plus exaspéré. Eh bien! nous y mettrons bon ordre; entendez-vous? Nous ferons casser par le tribunal ecclésiastique ce mariage qui n'a pu être conclu que par une surprise infâme. Nous verrons si une coureuse de ruelles et d'ateliers comme vous a le droit de débaucher un fils de famille, et de lui faire contracter mariage, sans qu'il y ait des lois en Romagne pour la mettre à la raison, et un bon couvent pour nous débarrasser d'elle.

— Qui parle-t-on d'envoyer au couvent? demande tout d'un

coup un nouvel interlocuteur survenu brusquement. C'était Tonino qui, au ton de son oncle seulement, avait compris de quoi il s'agissait, et qui, décidé au fond de l'ame à renoncer à Liona, l'était également à ne la laisser maltraiter par qui que ce fût au monde, pas même par son oncle.

— Ah! c'est vous, signor neveu, reprit Carrache, enchanté de trouver une nouvelle victime sur qui faire tomber sa colère. Arrivez ici, vaurien que vous êtes; j'apprends de belles choses de vous, vraiment. Répondez et répondez franchement? Est-il vrai que vous ayez prostitué le beau nom de Carrache jusqu'à ramasser dans la rue, pour l'épouser, une pareille aventurière?

Tonino tressaillit: il lui sembla que ces insultes à la femme qu'il avait tant aimée lui rendaient tout l'amour qu'il avait eu pour elle. Il regarda les trois acteurs de cette scène: à l'air embarrassé de l'abbé, à l'œil étincelant, au regard fier et méprisant de Liona, à la colère de son oncle, il comprit qu'elle avait parlé et ne se sentit pas le courage de lui en vouloir. Elle était sa femme après tout; c'était lui qu'on offensait en offensant Liona, et Tonino n'avait jamais patiemment supporté une iusulte.

— Écoutez, messer Carrache, dit-il froidement à son oncle: le ciel m'est témoin que je vous ai toujours aimé et respecté, non pas comme un homme dont j'attends l'héritage, mais comme le digne oncle qui m'a toujours tenu lieu de père. Mais de par Dieu! je ne souffrirai jamais que personne, non, pas même vous, insulte devant moi celle que j'ai choisie pour ma femme.

— Ta femme! ta femme! s'écria Annibal écumant de colère. Salir le nom de Carrache pour en affubler une créature pareille! Qu'il ferait beau, n'est-ce pas? à vous voir entrer tous les deux dans un salon, et les laquais annoncer la signora Caracci, tandis que toutes les honnêtes femmes se cacheraient le visage, et que les galans viendraient lui rappeler les nuits de débauche, les bonnes nuits qu'ils ont passées avec elle, avant qu'elle ne fût *ta femme!* Dérision et honte, honte sur moi, le chef de ta famille, avant que j'y consente!

—Mon oncle, cria Tonino, mon oncle, ne me poussez pas à bout; car, par l'ame de mon père, si vous le prenez sur ce ton

avec moi, je vous prouverai que j'ai aussi du sang des Carrache qui me bout dans les veines. Si vous parlez de faire rompre mon mariage avec Liona, et bien ! je le proclamerai, moi, à la face de Bologne. Je dirai que je l'ai épousée librement, volontairement, et nous verrons si votre tribunal de pieux athées, comme Manzi, osera toucher à un mariage qu'aucune puissance sur la terre n'a le droit de délier.

— Infâme ! je te déshériterai, balbutia Annibal d'une voix étouffée par la rage.

— Mon pinceau me reste, reprit froidement Tonino, et grace à vos leçons, mon oncle, je ne peux plus mourir de faim. Cet héritage-là, vous ne pouvez pas me l'ôter.

— Ah çà ! voyons, il faut en finir ; interrompit Manzi, resté jusque-là spectateur muet et assez embarrassé de toute cette scène. Résumons : vous signora Liona, vous savez, je vous en demande bien pardon, mais vous savez que Tonino a cessé de vous aimer ; voulez-vous renoncer à lui et suivre les conseils que je vous ai donnés ?

Liona, pendant tout ce temps, était restée muette, la tête courbée sous tous les affronts qui tombaient sur elle, et comme écrasée sous le sentiment de sa dégradation. Mais à ces mots elle leva la tête, regarda Tonino, crut y lire un reste d'amour qui se ranimait, et sentit le courage lui rentrer au cœur. — Non, dit-elle fermement, je ne le veux pas ; pour quitter Tonino, j'attendrai qu'il me chasse.

— Et vous, messer, demanda l'abbé en se retournant vers Tonino ; il ne s'agit pas ici d'engager tout votre avenir dans un mouvement d'enthousiasme, fort beau sans doute, mais que le repentir suivra demain. Voulez-vous céder de bonne grace aux désirs de votre oncle et épouser la Guidotti, que vous n'êtes pas d'ailleurs obligé d'aimer ? Et bien ! dussiez-vous même renouer plus tard avec cette pauvre Liona, il ne s'agit que de la quitter quelques mois, et surtout de ne pas faire d'éclat. Tout s'arrange dans le monde : la seule chose à laquelle il ne faut pas manquer, c'est le décorum. Laissez-moi me charger de votre affaire ; je prends tout sur moi, même le sacrilége.... Voyons, consentez-vous ?

Ce fut le tour de Tonino d'hésiter. Les mauvais penchans de sa nature furent en lutte un instant avec les bons ; il regarda

le démon tentateur, prêt à céder peut-être ; mais un regard de Liona lui rendit tout son courage. Il eut honte de lui-même et du rôle qu'on voulait lui faire jouer ; il eût dégoût de cet homme qui se jouait ainsi de son saint ministère, et quêtait un sacrilége comme un autre une aumône. — Non, dit-il avec fermeté, Liona est ma femme, et ma femme elle restera. Je ne veux pas épouser la Guidotti.

— Eh bien! que la malédiction du vieux Carrache soit sur vous, en attendant celle de l'église! s'écria Annibal en tournant le dos au couple aventureux ; jouissez bien de votre bonheur, ma digne paire d'épousés, car vous n'en avez pas pour longtemps. Viens, l'abbé! viens avec moi, j'ai besoin de toi dans cette affaire. Laissons la chaste vierge dans les bras de son époux : l'église ni les parens n'ont plus rien à faire ici. Je vais leur envoyer la vieille Beppa, l'entremetteuse du coin ; c'est le seul assistant dont ils aient besoin dans la cérémonie. Et ce disant, le colérique vieillard, entraînant avec lui Manzi, qui n'eut que le temps d'adresser à Liona un regard et un geste de pitié plus encore que de blâme, sortit en refermant sur lui la porte, de manière à faire trembler la maison.

En traitant ainsi la pauvre Liona, le bon Annibal ne se doutait guère qu'il venait de lui rendre celui de tous les services qu'elle appréciait le plus, un service au prix duquel elle eût accepté à genoux toutes les insultes, béni la bouche qui la maudissait et baisé la main qui la frappait. En traînant Liona dans la boue, il l'avait relevée aux yeux de Tonino ; en voulant le séparer de force de cette femme, qu'hier il voulait quitter, il avait resserré, certes bien sans le vouloir, ces nœuds tout près de se dissoudre. La contradiction, en venant se jeter en travers de cet amour vieilli qui s'attiédissait faute d'obstacles, lui avait donné l'assaisonnement nécessaire pour réveiller les appétits blasés de Tonino. Du moment où le bonheur et la liberté de Liona furent sérieusement menacés, il se surprit à l'aimer encore comme par le passé, et se promit de la défendre, fût-ce contre le monde entier ; et dans ce cœur d'homme si étrangement fait, où la vanité se mêlait même aux meilleurs sentimens, l'orgueil de lutter contre tous les obstacles, et d'être heureux envers et contre tous, lui tint lieu d'abord de l'amour qu'il ne ressentait plus, et finit par le lui rendre.

A dater de ce jour où le danger pour Liona ne fut plus que dans les menaces de Carrache, et non dans le cœur de Tonino, Liona compta encore des jours de bonheur. Comme le condamné auquel on permet de revoir, avant de les quitter, tous ceux qui lui sont chers ici-bas, elle s'enivra à longs traits de ces affections qui allaient finir; elle voulut dire au bonheur un long, un délirant adieu, en femme qui va le perdre, mais qui sent qu'elle le possède encore. Chaque matin, en s'éveillant, elle se disait : Ce soir, peut-être, je ne serai plus sa femme; mais je le suis encore, s'écriait-elle, en se replongeant dans ses bras avec une volupté frénétique que Tonino, avide d'émotions nouvelles, finissait par partager.

Pendant que tous les deux cherchaient ainsi à s'étourdir et se tromper l'un l'autre, le vieux Carrache n'avait oublié ni ses menaces, ni sa colère; et son crédit, tout puissant à Rome comme à Bologne, n'eut pas de peine à obtenir contre Liona une citation devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, au premier moment, voulait quitter avec elle la Romagne, assuré de retrouver partout, grace à son pinceau, les ressources qu'il perdrait à Bologne. Mais Liona ne le voulut pas, et persista à se présenter devant ses juges, se fiant peut-être, par un reste de coquetterie féminine, à l'effet qu'elle produirait sur eux et à l'intérêt qn'elle saurait leur inspirer.

Le jour venu, Liona, à qui le danger qu'elle courait répondait cette fois de l'amour de Tonino, se présenta devant ses juges avec un courage dont elle s'étonnait elle-même. Sans s'aveugler sur les dangers de sa position, elle comptait, femme encore jusque dans cet affreux moment, sur son amour, sur sa beauté, sur ce langage de l'ame qui vient aux femmes en face du danger. Elle se flattait de toucher ses juges, de les attendrir, et d'arracher leur pardon pour un mensonge que Tonino le premier avait pardonné, lui qui en était victime. D'ailleurs un avis secret, venu de la part de Manzi, qui n'osait se présenter sous son toit, gardé à vue par les sbires du tribunal, l'avait engagée à prendre courage, à tout avouer, et à se fier, du reste, aux secrètes influences qu'il tâcherait de faire agir sur ses juges. Toutefois, en entrant dans cette sale immense du palais du légat, où tout Bologne lui semblait rassemblé, en paraissant devant ce tribunal imposant, sinon par la sainteté de ses

membres, au moins par le luxe austère et l'immense autorité dont il était entouré, elle se sentit émue. Cependant, forte et reposée sur son amour, elle aurait surmonté facilement sa première émotion, si une remarque qu'elle fit en entrant, avec cette perception si nette et si rapide que donne le sentiment du danger, n'eût un peu diminué sa confiance. Manzi, dont elle chercha tout d'abord les yeux comme pour trouver au sein de cette foule immense un regard qui la soutînt, Manzi détourna les yeux et parut vouloir éviter son regard, peut-être pour ne pas la flatter d'un inutile espoir. Ainsi, le seul appui sur lequel elle eût compté lui faisait faute; Tonino surtout, qu'on avait séparé d'elle à l'entrée du tribunal, Tonino lui manquait; il lui manquait un cœur où appuyer le sien, un regard où puiser son courage, une voix amie pour résonner à son oreille. A ce sentiment si profond, si amer de son isolement, un froid glacial courut dans ses veines; les vives couleurs que la honte avait amenées sur son front, en butte à tous les regards, firent place à une pâleur profonde, et elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le banc qu'on avait préparé pour elle. Mais cet instant de faiblesse ne dura pas : l'œil de Tonino qu'elle rencontra enfin, et où elle lut tout l'amour qu'il ne pouvait lui exprimer, amour ardent, impétueux et irrité par la contradiction qu'il fallait à sa mobile nature, lui rendit la force dont elle avait besoin. Elle se releva avec effort, comme l'arbre qui a plié, mais qui n'a pas rompu, et attendit, calme et résignée, les questions de ses juges.

Le greffier lut l'acte d'accusation, dressé sur les dépositions d'Annibal et empreint de cette exagération fougeuse qui faisait le fonds de son caractère. On y reprochait à Liona d'avoir usé de son ascendant sur un fils de famille pour l'entraîner d'abord à la débauche, dissiper sa fortune, puis enfin consommer sa ruine par un mariage frauduleux et qui devait être sans valeur aux yeux de l'église et du ciel, puisque l'un des deux contractans en avait ignoré le secret, et avait cru ne se prêter qu'à un coupable travestissement d'un des sacremens les plus vénérés de l'église.

Interpellée sur la vérité de ces accusations, Liona y répondit avec une netteté et une sincérité parfaites, également éloignées de la timidité et de l'effronterie. Elle parla de son amour pour

Tonino avec une simplicité calme et sentie, propre à convaincre les plus incrédules. Plus occupée de disculper son époux, que d'accuser personne, elle rappela la profane mascarade qu'on avait préparée pour la tromper elle-même et la forcer de se donner à lui ; elle s'avoua coupable d'avoir voulu le tromper à son tour et lui cacher ce fatal secret, que dans un moment d'épanchement elle avait fini par lui confier. « Du reste, ajouta-t-elle avec une émotion que partagea tout l'auditoire, c'est alors, au moment où mon époux m'a pardonné de lui avoir enlevé par surprise le bonheur d'être sa femme légitime, que j'ai senti combien j'étais coupable. Et dans ce moment même où la justice humaine me mande devant elle pour me punir quand ce n'est pas elle, à coup sûr, qui est la plus offensée, juges, je le déclare devant vous, comme je le déclarerais devant Dieu, si je suis coupable, ce n'est pas envers vous, mais envers toi, mon bien-aimé, ajouta-t-elle en se retournant brusquement vers Tonino et en s'agenouillant devant lui avec une transition de geste et de voix impossible à décrire, envers toi que je n'ose appeler mon époux; car je t'ai trompé! je t'ai dérobé lâchement ce nom dont je serais plus fière qu'une reine ne l'est du sien, s'il m'était permis de le porter. Pardon, toi que j'ai offensé; pardon encore une fois avant de nous quitter peut-être pour jamais, et que les dernières paroles que j'entendrai de ta bouche soient des paroles de pardon et de paix ! »

Tout l'auditoire était ému; un religieux silence régnait dans l'assemblée, et une émotion douloureuse et douce à la fois y serrait tous les cœurs. Quant à Tonino, dont le visage avait trahi la profonde compassion, à ses dernières paroles, il ne se contint plus, et fendant d'un bras vigoureux cette foule qui semblait peser sur sa poitrine, en un instant il fut auprès de Liona, et la serrant sur son sein, à demi morte qu'elle était, avec une affection délirante et qui semblait défier le monde entier de le séparer. — « Moi, te pardonner, ma bien-aimée, mon épouse, ma femme légitime, s'écria-t-il d'une voix qui semblait prendre tout Bologne à témoin de son amour ; moi, te pardonner! eh quoi? de m'avoir rendu pendant plus d'un an le plus heureux de tous les hommes! de m'avoir fait commencer une vie nouvelle, de m'avoir appris ces pures et saintes joies domestiques que j'ignorais; car c'est là son crime, entendez-vous, vous

qui prétendez la juger, vous qui, parmi toutes les vierges qui viennent se confesser devant vous, n'avez pas rencontré un cœur aussi vierge, aussi chaste que le sien! Elle ne nie pas son crime, entendez-vous? elle m'a épousé malgré moi; elle m'a trompé pour me rendre heureux. Punissez-la si vous l'osez; mais, quelle que soit sa peine, faites-la-moi partager avec elle, car je suis coupable aussi, cent fois plus coupable qu'elle, moi qui ai voulu jouer avec les choses sacrées, tandis qu'elle ne l'a pas voulu, elle! elle n'a pas profané comme moi la majesté du mariage : et, devant l'autel que je venais profaner par une mascarade impie, elle a vu Dieu descendre et bénir notre union! »

En finissant ces mots, Tonino, ramenant sur Liona son regard qui l'avait quittée un instant, ne s'occupa plus que d'elle, et parut oublier l'univers entier. Manzi, qui avait observé froidement toute cette scène, étonné qu'il était de se sentir ému au fond du cœur, et uniquement occupé d'en tirer le meilleur parti possible pour la cause de Liona, jugea le moment favorable pour venir à son secours et exploiter l'impression qu'elle avait produite sur l'assemblée et sur ses juges. Le digne abbé, qui, comme on sait, n'était pas, dans toute cette affaire, sans quelques légères peccadilles à se reprocher, sentait d'autant plus la nécessité de se justifier que personne ne l'avait accusé, et de mettre ainsi d'accord son propre intérêt avec la charité. D'ailleurs, au fond du cœur, nous l'avons dit, il se sentait un faible pour Liona; c'était la seule impression, de toute sa vie, qui n'eût pas eu son *moi* pour objet, et il eût peut-être été capable, pour la sauver, de quelque chose qui ressemblât à du dévouement. Il prit donc la parole, et associant dans un même plaidoyer sa cause à celle de Liona, en rejetant tous les torts sur la tête de Tonino qui l'en remercia tout bas, il fit une magnifique homélie dont personne ne crut un mot, et lui encore moins que personne sur la sainteté des devoirs du mariage, sur les efforts qu'il avait faits pour empêcher un jeune étourdi de les profaner; il ajouta que, ne voyant aucun autre moyen de l'en détourner, il n'avait pas cru devoir reculer devant une fraude pieuse, qu'il n'eût pas inventée peut-être, mais qui arrachait deux ames à l'enfer, et faisait tourner au profit de la religion et de la morale l'indécente mascarade dont on voulait le rendre

l'instrument et le complice. Il conclut en disant que, si on lui permettait de donner son avis dans cette affaire délicate, où il était à la fois juge et partie, il proposait d'imposer aux deux époux une sévère pénitence qu'il était prêt à partager avec eux, comme il avait partagé les fautes; mais que, selon lui, leur union légitimement contractée était indissoluble, suivant cette maxime de l'Évangile : que ce que Dieu a lié, Dieu seul peut le délier.

Un murmure favorable de l'auditoire accueillit la péroraison de l'abbé, qui, du reste, fut parfait en la prononçant: yeux baissés, et par intervalles pieusement relevés vers le ciel, ton de voix saintement insinuant, mielleuse hypocrisie de l'œil et de la lèvre, rien n'y manqua, et Tonino, qui, de sa vie, n'avait au fond du cœur jamais beaucoup aimé ce scélérat d'abbé, aurait voulu pouvoir fendre la foule pour l'aller serrer dans ses bras.

A l'abbé succéda Annibal, qui, voyant l'affaire prendre pour lui une mauvaise tournure, crut devoir prendre à son tour la parole; mais son discours, plus emporté qu'habile, produisit peu d'effet sur son auditoire prévenu contre lui, et les juges durent plus d'une fois faire taire un murmure de défaveur qui grondait dans la salle comme la sourde menace d'un orage qui se prépare. Ensuite les juges se retirèrent dans une salle voisine pour délibérer, et ce silence d'attente et d'anxiété qui règne en pareille circonstance pesa sur l'auditoire avec une lugubre solennité.

Enfin les portes s'ouvrirent, et il n'y eut pas dans l'assemblée un cœur, si ferme qu'il fût, qui ne tressaillît en voyant s'avancer les juges d'un pas lent et solennel, et avec des visages impassibles et froids qui semblaient morts à toute émotion humaine. Ils s'assirent, et un profond silence, ce silence majestueux et vivant d'un millier d'hommes réunis par une même pensée, régna dans l'assemblée. Tous les cœurs étaient serrés, tous les regards fixes, toutes les poitrines haletantes, et pourtant le silence était si profond qu'on entendit le léger frottement que firent les robes de soie des juges, lorsqu'ils se rassirent sur leurs siéges. Tandis que la pensée de tous était pour Liona, la sienne fut pour Tonino qu'on avait de nouveau séparé d'elle; elle le chercha des yeux : il était pâle, et tous les muscles de son visage, tendus par un violent effort, annonçaient l'affreuse lutte

qui se passait en lui. Au milieu de toutes ses propres souffrances, la malheureuse eut une pensée de pitié à donner à celles de Tonino, et, toute femme qu'elle était, elle se sentit assez de courage pour en donner encore à celui qu'elle aimait. L'œil de Tonino rencontra le sien, et il y aperçut tant d'amour, tant de résignation, qu'il se sentit honteux, lui homme, d'être plus faible qu'une faible femme. De ce moment, sa résolution sembla prise; il se dressa de toute sa hauteur, attacha sur les juges le regard de dédain et de pitié d'un homme déterminé à braver l'arrêt dont on va le frapper, et attendit en silence la lecture de la sentence.

Elle ne se fit pas long-temps attendre; le tribunal, après avoir insisté sur la sainteté du nœud du mariage, et blâmé hautement la scandaleuse profanation que quelques étourdis, et notamment Antonio Caracci, avaient voulu en faire, ne croyait pas devoir les punir, vu l'absence notoire de mauvaises intentions de leur part; il approuvait ensuite pleinement et sans restriction la conduite de l'abbé Manzi, qui, pénétré de la sainteté de son ministère, n'avait pas cru devoir se prêter à ce profane travestissement, et avait fait une sainte et pieuse cérémonie de ce qui ne devait être qu'un indigne scandale. Il déclarait donc, d'après les canons de l'église et le rituel ordinaire du sacrement de mariage, qui avait été exactement suivi, le mariage bon et valide, et ne pouvant être dissous ni dans le ciel, ni sur la terre.... Ici, un éclat de joie que Tonino ne put réprimer, interrompit la lecture; Liona elle-même s'abandonna à un mouvement d'espoir. Elle jeta les yeux sur Manzi, mais la figure impassible de l'abbé n'exprimait aucun sentiment, pas même l'orgueil d'avoir été loué lorsqu'il pouvait au moins s'attendre à une sévère mercuriale; au lieu de répondre au regard de Liona qui cherchait le sien, il détourna les yeux, et Liona sentit un froid mortel courir dans toutes ses veines.

— Mais, poursuivit le greffier, et ce fatal *mais* serra le cœur de tous les assistans, considérant que ladite Liona a abusé de l'inexpérience d'un jeune fils de famille, et de son empire sur lui, pour lui faire contracter un mariage frauduleux contre l'intention de ses parens et tuteurs, et contre la sienne propre, le tribunal condamnait ladite Liona à être détenue pour sa vie dans le couvent de ****, afin d'y faire pénitence.

A ce coup qui la frappait, Liona, comme la brebis qui tend le cou au couteau, ne proféra pas une plainte, pas une parole; elle chercha de l'œil Tonino, effrayée plus encore pour lui que pour elle de cette terrible sentence. Tonino n'était plus là; à peine avait-il entendu l'arrêt, que, sans proférer une parole, il avait fendu la foule qui se pressait autour de lui, et était sorti précipitamment, entraînant la partie la plus remuante de l'auditoire, c'est à dire les peintres et les étudians qui fourmillaient alors à Bologne.

Du moment où Liona se vit seule, où le regard, la présence de Tonino ne la soutenaient plus, son courage l'abandonna, son cœur lui faillit, et elle se mit à pleurer, comme une pauvre et faible femme qu'elle était. Un murmure d'intérêt pour elle, et de mécontentement contre les juges, circula dans l'auditoire; mais quand les sbires du tribunal s'approchèrent pour l'emmener, et mettre à exécution la sentence, nul ne songea à s'y opposer. Elle avait baissé la tête pour cacher à tous les yeux sa honte et sa douleur; la main rude d'un sbire, en se posant sur son bras froid et blanc comme le marbre, la tira de sa léthargie; elle se leva brusquement avec l'effroi naïf d'un enfant, et promena autour d'elle son grand œil hagard et suppliant, pour voir si quelqu'un viendrait à son secours; elle était seule dans le monde; Tonino l'avait quittée; Tonino l'ingrat ne venait pas recevoir son dernier regard, et échanger avec elle ce dernier adieu qu'on ne lui eût pas défendu. Ainsi donc elle ne le verra plus, ainsi les portes d'une prison allaient se refermer pour jamais sur elle, elle allait descendre vivante au tombeau, et lui Tonino, continuerait à vivre insouciant et joyeux, sans donner même un regret à celle qui aurait fait plus que de mourir, à celle qui aurait vécu pour lui, après avoir cessé d'être à lui. Toutes ces affreuses idées, plus affligeantes, plus atroces cent fois que la mort ou la question, passèrent en un instant devant son esprit; et quand le sbire qui l'avait saisie par le bras, lui dit de sa voix rude qu'il fallait marcher, elle obéit comme un enfant qu'on intimide, sans savoir ce qu'elle faisait, où elle allait et qui lui parlait. On l'emmena par une petite porte derrière le tribunal, tandis que la foule silencieuse s'écoulait en lui donnant quelques faibles et dernières marques d'intérêt qu'elle allait bientôt oublier; et après avoir suivi quelque temps

ses guides avec l'obéissance passive d'un condamné à mort, Liona se trouva enfin seule dans une petite chambre basse et obscure, où on lui dit d'attendre la voiture qui devait la transporter à son couvent.

Elle resta quelques minutes plongée dans une léthargie absolue dont elle avait besoin peut-être, pour se remettre de tant d'émotions pénibles. Cette stupeur muette, où le sentiment de ses peines était presque suspendu, aurait sans doute duré long-temps, si un murmure sourd et toujours croissant ne fût venu rompre le silence monotone de sa prison, et la rappeler, par une crainte, par une souffrance de plus, au sentiment de son existence. Elle écouta d'abord sans comprendre, sans prêter son ame engourdie à la sensation qui la frappait; puis ce bruit, qui s'était d'abord mêlé à sa rêverie sans l'interrompre, comme une musique lointaine qui se fond dans nos rêves, grossit et éclata tout d'un coup en cris confus, en coups retentissans comme ceux d'un marteau sur l'enclume. Elle se releva sur le siége où elle s'était accroupie, dressa l'oreille comme le daim craintif auquel les vents apportent le bruit du danger; puis soudain une voix frapppa son oreille, une voix aiguë, retentissante, et qui dominait toutes les autres, comme le sifflet du contre-maître au milieu de l'orage. Cette voix, elle la connaissait, c'était celle de Tonino; une pointe de flèche ne fût pas entrée plus perçante dans son cœur; elle bondit sous cette voix puissante, se dressa de sa hauteur, et, tressaillant de tous ses membres, elle jeta les yeux autour d'elle, comme cherchant à se ressaisir elle-même, à retrouver l'histoire de son passé, depuis la dernière étreinte de Tonino jusqu'à sa solitude dans ce cachot. Puis le passé lui apparut; elle se ressouvint, elle se connut; la mémoire, la vie, le sentiment du danger, l'espoir de la délivrance, tout jaillit, tout afflua à la fois dans cette ame vide de sensations et de pensées; en un instant, plus rapide que l'éclair, elle s'élança sur la haute et étroite croisée où d'épais barreaux de fer obstruaient presque tout le jour, et de là, son œil, plongeant sur la large place qui s'étend au pied du palais de justice, la vit noire d'étudians et de peuple qui, en poussant de formidables cris où elle crut entendre son nom, semblaient donner l'assaut aux larges portes de bronze du palais; mais, au milieu de toute cette foule, il n'y avait qu'un

homme qui existât pour elle, et cet homme ne la voyait pas! Penchant alors sa belle tête blonde entre l'étroite ouverture des barreaux, elle l'aperçut enfin le premier, le plus ardent de tous. Ivre d'une joie forcenée, elle l'appela à son tour, mais d'une voix si nerveuse, si puissante, qu'elle domina un instant le tumulte de l'émeute. Tonino l'entendit; il reconnut ces cheveux blonds qui flottaient sur les noirs barreaux de fer; il échangea avec elle un cri de joie où leurs ames s'entendirent, un regard où il sentit ses forces se doubler, et la montrant du doigt à ses compagnons ralliés autour de lui: Courage, amis, s'écria-t-il, elle est à nous, la voici! Et il continua l'assaut de la grande porte avec une énergie qui promettait une prompte et certaine victoire.

A ce moment, la porte de la prison s'ouvrit. Liona, jetant en arrière un regard de terreur, s'attendait à voir entrer ses bourreaux; mais à sa grande surprise elle reconnut un homme qui lui avait fait plus de mal que le bourreau ne pouvait lui en faire. Cet homme était Annibal. A sa vue Liona tressaillit et sentit son cœur se serrer sous un pressentiment sinistre. En effet Annibal n'était pas seul: derrière lui se pressaient quelques-uns des familiers du tribunal; elle vit des cordes dans leurs mains, des armes, des épées; elle crut la mort venue, et faut-il le dire, dans cet instant solennel, où la délivrance était là, où l'amour lui tendait les bras, elle eut peur, elle eut regret surtout de se voir mourir. — Oh! par pitié, ne me tuez pas, dit-elle en se jetant aux genoux d'Annibal, avec un son de voix qui eût attendri des tigres. Laissez-moi vivre encore un quart d'heure seulement, que je le voie, et je suis à vous, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Grace! messer Annibal, grace pour une pauvre femme qui n'a d'autre crime que d'avoir aimé. Ne me tuez pas au moins sans que je l'aie revu!

— Folle que tu es! répondit Annibal, tout ému et honteux de l'être. Personne ici ne songe à te tuer; seulement, comme il est probable que mon coquin de neveu aura bientôt raison de cette porte, le seul obstacle qui le sépare de toi, je veux y mettre bon ordre, en t'enlevant d'un autre côté et en te conduisant à ton couvent. Allons, voyons! je veux la repentance du pêcheur et ne veux pas sa mort. L'abbesse est de mes amies, et je lui recommanderai qu'elle ait grand soin de toi. Dans quel-

ques années même, si tu es sage, Tonino guéri, je pourrai bien te faire rendre la liberté; mais il faut que tu viennes avec moi, entends-tu?

— Je ne veux pas, je ne veux pas! s'écria la malheureuse avec une terreur plus profonde que celle que l'aspect de la mort n'avait pu lui inspirer. Tuez-moi plutôt! j'aime mieux mourir!

— Non, de par Dieu, tu ne mourras pas! j'ai là une bonne litière où nous allons te mettre et t'emmener; et ma foi! que Tonino brise la cage après, s'il le veut, il trouvera l'oiseau déniché.

— Vous ne voulez donc pas que je sois à lui? reprit-elle d'une voix ferme et comme quelqu'un qui vient de prendre une détermination soudaine.

— Tu peux me demander tout ce que tu voudras au monde, excepté cela, mon enfant; mais le vieil Annibal est entêté, et ne cédera pas, je t'en préviens.

— Eh bien! je veux le voir encore une fois, dit-elle en s'élançant à la fenêtre.

— Fais vite, car les momens pressent, dit Annibal en donnant ordre de faire approcher la litière.

Liona s'était penchée, elle avait encore une fois aperçu Tonino, elle l'avait appelé; mais sa voix s'était perdue dans le bruit étourdissant de l'émeute. Elle demeura immobile, le front collé contre les barreaux, muette, inanimée, perdue dans une contemplation profonde. Annibal, impatient de partir, s'approcha d'elle, et la saisit par le bras en l'appelant. Elle ne répondit pas, et ce bras qu'Annibal lâcha, retomba de lui-même comme s'il n'obéissait plus à cette volonté vivante qui règne sur nos organes. — Eh bien! qu'attends-tu, folle? dit Annibal; il faut partir. Et saisissant impérieusement son bras, il voulut l'entraîner. Elle ne résista pas; mais son corps, perdant l'appui que les barreaux de la fenêtre lui avaient prêté, pesa de tout son poids sur l'épaule d'Annibal. Il la crut évanouie, et un mouvement de pitié entra dans cette ame que la colère ne fermait jamais pour long-temps aux émotions douces et bienveillantes. Il la prit dans ses bras musculeux, comme on pourrait le faire d'un enfant, et l'assit sur un siége; puis, il la regarda au front: ce front était pâle et déjà froid; ses yeux, tout

grands ouverts, avaient perdu leur rayon d'intelligence et de vie. Il voulut mettre sa main sur son cœur pour en interroger les battemens. Quelque chose heurta cette main; mais qui pourrait dire l'horreur dont il fut saisi, quand il aperçut profondèment fichée dans sa poitrine, juste à l'endroit du cœur, une de ces longues aiguilles de tête en argent que les femmes de Padoue portent comme un diadême au sommet de leurs cheveux. Il regarda ceux de Liona. Une de ses aiguilles manquait en effet. La malheureuse, en se voyant à jamais séparée de celui qu'elle aimait, avait eu l'affreux courage de se frapper, sans proférer un cri, une plainte, une parole. Tournant le dos à Annibal, elle avait, sans être vue, détaché de sa coiffure cette arme sûre et terrible dans la main qui ose la manier, et se l'était enfoncée si profondément dans le cœur, qu'elle était morte sur le coup: les grilles de la croisée avaient empêché sa chute, et pas une goutte de sang épanché au dehors n'avait trahi sa blessure.

Un poignant remords s'empara d'Annibal. Que lui avait fait cette femme, après tout, pour la poursuivre ainsi comme un mauvais génie, lui prendre sa liberté d'abord et puis sa vie? Car c'était lui qui l'avait tuée; il ne pouvait pas le nier, et le sang de cette femme retomberait sur lui au jour du jugement. Et Tonino, quel compte terrible n'aurait-il pas à lui rendre? que lui répondre quand, franchissant les portes brisées du sanctuaire de la justice qu'il n'avait pas craint de violer pour arriver jusqu'à elle, il redemanderait sa femme et qu'on lui montrerait un cadavre?

Certes Annibal n'était pas lâche, et pourtant à cette seule pensée de rencontrer le regard de Tonino, et de répondre à cette question: Qu'avez-vous fait de Liona? son sang se glaça dans ses veines. A ce moment un cri de joie plus éclatant que tous les autres retentit sur la place, comme la voix de toute cette foule confuse; en même temps un fracas étourdissant comme celui de la foudre annonça la chute de la grande porte: c'étaient les éfudians et les peintres, qui oubliant leurs longues querelles dans une haine égale de l'ennemi commun, les sbires, s'étaient unis pour attaquer ensemble le palais de justice, et venaient de remporter enfin la victoire. Puis, un murmure confus de toute cette foule immense s'engouffrant dans les longs

corridors du palais, vint ôter à Annibal tout espoir d'échapper au regard de Tonino. Il se résigna donc à l'attendre de pied ferme. Cette attente ne fut pas longue. Le flot de la foule, mugissant toujours plus rapproché, atteignit enfin l'issue qui conduisait à cette salle. Tonino, le premier, franchit le seuil et s'élança vers le siége où Liona paraissait l'attendre. Il semblait qu'un noir pressentiment lui eût révélé l'affreuse vérité, car il la devina en un instant. — « Qui l'a tuée ? » dit-il en se retournant vers Annibal et son escorte de sbires, non moins tremblante que lui, et levant une hache qu'il tenait à la main.

— Elle-même, reprit Annibal d'une voix embarrassée et timide comme celle d'un enfant.

— Elle-même, est-ce bien vraï ? demanda Tonino en attachant sur Annibal un œil flamboyant de haine et de colère.

Annibal ne répondit rien, mais lui montra l'aiguille encore fichée dans sa poitrine.

— Amis, dit Tonino en se retournant vers ses compagnons sans daigner écraser plus long-temps de son regard ce fier Annibal, humble et rapetissé devant lui. Voulez-vous m'aider à la reporter sous mon toit ? J'ai juré qu'elle y rentrerait morte ou vivante. Procurez-moi une litière, et moi seul je l'y porterai, moi seul, entendez-vous. Je ne veux pas que personne la touche. Émus d'une sympathie profonde, ses compagnons s'empressèrent de se rendre à ses désirs, et Annibal, grandement embarrassé de sa position, profita de ce moment pour s'esquiver avec ses sbires, assez inquiets eux-mêmes de se sentir en présence de ces damnés d'étudians, qui avaient cette fois la force et le bon droit de leur côté. La litière vint enfin, et sans proférer une parole, une plainte, sans accepter de secours de personne, Tonino, jetant un voile sur le front pâle, mais beau encore, de sa maîtresse, la prit dans ses bras, et la porta d'un pas ferme jusqu'à la litière. Il y monta avec elle, et adressant à ses amis un adieu affectueux, et répondant l'œil sec et le front calme à leurs regards baignés de pleurs, il se mit en route avec son triste compagnon de voyage.

Ce que Tonino souffrit pendant ce long trajet, au pas lent et mesuré de deux mules, et l'œil constamment fixé sur cet œil ouvert encore, mais qui ne le voyait plus, Dieu seul le

saura jamais, Dieu, témoin invisible de toutes les secrètes angoisses de ces cœurs qui se brisent sourdement, sans qu'une plainte, sans qu'une torture ait percé au dehors. Arrivé enfin à son logis, Tonino descendit avec non moins de soin son triste fardeau, et porta sa Liona à travers les escaliers que son pied ne devait plus fouler jusqu'au sanctuaire le plus secret de leurs amours, jusqu'à ce boudoir, témoin tant de fois des tendres épanchemens de leur passion, où chaque meuble était empreint de sa présence, chaque mur imprégné de son souffle, où tout parlait d'elle, où il n'y avait qu'elle de morte au milieu de tous ces objets qui vivaient encore de la vie qu'elle leur avait prêtée.

Après avoir défendu qu'on le suivît, Tonino, avec le tendre et religieux respect d'un dévot pour sa plus sainte relique, déposa la sienne sur l'ottomane où elle avait reposé tant de fois. Otant le voile qui recouvrait ses traits que la mort avait empreints de son sceau d'inaltérable pureté, il arrangea ses cheveux un peu en désordre comme pour parer avec un soin coquet celle qu'il voulait contempler, belle encore, toujours belle, même au sein de la mort; puis il essaya de lui donner sa pose ordinaire, et frissonna d'horreur en rencontrant déjà, dans ces membres naguère si souples, cette raideur inerte que le souffle de vie, en se retirant, laisse à notre périssable argile. Après bien des efforts cependant, il parvint à lui donner à peu près l'attitude qu'il désirait, et à disputer à la mort une de ces illusions qu'elle est toujours si pressée de détruire. Fermant à demi les yeux, dans ce boudoir à peine éclairé de la clarté pâle de quelques bougies, il crut voir, il vit sa Liona, perdue dans une de ces muettes rêveries où les heures s'écoulaient pour eux si pleines et si rapides, attacher encore sur lui un de ces regards lents, profonds, vivans, pour ainsi dire, qui prennent la place des paroles, et commencent leur langage là où l'autre s'arrête; de temps en temps un pli du voile, une boucle de cheveux qu'agitait la brise du soir à travers les stores entr'ouverts, venait compléter l'illusion, et jeter comme un souffle de vie sur ce cadavre que l'amour ne voulait pas laisser mourir. Perdu dans cette muette et extatique contemplation, Tonino ignora lui-même sans doute le temps qu'il y donnait; les heures et les lieux, le temps et l'espace, avaient cessé d'exister pour lui;

car, lorsque le lendemain au soir Annibal, poussé à la fois par ses remords et par son inquiétude pour la vie de Tonino, s'aventura à entrer chez lui et à demander de ses nouvelles, on lui dit qu'il y avait vingt-quatre heures que durait cet horrible tête à tête; que, du reste, on ne savait rien de Tonino, pas même s'il existait; qu'il n'avait pris, depuis ce temps, aucune nourriture, et qu'il avait défendu que, sous quelque prétexte que ce fût, on le dérangeât dans sa solitude. De plus en plus tourmenté d'un noir pressentiment, Annibal n'osa pas prendre sur lui de rompre la consigne ; mais s'approchant sans bruit de la porte du boudoir, il regarda avec un affreux serrement de cœur à travers les fentes de la porte. Il fut long-temps avant de rien découvrir ; enfin, dans un coin de la salle, il aperçut Liona dans l'attitude que nous avons décrite, ayant l'air de dormir, et belle de cette beauté sereine et reposée qu'une mort violente, mais prompte et sans convulsions, communique quelquefois à nos traits. Devant elle était Tonino vivant et fort vivant, car un chevalet dressé devant lui, et la palette à la main, il s'occupait avec une incroyable ardeur à transporter sur la toile les traits de sa Liona, et à éterniser le dernier adieu qu'elle allait lui laisser. A cette vue, un poids affreux fut ôté de la poitrine d'Annibal, et s'éloignant sans bruit comme il était venu : Ne craignez rien, dit-il en s'en allant aux domestiques qui s'empressaient de l'interroger, il ne se tuera pas.....

Un peu plus d'un an après, Tonino était marié à la fille du riche Guidotti. Liona avait, dans le cimetière de la ville, un magnifique tombeau ; mais la femme de Tonino lui défendait de le visiter.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LE NEZ ROUGE.

Dryden a défini l'ame, « une petite flamme bleue qui va et vient en nous. » — Je ne sais pas de meilleure explication de ce souffle divin qui nous anime. Ce qui rend cette pensée plus belle, c'est qu'on lui peut donner un double emploi et l'appliquer également à l'amour! Si l'amour n'est pas en effet une petite flamme bleue qui va et vient en nous, qu'est-ce, je vous prie, que l'amour?

Mais ne creusons pas ces définitions subtiles. A quoi bon analyser le sentiment? Peu d'entre ceux qui l'ont éprouvé ont découvert ses causes. Tous ont ressenti ses effets. Le biographe, le critique, le mathématicien, le géologue, l'historien et le naturaliste, accoutumés qu'ils sont à disséquer les faits et les choses et à pénétrer leurs secrets, ont docilement subi le joug de la passion sans lui demander compte de son autorité. Le monarque aux pieds de sa maîtresse ne va point songer qu'en s'agenouillant, il abaisse sa majesté, ni chercher pourquoi il prosterne ainsi sa grandeur. Le ministre qui fuit la cour et court aux champs cacher ses soupirs, n'interroge point le pouvoir invisible qui lui fait négliger le soin de son ambition. Il n'y a pas jusqu'à la rubiconde marchande de poissons, qui toute au souvenir de son amant le matelot, quand elle s'enivre de l'ambroisie du gin, et boit verre sur verre, ne reconnaisse elle-même à son insu la souveraineté de l'aveugle dieu; se doute-t-elle seulement alors que c'est sa fièvre amoureuse qui lui donne cette soif inextinguible qu'elle ne comprend pas?

Maria Hargrave était l'une des filles du vicaire de la paroisse de Kensington près de Londres. Elle avait des dents d'ivoire et

des lèvres de corail. Il n'y avait pas de fleur dans les serres de Chelsea qui eût le parfum plus doux que son haleine! Son sein, admirablement formé, soulevait avec une voluptueuse cadence le taffetas gris de sa robe décolletée. Ses épaules, oh! ses épaules rondes, toujours à l'air, hiver comme été, étaient si blanches qu'on les eût dites couvertes d'une neige éternelle. Son œil noir lançait de rapides éclairs à travers ses longs cils. Sa taille élégante et souple était plus fine que celle d'une guêpe; son pied, qui eût paru fort honnête sur le continent, était une miniature en Angleterre. Chacun de ses gestes ravissait; chacun de ses mouvemens était une grace. Puis son esprit était vif et orné. On ne savait qu'admirer le plus de ses fines saillies, de ses promptes et heureuses reparties, ou bien de son jugement parfait, de sa charmante modestie et de l'exquise bonté de son ame. Au résumé, Maria était d'autant de milliers de piques au-dessus des Sophias, des Clarissas, des Emilias, des Stellas, des Narcissas et des Sacharissas, qu'Éclipse fut jamais au-dessus de Rossinante.

Mais hélas! il n'est rien au monde qui soit sans défaut. La perfection n'est qu'un mot. — Au milieu de cet adorable visage de Maria, se dressait un nez que les mauvaises fées avaient pris plaisir à élever. Dieu de miséricorde! c'était un nez qui surpassait en grandeur ce nez immortel décrit par Slawkenbergint. Et quant à sa couleur, puissances du ciel, une ravaudeuse irlandaise, qui boit régulièrement par jour ses six pintes de whisky, n'a eu de sa vie un nez de cette couleur!

Cependant notre héroïne n'était point de ces filles glorieuses qui ne voient en elles-mêmes que leurs mérites et sont aveugles quand elles regardent leurs imperfections. Certes, elle possédait assez de qualités du corps et du cœur, pour en être vaine. La fierté à certains égards lui eût été fort légitimement permise. Mais cette précieuse enfant avait fait les pas essentiels vers la suprême sagesse. — Elle se connaissait et se rendait justice. Elle comprenait qu'elle avait un gros nez rouge; elle le savait et elle était humble! Ah! que le créateur n'a-t-il doué de nez rouges toutes les beautés de l'univers!

Avec tant d'inappréciables avantages, Maria descendait mélancoliquement les derniers échelons de sa dix-huitième année, sans qu'aucun amant se présentât, qui lui offrît la main pour

lui faire monter l'escalier du mariage. De loin à loin elle attrapait bien quelque fugitif admirateur ; mais du moment que, près d'elle, apparaissait Charlotte, sa sœur cadette, la pauvre aînée avait tort ; tout loisir lui était laissé de penser à son nez rouge dans la solitude. C'était une cruelle et incessante tribulation. Eût-elle pu raisonnablement espérer que les larmes éteindraient la flamme de ce nez funeste et amoindriraient ses dimensions en le fondant, la triste Maria eût pleuré volontiers toutes ses larmes. Mais elle avait trop de bon sens pour avoir tant de faiblesse. Elle n'attendait point de miracles en sa faveur. Des innombrables panacées dont elle avait ouï parler, il n'y en avait aucune qui promît d'argenter les nez de cuivre.

Nous avons dit que Maria était l'aînée des deux sœurs. Lorsqu'il s'agirait d'établissement dans la famille, elle avait le droit imprescriptible de préséance. Un parti fut offert, mais non pas à elle. Maria n'éleva aucune objection. Elle se départit sans hésiter de son privilége. Elle laissa généreusement Charlotte se marier. — Maintenant, se dit alors la noble fille, si mon nez n'est point un obstacle insurmontable, la route conjugale est libre pour moi de tout obstacle. Ma sœur est pourvue ; elle n'est plus là pour me couper l'herbe sous les pieds.

Et dès le lendemain, M. Conway, teneur de livres fort distingué, fut introduit et présenté au logis. M. Conway était un beau grand jeune homme, blond, en frac vert-pomme à boutons d'argent. A peine Maria aperçut-elle seulement le collet de ce séduisant habit couleur d'espérance, qu'elle couvrit artistement avec son mouchoir la portion de la figure que vous devinez. Passons-lui cette innocente coquetterie : c'est qu'il ne faut pas réellement moins de courage pour montrer au grand jour un nez rouge que pour en cacher un grec sous le masque.

Conway fut frappé de l'exacte et harmonieuse symétrie des formes de la jeune miss. Il admira son air élégant et gracieux. — Un homme est toujours aussi prêt à devenir amoureux qu'à cesser de l'être. — Quelques momens de conversation avec l'aimable folle commencèrent de tourner la tête du sensible teneur de livres. — Elle sentait tout si finement et si vivement ! Son esprit était si juste et si animé ! son imagination si délicate ! Elle n'applaudissait jamais avant d'avoir compris. Elle ne remerciait pas niaisement d'une flatterie qu'avait dictée la seule politesse. Elle

évitait et déclinait les complimens au lieu de les solliciter. Oh! c'était une femme sans pareille. Au bout d'une heure Conway demeura convaincu qu'il avait découvert en Maria un véritable phénix. — Hélas! il n'avait pas même vu le bout du nez de la chère enfant.

Je vous l'affirme, l'homme est une créature fantasque et inexplicable. C'est le fils du caprice. L'inconstance est sa mère. C'est une girouette vivante. Conway avait continué ses visites chez le digne vicaire. La physionomie discrètement voilée de Maria avait presque achevé d'émouvoir ce cœur facile à ébranler. Il était subjugué. Les charmes tout puissans de cette causerie spirituelle, ces manières ingénues et ouvertes avaient triomphé: il s'avouait vaincu. Il allait s'agenouiller et déclarer ses prétentions! — Et un instant tout changea. — Maria fut soudainement sotte, commune, odieuse : — le rideau s'était levé. — Il avait découvert le nez de la misérable fille.

Conway se mordit les lèvres. Il tira sa révérence et partit.

Maria ne se dissimula point la subite et évidente révolution qui s'était opérée dans les sentimens de son mobile adorateur. Elle apprécia aussi correctement le motif qui l'avait causée. — Mais la faute en était à elle seule! Pourquoi le mouchoir était-il tombé? Ç'avait été une chute bien imprudente et plus désastreuse! Aussi, elle n'en doutait plus, ce serait ce nez fatal qui la perdrait éternellement. — Elle ne put contenir ses pleurs! Ce n'est pas qu'elle fût passionnément éprise au fond du très inflammable et blond jeune homme! Mais enfin il eût fait un mari comme un autre! Et puis cette retraite précipitée était si injurieuse! elle était si désespérante! Il ne fallait plus s'abuser; ce serait désormais l'inévitable chemin que suivraient tous les soupirans. Autant valait renoncer de bonne grace au mariage et se vouer ainsi qu'une nonne à une perpétuelle virginité. — Quelle destinée pourtant! Quoi! une fidèle protestante, la fille d'un ministre anglican se condamner presque à une vie de couvent catholique! — Ah! ma mère, mon excellente mère, quelle fantaisie cruelle vous est venue, quand vous étiez grosse, de vouloir manger des framboises! — C'était là une apostrophe indiscrète et peu filiale, peu concevable surtout chez une enfant si pleine de modération. Qu'eût-elle dit, bon Dieu! bon Dieu! si mistress Hargrave avant ses couches eût désiré goûter

de la queue d'un hippopotame? Mais à quels égaremens n'est pas capable d'entraîner la douleur de rester fille !

Cependant M. Conway n'était point d'une nature obstinée et colère. Ses répugnances n'avaient rien d'emporté ni d'invincible. Dînait-il à la taverne, il ne damnait pas d'emblée le cuisinier, si le bœuf etait trop rôti, quoique le mal fût sans remède. Il n'y avait personne qui aimât mieux que lui la croûte de pain frais. Eh bien! c'eût été fort rare de le voir sortir de ses gonds et maudire cordialement la fille de salle, quand elle lui servait quelque tranche de mie de la veille.

Toutefois en cette occurrence il fut long-temps à rentrer dans son assiette naturelle ; son exaspération était au comble. Tout le long de Piccadilly, comme il retournait à Londres, il criait encore véhémentement : — L'effroyable nez! le nez d'épouvantail! Quel malheureux mortel s'est trouvé jamais vis-vis d'un pareil nez! le vieux vilain nez rouge! le nez d'ivrognesse! L'intolérable nez! Certes Maria est une intéressante fille! elle a toutes les graces et toute l'intelligence imaginable! ce serait presque une femme parfaite, la femme jusqu'à ce moment introuvée! Mais, par le Christ! où a-t-elle été prendre ce nez féroce, cet envieux nez qui obscurcit tout l'éclat dont elle brille? Parmi les innombrables variétés de nez susceptibles de gâter un visage, il n'y en avait pas un plus extravagant, plus effronté, plus écorché, plus inconciliable, et c'est celui-là justement que vous avez choisi! Non! Maria, vous avez beau faire et beau dire, j'abhore cet exécrable nez! Je n'admirerai de ma vie un nez semblable!

En conscience, ces exclamations et ces raisonnemens étaient bien d'un homme jeté hors des limites de la raison. Tranchons le mot : c'était là le pur langage d'un fou. Nous sommes donc pleinement autorisés à croire que M. Conway n'était pas absolument guéri de son amour.

Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre. Cette pensée m'appartient. Je le déclare, et, toute fausse modestie à part, je l'estime si profonde et si vraie, que, ne fût-elle point sortie de mon propre cerveau, je ne balancerais pas à attribuer à la vénérable antiquité l'honneur de son invention.

Donnez-moi d'ailleurs la clef des contradictions infinies de cet

inconsistant et incompréhensible sentiment que vous nommez l'amour ; donnez-la-moi, si vous l'avez ; car je ne l'ai vue jamais, ni tenue.

Je ne sais comment le fait advint ; ce fut purement pour raison d'affaires, je suppose ; mais Conway fut poussé à retourner chez M. Hargrave. A cette occasion, la porte de la maison lui fut ouverte plus large. Il fut invité à revenir souvent et tant qu'il lui plairait, et en ami, en vrai commensal, aux heures des repas, lorsque le cœur lui en dirait ; et le merveilleux de l'histoire, c'est qu'il revint, et revint fréquemment. Quel démon le ramenait de cette sorte et comme de force là où il semblait que nul attrait ne devait plus l'attirer ? De fait, ces visites involontaires lui étaient, à lui-même, une énigme indéchiffrable. Il avait besoin de venir ; il venait. Était-il arrivé, et en présence de Maria, une invincible froideur le glaçait. Combien il avait changé ! Il parlait sans timidité ; il écoutait sans intérêt ; il s'alongeait et prenait ses aises sur le sopha. Servait-on le thé, dans ses distractions il mangeait à lui seul toute la pyramide des tartines beurrées. — Hélas ! il ne m'aime plus, se disait la désolée jeune fille.

Or, c'était là à peu près ce que disait en même temps M. Conway. — Le diable m'étrangle, pensait-il, si j'entends un mot à ce qui se passe en moi. J'imagine, à mes fréquentes agitations, que je suis toujours amoureux ; mais je ne me sens troublé qu'à Londres. A Kensington, je suis aussi calme que les flots de la Serpentine. Assurement, si j'aime encore, ce n'est plus Maria. Non pas que sa causerie ait pour moi moins de charme qu'autrefois ; non pas qu'elle me semble moins judicieuse et moins estimable ; mais c'est l'impertinence de ce maudit nez rouge qui me crève les yeux incessamment, tout emballé qu'elle le garde maintenant dans son mouchoir. C'est ce furieux nez qui me repousse et me tient en respect et à distance. Quel homme abandonné de Dieu et des femmes s'attachera jamais à une jeune fille qui respire par une telle trompe ? Non, je ne songerai plus à cette pauvre Maria !

Et tout en se répétant ces réflexions remplies de sens, tandis qu'il reprenait le chemin de son logis, il songeait uniquement à Maria, depuis *Hyde-Park* jusqu'à *Temple-Bar*. Il songeait à elle dans sa chambre ; il songeait à elle en se déshabillant ;

il songeait à elle en son lit, éveillé ou endormi. — Infortuné jeune homme, son cœur ne connaissait point ces orages, quand il ne songeait qu'à tenir exactement et paisiblement ses livres!

A cette époque lui fut offerte, par une grosse maison de banque, une place de premier commis qui exigeait une résidence constante et rigoureuse. — Voilà qui me sauvera de mes perplexités! s'écria-t-il; voilà la porte de mon salut! Gravissons le sommet de la fortune, plutôt que de nous précipiter dans l'abîme d'un mariage ridicule. C'est un idiot que celui qui sacrifie un emploi du revenu de mille guinées à un cauchemar d'amour monstrueux et insensé. Décidément, je me cloue aujourd'hui au fauteuil de ma caisse, et je ne remets plus les pieds chez M. Hargrave. Et avec ces projets d'or sur les lèvres, il tournait déjà le dos à la Cité, et il s'en allait, bon gré mal gré, à Kensington.

Comme il cheminait vers ce village, où l'attirait à présent un aimant irrésistible, il s'arrêta tout d'un coup, et se saisit le menton de la main droite d'un air profondément méditatif, au risque d'être pris par les passans pour un poète en travail ou pour un membre de la chambre des communes ruminant son improvisation du lendemain.

— Que vais-je faire? s'écria-t-il. Si j'épouse cet interminable nez drapé de pourpre, que dira la Cité? que dira Fleet-Street? que diront miss Needle et mistress Knife? que diront ces langues d'acier, pointues et acérées? En quel état laisseront-elles ce pitoyable nez qui s'appellera mistress Conway?

Tel était le délectable avenir qu'entrevoyait l'imagination intimidée de M. Conway. Si le vent enflammé qui le poussait ne l'eût entraîné et remis en route, il faisait certainement volte-face, et la délibération aboutissait au vœu d'un salutaire et perpétuel célibat. — Ce fut le démon matrimonial qui prévalut.

L'amitié qui avait lié Conway à la famille de M. Hargrave s'était peu à peu transformée en une familiarité intime, où l'on distinguait une odeur de gendre futur très prononcée. Il était devenu de la maison; il avait ses coudées parfaitement franches; ses préoccupations étaient toutes les bienvenues, ainsi que sa personne. Le soir de cette dernière visite, le blond jeune

homme fut plus scandaleusement distrait qu'à l'ordinaire. Il écrasa la queue du chat en entrant. Lorsqu'il se leva du canapé, où il avait dormi environ une heure, il trouva sous lui le chapeau de M. Hargrave aussi radicalement aplati que le plus mince gâteau des rois. Il voulut absolument faire le thé lui-même; mais il mit la bouilloire sur la table, et la théière sur le feu. Il jeta le beurre dans le bol plein d'eau chaude. Il sucra trois tasses avec du sel. — Cependant le cœur de Maria bondissait d'allégresse. — Je crois en vérité, se disait-elle, que cet excellent jeune homme ne se souvient plus des irrégularités de ma figure.

Mais la confiante jeune fille se trompait extrêmement dans cette supposition. Je vous certifie que le cerveau du triste teneur de livres se fêlait notoirement de jour en jour. Le lendemain il courait toutes les boutiques des dégraisseurs de la Cité, cherchant une recette souveraine pour enlever les taches les plus opiniâtres. — Mais de quelles taches s'agit-il? demandaient gravement les imperturbables dégraisseurs. Est-ce des taches à votre linge? — Non. — A vos manteaux? — Non. — A la douillette de madame votre épouse? — Pas davantage. C'est justement parce que je ne suis point marié, et que j'ai besoin de l'être, qu'il me faut recourir aux ressources de votre art. N'avez-vous point d'essence qui ait la vertu de déteindre un nez rouge de jeune fille de dix-huit ans? — Et comme les teinturiers-dégraisseurs de Londres sont des hommes sérieux et peu susceptibles de comprendre les aberrations du sentiment, il n'en est pas un qui n'eût charitablement voulu faire conduire à Bedlam le pauvre Conway, si, tandis qu'il leur soumettait sa requête, quelque constable fût venu à passer.

— Mes irrésolutions feront ma ruine; j'achèverai de perdre l'esprit par elles, s'écria Conway sortant à grands pas de la Cité, et descendant le Strand les mains croisées derrière le dos; non, je ne suis point né pour le bonheur, autrement me laisserais-je détourner du chemin qui y mène, au moindre caillou que je rencontre? Puissances célestes! la coupe des bénédictions est pleine jusqu'aux bords! Vous l'avez mise en mes mains; je n'aurais qu'à boire, et je n'ose approcher de mes lèvres le délicieux breuvage! Et pourquoi! parce qu'il y a un bout de nez rouge qui perce à la surface! Imbécille que tu es! Imagines-tu

donc que ce nez est un volcan? as-tu peur que ce soit un Vésuve gros d'une éruption prochaine?

Et il s'armait brusquement d'un courage désespéré. — Oui, j'en prendrai mon parti, exclama-t-il, enfonçant ses poings fermés dans les poches de derrière de son frac vert-pomme. J'ai beau résister, je suis décidément amoureux. Il me faut obéir à la fatalité. J'épouserai Maria, dût toute la Cité se cotiser pour me gratifier d'un assourdissant charivari, le soir de mes noces; dussent miss Pin, miss Needle et mistriss Knife en rire ensemble de concert d'un rire inextinguible!

Mais le brouillard avait redoublé les plis du crêpe funèbre qui enveloppait la ville. Le mélancolique jeune homme se sentit soudain en proie à une attaque de spleen des plus furieuses. Il n'était pas à *Charing-Cross* que le nez de Maria lui apparut à travers les ténèbres de l'atmosphère, rouge comme du feu, large comme le bouclier de Scipion. — Amant infortuné! — C'était le soleil plus infortuné de Londres, luttant contre les doubles vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, et montrant sa face tout ensanglantée du combat. — A cette effroyable vision, Conway recula épouvanté. Ses dispositions conjugales furent ajournées de nouveau; il n'alla pas même ce jour-là à Kensington; il s'en fut dans la Cité remettre au courant ses livres de commerce en arrière.

A force de rouler en notre esprit une pensée, nous émoussons ses aspérités, nous l'arrondissons, ainsi que fait l'Océan d'une pierre qu'il promène incessamment sur les grèves. Elle n'a plus rien bientôt de ses formes premières ni des pointes saillantes qui blessaient. — Le même travail intellectuel s'opéra chez M. Conway. Il avait tant et si longuement agité en son imagination l'image de la douce Marie, qu'il avait fini par en amoindrir toutes les saillies, y compris la plus aiguë. Il lui restait bien le souvenir vague de quelque imperfection qui avait autrefois déparé les beautés de sa bien-aimée; mais il lui semblait ne plus savoir précisément quel avait été ce défaut. Comme il n'avait nulle envie au fond de se le rappeler, il n'est pas surprenant que sa mémoire lui en gardât le secret. Et puis Maria l'aidait de son mieux à oublier. Elle était prudente maintenant et bien sur ses gardes. Le mouchoir ne tombait plus. Il était constamment à son poste et en sentinelle.

Quoi qu'il en soit, les visites de M. Conway à Kensington s'alongeaient démesurément de jour en jour. Il arrivait à présent au logis de M. Hargrave pour le déjeuner, et ne s'en retournait plus qu'après souper.

— C'est presque un mari que je tiens, en vérité, se disait Maria dans les innocentes joies de son ame ; mais il manque encore une cérémonie essentielle.

Et l'heureux soupirant, qui se trouvait aussi presque époux, s'étonnait pourtant de ne point être encore marié et d'être contraint d'aller chercher chaque nuit son lit solitaire de la Cité.

Or, lorsqu'un amoureux s'étonne de ne pas être marié, il a cessé bientôt d'être garçon. — Un beau matin le fatal et insoluble nœud fut enfin serré.

Comme le tendre couple sortait de l'église, un enfant mal élevé qui priait sous le portail, ayant effrontément dévisagé la mariée, se prit tout d'un coup à crier : — Oh! la belle dame et le beau nez rouge! — Mais aussitôt la timide figure de Maria, qui, sûre désormais de la légitimité de ses droits, s'était émancipée jusqu'à prendre l'air un instant, fut hermétiquement recloîtrée dans le mouchoir.

— Un nez rouge! chère amie, répéta M. Conway regardant avec inquiétude autour de lui; un nez rouge! que veut dire ce polisson?

LORD FEELING.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, PAR LOTTIN DE LAVAL.

Le titre de ce roman nous apprend qu'il est emprunté aux chroniques de Normandie. C'est venir un peu tard pour imiter Walter Scott, et nous ferons nos excuses à l'auteur de *Cinq Mars,* au nom de M. Lottin de Laval. Ce livre n'est point, à vrai dire, dénué d'intérêt, et il en est de par la librairie de plus mauvais ou de moins achetables. On nous pardonnera, si en analysant *Robert le Magnifique,* nous rappelons presque mot pour mot des romans fort connus, tant est uniforme la pensée qui préside à ces sortes des compositions, tant est identique leur mode d'exécution. Il s'agit d'une vengeance! celui qui s'est chargé de son accomplissement, c'est Kahel-le-Terrible, un fils du désert, un Arabe; espèce de figure épique, sans développemens, sans poésie, qui parle mal le français, comme un étranger qu'il est; mais dont la présence continuelle a été exploitée par l'auteur avec quelque habileté. L'homme que menace la colère de Kahel, c'est Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, père de G illaume-le-Conquérant. M. Lottin de Laval est, non pas un des enfans perdus, mais un des fils posthumes du romantisme; il est resté fidèle à la poétique qui substitue la multiplicité des événemens au développement des caractères, qui remplace l'unité par la vérité. Tout cela se heurte, se croise, se confond; cela n'a point eu de commencement et nous ne savons à quand la fin. Je n'ai point vu pour ma part que Walter Scott procédât ainsi: chez ce grand écrivain, jamais l'histoire ne vient s'épater au milieu de l'intrigue, jamais le romanesque des situations ne blesse ouvertement les traditions reçues; il dispose avec une telle habileté ces deux élémens, qu'on ne sait jamais là où com-

mence la part du roman, là où finit la part de l'histoire; ou plutôt ce n'est ni un roman ni de l'histoire, c'est tous les deux à la fois. Malheureusement les imitateurs français n'ont pu parvenir à dominer leur sujet au point d'en fondre les divers élémens dans un tout harmonieux. On jette dans une urne une certaine quantité de faits historiques et un certain nombre de pages d'imagination; on remue bien, ou ouvre, et l'on possède ce qu'on appelle, je crois, dans le langage pittoresque des commis de librairie, un roman.... de pacotille.

Revenons à M. Lottin de Laval. Guillaume de Bellesme, comte d'Alençon, a pris les armes contre son suzerain. Robert vole à la rencontre d'un sujet rebelle, et la scène s'ouvre sous les murs d'Alençon dont il fait le siége. La nuit est sombre, un cavalier déguisé longe le camp des Normands: c'est Kahel et Deidza, Deidza sa sœur, mais sa sœur chrétienne; sa sœur qu'il aime, mais qu'il torture sans pitié; Deidza qu'il a juré de ravir à l'amour de Robert-le-Magnifique; car Deidza aime Robert, qu'elle ne connaît que sous le nom de seigneur de Nonant. Kahel échappe aux Normands et se jette dans Alençon. Là, Kahel confie Deidza à la juive Debora, et propose à Guillaume de Bellesme de lui apporter la tête de Robert; cent hommes déterminés, deux mille oboles d'or, telles sont ses conditions. Guillaume accepte. Incendie du camp des Normands. Kahel échoue dans son projet; Alençon se rend à discrétion. Kahel, jugé par les barons, et condamné à mort et dégradé du titre de chevalier. Cette cérémonie, telle que la raconte M. Lottin de Laval, n'existait point au XIe siècle. Nous lisons dans *Parthenopex de Blois* qu'on se contentait de couper au chevalier félon son éperon d'or. Kahel est délivré dans sa prison par un seigneur qu'il a gagné à prix d'argent, Lionel de Beaufou, homme lâche et cupide; l'Arabe est libre. Mais en vain multiplie-t-il les embûches, en vain entoure-t-il Robert de ses poignards, tous ses complots sont déjoués.

Robert part pour la croisade, c'est aller chercher le lion dans son autre; Kahel s'embarque avec Beaufou à sa poursuite. Deidza connaît les projets de Kahel, elle tremble pour les jours de Robert, de Robert qu'elle sait pourtant infidèle, de Robert que Kahel lui a fait voir aux genoux d'Arlette, la mère de Guillaume-le-Bâtard; elle se décide à partir elle-même, elle espère

gagner de vitesse le perfide Arabe. Elle part avec Hugues de Canteloup, son père, celui qui jadis souilla la couche du père de Kahel, et prit la fuite en emportant en Europe le fruit de son amour adultère; l'époux outragé l'y suivit et tomba sous les coups de Hugues et de Robert-le-Magnifique. C'est ce double crime dont Kahel s'est chargé de tirer vengeance. De tous ces personnages ainsi échelonnés sur la route de Rouen à Jérusalem, on peut dire ce que Montesquieu disait des conquêtes d'Alexandre: Le monde ne semble plus être que le prix de la course. Kahel arrivera le premier, il force Lionel à présenter à Robert une coupe empoisonnée, et Deidza,.... il était trop tard!

Nous avons omis de nombreuses scènes de féodalité, un rôle de femme muette Nydi, et le personnage d'Arlette. Le style est peu éclatant, mais plus châtié que dans les autres ouvrages de l'auteur; l'intérêt y est assez habilement ménagé, cela se lit avec plaisir, et je me suis laissé dire que l'ouvrage avait obtenu un succès de vente.

DE PARIS A NAPLES, PAR A. JAL.

M. Jal est un de ces auteurs modestes et spirituels, qui possèdent du goût et du tact, qualités fort rares aujourd'hui, critiques judicieux, feuilletonistes enfin, mais feuilletonistes de la vieille école. L'ancien *Constitutionnel*, par ses accointances avec le dix-huitième siècle, a formé un certain nombre d'écrivains fins et élégans, quoique manquant d'éclat et d'étendue. M. Jal est une de ces plumes qui se sont polies et aiguisées dans la rédaction du *Constitutionnel*. Bien plus, il semble en avoir suivi les récentes transformations, et plusieurs passages de son livre sont écrits avec une telle bonhomie, contiennent des détails tellement familiers, qu'on les dirait trouvés au fond de ce paternel bonnet de coton dont un petit journal a si long-temps affublé la tête du patriarche de la presse.

Le livre de M. Jal est le compte rendu d'un voyage fait en Italie aux frais du gouvernement et aux siens, comme il prend soin de nous en avertir; car, je le répète, soit besoin de grossir son volume, soit laisser-aller, M. Jal n'omet aucune circonstance; nous l'aidons à monter sur l'impériale, avec son gai et spirituel compagnon de voyage; à Châlons nous voudrions

pouvoir remplir le lit desséché de la Saône. Nous visitons avec lui le *Montebello;* mais nous nous hâtons d'arriver à Gênes. M. Jal n'aime pas les Anglais ; serait-ce là encore une vieille tradition du *Constitutionnel?* serait - ce un soufflet donné à la perfide Albion sur la joue d'un pauvre touriste ? Il est vrai que ce malheureux M. Mit... avait l'audace de soutenir à un marin français que Nelson était un grand amiral. M. Jal s'arrête long-temps à Gênes, dont il visite les églises, les bibliothèques, les musées. « Les femmes de Gênes, dit M. Jal, ne sont pas jolies en général, mais leurs yeux sont vifs, et leurs têtes, enveloppées dans les plis du voile, sont d'un effet fort agréable. Ce voile de mousseline, qui couvre aussi le col, les épaules et descend jusqu'à la ceinture, est la coiffure conservée par les femmes de la bourgeoisie *mezzo ceto.* A Gênes, peu ou point d'équipages dans les *strade:* si l'on a voiture, c'est pour les jours solennels de bal, ou pour aller à la villa à quelques milles de la cité. On voit cependant des carrosses dans la ville, c'est-à-dire dans les rues principales qui sont assez larges pour laisser à leurs évolutions un peu de liberté. »

M. Jal propose au roi des Français de faire élever à Paris, en l'honneur de Christophe Colomb, un monument dont ce grand homme a laissé le dessin. Une des plus jolies scènes du volume est sans contredit la scène des douaniers ; mais le chapitre qui tirera des larmes de tous les yeux est celui que l'auteur consacre à l'infortuné Léopold Robert ; ces révélations sont dictées par un respect pieux et solennel. Oh! pourquoi nous faire tant aimer cet homme que nous nous contentions d'admirer ? C'est renouveler en nous une douleur déjà trop grande.

M. Jal, commissionné par le gouvernement français, n'a pu consulter les archives de Venise ; il faut une permission de M. de Metternich: ces patriciens rêvent les anciens jours de leur domination mystérieuse, comme si ces archives n'avaient pas été transportées à Paris, mises à la merci du premier plébéien qui eût eu la curiosité de les parcourir, et notamment feuilletées par M. Daru, dont l'ouvrage est dans toutes les mains.

Nous croyons que ce qui a nui au livre de M. Jal, c'est d'avoir voulu trop embrasser à la fois. Quoi ! des scènes de mœurs, des descriptions maritimes, des aperçus d'art, tout cela en deux volumes ! Il faut de l'unité même dans un voyage. Au moyen de

ce titre encyclopédique, on peut obtenir, il est vrai, un plus grand nombre de lecteurs parmi les gens superficiels, mais on risque d'être négligé également par les artistes, les marins et les véritables observateurs. Or, M. Jal, homme de goût et d'esprit, doit, ce nous semble, tenir plus à la qualité qu'à la quantité des suffrages.

(*The Reviewer.*)

MÉMOIRES DE FLEURY.

Le goût du public pour les Mémoires semble croître de jour en jour; il accueille tous ceux qui se présentent avec une faveur qu'il est souvent bien difficile de s'expliquer. Ce public pour qui un roman en deux volumes est une œuvre déjà bien longue, ce public qui s'est épouvanté des quatre volumes de la *Vigie de Koat-Ven*, a patiemment absorbé dix, quinze, vingt, cent volumes de certains mémoires qui parlent de la même époque et disent la même chose. Tout ce que l'imagination peut inventer de plus dramatique, tout ce que l'observation peut dicter de plus fin, tout ce que le style peut avoir de plus brillant ne peuvent lutter par le roman contre ces confidences prétendues véridiques qu'on espère trouver dans des Mémoires. L'histoire n'est pas plus heureuse dans cette lutte; les recherches les plus profondes, les considérations les plus hautes ne lui tiennent pas lieu de ces petites révélations qui ont occupé le caquetage des antichambres et qui sentent la cuisine.

Toutefois cette prédilection du public n'est pas si sotte que les écrivains patentés voudraient le faire croire. Demandez à tout homme si, au lieu d'assister à une revue de Napoléon sur la place du Carrousel, il n'eut pas préféré passer une soirée avec lui, ou le suivre lorsque, le madras en tête et enveloppé d'une robe de chambre, il allait gratter à la porte de Joséphine qui ne lui en passait la clef, qu'après lui avoir fait acheter par quelque faveur impériale la faveur matrimoniale d'entrer dans sa chambre à coucher. Nul doute que cet homme n'eût chois le droit de voir l'intimité plutôt que celui d'assister à la représentation publique où se presse la foule.

Ce qui est vrai pour les choses, l'est également pour les récits qu'on en fait. L'histoire a beau dire; tant qu'elle ne sera

que la relation des faits qui se sont passés les portes ouvertes et le rideau levé, elle n'aura de public que celui des savans et des écoliers. Les Mémoires, au contraire, sont de véritables espions qui pénètrent partout, dans le salon, dans le boudoir, et qu'on n'a eu le tort de mener quelquefois jusqu'à la garde-robe, que parce que le public est insatiable dans son désir de tout connaître.

Si ces observations sont justes pour les têtes couronnées qui sont si loin de la foule, elles le sont également pour les comédiens qui en sont à part. L'ambition de tout jeune homme a été une fois en sa vie d'entrer dans les coulisses d'un théâtre; les économies de beaucoup de vieillards s'y sont écoulées, et l'on croit ne jamais payer trop cher pour voir sans rouge, une figure qui n'était belle que parce qu'elle était peinte. Et, à propos de cela, c'est un singulier sentiment que cet amour de certains hommes qui savent mieux que personne qu'ils n'adorent que du coton, du carmin et une perruque, et qui vont dans une salle de théâtre se passionner pour une poupée admirablement machinée et qu'ils retrouveront dans un quart-d'henre maigre, livide et ridée.

De ces hommes, il n'en est pas un qui gardât vingt-quatre heures la maîtresse pour laquelle il se ruine, s'il ne devait jamais la voir qu'en déshabillé, et si son métier ne lui permettait pas de montrer, grace au secours des couturières et des coiffeurs, comment on est belle et par conséquent comment elle ne l'est pas.

Cette puissance d'attrait qu'exerce sur le public tout ce qui appartient au théâtre, explique suffisamment la curiosité avec laquelle ont été acueillis les Mémoires d'un comédien, surtout quand ce comédien s'appelle Fleury, surtout quand sa vie théâtrale a duré soixante-deux ans; lorsqu'elle a commencé aux dernières années du règne de Louis XV; qu'elle a pénétré sous Louis XVI, dans les représentations intimes de Trianon; qu'elle a fait jouer le jabot de dentelle de Moncade, devant la carmagnole de Chabot; qu'elle a pris part à ces spectacles où Napoléon donnait à ses comédiens un parterre de rois, et qu'elle a fini sous la restauration, à l'époque où l'archevêché faisait proscrire Tartufe et où M. Decaze tremblait devant Figaro.

C'est une belle vie de comédien, toujours sur les planches

depuis son berceau jusqu'à sa mort. Fleury est né dans une coulisse, et comme si sa vie devait toujours demeurer à part de la vie ordinaire, tant qu'il est assez enfant pour être enfant comme tous les autres, l'infidélité d'une nourrice le jette à l'hôpital, mais, dès que sa taille, si petite qu'elle soit, est arrivée à la hauteur de certains rôles, le hasard le rend au théâtre pour lui mettre l'habit de Fleurant et la robe de Joas. A cette époque, Fleury avait sept ans, et à sept ans il était comédien. Il débute devant le roi Stanislas et Mme de Boufflers, la Maintenon de cette majesté en retraite. Il a pour compagnon d'études ce chevalier de Boufflers qui plus tard fit tant de petites rimes et de grosses sottises; ce Boufflers qui une nuit se rendant de sa chambre dans la chambre d'une belle dame qui demeurait à l'autre extrémité de son château, heurte un homme qui, comme lui, profitait de la nuit pour un rendez-vous: Boufflers l'arrête, le reconnaît et lui dit tout bas à l'oreille :

— Vous allez chez ma femme; ne lui dites pas que vous m'avez rencontré.

Ainsi, Fleury commence sa carrière en touchant de la main aux hommes, aux fatuités, aux ridicules qu'il devait représenter plus tard; mais il semble que cet art du comédien ne s'apprenne point par l'observation seule des modèles; il faut qu'un maître vous enseigne à reproduire ce que vous étudiez. On ne copie point un tableau, seulement parce qu'on l'a sous les yeux; il faut encore savoir manier la brosse et le pinceau. Pour le comédien, il y a aussi un art de manier sa voix, son geste, sa physionomie : cet art, Fleury devait l'apprendre sous un maître qui savait tout; Fleury s'échappe de Nancy, arrive à Genève, et quelques jours après il jouait la comédie sous la direction de Voltaire.

Puis vient la dernière éducation de l'art, celle des passions; Fleury s'enfuit à Troyes; il y devient amoureux, il y devient jaloux, il y devient heureux, et pour qu'il ne manque rien à son instruction, il est trompé une fois, deux fois, dix fois; c'était le moment d'arriver à Paris sans trop de crainte d'être pris pour un sot. Un homme qui peut dire : — J'ai eu une maîtresse qui s'est moquée de moi, est bien plus recommandable que le jouvenceau qui se réjouit de la fidélité de la femme qu'il aime. Et une chose, selon nous, digne de remarque, c'est que s'il

est ridicule d'être trompé, c'est quand on ne l'a été qu'une fois. Un homme qui a été quitté par vingt femmes est une puissance.

Voilà donc Fleury à Paris : Le voilà comédien chez Mlle de Montansier. C'était bien là une belle et bonne comédienne comme il en manque à notre siècle : rieuse, amoureuse, joueuse vendant cher aux riches ce qu'elle donnait joyeusement aux pauvres ; faisant des amans de tous ses adorateurs, et des amis de tous ses amans ; une comédienne en vérité comme nous n'en connaissons plus ; ne menant point cette vie de plaisirs en cachette et comme un vol fait à des marchés en règle ; forcée de conduire ses amours par des escaliers dérobés, dans des boudoirs à doubles porte, à l'aide de femmes de chambre dont elle fait des complices ; point : mais la menant ouvertement, haut le front, dans son salon ; riant au nez de ceux qui s'en fâchent ; et faisant, à minuit, annoncer ses amans par un laquais en livrée à la porte de son boudoir, comme si on eût introduit chez elle un ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne ; car, à cette époque, Sa Majesté très chrétienne avait de fréquentes et de graves relations avec la comédie. La cour et le théâtre étaient deux existences incessamment mêlées l'une et l'autre. On se disputait au jeu du roi pour Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, et les ennemis de la Dubarry, n'ayant pu faire rentrer M. de Choiseul au ministère, se consolèrent de son exil, en arrivant à faire jouer Mlle Clairon à la cour, en dépit de la favorite, qui tenait pour Mlle Dumesnil.

A cette époque, Fleury était comédien à Versailles; ici, sa vie se complique d'aventures galantes qu'il lui faut defendre au péril de sa vie. Les gentilshommes de la cour veulent bâtonner le comédien ; le comédien répond à coups d'épée, et déjà se manifeste tellement cet esprit d'égalité qui démangeait la nation, que les nobles familles des donneurs de coups de bâtons sont forcées d'obtenir de l'artiste qu'il veuille bien pardonner à ses agresseurs. Bientôt après, Fleury veut entrer à la Comédie-Française, et ici commence l'éternelle histoire des anciens qui redoutent la rivalité des débutans. Molé ne voulut pas de Fleury, et Fleury fut obligé d'aller jouer la comédie à Lyon. Cependant le duc de Duras rappelle Fleury et bientôt, grâce à sa protection, il est admis dans la noble compagnie. A partir de ce moment, le récit de Fleury se trouve mêlé à l'histoire de

cette comédie qui possédait alors Préville, Monvel, Molé, Brisard, Larive, Dugazon, Dazincourt, les D^lles^ Sainval, Contat, Dumesnil, Raucourt. Alors il pénètre dans cette société littéraire si ardente et qui remettait en question toutes les vérités sociales, dans cette société qui avait fait un talent de la conversation; et Fleury fait des soupers chez Le Kain avec le marquis de Vilette, avec La Harpe, avec Monvel; on s'occupe des ministres et de la Duthé, de Mme de Grammont et de la comtesse d'Hénin, si jolie et usant si bien de sa beauté, qu'on l'appelait d'Henin Catin. On parle de la princesse de Luxembourg qui, craignant de succomber à la tentation, prononçait sur ellemême le *vade retro, Satanas,* en se servant d'eau bénite pour toutes ses toilettes.

Bientôt après le comédien touche tout-à-fait à la cour. Mlle Fleury, sa sœur, avait enseigné la belle prononciation française à Marie-Antoinette, et la reine de France n'avait pas laissé à Vienne les souvenirs de la grande-duchesse. Fleury devient un des protégés de la jeune reine; il la voit, il est admis à la remercier de sa royale protection: ce que Fleury raconte de Marie-Antoinette confirme l'opinion que nous nous en sommes toujours faite. Marie-Antoinette, que l'on fit détester du peuple en l'appelant l'Autrichienne, Marie-Antoinette était une véritable Française; on l'avait élevée pour cela, et il est inconcevable que la France ait méconnu dans cette reine, si belle, si gaie, si amoureuse des plaisirs, les qualités et les défauts dont elle aime à parer ses femmes. Mais tout ce charme qui entourait la reine avait été détruit par un mot; en France il ne faut qu'un mot bien trouvé pour perdre un homme : un mot suffit quelquefois même à déconsidérer un parti; le jour où l'on appela Robespierre tyran, c'en fut fait de lui; le jour où on nomma Marie-Antoinette l'Autrichienne, il y eut rupture entre elle et la France.

Enfin, au milieu de toutes ces petites intrigues, voilà tout à coup un immense événement qui fait lever tout Paris, un événement politique dont l'archevêché s'émeut, dont la cour s'alarme, et pour lequel le théâtre se pare de toutes ses magnificences. Voltaire arrive à Paris, Voltaire meurt à Paris. Fleury faisait partie de la députation qui alla complimenter Voltaire. Il fut de la représentation où assista Voltaire. Il pénétra dans la

chambre où mourut Voltaire, et Voltaire le reconnut parmi les milliers de courtisans dorés qui se pressaient dans son antichambre, comme Napoléon reconnaissait un de ses soldats parmi les vingt mille hommes de sa garde.

Cet événement n'eut de rival que la maladie de Molé. Molé malade jeta le deuil dans tout ce qui s'appelait alors le beau monde. La liste des conquêtes de don Juan, cet énorme rouleau que la pasquinade italienne croit avoir fait bien exagéré en lui donnant deux aunes de long, n'eût été qu'un brimborion de papier à côté des volumes où se faisaient inscrire toutes les femmes qui venaient voir Molé. *Arlequin à la mode*, cette sublime bouffonnerie de Régnard, que l'exagération des farces de la foire n'avait osé habiller que d'une douzaine de robes de chambre à lui envoyées par les femmes de la cour, ce séduisant Arlequin était bien pauvre à côté de ce grand Molé. Le bruit s'étant répandu que le vin de Bordeaux était nécessaire à la santé du charmant comédien, les équipages armoriés des plus grands noms de France en déposèrent, dans quelques jours, plus de douze mille bouteilles dans la cave du convalescent. Ceci ne laisse aucun doute sur la vertu singulière que madame de Staël accordait au vin de Bordeaux.

Il faisait beau être comédien ainsi. Peut-être n'était-ce pas tout à fait aussi moral que d'être sagement marié, que d'avoir des enfans, un ménage bien arrangé, bien ordonné, tout à fait semblable à ce qu'on appelle un ménage bourgeois; ménage bourgeois, dénomination qui dit ce qu'elle veut dire, quoiqu'elle ne dise pas ce qui est; car ménage bourgeois veut dire, dans l'acception usuelle du mot, union vertueuse où le mari est honnête homme, l'épouse honnête femme, les petits honnêtes enfans, la cuisinière honnête fille, et le domestique honnête serviteur. Et cependant, il faut le dire à la honte de la langue française, nous ne sachions pas que toutes ces honnêtetés se rencontrent dans un ménage bourgeois plus que dans tout autre. Toutefois il faut prendre les mots comme on les entend, et si de nos jours les mariages bourgeois sont plus communs parmi les comédiens qu'il ne l'étaient alors, il n'en est certes aucun qui présente un spectacle d'union plus touchante, de bonhomie plus naïve, de vertu plus modeste que celui du fameux Carlin chez qui Fleury invite les acteurs à dîner. C'est

une scène de Greuze mise en action. Et voyez le bonheur de cette époque; voilà que parmi les convives où se trouve un maréchal-ferrant et un peintre en bâtiment; voilà que parmi les apprêts de cette table qui chancèle sur ses pieds, de ce couvert qu'il est impossible de compléter, de ces fourchettes qui servent à deux, de ce festin où rien n'abonde que les jovialités; voilà qu'il se trouve un homme qui nous parle de Benoît XIV, comme de son ami, un comédien qui appelle le pape: mon vieux camarade. C'était ce pauvre Carlin lui-même, si bon et si colère, si gai et si mélancolique, quelque chose de Molière, moins la solennité du génie, plus l'originalité bouffonne de l'Italien.

Ce dîner chez Carlin repose de toutes ces intrigues de théâtre, où il y a toujours une scène réservée pour le lit, et vous ne le quitteriez pas, si quelque chose de merveilleusement intéressant ne vous appelait soudainement. C'est la première représentation de *Figaro*, la première conquête de la volonté populaire sur la volonté royale; conspiration de l'esprit révolutionnaire, qui eut pour complice les hommes qui devaient périr dans la lutte dont Figaro fut, pour ainsi dire, la trompette. Aussi la meilleure préface qu'on puisse mettre à une histoire de la révolution, c'est le *Mariage de Figaro*, et l'histoire de sa représentation.

C'est là que s'arrêtent les deux premiers volumes des *Mémoires de Fleury*. Certes, en parcourant au hasard les scènes remarquables qui abondent dans ce livre, nous n'avons pas voulu en donner une analyse; les mémoires ne s'analysent pas, ils se lisent. Là ou l'action n'est pas une, mais multiple, là où les personnages ne paraissent chacun que durant quelques pages, il n'y a que le livre qui puisse donner une idée du livre. Celui-ci est curieux, celui-ci est surtout amusant; s'il dit quelques choses connues, il en dit beaucoup d'ignorées.

Mais ce n'est pas seulement par les anecdotes dont ils fourmillent que les *Mémoires de Fleury* méritent de fixer l'attention, c'est parce qu'ils représentent l'état social vu du théâtre. Trop souvent, les mémoires signés de quelques grands noms ne marchent que dans les antichambres et les petits appartemens des palais, ne connaissent rien au-delà; trop souvent encore des mémoires sortis d'une plume roturière ne disent vrai que de ce qui entourait l'auteur, et parlent faux de ce qui

était au-dessus de lui; mais les Mémoires d'un comédien qui touchait à la cour par les gentilshommes de la chambre qui régissaient la comédie et qui entretenaient les actrices; le comédien qui touchait à la portion agissante du XVIIIe siècle par la littérature qui faisait club dans ses foyers; le comédien qui sentait l'état des vœux populaires par ce parterre où les sifflets et les applaudissemens étaient alors les manifestations les plus ardentes de l'opinion publique; le comédien, mêlé à toutes ces choses, donne le véritable spectacle de la société en les disant comme il les a vues.

Ce n'est pas que les *Mémoires de Fleury* aient la prétention d'être un tableau moral de l'époque; non, assurément; mais c'est précisément parce qu'ils n'ont pas cette prétention, c'est parce qu'ils racontent ce qui était et ce qui se faisait, sans étonnement philosophique ni réflexion pédante, qu'ils disent le véritable esprit de l'époque. Il n'est diatribe ni panégyrique, qui donne une meilleure idée des temps passés que les récits sincères de nos vieux chroniqueurs. Ainsi, lorsque le moine de Saint-Gall raconte que Charlemagne avait pour habitude de faire baptiser, tous les ans, un certain nombre de Saxons; lorsqu'il nous apprend que pour engager ces barbares à se convertir à la religion chrétienne, il faisait donner aux nouveaux baptisés un habit de drap neuf; enfin, lorsqu'il ajoute qu'une certaine année, les finances de l'empereur se trouvant en mauvais état, il ne put fournir aux nouveaux convertis qu'un manteau; et lorsqu'il donne en preuve de ce fait tout financier, la réponse d'un Saxon qui, s'étant présenté à l'eau du baptême, et voyant qu'on ne lui donnait qu'un manteau, s'écria : — L'année dernière on m'a donné un vêtement complet. J'irai me faire baptiser à Rome, on est bien mieux traité; lorsque le moine de Saint-Gall raconte ce fait comme une chose ordinaire, il nous donne une plus juste idée de l'esprit des conversions au IXe siècle que les discussions théologiques les plus savantes. Il en est ainsi des mémoires de Fleury. La facilité avec laquelle il raconte les choses les plus inouïes comme étant dans les habitudes de la noblesse et de la bourgeoisie, vous dit mieux ce qu'elles étaient que les satires les plus violentes. C'est sous ce point de vue que les *Mémoires de Fleury* méritent d'être lus par un autre public que celui qui s'amuse des petits

scandales et des bons mots dont ils abondent. L'éditeur nous promet incessamment les deux volumes qui parleront de la république et de l'empire ; ceux-là ne seront pas moins curieux que les premiers, car ils nous enseigneront l'histoire du théâtre à une époque où deux grandes histoires ont absorbé toutes les autres, celle du peuple et celle de Napoléon.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE, PAR M. VICTOR HUGO.

Je voudrais expliquer d'une façon respectueuse et précise la position de la critique contemporaine vis-à-vis de M. Victor Hugo; position nouvelle et difficile, mais qui doit être reconnue avec franchise, appréciée avec calme et dignité. Les jours sont loin de nous où M. Hugo, jeune et ardent novateur, luttait pied à pied contre une critique hostile, contre une littérature maîtresse du terrain. Dieu sait ce qu'il a fallu d'audace pour commencer l'attaque, de talent pour achever la victoire! Dans cette lutte laborieuse, M. Hugo puisa cette ténacité et cet indomptable orgueil qui le fait aujourd'hui se raidir contre les avis les plus bienveillans, s'emporter contre les observations les plus timides. La première partie de la carrière littéraire de M. Hugo explique la seconde moitié de sa vie. Cette grande ame fut violemment froissée, il ne négligea dès-lors aucune occasion d'exhaler son ressentiment en plaintes amères. Sur la tombe à peine fermée de Dovalle, il laissa échapper ces paroles un peu égoïstes : « Dans ce moment de mêlée et de tourmente, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons, hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale, hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police, en butte, de l'autre, trop souvent à l'ingratitude de ceux pour lesquels ils travaillent. » Cependant le poète ne douta pas un instant; il signa les billets rouges d'Hernani de ce mot significatif *hierro!* il annonça fièrement à la critique

qu'il ne lui reconnaissait point le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il avait choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. Ce langage était ferme et beau : c'est Galilée qui sent tourner la terre jusque dans les cachots de l'inquisition; c'est Colomb qui aperçoit l'Amérique au-delà des mers; c'est le cri de Mirabeau : « Va dire à ton maître, etc.; » c'était l'homme de cœur et de génie qui se ramenait en soi, n'ayant plus où se prendre, et disait : Me voilà! qui se frappait la tête comme André Chénier, non plus au moment de mourir, mais de triompher. C'était le conquérant, le révélateur, Napoléon et Mahomet tout à la fois; c'était Victor Hugo, comme nous l'appelions alors, l'auteur d'*Hernani*, le poète des *Orientales*. Ceci est de l'histoire.

Aujourd'hui, M. Hugo est tout puissant, son incontestable talent ne peut plus être mis en question; son nom grandit tous les jours. Il commande, et l'on obéit; il parle, et l'on écoute. Les comédiens auxquels on donne deux cent mille francs par an pour jouer Molière, Racine et Corneille, envoient une députation lui demander *Angelo*. Qu'il accouple deux rimes ensemble, et tous les échos de la presse parisienne et départemantale se les renvoient d'un bout à l'autre de la France. Il ne faut pas moins de huit éditions pour apaiser la première faim du public; et nous avons rencontré, descendant la Tamise, une cargaison de gravures sur acier, qui feront pénétrer la gigantesque épopée de *Notre-Dame de Paris* jusque dans la plus humble bibliothèque. Enfin, ce qui est, selon nous, le signe le plus caractéristique d'une nature et d'une intelligence en dehors des proportions ordinaires, M. Hugo a ses fanatiques, ses adorateurs, ses défenseurs envers et contre tous : il est le dieu visible, mortel, et pêcheur, de cette foule généreuse et naïve dont nous respectons l'enthousiasme sans pouvoir le partager.

Nous appartenons à cette armée de travailleurs qui admire profondément M. Hugo sans subir aucunement son influence, pour qui le génie et la réputation de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* sont des faits incontestés; et qui, en partant de ce fait, parlent de cet homme, notre contemporain, avec autant de sang-froid et d'impartialité que s'il appartenait à un des siècles précédens. Cette génération, dis-je, suit avec un étonne-

ment religieux la marche du grand poëte; quelquefois une larme coule de ses yeux, quelquefois un sourire ironique erre sur sa lèvre; mais, dans ses éloges comme dans ses blâmes, elle s'efforce de conserver la même gravité; elle sait quel langage on doit tenir aux puissans de la terre, que leur couronne soit d'or ou de laurier.

Or, ce qui frappe au premier abord dans le nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo, c'est cette perpétuité d'idées, cette identité de forme, qui le rattache aux autres ouvrages du même auteur. Quoi! tout se transforme en nous et autour de nous; nous avons renoncé en littérature, en politique, aux émeutes et aux utopies! Seul, cet homme est resté le même. Le frottement du siècle, le contact des hommes, n'a arrondi aucune des aspérités de ce talent anguleux, n'a modifié aucun des instincts de sa nature âpre et destructive; je dirai plus, il y a évidemment retour vers les premières inspirations de sa jeunesse. *Les Chants du Crépuscule* se rapprochent, par l'inspiration, des *Odes*, par la forme, des *Orientales*. Le volume des *Feuilles d'Automne* reste comme un tableau sans pendant dans la galerie des œuvres du poète. Pour notre part, nous sommes heureux que les choses aient tourné de cette façon. *Les Feuilles d'Automne*, en poésie, et le drame d'*Angelo*, c'est-à-dire les deux plus grands succès de M. Hugo, le drame et le livre qui aient été le mieux accueillis de la critique et du public bourgeois, sont des concessions que l'on ne fait pas deux fois; je dirai presque qu'elles sont indignes de M. Hugo. Dans ces deux essais, il a perdu en originalité ce qu'il a pu gagner en correction. Le vers des *Feuilles d'Automne*, plus raisonnable, plus symétrique, ne vaut pas, selon nous, le vers luxuriant, inégal, épanoui, des *Orientales* et des *Chants du Crépuscule*. Il s'agit ici d'art pur et de définir bien nettement la nature et le caractère de la poésie de M. Hugo. Nous prendrons pour exemple quelques-uns des plus beaux vers des *Feuilles d'Automne*.

O rois! veillez, veillez. tâchez d'avoir régné;
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné,
Ne faites pas du poids d'une bride rebelle
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle.

Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grand, car le peuple grandit.

Veut-on au contraire, une preuve du retour de M. Hugo à la période immense, aux mille reflets, aux détours infinis de la pensée, nous ouvrirons au hasard les *Chants du Crépuscule*.

Oui, ce qui sortira par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir et puis jaillir encore
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout,
Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion,
L'espoir éteint, la barque attachée à la grève,
La femme qui regrette et la vierge qui rêve.......
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles,
Les mères retenant leurs enfans auprès d'elles,
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers...
Les couchans flamboyans, les aubes étoilées,
Les heures de soleil et de lune mêlées,
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix!

Quel luxe d'images! quelle exubérance de sève! quelle fécondité inépuisable!

Nous avons principalement insisté sur cette continuité de forme, parce qu'elle seule a besoin d'être rappelée au lecteur; quant aux sujets que le poète a noyés dans des fleuves de diamans et de rubis, il n'est pas moins facile de déduire leur filiation. Ainsi deux de ces pièces sont adressées à Canaris! Le poète lui-même semble s'excuser de cette évocation inattendue d'une époque déjà loin de nous.

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre, à qui nul ne songe, excepté moi?

Les Chants du Crépuscule sont le fruit de trois inspirations bien distinctes : l'une politique, l'autre d'amour, la troisième philosophique.

Si nous nous en rapportons à la préface des *Feuilles d'Automne* (novembre 1831), époque à laquelle une partie des pièces politiques insérées dans ce volume étaient déjà connues du public, M. Hugo « tenait en réserve un recueil de poésies politiques, attendant pour le publier un moment plus littéraire. » Ce sont ses propres expressions. Or le nombre des pièces politiques insérées parmi *les chants du Crépuscule* est de dix seulement ; quatre ont déjà paru dans les journaux ; les six autres sont postérieures à août 1832. Ou M. Hugo a retenu dans son portefeuille les autres pièces politiques, ou il a abandonné son premier projet d'en composer un recueil dont l'unité n'eût pas été le moindre mérite. Contentons-nous donc de ce qu'on a bien voulu nous octroyer. Une de ces pièces qui a pour titre *Noces et festins*, rappelle involontairement les grands tableaux de Martin, et en particulier *le Festin de Balthazar;* tout y est mêlé et infini ; cette confusion a du grandiose ; l'idée qui termine est celle de toutes les compositions d'un autre grand peintre religieux, Holbein ; c'est la mort, la mort au *pied pesant* qui entre dans la salle du banquet, qui choisit un convive, *le plus ivre souvent*,

L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte la bouche encor mal essuyée.

Et puisque nous sommes dans les comparaison de la poésie à la peinture, nous citerons ces six vers, pieux hommage rendu à la mémoire de Léopold Robert, qui *voilait sous un regard serein l'orage de son ame;*

Il te reste, ô mon Grec ! la douceur d'entrevoir
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier, qui va vendre ses blés,
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine,
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine.

L'imprécation lancée *à l'homme qui a livré une femme,*

est coulée d'un seul jet dans le moule de Juvénal. On sent que la plume a été plus lente à tracer les vers sur le papier que les mots eux-mêmes à sortir du cerveau du poète. Ceci n'est point une affaire de parti, *n'étant plus reine, elle était encor femme*; c'est la moralité, c'est la pudeur publique qui a été outragée, foulée aux pieds. C'est une femme qui a été déshonorée brutalement à la face d'un pays civilisé. Il est remarquable que les deux hommes qui se sont fait dans cette occasion les organes de l'indignation publique, soient précisément ceux que l'on a accusés de prêcher l'immoralité et l'anarchie : Victor Hugo et l'abbé de La Mennais.

Ces poésies véhémentes et passionnées que M. Hugo voudrait que l'on appelât historiques, ont-elles en effet la gravité, la véracité, la puissance nécessaire pour marcher de front aux yeux de la postérité avec les témoignages les plus dignes de foi, et tenir lieu, par exemple, de ces grandes chroniques rhythmées qui conservaient pour les patriciens de Rome l'histoire des premières années de la ville éternelle? Nous ne le croyons pas. Il faut bien distinguer cependant les tentatives de M. Hugo et de M. Barbier, des *Messéniennes*, qui jadis..... des poèmes de Barthélemy, qui depuis.... La poésie politique ne doit jamais raconter un fait particulier, une crise passagère; il lui faut résumer, autant que possible, l'esprit d'une époque, agrandir les événemens. C'est à ce titre que la *Curée* et l'*Ode à la colonne* resteront, tandis que les ombres de l'oubli et de l'indifférence s'épaississent de tous côtés autour de la *Messénienne* sur l'enlèvement des statues, et du poème sur le Fils de l'homme.

A côté de la corde d'airain que le poète avait ajoutée à sa lyre, s'en trouve une autre détrempée dans les pleurs, dans des pleurs de joie et d'amour. Qautorze fois sa lyre a vibré sous un souvenir tout personnel, tout intime : à qui sont adressés ces vers d'amour? A quelle période de la vie de M. Hugo appartiennent-ils? Je l'ignore. Eux seuls, parmi toutes les autres compositions du même auteur, n'ont point de date. Il est des voiles qu'il ne faut point soulever, des secrets qu'il ne faut point approfondir par respect pour cette même pudeur publique que M. Hugo a si noblement vengée dans la personne de Madame. M. Hugo nous a appris que celle qui seule pouvait

punir, seule avait pardonné; mais peut-il se pardonner à lui-même?

Nous ne nous sentons guère le courage de remuer ce qui aurait dû rester enseveli dans les abîmes du cœur, et nous ne pouvons concevoir l'aveuglement qui a pu pousser M. Hugo à éterniser le souvenir d'un moment d'erreur, autrement que comme une de ces expiations dont on est souvent l'instrument involontaire. Un seul des chapitres de cet étrange roman offre quelque étendue, c'est celui qui a pour titre *au bord de la mer;* toutes les autres pièces sont des feuilles légères, volantes; mais qui, hélas! dureront plus long-temps que le marbre et l'airain; des chansons, mais si douces que les rossignols des bois en mourraient de jalousie.

Talent, esprit, renommée, êtes-vous donc aussi bien au service des passions coupables que des passions honnêtes? Oh! le cœur de l'homme, abîme sans fond, mystère inexplicable! Dieu seul est notre juge à tous!

Nous arrivons à la troisième partie de ce volume, à celle qui lui a donné son nom, à la partie philosophique. Le critique le plus distingué que nous possédions aujourd'hui, l'écrivain qui sait le mieux démêler tous les secrets du cœur humain, analyser les émotions les plus cachées, M. Sainte-Beuve, a le premier insisté sur les doutes, d'abord vagues et instinctifs, puis qui, grossissant avec les années, se nourrissant de déceptions, se sont peu à peu glissés dans le cœur des poètes dont la foi semblait la plus robuste; le doute, cette maladie du siècle; le doute, qui se déchire de ses propres mains et vit de sa propre substance; le doute, qui trouve sa punition en lui-même; car, si l'on peut représenter Dieu sous l'image du calme parfait, de la force immobile, il faudrait peintre le doute sous les traits du mouvement perpétuel, de la faiblesse toujours inquiète. Le doute s'empare des plus hautes et plus sereines intelligences. Hier, M. de Lamartine, qui n'a gagné à son voyage d'Orient que l'indifférence religieuse; demain M. de Vigny, soldat aux belles manières, écrivain au style brillant et ciselé comme le pommeau d'une épée, qui en appelle à l'honneur comme à la seule vertu encore debout, la seule religion sans symbole et sans image, au milieu de tant de croyances tombées; aujourd'hui enfin, M. Hugo lui-même, l'homme de la forme par excel-

lence, le peintre de la nature extérieure, *de la réalité sombre, éternelle, immobile,* le poète plastique dont le vers saillit en ronde bosse, M. Hugo le novateur, l'apôtre, le prophète, il doute à son tour.

Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
Un instinct qui bégaie, en mes sens prisonnier,
Près du besoin de croire, un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.

Tout cela est triste et douloureux. Chaque jour une étoile disparaît du firmament; chaque jour un des pasteurs des hommes, comme dirait le vieil Homère, renonce à les guider désormais. Qu'il se tue avec le fer, comme Léopold Robert, ou par le doute, qu'importe? chacun est libre de choisir son genre de suicide. Usez donc votre jeunesse à creuser les profondeurs de la science; quittez les distractions de votre âge, pour les veilles de l'étude; prodiguez à tout ce qui est beau et grand un culte respectueux; entourez de votre admiration les hommes que Dieu a faits rois par le génie!... et tout cela pour trouver un jour, au fond de la science, de la religion, de l'enthousiasme... le doute! O misères de la nature humaine! ô exécrable dérision!

Oui, la philosophie de M. Hugo, c'est que nous avons le doute en nous, c'est qu'il se prépare un accomplissement.

Esprit de l'homme, attends quelques instans encore,
Ou l'ombre va descendre, ou l'astre va surgir.

Quoi! le poète ne se confie pas à cette verte jeunesse qui l'entoure, lui, vieil arbre sillonné par la foudre; il ne sait si elle est emportée vers un abîme, ou si elle vogue, enseignes déployées, sur une mer, houleuse, il est vrai, mais qui doit le conduire au port! Ne sommes-nous plus les aînés d'une race de braves? Ne sommes-nous plus les fils des géans, ceux dont Napoléon aimanta le front d'un regard? Ne savons-nous plus faire, pour l'exemple du monde, tenir un siècle dans un jour?

Comment sommes-nous dégénérés tout-à-coup? N'est-ce pas, ô poète! qu'alors un lien sympathique nous unissait à vous, la Foi, et qu'aujourd'hui un abîme nous sépare, le doute?

Mais non, je ne puis le croire, le doute n'est point le dernier mot de M. Hugo; toujours ces puissantes ames échappent par quelque côté à nos critiques d'enfant; toujours elles dépassent par quelque grande action notre moralité étroite et bourgeoise; et le pauvre critique, ne comprenant plus rien à cette marche hardie, irrégulière, fulgurante de l'artiste, s'enferme dans une mélancolique contemplation de tant de vertu et de talent accouplés à tant d'erreurs et de bizarrerie. Ainsi a fait M. Hugo dans ses chansons d'amour d'où s'exhale un tel parfum de poésie, que, pour pouvoir le juger, il faudrait ne pas le lire; ainsi échappe-t-il aux reproches de scepticisme dans ce chant magnifique qui commence par ces mots: *Ami, le voyageur que vous avez connu.* M. Hugo aura dû à *Notre-Dame de Paris* l'enseignement terrible de la nécessité Anankè et ce sublime épanchement que provoquent l'aspect des hauts lieux, l'éloignement des choses de la terre, le rapprochement du ciel.

. . . .

Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre, et leur dise: Chantez;
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Voilà ce qui élèvera éternellement les poètes au-dessus des moralistes; Gœthe, Byron, Shelley, Victor Hugo, au-dessus de Labruyère, de Massillon, du grand Rousseau lui-même! c'est que les passions, mêlant ensemble erreurs, injures, blasphêmes, peuvent rayer leur ame en tous sens, effacer sur le vierge métal le verbe qui y était inscrit; mais qu'un jour ils se trouvent en face de la nature, du monde, de leur pensée, qu'ils gravissent la colline, qu'ils se promènent aux bords de la mer, et le psaume éclatant et l'hymne aux chants vainqueurs, l'hymne

de la nature et de l'humanité, s'échappe de leur sein, se répand sur la foule éblouie, inondant d'une égale lumière leurs ennemis et leurs admirateurs.

Oh ! c'est un beau triomphe à votre loi sublime ,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime....
Qu'une chose en passant par l'impie avilie
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front.

Nous avons parcouru les trois phases poétiques qui se déroulent dans *les Chants du crépuscule.* L'une aboutit à la glorification à peu près impartiale des partis politiques envisagés sous leur plus beau côté : Juillet, Napoléon II, Madame, le jeune duc d'Orléans; la seconde, à un amour violent et passionné que nous ne comprenons pas plus que nous ne voulons nous y arrêter ; le troisième, au doute! Ce sont les trois rayons qui ont tour à tour brillé dans les *Odes, les Orientales, les Feuilles d'automne*, réunis, confondus, agrandis.

Nous avons dit que la forme des *Chants du crépuscule* se rapprochait singulièrement de la coupe des vers des *Orientales;* ceci nous amène naturellement à examiner en elle-même la poésie de M. Hugo. « L'insouciance et la profusion qui donnent une allure si particulière aux larges périodes de notre poète, dit Joseph Delorme, cette foule de participes présens quittés et repris, ces phrases incidentes jetées adverbialement, ces énumérations sans fin qui passent flot à flot, ces *si*, ces *quand*, éternellement reproduits rouvrent coup sur coup des sources imprévues, ces comparaisons jaillissantes qu'on voit à chaque instant éclore et se briser, comme un rayon aux cimes des vagues; tout cela n'est-il donc rien pour caractériser une manière? » Ajoutez les enjambemens et la richesse de la rime. Il serait difficile de mieux résumer toute l'économie du style de l'école romantique, et la poésie de M. Hugo en particulier. Tous ces défauts, toutes ces qualités, se retrouvent au plus haut degré dans le volume des *Chants du crépuscule.* Nous insisterons principalement sur l'habile artifice des phrases incidentes jetées adverbialement, qui font le meilleur effet en poésie et dont

M. Hugo se sert avec profusion; des exemples nous feront mieux comprendre; nous les prendrons ailleurs que chez M. Hugo, où ils se rencontrent en foule:

Les champs n'étaient bornés, et la terre commune
Sans semer ni planter, — bonne mère, — apportait
Le fruit qui de soi-même heureusement sortait.
RONSARD.

Muses, vous savez tout, — vous, déesses, — et nous,
— Mortels, — ne savons rien qui ne vienne de vous.
ANDRÉ CHÉNIER.

L'un a la harpe et l'orgue et l'austère harmonie,
L'autre en pleurs, — comme un cygne, — exhale son génie.
SAINTE-BEUVE.

La poèsie, comme la musique et la peinture, a ses ruses innocentes et qui constituent souvent de véritables beautés, et nous ne croyons pas que l'inspiration individuelle puisse jamais perdre à la lecture attentive des modèles, à l'examen de toutes les ressources du style. Ce volume de M. Hugo contient aussi quelques pièces d'un rhythme que nous ne pouvons admettre autrement que comme un tour de force où la pensée ne gagne ni en éclat ni en netteté;

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit.
Où tout sage austère
Travaille et pâlit;
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle :
Pythagore épèle
Et Moïse lit.

C'est employer la sainte langue des vers à des offices indignes d'elle ; nous ne pouvons excuser cette mutilation barbare.

Nous avons raconté ce livre, à peine échappé des bras humides de la presse, plutôt que nous ne l'avons jugé ; nous ne nous poserons pas cette grave question : Les *Chants du crépuscule* sont-ils un progrès ? Y a-t-il progrès dans les idées,

progrès dans la forme ? Nous craindrions d'en dire trop ou pas assez.

Au moment où nous traçons ces lignes rapides, où nous profitons d'une éternité de huit jours, pour témoigner solennellement de notre admiration pour le talent de M. Hugo, et des dissentimens profonds qui nous séparent ; ce livre est dans toutes les mains, sur le bureau de tous les feuilletonistes. Nous demanderons aux graves politiques : Avez-vous reconnu, à travers ce miroir transparent, les drames où vous avez joué un rôle? Nous demanderons aux femmes, aux chastes épouses, aux candides jeunes filles : Cet amour est-il dans le vrai, dans le naturel, dans le convenable? Nous demanderons aux jeunes gens, aux ames ardentes et naïves : Ce doute est-il de votre goût? Est-ce en doutant que vous supporterez les misères d'une vie laborieuse et que vous menerez à bout les grandes destinées qui vous sont reservées ? Les hommes politiques, les femmes, les jeunes gens répondront : Malheur à qui aura trompé une attente, foulé aux pieds une vertu, détruit une illusion.... mais avant tout respect au poète, toujours au-dessus de nos éloges et de nos blâmes.

A. R. Bouzenot.

TRAITÉ DE MATÉRIAUX MANUSCRITS DE DIVERS GENRES D'HISTOIRE, PAR AMANS-ALEXIS MONTEIL.

Nous possédons beaucoup d'histoires de France : j'en ai vu sous beaucoup de formes, mais pas une ne ressemble à celle-ci. En effet, figurez-vous une histoire de France sous la forme d'un traité de conservation de manuscrits ; cette histoire, d'un intérêt si nouveau et si piquant, est divisée par états, et se compose d'analyses ou d'extraits des pièces originales des temps historiques, en sorte que magiquement et cependant véridiquement, les vieux siècles semblent revenir vivre avec vous, grace à ce nouveau tour de force de notre savant et modeste historien, Amans-Alexis Monteil.

Allez au premier chapitre de ce livre. L'auteur, qui commence par le commencement, s'occupe d'abord de l'agriculture. C'est le sujet du premier chapitre ; ouvrez-le, vous voyez la

vieille terre de France labourée par les serfs ; vous suivez en détail les travaux, les façons, les semailles, le prix du *froment, des buefs*, *des blanques bestes*..... L'exploitation, l'aménagement et le prix des bois, les conditions successives de cette vieille terre, la condition successive de ses cultivateurs jusqu'à la révolution de 89 ; vous voyez les bâtimens ruraux, la police rurale, les eaux et forêts, la louveterie. C'est une véritable *Maison rustique* des siècles passés. C'est une véritable histoire du laboureur dans le royaume de France ; seulement après avoir étudié à fond ce savant chapitre, on n'est pas tenté de s'écrier avec le poète :

> O fortunatos nimium, sua si bona norint
> Agricolas!
> Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur !

Après l'agriculture, cette mère nourrice, viennent les arts mécaniques. Vous savez déjà comment se nourrissaient nos pères ; à présent vous allez apprendre comment étaient construites leurs maisons; comment s'élevaient leurs châteaux, et comment étaient faits leurs meubles, et comment étaient faits leurs instrumens habituels, les limes, les scies, les marteaux, les enclumes, les charrues ; vous voilà transportés tout à coup dans le conservatoire de la rue Saint-Martin, il y a quelque sept ou huit cents ans, avec tous les perfectionnemens amenés par les âges suivans. Comme aussi, à côté de l'histoire du métier vous retrouvez l'histoire de l'artisan, car l'auteur, élève, à son insu peut-être, de Walter Scott, ne sépare jamais l'homme de son métier, le laboureur de sa charrue, le forgeron de son enclume, le seigneur châtelain de son château.

Le chapitre III est consacré tout entier à l'histoire des beaux-arts au XVe siècle. Cette fois vous passez de l'utile à l'agréable, du métier à l'art, de l'artisan à l'artiste, du nécessaire au luxe. C'est là un charmant chapitre. Les dessins et les couleurs des rubans de nos belles dames se trouvent peints dans les ornemens marginaux des vieux psautiers du temps, ces riches et saintes reliques de la piété des rois et des grands du monde. Nos jeunes dames les plus futiles ne liront pas sans intérêt la lettre que M. Alexis Monteil a écrite au maire de la ville de

Saint-Étienne à propos des rubans du XVe siècle. J'ignore comment M. le maire de Saint-Étienne aura répondu à cet insigne honneur; mais à coup sûr il aura été bien embarrassé pour répondre à la lettre. Si M. Monteil avait raconté la même histoire à plus d'un jeune fabricant de rubans de cette honorable ville de soie et de fer, que je pourrais nommer, il eût trouvé sans doute à qui parler. Quoi qu'il en soit, la lettre est pleine de faits, de naïveté et d'esprit. C'est dans ce chapitre III que se trouve la très curieuse division de l'ordre social. L'auteur le partage en *vingt-six parties* tout autant : en ce temps-là nous étions loin de l'égalité.

Au chapitre de la cour se trouvent le prix du menu des tables des princes et des rois, depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle : curieuse histoire que n'a pas faite M. Brillat-Savarin lui-même, ce roi des gourmands. Or, pour faire le chapitre gastronomique de M. Alexis Monteil, il ne suffit pas d'être un gourmand, il faut savoir encore passer des nuits sans dormir, manger du pain noir, boire de l'eau claire, être en un mot comme notre savant auteur ce qu'on appelle un savant dans toute la rigueur de l'expression.

On parle beaucoup aujourd'hui des douanes sans trop s'entendre. Au chapitre VIII, vous trouverez à cet égard des documens qui remontent jusqu'au XIVe siècle, et qui étonneront M. Boucher de Perthes lui-même, le savant directeur des douanes qui en fait l'histoire avec tant d'esprit dans son charmant petit *glossaire* dont je n'ai pas encore parlé.

Grand nombre de temples étaient, du temps de nos anciennes guerres civiles, de vraies forteresses où les sacristains chantaient au dedans, se battaient au dehors. Voyez le chapitre *de l'Église*. C'était vraiment l'église militante, et certes on n'en priait pas avec moins de ferveur *le dieu des armées* pour avoir le haubert sur le corps, l'armet en tête et l'épée à la main.

« Lecteur, je vous prie de donner une attention particulière à ce chapitre : l'histoire de la féodalité est au moins pendant huit ou dix siècles l'histoire nationale de France..... »

Ainsi commence le chapitre XI. C'est tout un livre qu'avait deviné Montesquieu, mais que M. Monteil a eu l'insigne honneur de trouver le premier.

On lit au chapitre XXII que la représentation provinciale *députait à la représentation nationale*, que les états-généraux *étaient presque tous formés de députés envoyés* par les états provinciaux ; et au chapitre X que de la *représentation ecclésiastique*, des divers degrés des conciles, est née la représentation nationale, avec ses divers degrés; en un mot, c'est là tout un système historique, d'une nouveauté étrange et hardie. C'est M. Monteil qui le premier a découvert les principes de ce système ; c'est lui qui en a lié entre elles toutes les différentes parties; et ainsi il en arrive à écrire le premier chapitre le plus important de l'histoire de France gouvernée par ses représentans.

Vous ne sauriez croire tout l'intérêt de ce livre, qui ressemble au premier abord à un simple catalogue de librairie. L'auteur, arrivé à cette partie de la noble tâche qu'il s'est imposée, et tout en disant adieu aux premiers siècles de cette histoire de France, qu'il a épuisés avec tant de verve et d'ardeur, se repose un instant avant d'entrer dans de nouveaux siècles. Alors il cause familièrement avec son lecteur. Il lui montre du doigt tous les matériaux qu'il a mis en œuvre; il le fait entrer dans les mystères de tant de travaux incroyables. Bien plus, il met à la disposition des historiens à venir, ces nobles matériaux qu'il a entassés, afin que d'autres viennent glaner aux mêmes lieux où il a moissonné, afin que d'autres viennent recueillir ce qu'il a semé. En même temps, cet homme si modeste dans son livre, arrivé à cette causerie familière, se plaint de l'oubli où il a été laissé par ses contemporains, — de ses travaux méconnus, — de ses veilles négligées : touchantes plaintes d'un excellent homme qui rêve la gloire à ses heures de loisir, une fois chaque année, et quand il a le temps de rêver. Enfin il se rend à lui-même cette justice. — *que le premier il a donné aux Français l'histoire nationale*. Or, c'est là une justice que personne ne contestera à l'illustre auteur (illustre, honoré, respecté et applaudi, quoi qu'il en dise) de l'*Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*.

Ce livre est rempli à chaque page de faits ignorés, ou, ce qui revient au même, de faits mal connus. C'est ainsi que dans le *chapitre* XVI, où il est question des lois et des magistrats, il est prouvé que l'auteur de l'*Art poëtique* était non pas le fils

d'un greffier, comme il le dit lui-même, mais le fils d'un commis-greffier. Plus loin vous apprenez dans quel risible livre Molière a trouvé le titre de sa comédie de *George Dandin.* Histoire, poésie, littérature, anecdotes, découvertes de tout genre, *hœc est ferrago libelli.*

Maintenant qu'il est fait et imprimé, et tout rempli qu'il est de recherches et de découvertes infinies, qui viendra en aide à ce livre qui n'est, à tout prendre, que le résumé élégant, concis et complet, de six cents manuscrits précieux cités dans l'*Histoire des Français,* ce noble et patient chef-d'œuvre de science, d'imagination et de style, de M. Alexis Monteil?

Ces manuscrits, l'honneur de cette savante bibliothèque, seront mis en vente le 26 novembre prochain, car c'est la loi commune de tout pauvre savant qui a de beaux livres, il faut qu'il les vende quand il s'en est servi, pour en acheter d'autres dont il a besoin. Il faut qu'il dise adieu aux vieux amis de ses travaux passés, — un adieu éternel.

Le livre de M. de Monteil nous consolera, lui et nous, de la perte de ces manuscrits, car ce livre contient leur pensée, leur esprit, *leur ame,* comme dit l'auteur.

Ce livre précieux sous tant de rapports, comme traité de conservation et de classification, sera avant peu la diplomatique, le manuel des archivistes, des bibliothécaires, des bibliographes, des gens de lettres. — C'est enfin un assemblage unique de précieux matériaux qu'avait réunis la science d'un seul homme, et que l'huissier-priseur aura bientôt divisé çà et là, entre toutes les bibliothèques, et ce qui est plus triste, entre tous les bibliophiles de l'Europe.

J. Janin.

C'est un misérable métier en vérité que celui d'homme de lettres, soit qu'on l'exerce comme *faiseur,* soit qu'on le fasse comme *jugeur,* ou, si vous voulez, soit qu'on s'appelle romancier ou bien qu'on se nomme critique. Des deux côtés il y a de cruelles tribulations. Le romancier a la critique à subir; la critique a le romancier à endurer. Il y a tant de satires dans

certains feuilletons, tant de niaiseries dans certains livres, que c'est à faire reculer les plus braves. Cependant le livre a besoin du feuilleton pour grandir, et le feuilleton a besoin du livre pour exister. Feuilleton et livre ne s'en détestent pas moins; livre et feuilleton ne s'en caressent que plus. Proposez au livre de paraître sans qu'aucun feuilleton s'en occupe, et le livre se désespérera; proposez au feuilleton de fournir ses huit colonnes par semaine sans avoir un livre à dépecer, et le feuilleton se tiendra pour mort.

Souvent nous nous sommes demandé si entre ces deux existences, si nécessaire l'une à l'autre, il ne pourrait pas y avoir autre chose que ces mauvais sentimens; si cette chose ne pourrait pas être un peu moins d'importance de la part de la critique, et de la part du livre un peu moins de révolte contre le plus léger reproche qu'on lui adresse. Peut-être que si la critique ne lorgnait pas insolemment le livre à travers une lunette qui rapetisse, le livre ne passerait pas effrontément sous le nez de la critique, le chapeau sur l'oreille, et sans avoir l'air de la connaître.

Si nous mettons ces réflexions en avant du jugement que nous allons porter, c'est pour que la critique nous pardonne le bien que nous dirons du livre de M. Guy d'Agde, et que le livre de M. Guy d'Agde nous pardonne les reproches que nous pourrons lui faire. Ceci posé, nous allons commencer.

Et d'abord il n'y a dans son livre rien de ces plats réchauffés de la cuisine italique; point de mer Méditerranée qui caresse amoureusement la plage, point de nuits pures étoilées et calmes, et surtout point de ciel bleu. Il n'y a de bleu, dans le livre de M. Guy d'Agde, que les yeux de son héroïne; et je trouve, pour ma part, que c'est déjà une preuve de goût que d'avoir enfermé la passion italienne, cette passion d'ordinaire tannée au soleil, et qui brûle sous des cheveux d'ébène et dans des yeux noirs, de l'avoir enfermée, dis-je, dans une tête blonde, et sous une peau blanche. J'avoue que dès l'abord j'ai aimé sa Julia. Et vous allez voir comme j'ai raison de l'aimer. C'est que Julia, cette blonde fille frêle et svelte, a pour rivale une véritable Italienne, forte et noire, et que la fille blonde et svelte dépasse de beaucoup en passion la forte et noire amoureuse. Alors ce roman prend pour moi un intérêt qu'il n'aurait pas eu sans

cela. C'est celui de la lutte de l'amour par l'ame et de l'amour par les sens. Et voyez ce que c'est qu'un point de départ bien choisi. Julia, c'est la blonde, aime Lorenzo d'un amour chaste et grand, et Paquita, la brune, l'aime d'un amour forcené. Aussi, l'une se dévoue ame et corps au salut de son amant, dût-elle le perdre, et l'autre s'acharne à sa ruine, rien que pour le posséder. Si je ne me trompe, voilà le fonds *moral* du livre; quant à son développement matériel, il m'a semblé conduit avec un véritable talent d'action et une rare tenue de caractères. Hâtons-nous d'expliquer cette phrase.

Julia, la fille du prince Cristinacci, vieillard hautain et rigide, et premier ministre de Ferdinand, Julia aime Lorenzo. Lorenzo est un bourgeois, un avocat, un homme dont le parti libéral attend l'influence et qui se refuse à la lui donner par respect pour sa vieille mère, qui mourrait du moindre danger de son fils. D'un autre côté, Julia est aimée par Fernando, neveu du duc de Chiaramonte, autre ministre disgracié du roi de Naples, et qui voit son influence lui échapper par la tranquillité même qui règne dans le royaume. Pour que Chiaramonte ressaisît son autorité sur le roi fainéant de Naples, il faudrait qu'il eût encore à combattre des conspirations, des émeutes réelles ou imaginaires. Chiaramonte, revenu tout puissant, pourrait servir la passion de son neveu Fernando; il faut donc qu'il revienne tout puissant. Fernando lui en fournit le moyen. Un jour, dans une rue, assisté de plusieurs gentilshommes, il insulte Lorenzo, et après l'outrage il lui en refuse satisfaction. Le jeune avocat, ne pouvant se venger d'homme à homme, veut se venger de classe à classe; il se joint aux partis des carbonari et médite une sanglante révolution. Mais ce n'est pas assez pour ce qu'il a souffert, car non-seulement il a été insulté personnellement, mais sa mère, témoin de l'outrage qu'il a reçu, en est devenue folle. Lorenzo connaît l'amour de Fernando pour Julia, et sans savoir ce qu'il y a d'enivrant dans la voix et le regard de cette jeune fille, il tente de la séduire. Il la séduit, en effet, non parce qu'il l'a voulu, mais parce que, sans s'en apercevoir, il s'est pris à l'aimer, et que la première puissance de l'amour, c'est l'amour lui-même. De son côté, le stratagème de Fernando a réussi. Ferdinand, informé de l'appui redoutable que le parti libéral vient de conquérir, rappelle Chiaramonte, le ministre

inévitable des troubles populaires, et le mariage de Fernando et de Julia devient le gage de réconciliation des deux ministres rivaux. Il ne faut pas oublier que Lorenzo, avant l'horible événement qui l'a poussé dans le parti des carbonari, et dans son amour pour Julia, était fiancé à Paquita, une belle bourgeoise napolitaine. Il faut dire aussi que Paquita est la sœur du carbonaro Batisto, qui a fait admettre le jeune avocat dans la vente suprême, et qu'elle connaît ainsi le secret de l'amant qui l'abandonne; un secret avec lequel elle peut le tuer.

Le second volume, particulièrement, fourmille de scènes d'une vigueur peu commune et d'une heureuse nouveauté. Ce qu'il faut louer aussi dans ce livre, c'est la suite rigoureuse des caractères. Chiaramonte, ministre souple et intrigant; Cristinacci, ministre fier et inflexible; Ferdinand, roi sans volonté, entre deux volontés qui le dominent tour à tour; Julia, amour pur et dévoué; Paquita, amour désordonné et personnel; Batisto, ami sans retour de Lorenzo; tous ces personnages ne dévient jamais d'eux-mêmes dans les nombreux événemens qui se croisent autour d'eux.

Assurément voilà de précieuses qualités, et nous les reconnaissons avec plaisir dans le livre de M. Guy d'Agde.

Mais ce qu'il faut lui dire parce qu'il faut être juste, c'est qu'avec une forte puissance de création et de suite dans les idées, ils ne produit pas toujours l'effet auquel il eût dû arriver; nous le lui dirons d'autant plus sévèrement que ce qui lui manque tient à des procédés de métier qui s'apprennent et qu'il apprendra. En général le style est d'une uniformité d'autant plus fâcheuse que cette uniformité, c'est la tension et par conséquent la fatigue. Trop souvent aussi les plus belles scènes manquent des préparations qui le mettraient en relief; les événemens se suivent et ne s'enchaînent pas. D'autres fois l'expression est au-dessous du sentiment qu'elle exprime; d'autres fois elle va au-delà. Il faut que M. Guy sache que c'est là un de ces défauts qui font quelquefois condamner un livre sans rémission. On le lui a déjà dit et nous le lui répétons, il faut être artiste pour pénétrer dans l'excellence de certaines qualités. Ainsi M. Delacroix, ce grand peintre, voit abandonner ses magnifiques compositions pour les mignardes figures de M. Dubuffe, parce que la masse recule devant la fougue outrée

du pinceau de l'artiste en certains endroits et son incorrection en d'autres parties.

Quant à nous, nous pensons avoir été justes; si les critiques nous trouvent indulgens, et si M. Guy d'Agde nous trouve sévère, le public jugera entre nous, et déjà le public a pu juger, car Julia obtient un succès qui, malgré nos reproches, doit encourager son auteur. F. S.

LA MISE EN SCÈNE

DEPUIS

LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

SECONDE PARTIE.

La division de la représentation des mystères est un des sujets qui ont excité le plus de controverse parmi les écrivains qui traitent de la matière. Des exemples étant beaucoup plus concluans en pareille occurrence que des hypothèses, c'est sur des faits que je m'appuierai pour établir que nos *actes* modernes étaient remplacés par des *pauses*, qui revenaient de temps en temps pour reposer à la fois acteurs et spectateurs. Il y avait de plus une grande pause au milieu du spectacle pour aller dîner. Cette interruption est ordinairement indiquée par ces mots : « Pause pour aller dîner. » Les pauses ménagées pour donner quelque relâche aux acteurs principaux, étaient remplies par des intermèdes comiques. Tantôt ce sont des « argotiers » qui disputent, des aveugles, des niais ; souvent

(1) Voyez le volume précédent.

aussi ce sont des scènes infernales, des branles dansés par les diables; ces pauses sont ordinairement indiquées ainsi dans les manuscrits: *Hic stultus loquitur.*

L'orchestre était, en général, uniquement composé de quelque orgue portative; mais dans certains cas, les acteurs exécutaient eux-mêmes sur la scène les morceaux qui faisaient partie du rôle.

Dans le *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, le prophète David qui ouvrait la scène en prophétisant la venue du Christ, devait accompagner avec la harpe une partie de son rôle qu'il était obligé de chanter. Lorsqu'on ne pouvait touver un acteur qui pût chanter et jouer de cet instrument, on supprimait le chant. C'est ce que nous apprend la note marginale.

« Adonc harpe, s'il est harpeur, ou sinon laisse cette dernière clause depuis ce lieu-là, etc.... »

Le *Mystère de la Résurrection* de saint Michel commence par le *Veni, Redemptor gentium*, que chantent les pères des limbes, et lorsque Jésus vient les délivrer, ils chantent: *Conditor alme siderum*; lorsqu'il les conduit au paradis terrestre: *Hæc dies quam fecit Dominus;* lorsqu'il les conduit au ciel: *Rex altissime, Jesus nostra redemptio, Regina cœli lætare, alleluia;* et enfin, lorsqu'il les a conduits au ciel: *Omnis pulchritudo Domini exalta est super sidera.* Quand les fidèles attendent le Saint-Esprit, ils chantent: *Veni, sancte spiritus;* quand il descend: *Veni, creator spiritus;* quand il est descendu: *Qui Paracletus.*

On ne trouve rien de bien positif sur la durée de la représentation des mystères, et l'on peut dire qu'ils duraient tantôt plus, tantôt moins, selon la volonté ou la commodité des acteurs, qui en jouaient le nombre de portions qu'ils voulaient, et reprenaient la suite le lendemain et les jours suivans. Si ceux de la Passion, de la Vengeance, de la Destruction de Troie, et quelques autres, ont été quelquefois représentés dans l'espace de temps indiqué par le titre, c'est qu'on commençait dès le matin, on faisait une pause sur le midi, et le reste de la *journée* se représentait dans l'après-dînée; c'est ce qui fut particulièrement observé à Metz en 1437, et à Angers en 1486.

Le *Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre-Seigneur* durait *deux jours*, comme on peut le voir par la division de ses

scènes, et ensuite par ces vers de l'épilogue de la première journée.

Cy finissons pour ceste journée;
Demain sera à fin menée
La matière parfaictement.

En 1534, on joua à Poitiers, avec une grande magnificence, les *Mystères de l'Incarnation*, *Nativité*, *Passion*, *Résurrection*, *Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *Mission du Saint-Esprit*; « et fut ledit jeu commencé le dimanche dix-neuvième jour du mois de juillet, et dura *onze jours continuels et subsécutifs.* » (Bouchet, *Annal d'Aquit.*)

Lassay, déjà cité, parle comme témoin oculaire d'une célèbre représentation du *Mystère des Actes des apôtres* qui eut lieu à Bourges en 1536, et rapporte que la représentation dura quarante jours. « Des citoyens et bourgeoys de ladite ville s'unirent pour jouer les *Actes des apôtres*, lesquels durèrent *quarante jours.* »

Ces quarante jours empoyés à la représentation du *Mystère des Apôtres* semblent exorbitamment longs, et nous ne savons s'il y faut ajouter entièrement foi, ou si l'auteur ne veut pas indiquer par là le temps qui fut employé tant aux répétitions, aux préparatifs, qu'à la représentation; au reste, ce *Mystère des actes des apôtres* est le plus long de tous; il se compose de neuf livres, dont chacun contient plusieurs journées, et le tout donne un total d'au moins quatre-vingt mille vers. On demandera peut-être pourquoi l'on ne note point précisément le nombre des journées; c'est que ce nombre n'est pas fixé. Il variait au gré des acteurs, qui ajoutaient ou retranchaient des épisodes comme il leur convenait.

Outre la division des *pauses* qui répondent à nos *actes* modernes, les représentations se subdivisaient encore en *journées* ou jours de représentation.

Le plus célèbre mystère est celui de la *Passion*, que l'on devrait plutôt appeler de la *Rédemption*, puisqu'il embrasse la totalité de la vie du Christ et même les événemens accessoires qui l'ont précédée et suivie, se divise au moins en six parties ou journées.

1re *journée.* Mystère de la Conception de la vierge Marie; Nativité du Christ, quatre-vingt-quinze personnes, deux chœurs;

2e. Commence au sermon de saint Jean, et finit à sa décollation; quatre-vingt-quatre personnes, trois chœurs;

3e. Mystère de la Chananéenne jusqu'à l'entrée de Jésus à Jérusalem;

4e. Entrée à Jérusalem; Jésus conduit devant Pilate;

5e. Depuis le repentir de Judas jusqu'après le mise au tombeau;

6e. Résurrection, descente du Saint-Esprit.

Cette division était nécessitée non seulement par la longueur de l'action, qui n'aurait pu s'exécuter tout entière dans une seule séance, mais encore par la necessité de changer les décors et de disposer le théâtre pour la *journée* suivante, qui était, en effet, une pièce tout-à-fait nouvelle. Quelque vaste que l'on suppose la scène entière sur laquelle se jouait un mystère, il était impossible qu'elle offrît à la fois tous les lieux divers par lesquels devait passer cette action; ce nombre n'eût pas été moindre d'une centaine pour le mystère entier de *la Passion*.

Une autre impossibilité aurait résulté du nombre des acteurs; si la première *journée* seule du *Mystère de la Passion* en a offert une centaine, ayant chacun un rôle écrit, sans compter les figurans, et que chaque journée en eût contenu autant, on conçoit qu'il eût été impossible de rassembler une telle armée d'acteurs; mais l'action étant divisée par journée, les acteurs nombreux qui cessaient leur rôle à la fin d'une journée en reprenaient un autre pour la suivante, et ainsi de suite.

Au commencement du spectacle, tous les acteurs prenaient leurs places indiquées, et une symphonie indiquait aux spectateurs que le spectacle commençait. Quant à la fin, elle était inquée par la retraite de tous les acteurs; on trouve ordinairement à la fin des journées : *Icy ils se retirent tous.*

Il y avait presque toujours quelque chose de peu important à entendre, soit dialogue, soit chant et musique, qui servait à commencer le spectacle jusqu'à ce que le silence s'établît. Le prologue, qui n'était guère que l'annonce de la pièce, et un protocole assez banal remplissaient ordinairemeut cet objet.

Le *maître du jeu*, dont les fonctions correspondaient à celles de régisseur, remplissait, en outre, l'office de souffleur, et prenait le nom de *protocole* ou *porteroole ;* chaque journeé du *Mystère de la Vengeance de* N. S. J. C. est précédée par un discours que fait le *meneur du jeu* sur ce que l'on vient de voir, et ce qui va être représenté. Elle est terminée par un autre, où, après avoir tout récapitulé, il congédie l'assemblée, et la prie de revenir le lendemain. Dans *la Moralité des blasphémateurs de Dieu*, le *protocole* adresse un long discours aux spectateurs pour capter leurs bonnes graces; il leur désigne les acteurs, et leur indique leur nom ; puis, s'adressant aux *clercs*, aux gens instruits, il les prie, s'ils s'aperçoivent de quelque faute dans le jeu, de s'en taire.

Le *protocole* est assez ordinairement désigné, dans les exemplaires des mystères, par cette qualification, *l'acteur*. Il paraît qu'outre sa mission de complimenter le public, d'annoncer et de récapituler la pièce, il rendait encore compte aux spectateurs, et dans le moment où ils s'exécutaient, des jeux de théâtre qui paraissaient nécessiter une explication ; en outre, il annoncait l'arrivée des personnages qui, n'ayant point encore paru, auraient pu être inconnus aux spectateurs.

Payait-on sa place aux représentations des mystères en province?

C'est une question qu'il est fort difficile de résoudre, parce qu'aucun auteur n'a parlé positivement de cet objet. On ne peut donc spéculer ici que conjecturalement. D'abord il est difficile de supposer dans ceux qui montaient ordinairement la représentation en province, et parmi lesquels on voit souvent les premiers magistrats, des membres du haut clergé, l'idée d'en faire une spéculation mercantile. L'on pourrait même dire qu'il y avait impossibilité par l'énormité même des dépenses qu'une semblable représentation devait entraîner. Que devait coûter un théâtre tel que celui élevé à Autun en 1516, et qui pouvait contenir quatre-vingt mille personnes? Le prix perçu à la porte, pour une *seule représentation*, eût-il pu défrayer une entreprise aussi colossale? D'un autre côté, lorsque, comme dans le plus grand nombre des cas, la représentation avait lieu dans une place publique, dans une rue dont le théâtre occupait l'extrémité, les habitans de cette place, les rive-

rains de cette rue, devaient échapper à la taxe, et diminuer d'autant la recette. On a donc tout lieu de penser que dans un grand nombre de cas, et surtout dans celui des représentations tout-à-fait extraordinaires, les places n'étaient point payées. Les représentations étaient le résultat d'une simultanéité d'efforts et de sacrifices faits par tous les habitans d'une ville, chacun selon sa bonne volonté ou ses moyens, comme on en a tant d'autres exemples dans les fêtes religieuses ou civiles des mêmes époques. On sollicitait par des quêtes nombreuses, *intra et extra*, avant et pendant la représentation, la générosité des habitans ; chacun y coopérait volontairement en considération des avantages qu'il pouvait personnellement en retirer, vente de denrées, loyers aux étrangers, etc ; car l'affluence devait être immense, puisqu'on voit des villes s'inquiéter à l'avance de la possibilité de manquer de vins pour cette époque.

La règle subissait cependant des exceptions, comme on le voit par l'extrait d'une ordonnance relative à la représentation de *la Passion* à Valenciennes en 1547 :

« Item, que nulz ne nulles ne pourront entrer au jeu, sans payer que les superintendans tant seulement, et non leurs femmes, enfants ou famille.

« Item, que tous ceux qui vouloient escouter et veoir ladicte passion leur coustoit aux grants et petits la somme de *six deniers* tournois chascune fois, et ceux qui vouloient monter sur un hourdement (échafaud), lequel on avoit érigé audit lieu, tout propice, payoient derechef six deniers.

La même ordonnance établit presque complètement le budget d'un mystère.

« Tous joueurs députez par les superintendans seront tenus de bailler chascun un écu d'or (1) pour subvenir aux dépens, s'ils veulent estre participant au bon et au mauvais, et aussi pour fournir aux fautes qu'ils pourront faire, et en dernier on rendra chascun ce qu'il aura baillé, si ce n'est que l'on soit à l'arrierré.

« Item, que les joueurs qui ne vouldront bailler l'escu d'or, il faudra qu'ils se contentent de ce que les superintendans leur -

(1) Il fallait 71 seizièmes pour un marc ; ils valaient 45 sols,

vouldront donner, pour chascune journée, en fin dudit jeu.

« Item, quant au gaigne et prouffit, s'il y en a, il se partira en deux parties, à savoir la moitié justement à ceux lesquels auront déboursé leurs deniers, soit superintendants, joueurs ou administrateurs, et si aulcun en déboursoit plus que un autre, si n'en profitera point davantage; et l'autre moitié se partira aux joueurs et administrateurs, tant seulement à portion et selon qu'ils l'auront mérité, à l'ordonnance desdits superintendants.

« Quant aux frais et dépens des ouvrages tant de dehors que de dedans, elles se feront à l'ordonnance des superintendants, tant seulement.

« On distribuera à chascun superintendant, originateur, joueur et administrateur, vieux et jeunes, et les filles autant que les hommes, la somme de XVIII deniers tournois pour *reciner* (collationner) et soi recréer ensemble, entre deux chambres (entre deux *demi-journées*) ensemble ou à part; et pourront recouvrer audit lieu, tant les escoutants comme les joueurs, vin, cervoise forte et petite, et tout ce qui est nécessaire pour reciner (goûter), en payans.

« Item, que les petits enfants, lesquels seront anges, et n'auroient point de parchons (rôles) avoient aussi pour reciner chascun VI deniers, chascune fois.

« Item que nulz compaignons joueurs ne pourront faire nuls conventicules, ny assemblées à boire, les jours que l'on jouera, soit devant, au milieu, ou après le jeu; mais ils se devront contenter du reciner que lesdits superintendants leur feront en la place. »

Dans le procès-verbal de la même représentation, on trouve:

« Que pour fournir aux despens, tant des hourds (échafauds), spectacles, comme des accoutrements, enrichissements, secrets et autres ouvrages pertinents à la matière, les compagnons eslurent XIII superintendants pour estre leurs maitres et conducteurs, pour les tenir en paix et union s'il soudoit aulcuns divis ou débats entr'eulx, et même pouvoient lesdits superintendants corriger et mettre amende, et taxer lesdits compaignons joueurs, iceulx défaillant, sans en avertir messieurs de la justice. »

Ceux qui entreprirent l'affaire « s'obligèrent et convinrent

à payer la despense, si , par cas fortuit, fust survenue quelque mortalité, ou la guerre, qu'il n'eust esté possible de parachever ladicte emprinse et jouer jusqu'à la fin. »

Si la représentation des mystères en province était généralement plus ou moins directement gratuite, on ne peut douter qu'à Paris les places ne fussent payées. L'auteur de l'*Histoire de la ville de Paris* fait remonter très haut l'usage de payer aux spectacles. Il dit qu'il commença à l'occasion d'une représentation particulière à laquelle Charles VI devait assister; mais que ne l'ayant pu, les confrères de la passion, qui avaient fait de grands frais pour cette représentation, obtinrent de lui la permission de jouer en public , en exigeant des spectateurs un droit d'entrée.

Quoiqu'on ait parlé plus haut de construction de théâtres dans des villes de province, il ne faut point en induire que l'on éleva généralement des monumens solides et durables pour ces représentations. Ces constructions, au contraire, étaient, pour la plupart, transitoires, elles ressemblaient en cela aux *reposoir* de la Fête-Dieu. Elles ne servaient ordinairement que pour une représentation , ou tout au plus une saison. D'ailleurs la représentation d'un Mystère tel que celui de *la Passion* ou *des Apôtres*, était une chose tellement capitale, que lorsqu'on était parvenu à conduire à bonne fin une représentation , les acteurs avaient besoin de repos. On ne trouve que de rares exceptions à cette règle.

Les mystères étaient un spectacle essentiellement religieux, comme le prouvent, outre leurs sujets, l'intervention du clergé dans les représentations. Ainsi on voit Conrard Bayer, évêque de Metz, faire exécuter les *Mystères de la Passion* en cette ville en 1437. Un sire Nicolle, curé de Saint-Victor de Metz (le même joua la même année le rôle de Titus, dans le *Mystère de la Vengeance;* c'était, à ce qu'il paraît, le meilleur acteur, puisqu'il remplit ici les deux principaux rôles) jouait le personnage du Christ, et un autre prêtre, messire Jean de Nicey, chapelain de Métranges, le personnage de Judas.

A une représentation qui eut lieu à Angers, en 1486, le premier jour de la représentation on célébra dans le lieu même une grande messe, et l'on trouve dans les registres de la cathédrale d'Angers, qu'on fut obligé d'avancer la grande messe et

de retarder les vêpres, afin que les chanoines et les chantres pussent assister au spectacle.

Dans cette représentation, le doyen de Saint-Martin d'Angers remplit le rôle de Jésus.

Entre autres preuves que l'on pourrait donner de la part que prenaient les prêtres aux représentations dramatiques, nous trouvons à, l'occasion de *la Passion* jouée à Valenciennes, en 1547, que « *les originals furent reveuz par savants docteurs en théologie, commis à ce faire par monseigneur révérendissime Robert de Croy*, *évesque.* »

Un passage d'un mystère de *saint Nicolas*, composé en vers latins, extrait d'un mystère du XIIIe siècle, de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, et analysé dans une lettre insérée dans *le Mercure de France*, prouve qu'en même temps qu'on jouait des mystères dans les églises, on y élevait également des théâtres pour cet objet.

A la fin du dernier siècle, une foule d'églises de l'ouest et du midi servaient encore de théâtre à de semblables représentations. Il est inutile de dire qu'elles en sont aujourd'hui bannies ; mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est qu'en 1834 il s'est joué encore en France des mystères.

C'est en Bretagne que les bonnes traditions se sont le plus soigneusement maintenues, du moins pour la partie de cette province qui conserve encore le costume, les mœurs, les usages et le langage des anciens Celtes. L'art dramatique, loin d'éprouver des perfectionnemens, a marché en sens inverse, sous ce rapport, que l'exécution des mystères qu'on y jouait, il y a trois siècles, était certainement de beaucoup supérieure à celle d'aujourd'hui. Au milieu d'une civilisation qui, dit-on, coule à pleins bords, le paysan breton, si avancé sous le rapport mercantile, est encore encroûté de préjugés et d'usages séculaires transmis de génération en génération, sans la moindre altération. Point de doute que ces disparates n'aient valu aux cinq départemens de l'ouest la mezza-tinta dont l'honorable M. Ch. Dupin les a impitoyablement affublés en manière de bonnet d'âne : véritables déserts dont il n'a vu que les sables sans jamais s'arrêter aux oasis que l'on y rencontre.

Un observateur, que les événemens avaient conduit dans cette Thébaïde, assista l'année dernière à l'une de ces représenta-

tions, et, certes, il y avait du courage dans sa détermination, car la piéce dura huit jours, et l'on commençait à une heure de l'après-midi pour finir à sept heures du soir; — mais il voulait avoir une idée bien exacte de ces sortes de spectacles, et nous recueillons aujourd'hui le fruit de son patient examen.

Le théâtre, construit de tonneaux vides, de charrettes, de planches, de vieilles tapisseries et de draps d'une blancheur équivoque, s'élevait dans une vaste prairie, Colysée champêtre, dont les anfractuosités naturelles formaient les gradins. Là se trouvaient réunis plusieurs milliers d'individus qui observaient un silence digne du balcon des Italiens, tant que les acteurs tenaient la scène, mais dont les cris auraient étouffé les roulemens du tonnerre dans les entr'actes, et qui ne se faisaient point scrupule de boire et de fumer à la barbe du Père-Éternel, quand il ne quittait pas lui-même la scène pour aller dans les coulisses savourer un verre de cidre et secouer un peu l'inactive gravité qu'il était tenu d'observer, sous peine de passer pour un mauvais acteur.

On donnait *le commencement et la fin du monde*, pièce en *trente-sept tableaux :* la création, le péché d'Adam, la mort d'Abel, le déluge, le sacrifice d'Abraham, les principales circonstances de l'histoire des Juifs, la passion, la résurrection, le jugement dernier. Ce tableau était ce qu'on appelle le *bouquet*, terme dont on se sert aussi en Bretagne pour désigner le dernier sermon que prononce le prédicateur du carême, sermon qui attire toujours une telle affluence d'auditeurs, que chaque prédicateur a soin de fixer son *bouquet* à un jour différent de la semaine de Pâques; car il se fait des migrations de paroisse à paroisse pour profiter du dernier effort d'éloquence du Massillon cantonnal, qui réserve pour ce jour-là ce qu'il peut inventer de plus pathétique.

Dans le premier tableau, la création, le Père-Éternel, couvert d'une chape, mitre en tête, et crosse en main, escorté de deux archanges en aubes et en dalmatique, entouré d'anges en robes sales avec des ailes en papier doré, vient relever Adam étendu sur le théâtre en robe de chambre et en bonnet de coton. Adam est vieux dans la pièce comme dans l'esprit des Bretons, qui, l'appelant le père Adam, ne peuvent imaginer, pour le repré-

senter, autre chose qu'un vieillard, et l'habillent comme le Malade imaginaire.

Vient ensuite la création d'Ève. Un rustre sort de dessous le théâtre pendant le sommeil d'Adam, avec le costume de femme du pays, les barbes de la coiffe tombant comme aux jours de deuil, et les épaules recouvertes d'une peau de mouton; puis Adam et Ève se promènent ensemble d'un bout à l'autre du théâtre, en célébrant le bonheur d'habiter le jardin de délices, dans un rhythme barbare, espèce de mélopée aussi sauvage que monotone. Tout cela devant le Père-Éternel, assis gravement au fond du théâtre, toujours en robe de chambre, et entouré d'une escouade d'archanges qui mangent à la dérobée des pommes et des galettes de *sarrasin*.

Dans la tentation du premier homme, le serpent, sous la figure d'un mauvais ange, présentait la funeste pomme à Ève, qui, succombant, mangeait la moitié de la pomme, qu'elle partageait proprement avec un couteau eustache. Adam dévorait le reste; puis le Créateur se fâchait tout rouge, chassait les deux pécheurs, qui sortaient de la scène pour courir à la cantine. Alors les démons, en habits d'arlequin, le front armé de cornes de boucs et de béliers, envahissaient le théâtre, dansaient en réjouissance de la conquête qu'ils venaient de faire sur le genre humain, avec les poses les plus grotesques, malgré les menaces du saint des saints, auquel on manquait publiquement de respect, et qui se voyait forcé d'envoyer de sa droite l'archange Michel à la poursuite de ces vauriens. L'archange les précipitait aux enfers à grands coups d'une épée flamboyante, qui n'était autre chose qu'un briquet de la garde nationale.

Ces tableaux suffiront sans doute pour donner une idée du talent des Sophocle, des Talma et des Cicéri des Côtes-du-Nord. Pourtant il faut dire encore que, pour représenter le bûcher élevé par Abraham, comme celui dressé par Abel, on se servait d'un vase très peu poétique rempli de foin, auquel on mettait le feu pour imiter la fumée montant au nez de l'Éternel.

A la fin de chaque journée, tous les acteurs se réunissaient en procession, les diables en tête, le Père-Éternel à la place d'honneur. Puis, démons, anges, Adam, Ève, Juifs, Romains, Mort et serpent, s'en allaient ensemble au cabaret, chantant *Te Deum*, suivis de tous les spectateurs, chapeau bas, car

il est à remarquer que l'on apporte le même respect, la même dévotion, à ces spectacles, qu'à l'office divin ou au sermon; comme en Espagne, chaque fois que le nom de Dieu est prononcé, tous les fronts mâles se découvrent, et toutes les têtes féminines se courbent.

Dans quelques autres parties de la Bretagne, on est un peu plus avancé sous le rapport dramatique; on a traduit *Polyeucte* en bas-breton, et l'on joue dans le même idiome une tragédie intitulée *Louis XVI;* mais les acteurs, les décors et la mise en scène sont partout les mêmes: partout les anges sont affublés d'une robe de calicot garnie de padoue rose, partout le Père-Éternel est la caricature d'un évêque. Cependant il y a des endroits où les ecclésiastiques tolèrent ces représentations, et les encouragent même en devenant souffleurs et répétiteurs, comme au xve siècle. Ailleurs, ces spectacles sont prohibés, sans doute dans cette idée, qu'on ne craint plus guère le diable quand on l'a vu trinquer au cabaret, habillé en arlequin. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces farces du moyen-âge, c'est la patience de l'impressario bas-breton, qui apprend des rôles de sept et huit cents vers à des rustres qui ne savent pas lire, et leur répète ces rôles jusqu'à ce qu'ils se soient incrustés dans ces cervelles d'acier de manière à pouvoir être rendus sans faute. On ne s'étonnera donc pas que les pièces soient quelquefois un an et plus en répétition, et que souvent le directeur, souffleur, décorateur et machiniste, soit obligé de venir improviser tout à coup Judas, Jésus-Christ, un martyr, ou l'un des chevaliers de la Table-Ronde.

Ce dont on ne trouverait plus de traces aujourd'hui, ce sont les solennités semi-mondaines, semi-religieuses, qui, par le scenario comme par les détails d'exécution, rentraient tout-à-fait dans la classe des spectacles publics. Nous voulons parler de ces processions bizarres, de ces grotesques mascarades, pieuses saturnales instituées pour faire diversion à la monotonie du cloître, à l'époque de confusion, de désordre et d'abrutissement qui suivit la mort de Charlemagne. Dans ces fêtes, qui n'étaient qu'une dégénération des *saturnales*, des *calendes* et des *lupercales* des anciens, on retrouvait de fréquentes traces des coutumes du paganisme; on s'y montrait demi-nu ou couvert de peaux de cerfs, d'ours et de loups. Comme les Saliens, les

diacres dansaient dans l'église le jour de Noël; les enfans de chœur à la Saint-Jean, et les sous-diacres à la Circoncision. Bellet, écrivain du XIIe siècle, fait mention de ces danses, et ajoute qu'il y avait certaines églises où les évêques et les archevêques jouaient aux dés, à la paume, à la boule et autres jeux, et dansaient avec leur clergé dans les monastères et dans les maisons épiscopales. Ce divertissement s'appelait la *liberté de décembre*, à l'imitation des anciennes saturnales. Comme dans cette fête du paganisme, les valets prenaient la place de leurs maîtres et créaient des rois imaginaires; de même, les jeunes clercs, les sous-diacres et les diacres officiaient publiquement et solennellement aux fêtes de Noël. Ils s'emparaient des hautes stalles, et les chanoines devenaient le bas chœur. La veille des Innocens, les jeunes clercs élisaient parmi eux un évêque, l'amenaient en triomphe dans l'église avec la mitre, la chape, les gants, la crosse et les ornemens épiscopaux. Il donnait la bénédiction au peuple; après quoi, on le conduisait en procession par toute la ville.

La *Fête de l'Ane* a été l'objet de tant de dissertations et de récits, qu'il serait fastidieux de revenir ici sur des particularités trop connues. Nons nous contenterons de rappeler qu'elle était plus particulièrement célébrée dans les églises de Sens, de Rouen, de Vienne, d'Autun et de Troyes. Mais la *Procession du Renard*, beaucoup moins connue, n'en sera que plus curieuse à décrire. On y voyait figurer un renard couvert d'un surplis agencé à sa taille, ayant la mitre et la tiare sur la tête. On avait le soin de mettre de la volaille à sa portée. Cet animal ne manquait pas de se jeter sur les poules, qu'il dévorait en présence des assistans, à leur grande satisfaction. On assure que le roi Philippe-le-Bel, prince très gallican, aimait beaucoup cette procession. Il prétendait que les ravages causés par le renard étaient l'emblème des exactions du pape, dont il se plaignait amèrement.

Dans le même temps, l'église de Reims donnait un spectacle à peu près semblable. Le mercredi saint, tout le clergé se rendait à Saint-Remi pour y faire une station. Les chanoines, précédés de la croix, étaient rangés sur deux files, et tous traînaient derrière eux un hareng, qu'ils tenaient attaché par un ruban. Chacun d'eux n'était occupé que du soin de marcher

sur le hareng qui le précédait et de sauver le sien des surprises de la personne qui le suivait. On ne parvint à les faire renoncer à ces bouffonneries, qu'en abolissant cette ridicule procession.

Plusieurs ouvrages du XVIe siècle ont conservé les traces de ces cérémonies, que les chroniques ne permettent pas de considérer comme de simples débauches d'imagination de l'artiste. Dans le livre très orthodoxe de la *Généalogie de la fin des humains huguenots*, Lyon, 1572, in-8°, on voit un singe en chaire, prêchant devant ses compagnons. Un autre animal de même espèce, couvert d'une chasuble, emporte un calice qu'il paraît avoir dérobé. Tout près de la chaire est un christ qu'un troisième singe ajuste avec une arquebuse. Le reste du tableau est dans le même genre. On voit encore sur les chapiteaux des grands piliers de la cathédrale de Strasbourg un bas-relief représentant une procession, dans laquelle on distingue un pourceau portant un bénitier, des ânes revêtus d'habits pontificaux, des singes tenant entre leurs griffes divers attributs de la religion, et un renard enfermé dans une châsse. L'église cathédrale du Mans porte aussi de pareils emblèmes qui, dans certains cas, prenaient l'expression de véritables caricatures, dirigées par le clergé séculier contre le clergé régulier. On y voit des porcs dressés sur leurs pattes de derrière, tenant un bâton dans celles de devant, et des rats jouant sur des boules. Le même goût avait inspiré la décoration de la chaire des jésuites de Louvain, où était représenté le premier homme avec sa compagne. Près d'Adam figuraient un lion, un aigle et un cheval; mais Ève paraissait ne prendre conseil que d'un paon, d'un singe et d'un perroquet, dont elle était escortée, et que le sacristain signalait épigrammatiquement aux curieux.

C'est au XVIe siècle que le goût des processions à spectacle se répandit plus particulièrement en France. La Ligue, féconde en crimes de toute espèce, ne le fut pas moins en cérémonies absurdes en ce genre, que les goûts personnels de Henri III avaient d'abord mises en vogue. De Thou nous a conservé la description d'une de ces processions qui, exécutée à Chartres en présence de ce prince, reflète parfaitement la physionomie tout à la fois sombre, bouffonne et mystique de l'époque.

A la tête paraissait un homme à grande barbe sale et crasseuse,

couvert d'un cilice, et par-dessus un large baudrier d'où pendait un sabre courbé; d'une vieille trompette il tirait par intervalles des sons aigres et discordans ; après lui marchaient trois autres hommes aussi malpropres, ayant chacun en tête une marmite grasse, au lieu de casque, portant sur leurs cilices des cottes de mailles, avec des brassarts et des gantelets ; ils avaient pour armes de vieilles hallebardes rouillées ; ces trois personnages roulaient des yeux hagards et furibonds, et se démenaient beaucoup pour écarter la foule accourue à ce spectacle. Après eux venait frère Ange de Joyeuse, ce courtisan qui s'était fait capucin l'année précédente. On lui avait persuadé, pour attendrir Henri, de représenter le Sauveur montant au Calvaire. Il s'était laissé lier et peindre sur le visage des gouttes de sang qui semblaient découler de sa tête couronnée d'épines ; il paraissait ne traîner qu'avec peine un longue croix de carton peint, et se laissait tomber par intervalles, poussant des gémissemens lamentables.

A ses côtés marchaient deux jeunes capucins, revêtus d'aubes, représentant l'un la Vierge, l'autre la Madeleine. Ils tournaient dévotement les yeux vers le ciel, faisant couler quelques fausses larmes ; et toutes les fois que frère Ange se laissait tomber, ils se prosternaient devant lui en cadence. Quatre satellites fort ressemblans aux trois premiers tenaient la corde dont frère Ange était garrotté, et le frappaient à coups de fouet qui s'entendaient de très loin. Une longue suite de pénitens fermaient cette marche singulière.

A Paris, il se faisait en même temps des processions de trente mille personnes, où le clergé ligueur paraissait bizarrement affublé d'équipemens militaires. Les fanatiques du parti mettaient à tout cela beaucoup de ferveur, mais les esprits forts les appréciaient à leur valeur et en faisaient des parties de plaisir. Le chevalier d'Aumale n'y paraissait que pour jeter des dragées aux dames avec une sarbacane, et sa cousine, la dame Sainte-Beuve, « s'y laissait mugueter et attoucher au scandale de plusieurs qui allaient là de bonne foi. » Ces processions, faites souvent de nuit et par des personnes demi-nues, donnaient lieu, comme on pense, à toutes sortes de scandales. « Tout était carême-prenant, dit l'Étoile, c'est assez dire qu'on en vit les fruits. »

A côté des processions religieuses, plus ou moins accompagnées de bouffonneries, il se maintint en France jusqu'à la fin du dernier siècle plusieurs cérémonies exécutées par les laïques qui, tout en empruntant les appellations à l'ordre ecclésiastique, exploitaient exclusivement la satire dans le sens des *moralités* et des *soties*, avec l'origine desquelles se confond leur origine. Telles étaient la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, l'*abbé des cornards*, d'Évreux, l'*évêque fou*, de Vienne, les *prieurs de la malgouverne*, de Rhodez, et du *plat d'argent*, du Quesnoy.

L'institution de la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, et les particularités de la procession *du Diable d'Aix*, sont trop connues pour qu'on entre ici dans aucun détail à ce sujet.

L'*abbé des cornards,* d'Évreux (abbas cornardorum), faisait encore partie de cette pléiade de princes bouffons, monarques à grelots, dont le règne éphémère s'exerçait par la satire. Quelques savans du dernier siècle se sont fort escrimés pour trouver nue étymologie docte et pudique à son titre, mais il n'en est pas moins certain qu'il était emprunté à cette partie de ses prérogatives qui s'exerçait contre les infortunes conjugales. C'est par-devant ce singulier arbitre que l'auteur de l'*Arresta amorum* porte la cause du *Réglement des arrérages requis par les femmes à l'encontre de leurs maris.* Le quatrain suivant vient du reste tout-à-fait à l'appui de cette opinion :

Au jour de saint Arnou,
Patron des coux (c....),
On élit parmi nous
L'abbé des fous.

La dignité d'*abbé des cornards,* étant annuellement élective, donnait lieu à beaucoup de brigues, et changeait souvent de titulaire.

Cornards sont les Buzot et non les Rabyllis
O fortuna potens quam variabilis,

dit une espèce de poème macaronique du XVIe siècle, où figu-

rent des noms de familles qu'on connaît encore aujourd'hui dans l'Eure.

Le cérémonial usité pour l'*abbé des cornards* ne différait des autres divertissemens du même genre, que par le *libretto*, qui variait nécessairement en raison des personnalités toutes locales, qu'il était, avant tout, destiné à répandre. Aujourd'hui même il se chante encore à Évreux, parmi le peuple, des espèces de *Noëls* qui ont fait évidemment partie de ce rituel grotesque; et le *Mercure* d'avril 1725 a conservé tout entière une de ces pièces, où il est question d'un certain prieur de Saint-Taurin, don Bucaille, dont les visites à la dame de Venisse, abbesse du couvent de Saint-Sauveur, avaient donné lieu à de malins commentaires.

Vir monachus in mense julio
Egressus est è monasterio
C'est dom de la Bucaille.
Egressus est sine licentia
Pour aller voir dona Venissia
Et faire la ripaille, etc.

Cette coutume, comme toutes celles de même genre, qu'on vient de décrire, doivent certainement choquer, au premier abord, par leur inconvenance et leur grossièreté bizarre; mais ceux qui s'en scandaliseraient, ou prétendraient en faire un texte à imputations contre telle classe ou tel ordre de choses, doivent, avant tout, envisager ces usages dans leurs rapports avec les mœurs et les usages de leur époque. Tel est, en général, le point de vue où il faut se placer pour juger sainement, impartialement les hommes, les choses et les actes d'un autre âge. Ainsi s'expliquent, non seulement tant de coutumes bizarres, mais tant de péripéties sanglantes dont l'adoucissement de nos mœurs politiques et privées double aujourd'hui l'horreur pour qui les isole des faits contemporains. Privés de ces moyens d'investigation universelle et de communication rapide qui constituent la haute police, avec une administration entravée par l'exercice de tant d'immunités diverses, peu sûrs de tribunaux souvent hostiles, les gouvernemens n'étaient instruits des complots qu'au moment où le cours de la justice

eût été impuissant ou opposé à les prévenir. On demandait alors à la violence ce que les lois paralysées par mille entraves eussent refusé ou fait trop attendre : le poignard tranchait tous les nœuds politiques. Les meneurs de chaque parti, princes et sujets, orthodoxes ou dissidens, venaient tomber tour à tour dans des guet-apens effroyables, mais qui semblaient alors chose toute simple aux gens qui étaient de leur temps, et presque tout le monde était du sien. S'élever au-dessus des influences et des idées de son siècle, en effet, c'eût été le génie ; et ceux qui imputeraient à crime à des individus de ne pas s'être affranchis de ces influences, s'exposeraient à trouver trop de coupables, même parmi les contemporains

Les divertissemens, qui ont prêté matière à tant de creuses déclamations, jouissaient encore, ainsi que les mystères, d'une grande vogue, lorsqu'il leur surgit une redoutable concurrence. En possession de représenter certaines pièces à certaines époques, *les clercs de la bazoche* imaginèrent d'étendre leur cadre dramatique ; mais arrêtés par le privilége des *confrères de la Passion*, ils durent chercher des routes nouvelles à la scène qu'ils voulaient créer. Les *confrères* exploitant exclusivement les sujets religieux, ils demandèrent des inspirations à la satire, et prêchèrent la morale sous le voile d'une allégorie très diaphane en personnifiant les vices et les vertus ; celles-ci finissant toujours par triompher pour la plus grande édification des spectateurs, qui, soit dit en passant, n'en devinrent ni pires ni meilleurs. Telle fut l'origine des moralités qui diffèrent en cela des *mystères* qu'un grand nombre de leurs sujets implique réellement une « moralité. » C'est le mauvais riche puni par son avarice, c'est la *Villageoise qui aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur,* « faicte à la louange des honnêtes filles ; « c'est un empereur qui, ayant fait décapiter saint Valentin devant lui, pendant qu'il est à table, s'étrangle avec un os et est immédiatement emporté par le diable. Les *clercs* eurent d'abord un grand succès, par la raison toute simple que, des vertus qu'ils préconisaient, la charité n'était pas celle qu'ils se piquaient d'observer le mieux et parce qu'ils s'arrangeaient de manière que le public attachât des noms propres à leurs personnages allégoriques. Ce qui contribuait encore à leur succès, c'est que, auteurs et acteurs tout

à la fois, ils donnaient à leurs représentations une chaleur et un mordant que ne pouvaient offrir les jeux liturgiques des *confrères*. Dans le principe, ils ne jouaient que trois fois par an : 1° le jeudi après les Rois ; 2° à la plantation du *mai* dans la cour du Palais ; 3° à la *montre* ou calvacade, dans laquelle le roi de la bazoche passait ses sujets en revue. Ils représentaient également quelques scènes aux entrées des princes. Mais quand ils eurent inventé les *moralités*, ces représentations devinrent beaucoup plus fréquentes, sans qu'on puisse toutefois leur assigner des époques fixes. Bien qu'ils élevassent plus particulièrement leur théâtre aux halles, qui était le *forum* et le cirque de l'époque, ils n'avaient point d'endroit attitré ; et cet établissement si nomade donne à croire que leur mise en scène n'était ni bien étendue, ni bien compliquée. C'est ce dont ne se sont nullement occupés les Lacroix du Maine, les Duverdier, les Desfontaines, les Levacher de Charmois, les Beauchamp, les d'Aubignac, ni aucun des écrivains qui croyaient avoir écrit l'histoire du Théâtre-Français, quand ils avaient ressassé quelques généralités banales et copié quelques lambeaux des mystères et des moralités, qu'ils ne distinguent souvent pas même les uns des autres. Les frères Parfait eux-mêmes, dont on ne peut nier que l'ouvrage n'offre une critique et des investigations plus éclairées, gardent le même silence sur ces points si importans pour la connaissance de l'histoire dramatique : tombant ainsi par avance dans le malheureux système de ces historiens politiques du XVIIe siècle, qui trouvaient au-dessous de leur dignité de s'occuper des détails et des individualités, qui font cependant mieux juger une époque que le récit de dix batailles ou les protocoles de vingt congrès. Les écrivains qu'on vient de nommer ne donnent donc pas le moindre renseignement sur la représentation des *moralités*, et l'on n'en peut trouver dès lors que dans le texte même de ces ouvrages, en rapprochant et en comparant l'indication des jeux de scène. Ils se contentent de nous apprendre que les bazochiens causaient des scandales qui ne restaient pas impunis, puisque, à plusieurs reprises, et notamment le 14 août 1442, ils furent mis en prison pour huit jours *au pain et à l'eau*. Tantôt maltraités par des grands, qui ne voulaient pas qu'on les jouât, tantôt encouragés par d'autres puissances qui s'amusaient de leurs critiques,

ou les dirigeaient contre leurs ennemis, ils se maintinrent tant bien que mal jusqu'au règne de Louis XII, qui fut leur âge d'or. Loin de réprimer leur verve, ce prince leur donna pleine licence, « se plaignant, dit Bouchet, que personne ne lui vouloit dire la vérité, ce qui était cause qu'il ne pourroit savoir comment son royaume étoit gouverné. Il permit les théâtres libres. Il voulut que sur iceux on jouât et vitupérât librement les abus qui se commettoient tant en sa cour comme en son royaume. » Le *bon sire* poussa même la longanimité jusqu'à ne pas exiger qu'on l'épargnât lui-même; et pour donner une preuve positive de sa protection aux bazochiens, il leur permit d'établir, toutes les fois qu'ils voudraient, leur théâtre dans la salle de la *table de marbre*, au palais de justice, ce qui prouve encore que leur matériel ne devait pas être fort considérable. Quelques-unes de ces *moralités*, comme celle de l'*Homme pécheur*, étaient assez étendues, bien qu'elles le fussent beaucoup moins que les mystères; mais elles ne comprenaient en général que cinq, huit ou dix personnages, et l'action fort simple n'exigeait aucun changement de scène ou de décors. De ce nombre sont *le mauvais Riche et le ladre* (le lépreux), *le Caro, mundus et dœmonia, l'Enfant prodigue, le Dialogue d'un paysan et d'un tavernier.* Plusieurs catalogues classent aussi, parmi ces moralités, un *Sermon de la vie de saint Ognon* « et comment Nabuzarden, le maître queux (cuisinier), le fit *martyrer*, avec les miracles qu'il fait chaque jour. » Tout porte cependant à croire que cette pièce, bien que dialoguée comme le célbère *desbat de la chair et du poisson*, n'était autre qu'un petit poème du genre de *la Vie de saint Hareng, glorieux martyr;* morceau rare où, sous le voile d'une assimilation très hardie pour le xve siècle, on donne des détails culinaires assez curieux sur le parti qu'on tirait alors de ce poisson.

Entre Boulogne et l'Angleterre
Fut pris le corps de *Saint Hareng*
Qui souffrit plus que *Saint Laurent.*
A Dieppe son corps fut porté,
Puis il fut mis en la fumée,

Pendu en guise de larron,
Et depuis mangé *au cresson*,
Au vinaigre, à la moutardée,
Tant est gracieux et courtois
Qu'on le mange avec des pois,
Et les bonnes gens de village
En font souvent de bon potage.
C'est grand péché que Saint Hareng
Soit martyr aussi souvent.

En général, on peut donner comme type de ces compositions. la *Condamnation du banquet*, allégorie gastro-hygiénique, beaucoup mieux conduite que la plupart des pièces du même genre.

La scène s'ouvre par un pique-nique, où figurent *Bonne-Compagnie*, *Je-bois-à-vous*, *Souper*, *Passe-Temps*, *Friandise* et *Gourmandise.* Tous se mettent à table en annonçant les meilleures dispositions. « Moi, dit Gourmandise,

Je quiers le gras bœuf et les ris,
Chapons et poules bien nourris;
Car de la panse
Vient la danse.

Les convives commencent à fonctionner en conséquence; mais dans le moment où ils font le plus d'honneur au repas, des figures étranges se montrent à une des fenêtres de la salle à manger. Ce sont *Apoplexie*, *Paralysie*, *Épilepsie*, *Pleurésie*, *Colique*, *Esquinancie*, *Jaunisse* et *Gravelle;* ces personnages pathologiques épient les convives, prêts à leur faire porter la peine de leur intempérance. Souper, qui leur sert d'agent provocateur, leur donne le signal, et ils viennent fondre tout à coup sur les convives.

ÉPILEPSIE.

A eux! à eux!

PLEURÉSIE.

A l'assaut! à l'assaut!

BONNE-COMPAGNIE.

Alarme ! Quelles gens sont ceci ?

ESQUINANCIE.

Vous avez l'estomach trop chaud.

SOUPER.

Vous partirez de ma maison.

PASSÉ-TEMPS.

Ah ! l'hoste, faites-vous ainsi ?
Bien vois qu'il y a trahison.

Les maladies terminent ce colloque, en mettant en déroute les convives, qui en sont quittes toutefois pour des blessures, c'est-à-dire des indigestions, ce qui ne les empêche pas de s'exposer bientôt à de nouveaux dangers, en acceptant l'invitation de *Banquet*, qui compte bien les mieux traiter, c'est-à-dire les mieux punir que *Souper*.

Souper, dit-il, est assez décevable,
Mais ne sonnez mot toutefois;
Car je leur serai plus grévable (dangereux)
Qu'il n'a esté cent mille fois.

Banquet fait donc tout disposer; puis il va prier les désastreux convives de *Souper* qui font d'abord quelques difficultés.

BONNE-COMPAGNIE.

Ah ! Banquet, il y a manière;
Car Souper, à tous, sa cohorte
Nous a chassés de sa tannière,
A horions d'estrange sorte.

GOURMANDISE.

Sur ma foy, j'en suis presque morte.

BANQUET.

Vous avez esté trop avant.

FRIANDISE.

Il m'a fallu gagner la porte.

JE-BOIS-A-VOUS.

Et moy après.

PASSE-TEMPS.

Et moy devant.

Ils se remettent tous à table, et vers la fin du repas, *Banquet* appelle les maladies qui, après un *chamaillis*, mettent à mort *Je-bois-à-vous*, *Friandise* et *Gourmandise*. *Bonne-Compagnie* s'échappe, et vient porter ses plaintes à *dame-Expérience*, qui appelle *Sobriété*, *Clystère*, *Pilule*, *Saignée* et *Diète*, et leur ordonne d'aller arrêter Banquet et Souper. *Banquet* et *Souper* sont conduits en prison. Expérience tient conseil avec Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroès. On interroge les accusés, qui avouent leur crime, et Remède leur lit la sentence suivante :

Vu le procez de l'accusation,
Qu'on peut nommer, populaire action
Faict de pied ça, par *Bonne-Compagnie*,
Car elle touche au peuple, et sa mesgnie,
Vu l'hommicide accompli par envie
Ès personnes, premier de *Gourmandise*,
Et d'autres trois, qui ont perdu la vie,
Je-bois-à-vous, *Je pleige* et *Friandise*.
Conséquemment confession ouye,
Qu'a faict *Banquet*. sans quelconque torture,
D'avoir occis, apres chiere esjouie,
Les quatre morts, qui sont en pourriture,
Et du *Souper*, confessant sa bature,
Qu'il perpétra, sans en rien différer.

Partant disons, tout pour difinitive,
Et juste droict, sans repréhension :
Que le *Banquet*, pour sa faulte excessive,
En commettant cruelle occision,
Sera pendu à grant confusion,
Et estranglé, pour punir sa malice.
Nos gens feront ceste exécution.
Quand à Souper, qui n'est pas si coupable,
Nous luy ferons plus gracieusement,
Pour ce qu'il sert de trop de metz sur table,
Il le convient restraindre aulcunement :
Poignetz de plomb, pesans bien largement,
Au long du bas aura son pourpoint,
Et du disner, pris ordinairement,
De six heures il n'approchera point.

Cette pièce, faite « en l'honneur et excellence de Louis XIe, roi de France, », se trouve imprimée à la suite de la *Nef de santé* et du *Gouvernail du corps humain*, avec l'indication des lazzis ci-dessus mentionnés, mais sans aucun renseignement sur la disposition ou l'étendue de la scène.

Après la *Moralité de l'Homme pêcheur*, la plus longue qui ait été conservée, est celle de l'*Homme juste et l'Homme mondain;* elle ne contient pas moins de trente-six mille vers, et procède beaucoup des mystères sous ce rapport, comme sous celui de l'action. De même que dans le *Mystère de Sainte Barbe*, la *Terre* s'empare du corps de l'*Homme mondain*, pendant que les diables emportent son ame en enfer, où son bon ange, lui servant de cicérone, explique tous les objets qui s'offrent à elle.

L'ANGE.

En ceste montagne et hault roc,
    Pendus au croc
Abbé y a, et mõyne au froc,
Empereur, roi, duc, comte et pape
Bouteiller avecque son broc
    De joy à poc :

Laboureur aussy ô (a) son soc,
Cardinal, évesque ô sa chappe.
Nul d'eulx jamais de là n'eschappe,
Que ne les happe
Le dyable avec un ardent croc.
Mys ilz sont en obscure trappe
Puis fort les frappe.
Avec sa rappe
Au feu les mettant en un bloc

Ce voyage infernal, qui se passait en grande partie en récits et en énumérations, est calqué, comme tous ceux de la même époque, sur la vision du moine irlandais, qui prétendait avoir pénétré en enfer, par le fameux *trou de saint Pattrick*.

S'il arriva que les *moralistes* affectèrent souvent la forme ascétique des mystères, les *sotties*, qu'on fait géneralement remonter au règne de Charles VI, n'empruntèrent aux premières que leurs intentions satiriques. Exécutées par la société des *Enfans sans souci*, dont le chef, le *prince des sots*, leur avait donné son nom, elles avaient pour but de tourner la sottise en ridicule, en se prenant plus particulièrement à l'événement du jour : c'était le vaudeville du temps. La haute magistrature et le clergé y étaient souvent attaqués avec une grande violence, comme on le voit dans le jeu du *Prince des Sots* et de *Mère Sotte*, composé à l'instigation de Louis XII, à l'époque de ses démêlés avec Jules II, à l'occasion de la pragmatique. La *Mère Sotte* y paraissait la tiare en tête, vêtue d'habits pontificaux, et déclarait ses projets dans cette tirade, un peu plus hardie, eu égard à l'époque, que le fameux vers de Boileau. C'est l'Église qui parle :

Je *veux* trahir princes et rois,
Voire quelque chose qu'il en couste,
Et tenir somptueux arroys;
Me mirant à faire des rois.
Bref j'appette (désire) qn'on me redoute.
Le temporel veux acquerir
Et faire mon renom florir,
En brief vela mon entreprise.

Je me dis *Mère saincte Église*,
Je veux bien qu'un chacun le note ,
Je maoldis, anatémise,
Mais sous l'habit pour ma devise
Porte l'habit de Mère Sotte.
Dieu scay qu'on dit que je radotte
Et que suis folle en ma vieillesse,
Mais fais grumeler à ma porte
Mon fils le prince (Louis XII) en telle sorte
Qu'il diminue sa noblesse.

Une pièce qui traite du même sujet, la sottie du *Nouveau Monde*, où figure *Legat Bénéfice-Grand et Bénéfice-Petit*, fut aussi composée à l'occasion des démêlés de la pragmatique, comme l'indiquent ces quatre vers en forme d'épilogue:

Prince (Louis XII) qui mets; tous faits en excellence
Cette balance (justice pontificale) est pleine d'insolence,
D'un coup de lance, rends-la donc toute étique,
En remettant surtout la pragmatique.

Un autre pièce de Gringore, également dirigée contre la cour de Rome, porte le nom de la *Chasse du cerf des cerfs*, par allusion au titre de *servus servorum Dei*, que prennent les papes.

Une *sottie*, analysée par les frères Parfait et par tous ceux qui les ont servilement copiés, offre plusieurs indications précieuses sur la mise en scène de ce genre de pièces. *Abus*, le principal personnage, ou plutôt qui remplit le rôle confié aux coryphées des tragédies grecques, a séduit le Vieux-Monde, qui se plaint amèrement de voir chaque jour diminuer son pouvoir; il lui persuade que, pour se concilier les esprits, il n'est que le plaisir. Après l'avoir « endormi », il va frapper successivement à divers arbres, dont les écriteaux indiquent qu'ils servent chacun de demeure à quelque vice. Le premier est l'*arbre de la Dissolution;* il en sort un personnage travesti en homme d'église : c'est *Sot-Dissolu*, qui court tout le théâtre en criant comme un chasseur à l'oiseau :

Vole! vole! vole! vole!

ABUS.

Veezci (voici) gens de mos escolle.

SOT-DISSOLU.

Vole, vole, vole, vole.

ABUS.

Veezci gens de mon escolle;
Mais, ay-je point perdu mon temps ?

SOT-DISSOLU.

Ay! ha, ha, toi, toi; vole, vole ;
Robeurs (escrocs), chasseurs, joueurs, gourmens,
Et aultres gens pleins de tormens,
Seigneurs dissolutz, appostates,
Ivrognes, *Napleuz* (1), à grand haste,
Venez, car votre prince est né.

ABUS, s'adressant au public.

Mais puis, n'est-il pas guerdonné
Enfant de bonne maison?

SOT-DISSOLU.

Allons des cartes à foison,
Vin cler, et toute gourmandise.

Sot-Dissolu va embrasser Abus.

« Quoi donc ajoute-t-il en s'adressant à Abus, suis-je seul ici? — Oui, jusqu'à présent, répond ce dernier; mais de peur que tu ne t'ennuies, je vais te donner de la compagnie, » A ces mots, il frappe l'arbre suivant, et le second sot paraît.

SOT-GLORIEUX, habillé en homme de guerre.

A l'assault, à l'assault, à l'assault!
A cheval, sus en point, en armes.

ABUS.

O sang bieu! quel prieur pour les carmes !

(1) Attaqués du mal de Naples.

SOT-DISSOLU.

Quel huissier pour crier deffault!

SOT-GLORIEUX.

A l'assault, à l'assault, à l'assault!
A cheval, sus en point, en armes.
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros villains de village.

ABUS.

Diriez-vous pas à son visage
Qu'il est plaisante damoiselle?

« Maître Abus, dit Sot-Glorieux, resterons-nous en si petit nombre? — Ne vous fâchez point, répond Abus; je vais y pourvoir. » Aussitôt il frappe l'arbre de Corruption, et fait sortir Sot-Corrompu.

SOT-CORROMPU.

Procureurs, advocats! procureurs, advocats!

Abus touche l'arbre de Tromperie, et Sot-Trompeur sort, habillé en marchand; ensuite, ouvrant celui d'Ignorance, il donne la liberté au Sot-Ignorant.

Lorsque Sot-Ignorant aperçoit l'arbre de la Folie, il sent une extrême curiosité de voir ce qui peut y être renfermé; tous les autres sots, pressés d'une pareille envie, prient Abus de l'ouvrir. Abus, pour le satisfaire, frappe cet arbre, et en fait sortir Sotte-Folle, qui par ses mouvemens furieux, cause une peur horrible aux autres sots, et les fait repentir de leur curiosité.

« Rassurez-vous, leur dit Abus, elle n'est pas si méchante qu'elle vous le paraît, et si vous voulez lui parler avec douceur, vous verrez la personne du monde la plus complaisante. » Les sots suivent ce conseil, et Sotte-Folle, se radoucissant, leur fait mille caresses. Au bout de quelque temps, ils aperçoivent le Monde qui est endormi. « Quel est homme-là? demande Sotte-Folle. — C'est le vieux Monde, répond Abus. — Il faut

le tondre pour nous amuser, réplique Sotte-Folle. » Les sots ne tardent pas à exécuter ce qu'elle vient de décider; mais lorsqu'ils voient le Monde à nu, ils le trouvent si laid et si repoussant, qu'ils le chassent honteusement.

Ensuite le coryphée supplie l'assemplée de ne pas s'offenser des traits satiriques répandus dans cet ouvrage, qui, n'étant que généraux, n'ont pour but que de réformer les mœurs, et d'inspirer l'horreur du vice.

Seigneurs et dames de la ronde,
Si en rien nous avons forfaict,
Pardonnez-nous, car nul meffaict
Ne prétendons ne faiz ne diz.
A Dieu qui vous doint paradis
Deo gratias.

Ces arbres qui s'ouvraient, ces piliers élevés sur le théâtre, les jeux de scène indiqués dans cet ouvrage, prouvent que les *sotties* empruntaient quelquefois aux anciens mystères une machination peut-être un peu perfectionnée; mais ce n'était là qu'une exception, l'action de plus en plus simple de ces pièces ne pouvant pas admettre de grands développemens en ce genre. En même temps que cette action se simplifiait et se mondanisait, si l'on peut employer ce terme, elle devenait d'une telle immoralité, que la plupart des morceaux de ce répertoire ne pourraient se citer aujourd'hui sans faire hausser l'éventail aux moins chastes. Telle était la pièce où Doublette traduit devant le prince des sots son vieux mari, Raouellet *Ployart*, dont le nom indique les torts que lui reproche sa femme, pièce calquée sur la fameuse complainte du *Trop tard marié*, dont quelques strophes feront connaître l'incroyable licence de l'époque et du genre.

. . . .

Je me repens quand j'ai par tout regard,
Qu'ay consenti me marier si tard;
Par quoi je fais ceste complainte brève
Tard marié son ame et son corps grève.

Femmes, filles, laides et belles,
J'entretenois pour mon plaisir;
Les aucunes trouvois rebelles,
Autres faisaient à mon plaisir.
Cupido me venoit saisir;
Venus allumoit mon brandon,
Tel service, tel guerdon (récompense).

. . . .
J'ai mis trop long-temps à m'y mettre (en ménage),
Car son plaisir ne puis fournir (à ma femme),
Et suis content de lui promettre
Ce qu'à peine je puis tenir.

Ma femme montre son tettin
Pour au matin son déduit prendre
Et recevoir son piccotin;
Hélas! je n'y puis rien entendre.

Aucunes fois je me contrains (m'efforce)
De prendre naturel soulas (plaisir),
Mais soudain je me restreins,
Car je crains d'être trop tôt las
Ou de m'endormir sur le tas.

De ses yeux plaisans (elle) me regarde
En jettant un ris gracieux,
Puis d'un petit brocard me larde:
Cela me rend un peu joyeux;
Mais quant vient entre les linceux (draps)
Qu'on doit tenir la lance au poing,
Elle ploye ou fault (manque) au besoin.

Dans la pièce qu'on vient de citer, le mari, jaloux sans doute d'entrer en arrangement, emmène sa femme derrière la scène,

et une voisine qui les aperçoit résume la pièce par cet édifiant couplet :

Ils s'en sont allés là derrière,
Pensez, cheviller leur accord,
Afin qu'il en tienne plus fort;
C'est ainsi qu'il faut appaiser
Les femmes quand elles veulent noiser.

Dans une autre *sottie*, dont le manuscrit reproduit curieusement les costumes du temps, les enfans de la Folie, ayant chacun leur métier, appellent *la grand'mère Sotte;* celle-ci les conduit au *Monde*, qui les prend à son service; mais qui, en les employant, ne paraît jamais content de ce qu'ils ont fait. Les souliers que lui présente le *savetier* sont trop larges; le *couturier* lui fait des habits trop étroits ; le *prêtre* lui dit des messes trop courtes ou trop longues , etc. D'après cela on juge bien que le *Monde* est malade; on prend de son urine et on la porte à un médecin. Le médecin décide que le *Monde* a le cerveau dérangé, et il vient le visiter. Le *Monde* lui dit que ce qui lui trouble l'esprit, c'est la crainte de mourir dans un déluge de feu.—Comment, lui dit le médecin,

Ah ! te troubles-tu pour cela ?
Monde, et tu ne te troubles pas
De voir les larrons altrapars
Vendre et acheter bénéfices;
Les enfans, ès bras des nourrices,
Être abbés, évesques, prieurs,
Chevaucher très bien les deux sœurs,
Tuer les gens pour leur plaisir,
Jouer le leur, l'autrui saisir,
Donner aux flatteurs audience;
Faire la guerre à toute outrance;
Pour un rien, entre chrétiens, etc.

Le médecin est congédié ; le Monde se joint à la troupe de la Folie; et sitôt qu'il en a pris l'habit, il reprend sa gaieté.

Clément Marot, qui dans sa jeunesse figura parmi les *Enfans sans souci*, a composé pour eux une ballade qui, comme le

cry (annonce) d'une *sottie* représentée en 1511, appartient à l'histoire du genre.

LA TENEUR DU CRY.

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, sotz de chasteaux, de villages,
Sotz rassotez, sotz nyais, sotz subtils,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes âges,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz rétifz,
Vostre prince, sans nulles intervalles
Le mardy-gras jouera ses jeux aux halles.

Sottes dames et sottes damoiselles
Sottes vieilles, sottes jeunes et nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides et belles,
Sottes frisques, sottes doulces et rebelles,
Sottes qui veulent avoir leu picotin,
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, masgres, grosses et palles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Sotz yvrognes, aymant les bons loppins,
Sotz qui ayment jeux, tavernes et esbatz,
Tous sotz jaloux, sotz *gardant les patins*,
Sotz qui faictes aux dames les choux gras,
Admenez-y sotz lavez et sotz salles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Mère Sotte s'émond toutes ses sottes;
N'y fallez pas y venir bigottes,
Car en secret faictes de bonnes chières,
Sottes gayes, délicates, mignottes,
Sottes qui estes aux hommes familières,
Monstrez-vous moult doulces et cordiales,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.
Faict et donné buvant à pleins potz,
Par le prince des sotz et ses suppotz.

Les *farces*, jouées concurremment avec les *sotties*, par les *Enfans sans souci,* finirent par les exclure, en se rapprochant successivement de nos comédies modernes, sous le rapport du sujet et de la conduite de l'action. On en peut juger par la *farce de Patelin,* à la quelle Brueys et Palaprat n'ont eu, sauf le vieux style, que peu de choses à changer pour la remettre à la scène, où on la voit toujours avec plaisir. La grande réputation de cette farce pénétra jusque chez les étrangers, à l'usage desquels Alexandre Connibert en donna une traduction en vers latins, qui fut imprimée à Paris en 1543, par Simon de Colines, « pour François Étienne, sous le titre suivant: *Patelinus, nova comœdia, alias Veterator, è vulgari in latinam traducta per Alexandrum Connibertum, legum doctorem, et nuper quàm diligentissime recognita: ut conferenti cum vetere exemplari planè nova, latinis auribus gratior videatur.* »

Ce qui dans les derniers temps distinguait surtout les *farces* des *sotties,* c'est qu'elles n'avaient qu'un acte, les auteurs s'étant enfin conformés aux conseils des critiques de l'époque. « Or, dit Duverdier, dans sa *Bibliothèque française,* n'a farce qu'un acte de comédie; et la plus courte est estimée la meilleure, afin d'éviter l'ennui qn'une prolixité et longueur apporteraient aux spectateurs.

Il y avait des *farces joyeuses,* histrioniques, fabuleuses, enfarinées (1), morales, récréatives, facétieuses, badines, françaises.

Au commencement du XVIII[e] siècle, on donnait encore le nom de *farces* à des épilogues qui formaient le dénouement des pièces comiques. Une de ces pièces, le *Riche pauvre,* conservée dans la collection de M. d'Argenson, offre des détails très plaisans, et l'on y trouve entre autre un magistrat de village, M. Abcédarius, dont le caractère a quelque analogie avec le *dominus* Simpson de *Guy Mannering.* Cette pièce (très rare), imprimée à Valenciennes, comportait un grand développement de machines, dans le divertissement. On y voyait le *Temps*, dans un char tiré par deux cerfs *naturels;* les murailles s'y re-

(1) Les acteurs qui jouaient les farces se frottaient quelquefois le visage de farine.

levaient au son de la lyre d'Amphion. Enfin, neuf pierres précieuses se détachaient des rochers pour former une couronne ducale sur le cercle de l'éternité; c'étaient

DIAMANS

Rubis,	Saphir,
Émeraude,	Topase,
Améthyste,	Chrysalide,
Turquoise,	Agathe.

Lorsqu'en 1548, le parlement eut défendu de mêler les cerémonies du rite catholique aux représentations scéniques, les confrères de la passion, bornés aux sujets profanes, mais jaloux de ne point déroger, cédèrent leurs priviléges à une société qui entreprit de donner exclusivement des *farces*. On construisit, à cet effet, rue Mauconseil, un théâtre dont la disposition et le matériel suffisaient au peu de développement des sujets du répertoire. La scène, formée comme aujourd'hui, d'un plancher continu, n'avait point de coulisses; trois morceaux de tapisserie, dont deux tendues latéralement et la troisième dans le fond, décoraient et déterminaient l'espace occupé par les acteurs. Les pièces de Jodelle ne furent pas mieux traitées. La mécanique ne fit rien de plus pour le théâtre, jusqu'à Corneille, dont le *Cid* fut d'abord représenté avec ce simple appareil; et le père de la tragédie eut cela de commun avec ce Lopez de Rueda, qui créa en Espagne le théâtre populaire. D'après un prologue de Cervantes, tout l'attirail d'un *maestro de hucer comedias* (maître en fait de comédies) s'enfermait alors dans un sac; c'étaient trois ou quatre vestes de peau blanche garnies de cuir doré, autant de barbes, de perruques et de hauts-de-chausses, le tout pouvait tenir sur le *dos d'une araignée.* « Il n'y avait pas alors de machines et de décorations, ni combat de Mores et chrétiens, à pied ou à cheval. Il n'y avait point de figures qui semblassent sortir de la terre, par le plancher du théâtre, et moins encore des nuages ou des ames. Le théâtre se composait de quatre planches portées par quatre bancs en carré, qui les élevaient à quatre palmes de terre. Tout le décor était une vieille converture tirée par deux cordes d'un bout à l'autre, pour faire ce qu'on appelle le *vestiaire* et derrière laquelle se

tenaient les musiciens, qui chantaient, sans guitare, quelque ancienne *romance.* »

En 1561, la cour d'Espagne, qui avait jusque-là voyagé d'une capitale de province à l'autre, se fixa tout-à-fait à Madrid. Cette circonstance fut favorable à l'art dramatique, en fixant aussi le théâtre. Des documens authentiques attestent qu'un an après la mort de Lopez de Rueda, il y avait à Madrid des salles de spectacles (corrales de comedias). On comptait alors, tant dans la capitale que dans les provinces, plusieurs troupes d'acteurs qui se distinguaient entre elles par des noms bizarres. Peu de temps après, Juan de Malara, célèbre professeur d'humanités, plus connu sous le nom de commentateur grec (commentador griego), fit jouer à Salamanque un drame en vers, intituté *Locusta*, qu'il avait d'abord écrit en latin. Puis vint un auteur de Tolède, nommé Navarro, lequel fut appelé l'inventeur des théâtres, pour avoir apporté quelque pompe à la représentation. (Viardot.)

« Il changea, dit Cervantes, le sac des habits en coffres et malles; et mit en avant la musique, jusque-là cachée derrière la couverture; il ôta les barbes postiches aux acteurs dont le rôle ne la requérait pas; il inventa les machines, les nuages, les tonnerres et les éclairs, les défis et les batailles. » Un certain Cosme d'Oviedo imagina, dans le même temps, les affiches. Cervantes lui-même, qui pressentait combien la pompe théâtrale devait prêter au drame de grandeur et d'éclat, s'était efforcé d'ajouter à son ouvrage toutes les ressources dont la scène disposait de son temps, et les recommandations imprimées avec le texte de la pièce, prouvent en quelle enfance était encore l'art de la scène. « Pour imiter le tonnerre, dit-il quelque part, on roulera des pierres dans un tonneau. »

En France, à cette phase du XVIe siècle, époque essentielle de la transition, on n'en était plus aux solennités mystiques et princières des divertissemens du moyen-âge, et l'on n'en était pas encore à la pompe intelligente et fastueuse des fêtes du grand règne. Ce fut alors seulement que l'art du machiniste décorateur prit un essor prodigieux, et il eut cela de commun avec la poésie dramatique, qu'il sembla tout d'abord atteindre ses limites. On a vu qu'en Espagne, Cervantes avait assisté, dans sa jeunesse, à des essais barbares avant d'applaudir Lopez de

Vega. S'il fût mort quelques années plus tard, il eût pu admirer les chefs-d'œuvre de Calderon. En Angleterre, *Romeo et Juliette* suivit presque immédiatement les ébauches de Gurton. En Allemagne, la palme est restée aux dramaturges qui ont ouvert la carrière. En France, enfin, où une révolution presque aussi soudaine transporta l'art, des tréteaux des farces, au théâtre immortalisé par Corneille et Molière, nos machinistes modernes sont restés évidemment en arrière des progrès généraux de la mécanique, et l'on pourrait leur dire encore, comme l'auteur du *Devin du village*, un jour qu'on lui proposait de visiter le matériel de la scène de l'Opéra : « A quoi bon? pour voir de grandes causes qui ne produisent que de petits effets ! »

ÉMILE MORICE.

AU GÉNÉRAL ALLARD [1].

Quand cet homme éternel que toujours on nous cite,
Ce grand mort qui, pour nous, sans cesse ressuscite,
Lorsque Napoléon, par Dieu même applaudi,
Conduisait au Jourdain les soldats de Lodi;
Lorsqu'au pied du Thabor, dans sa gloire première,
Il empruntait au Christ son bandeau de lumière,
Et que sous la faveur du destin souriant,
Détourné de l'Europe, il rêvait l'Orient,
Le grand homme savait combien il était riche
Ce paradis terrestre où tant d'or est en friche,
Et tout ce qu'une main peut tirer de trésors
De ce fécond pays, ce pays d'où tu sors.
Du pied de Saint-Jean d'Acre, à la tour si fatale,
Il se dressait pour voir la zone orientale;
Le sort du monde est là, disait-il, et sa main
Des nouveaux champs promis désignait le chemin.
Le héros se livrait à ces grandes images;
La nuit il croyait voir l'étoile des trois mages,
Qui, se levant pour lui sur le pôle vermeil,
L'invitait à se rendre au berceau du soleil.
Après soixante assauts, la fortune inconstante,
Hélas! lui conseilla de replier sa tente,
Et de s'en revenir par les mêmes déserts,
Abandonnant son rêve envolé dans les airs;

(1) Ces vers ont été lus par M. Méry, dans une soirée chez M. le duc de Choiseul, au Louvre. Au nombre des personnes invitées se trouvaient le général Allard, et M. Porphyre Jacquemont, frère du voyageur, mort dans l'Inde.

Comme un rayon qu'éteint le crêpe de l'orage,
Ou comme le tableau du magique mirage,
Tout brilant de palmiers, d'eaux-vives, de gazon,
Et qui, le soir venu, s'efface à l'horizon,
Dans ce rêve brûlant qui dévorait sa tête
Il avait bien compris, ce conquérant poète,
Que l'Europe vieillit, tant nous avons creusé
De sillons abondans sur un terrain usé !
Que l'Occident partout se crevasse de rides,
Que nos étés sont froids, et nos landes arides,
Et qu'il nous faut, peut-être, après des jours trop longs
Alterner la semence et changer de sillons :
Alors, il convoitait cette mine féconde,
Ce jardin qui s'étend de Surate à Golconde,
D'Alep à Bassora, ce jardin de palmiers
Où vivaient les pasteurs dans les âges premiers.
Là tout nom prononcé, soit de ville ou d'empire,
En sons mélodieux sur notre lèvre expire;
Là, tout est jeune encor, le sol n'a pas vieilli,
Le fruit semble renaître au jour qu'on l'a cueilli;
La terre offre aux passans, sous une nappe verte,
Sa table de festin, incessamment ouverte.
Oh ! sans doute, il voulait le grand homme naissant,
Déposer au désert son glaive teint de sang,
Et Moïse nouveau de la France accourue,
Sillonner l'Orient du soc de sa charrue;
Les hommes l'auraient vu, dans son élan si prompt,
Courir avec ses fils, la double flamme au front,
Vers les jardins promis, puis avec eux descendre
Ces fleuves, où jadis s'abreuvait Alexandre,
Fécondant tout d'un cri de sa puissante voix,
Réveillant sous ses pieds les choses d'autrefois;
Des peuples de l'Indus recevant les messages,
Fondant d'augustes lois sur le livre des sages,
Et, digne associé du soleil, de ses mains
Semant l'arbre et la fleur sur les poudreux chemins.
Ce ne fut donc qu'un rêve ! et pourtant sa pensée
Survit encore aux lieux où son front l'a laissée.

Ainsi, lorsqu'Alexandre, en ces climats ardens,
Expira vieux de gloire, hélas ! et jeune d'ans,
Ceux qui l'avaient suivi sur le chemin du monde,
Et qui savaient comment on détruit et l'on fonde,
Reprirent leur épée, et de son nom couverts
S'assignèrent entre eux leur part de l'univers.
Nos soldats de l'Empire, après vingt ans de course
Des feux de la Torride aux glacières de l'Ourse,
Quand Napoléon mort eut brûlé leurs drapeaux,
N'auraient pu, sans mourir, accepter le repos:
Lorsqu'aux pieds du soldat la flamme est allumée,
Lorsqu'il a trop vécu dans le bruit d'une armée,
Peut-il, la paix venue, indolent citadin,
S'asseoir, comme un oisif, sous l'arbre d'un jardin?
Et toi, noble guerrier, qui nous viens de Lahore,
Resplendissant des feux du berceau de l'aurore,
L'instinct qui te guida vers ces lieux séduisans
Te venait du héros que tu servis quinze ans.
Tu fus un des rayons, qu'en s'éteignant sous l'onde,
Le soleil de l'empire avait légués au monde,
Un de ces voyageurs, glorieux pélerins,
Qui, le bâton au poing, et la cienture aux reins,
S'en allèrent parler des gloires de l'Empire
Jusqu'aux lointains climats où l'univers expire;
Pareils aux douze Hébreux, qui, la croix à la main,
Racontaient le Christ mort à l'univers romain.
Combien de fois, dis-nous, sous le palmier des veilles
Sous le ciel d'Orient, la zone des merveilles,
Dans un Louvre indien nonchalamment assis,
N'as-tu pas répété d'héroïques récits,
L'histoire fabuleuse, étonnante de gloire,
Sur le Nil commencée et finie à la Loire?
Aussi le sage roi des pays du soleil,
Comme un fils de l'Indus t'admit à son conseil:
Il t'a fait son Émir; il te ceignit l'épée
Que le riche Damas dans ses eaux a trempée.
Lui-même il t'a vêtu de ces pompeux habits
Où l'Inde généreuse a versé les rubis.

Puis, tu nous apparais comme un de ces génies
Qui venaient adoucir les sombres insomnies,
Et dans un palais d'or, séjour des longs ennuis,
D'un sultan ombrageux enchantaient mille nuits.
Il semble, en t'écoutant parler de bayadères,
De longue caravane avec ses dromadaires,
De ces rois indiens qui marchent triomphans,
Assis en palanquin au dos des éléphans;
Il semble que l'on rêve; il semble qu'on traverse
Quelque brûlant désert de l'Inde ou de la Perse,
Et que sous les palmiers aux sonores rameaux
Près du puits où se tend le long cou des chameaux,
Nous, pélerins assis, dans le calme des veilles,
Nous écoutons ta voix qui nous dit des merveilles.
Oh! parle-nous encor, parle jusqu'au matin;
Rien n'est brillant aux yeux comme un pays lointain;
Parle-nous des pays que le soleil admire,
Parle-nous du beau lac qui baigne Cachemire,
De l'Océan de l'Inde où le doux flot dormant
Fait luire le rocher ainsi qu'un diamant,
Où la rive est en fleurs, où le vaisseau déferle
Sur un lit de corail, sur un écueil de perle;
Des jardins où le vent fait trembler, amolli,
L'éventail de palmiers qui flotte sur Delhi,
Et reçois nos adieux! Que le vent te seconde
Sur l'océan qui mène aux rives de Golconde!
Va, parle encor de nous à ces peuples lointains;
Convive oriental de nos joyeux festins,
Porte au roi qui t'attend nos paroles amies;
Que la mer ait pour toi des vagues endormies.
Oui, c'est toi, qui dans l'Inde a versé de ton sein
Une grande pensée, un glorieux dessein;
Nous le savions déjà : bien avant ta venue
Ta gloire nous fut chère et nous était connue;
Un jeune voyageur, un autre conquérant
Qui parlait de la France à l'Indien errant,
Jacquemont nous a dit combien elle t'honore
L'hospitalière main que lui tendit Lahore;

C'est toi qui lui doras son voyage si beau ;
Et ta palme indienne ombrage son tombeau.
Par toi, les trois couleurs, que nous avons reprises,
Ont flotté sur l'Hidaspe, au souffle de ses brises ;
Des prodiges encor doivent être accomplis
Sous ce drapeau qui tient le bonheur dans ses plis ;
Au souffle de ce roi, qui commande aux cinq fleuves,
S'éteindront les bûchers où se brûlent les veuves,
Et déjà, nous dis-tu, son sceptre paternel
De la peine de mort absout le criminel ;
Quel beau triomphe! ainsi crois-en notre espérance,
Le ciel vous donnera, comme il donne à la France,
L'industrie aux cités, l'abondance aux bazars,
Et l'accord fraternel de la paix et des arts.

MÉRY.

LES VIEILLES LETTRES.

Vous est-il arrivé quelquefois de vous asseoir au coin de votre feu, à la campagne, le grillon criant au loin dans la cheminée, le vent psalmodiant sa cantilène de mort dans les fentes des boiseries, une goutte de pluie battant de sa flaque irrégulière le vitrage de votre chambre, et le ciel gris se couvrant par degrés de nuages sombres, jusqu'à ce que vous regardiez votre montre, tout inquiet de savoir s'il est midi ou minuit, jour ou ténèbres, matin ou crépuscule? Supposez que la chamsoit isolée; que le frère cadet soit à la chasse, suivi de son chien à jambes torses *bas rouge;* que le vieux père s'ennuie du plus profond de son cœur en siégeant, votant, bâillant, jugeant, amendant et pestant à la chambre des députés; enfin, admettez un de ces grands momens de solitude où il se fait autour de nous un silence et un vide profond, où le monde nous permet de nous regarder nous-mêmes et de savoir qui nous sommes, où nous profitons de ce rare et bizarre intervalle de paix pour faire le triste inventaire de notre vie, et descendre en tremblant dans la caverne dont parle Bâcon :

— *L'ame de l'homme.* —

L'heure où je vous place, qui a sonné pour vous, comme pour moi, comme pour tous, est triste et solennelle. Vous n'auriez que joie dans votre famille, dans votre pensée, dans votre avenir ; le silence et la solitude sont deux puissances graves ; elles mettent en regard l'homme physique et l'homme intellectuel ; elles soumettent l'un à l'autre ; elles asservissent la force brutale qui nous appartient à la force divine qui est en nous. Elles assiégent l'intelligence sur son trône, d'où elle juge sévèrement et durement son pauvre vassal, le corps. Elles arrachent

l'homme à toutes les influences extérieures, le contraignent à se poser arbitre de ses passions, critique de ses sottises et bourreau de ses fautes passées. Il est vrai que plusieurs heureux échappent à ce supplice : les ames qui ne portent rien et les esprits qui oublient de penser. Dieu, dans sa clémence, a fait beaucoup de ces ames choisies et de ces esprits d'élite.

Ces plates et heureuses ames et ces adorables esprits peuvent très bien se dispenser de lire les pages suivantes. Ils seront beaucoup mieux occupés ailleurs. Je leur conseille la fabrication d'un drame ou d'un vaudeville, sur le patron des six cent mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf de l'année dernière.

Le peu que j'ai à dire est d'une si naïve simplicité, que je ne sais vraiment à quel saint de rhétorique ancienne et moderne, me vouer pour ne pas être maudit du peu bienveillant lecteur. Je ne sais non plus comment un esprit oxidé et suroxidé par les travers du temps actuel acceptera cette simplicité sans effort ?

Mais vous autres, qui estimez peu la rhétorique ; vous dont je rétrécis volontairement le cercle, lecteurs, les seuls que je veux, vous qui sentez et pensez à l'unisson de votre ami, dites, ne vous est-il pas arrivé, dans une des heures solitaires, où nous nous parlons à nous-mêmes, où nous nous grondons nous-mêmes, où l'ame fait de sourds reproches à l'esprit, où l'esprit se révolte et plaide à huis-clos contre l'ame ; ne vous est-il pas arrivé, dans ce silence et cette solennité presque lugubres, d'avoir la même fantaisie que moi, d'avoir quelque vieux tiroir oublié, quelque malle privée de la moitié de ses clous, quelque portefeuille de cuir jadis noir et qui aura bruni et rougi dans un coin du secrétaire en marqueterie que vous a légué votre aïeul ? Avec quel sentiment de terreur, dites-moi, aurez-vous éparpillé sur la table, en face du feu qui pétillait, pendant que la pluie tombait au dehors, les vieilles lettres, contenues dans ce réceptacle de vos antiquités personnelles, de vos péchés antérieurs ?

Ce sentiment, doux et funèbre, naturel et étrange, dont je vous parle, l'avez-vous éprouvé en feuilletant vos vieilles lettres ?

Les voilà donc, ces pauvres lettres! Combien d'entre elles ont été reçues avec émotion, avec bonheur, avec angoisses! Il y a des larmes sur celle-ci, larmes séchées qui n'ont plus de source dans mon cœur. Quelle est cette écriture? Celle d'un des mille rivaux qui traversent notre sphère et qui nous disent en bourdonnant autour de nous: *Je suis votre ami;* puis ils passent, oublient et bourdonnent toujours. Quand je recevais cette autre lettre, dont la petite écriture est si tremblée, le sang circulait plus vite dans mes veines, et mon front se serrait d'un bandeau de fer, et mes yeux s'obscurcissaient sous les larmes. Il y a maintenant plus que des océans entre moi et celle qui l'a tracée. Elle est vieille et obscure, ainsi que sa jeune et douce fille que j'ai vue si brillante et si adorée, et qui végète, plus morte que vivante, dans un petit village du Languedoc, avec six enfans et un honorable ministre protestant, son mari.

Les vieilles lettres sont les jalons qui marquent toutes les phases, tous les cantonnemens, toutes les stations de notre vie.

Quand je recevais cette vieille lettre, j'aurais voulu être officier, c'était mon ambition; quand je recevais cette autre vieille lettre, je n'aspirais pas à un plus noble sort, à un plus sublime degré de réputation littéraire et de crédit sur la place intellectuelle, que de faire accepter au libraire Ladvocat, alors tout-puissant, ma traduction de *la Fiancée d'Abydos*, poème de Byron, qui venait de paraître à Londres. J'aurais été heureux en face de la littérature impériale, pendant que la tragédie d'*Omasis* brillait comme la lune dans son plein, pendant que *Misanthropie et Repentir* épuisait la sève lacrymale de tous les yeux bourgeois; j'aurais été heureux de faire savoir au monde qu'on pouvait écrire énergiquement, puissamment, avec une verve concentrée, et un éclat de diction qui faisait pâlir nos académiciens de tous les ordres. Hélas! je ne trouvai pas d'éditeur. J'avais vingt ans. Les superbes réponses de mes éditeurs espérés, sont là, gisantes parmi mes vieilles lettres, — ainsi que ma traduction de *la Fiancée d'Abydos !*

O vieilles lettres! le bon Pasquier n'avait-il pas raison de dire :

Combien de changemens, depuis que je suis au monde!
Qui n'est qu'ung poinct de tems?

Voilà ce que j'apprends de vous, oh! mes vieilles lettres! mes vieilles lettres! feuilles absurdes, farrago oublié! comptes et écrits indéchiffrables : l'amour ici, la haine là-bas, souvent la folie, de temps en temps de bonnes pensées, et toujours remords, repentir et douleur pour le vice comme pour la vertu; car le sort s'amuse à punir le bien quand il a oublié de punir le mal, et il nous châtie de nos qualités éparses comme de nos nombreuses sottises! Oh! mes vieilles lettres! cadavres d'amours et d'amitiés! croyances fragiles, illusions détruites, rayons d'esprit qui se sont évanouis dans le calice de la vie active et réelle!

Les vieilles lettres sont un grand dossier contre le genre humain! Qui pourrait relire les lettres autrefois écrites par lui-même, sans y retrouver les traces désolantes d'une naïveté perdue, d'une bonté effacée, d'une confiance éteinte, d'une bienveillance évanouie, d'une espérance dans les hommes et Dieu, espérance que le temps et le monde ont transformée en amertume!

Qu'il est triste et bizarre de revoir aussi confondues les ruines de sa vie, tous ces cadavres de nos champs de bataille et tous ces informes débris de nos passions les plus chères. Cette année, j'étais fat, et cet autre, érudit; voici trois mois de folie musicale, et six ans de folie amoureuse; un hiver d'ardente passion pour Goethe et Frédéric Richter, autrement dit Jean-Paul, le plus Allemand des Allemands. Voici des douleurs et des joies, des espérances et des déceptions; des romans qui tous commencent si bien, qui tous finissent si mal! hélas!

On voit se développer dans les vieilles lettres, non-seulement les vieux amis et les vieilles amitiés, mais les vieux ennemis et les vieilles inimitiés. On les voit sourdre, poindre, grossir, se cacher, se voiler, se replier, reparaître, attendre le moment favorable, se dérober sous l'*humble serviteur*, se draper sous le *dévouement* de la signature, quelquefois chercher un refuge dans la brusquerie ou l'exigence du texte, dans une querelle d'Allemand ou une taquinerie à propos de bottes. Puis quand l'heure est venue, que l'ennemi de vieille date est embusqué depuis longtemps, vous croit battu du sort, oublié des uns, attaqué par les autres, qu'il aperçoit bien à découvert tous les

défauts de votre cuirasse, oh! alors il se montre; sa lettre est insolente; la troisième personne du verbe vous y insulte hautement; la négative et le refus vous battent en brèche. Quelquefois (ce qui est plus habile), l'ennemi prend l'offensive. Vous êtes accablé, étonné, étourdi, de la multitude de ses griefs; vous lui avez fait ceci et cela, et encore cela; vous ne l'avez pas salué, tel jour, au foyer de l'Opéra; vous avez négligé de lui renvoyer ce qu'il désirait; vous êtes un monstre; vous avez payé d'ingratitude cette tendre et profonde amitié; il rompt malgré lui, il vous déclare la guerre: en effet, vous êtes pauvre, il est riche; que faire d'un ami pauvre?

Oh! les vieilles lettres! les vieilles lettres! Je vous le répète, toutes les leçons de la vie sont là!

Quand mon parent le grand seigneur constitutionnel était second clerc d'huissier, il m'écrivait avec une tendresse si délicate, si épanouie, que jamais ses vieilles lettres ne sortiront ni de mon bureau ni de ma pensée.

Mais je le répète, que faire d'un parent pauvre, quand on n'est plus clerc d'huissier? Mon parent le grand seigneur constitutionnel ne m'écrit plus du tout. Il pense à ce sujet comme Charles Lamb:

Écoutez ce que dit Charles Lamb:

« Oh! la triste et la redoutable chose qu'un parent pauvre! avec quelle impertinente sympathie il s'approche de vous! N'avez-vous pas tremblé toutes les fois que vous avez fait la malheureuse découverte d'un nouveau parent pauvre qui n'existait pas encore pour vous? comme vous maudissez la nature qui s'est cependant mise en frais pour augmenter votre famille!

« Le parent pauvre d'ancienne date vous persécute avec l'acharnement d'une conscience bourrelée; c'est le ver rongeur qui s'attache au fruit de votre propriété; c'est le lierre parasite qui dévore la substance du chêne; c'est une ombre triste et funèbre qui s'étend et se prolonge dans la carrière lumineuse de votre fortune. Un parent pauvre vous rappelle que vous l'avez été ou que vous pouvez le devenir. Mortification permanente! humiliation dont vous ne pouvez vous défaire! tache sur votre écusson! impôt perpétuel sur votre orgueil blessé, souvent sur votre bourse épuisée! j'aurais vainement recours à toutes les similitudes de la rhétorique et de la poésie, elles ne

m'offriraient rien qui donnât une idée exacte de l'horreur qu'inspire un parent pauvre. Imaginez une telle demande au milieu d'un festin joyeux et splendide; le pauvre Mordekai à la porte du riche; Lazare à votre porte; un loup affamé qui vous barre le passage; un dîner réchauffé; la grêle au milieu de la moisson; enfin tout ce qui met à l'épreuve l'irritabilité humaine; tout ce qui achève notre éducation par la patience, la plus triste et la plus nécessaire des vertus.

« Écoutez, on frappe à la porte; on sonne: pourquoi frémissez-vous? Vous avez reconnu le coup de sonnette du visiteur... c'est la main du parent pauvre. Votre cœur vous le dit: il frappe à la fois familièrement et respectueusement. Il sent qu'il a des droits à être bien reçu, et qu'il serait absurde et impertinent de les faire valoir. Il a des prétentions rentrées, un orgueil souffrant, un sourire triste et embarrassé. C'est le parent pauvre! fuyez-le comme on fuit la peste! »

Ainsi parle le bon *Lamb*, le roi des écrivains qui pensent, qui pleurent et qui rient.

Charles Lamb aurait dû écrire les pages que je griffonne de mon mieux sur les vieilles lettres; Charles Lamb, le plus original des écrivains de l'Angleterre moderne; qui n'a pas un seul frère, pas un seul cousin-germain en France, dans ce beau pays où tout, vertu et vice, est de parade et de théâtre; Charles Lamb, l'esprit le plus sensible et le cœur le plus subtil qui ait oncques transformé en articles de journaux et de revues, et en phrases monnayées, les battemens de son cœur et la circulation de ses veines. Il a écrit des pages enchanteresses sur la *Vieille Porcelaine*, et je les ai traduites, sans me soucier des cris de mes amis, qui me trouvaient bien plat et bien impudent d'oser traduire, et m'avilir ainsi, dans un siècle où tout le monde invente.

Salut, génies créateurs!

Vous avez créé la tragédie espagnole, qui existait en 1600, sous Lope de Vega.

Vous avez créé le roman psychologique, lequel existait fort proprement, en la même année 1600, quand votre très humble serviteur, Miguel Cervantes Saavedra écrivait l'histoire de l'*Ame Quixotienne*, et celle de l'*Ane Sanchovien*.

Vous avez créé les mémoires biographiques et esthétiques,

lesquels vivaient très vertement sous la plume de messire Hiéronime Cardan, vers le milieu du XVIe siècle.

Et vous avez créé le drame historique, rudement ébauché jadis par ce troubadour du XIIe siècle, qui fit les annales de Jehanne d'Arc, coupées par scènes. *William Shakspeare* et le susdit *Miguel Cervantes* ont assez passablement historié le drame; mais ce sont de pauvres gens sans génie, et vous êtes les inventeurs!

O mes maîtres!

Vous avez créé tout ce que vous avez gâté.

Revenons aux vieilles lettres et à leurs multiples enseignemens. Que je fus vertement tancé en l'an 1816, lorsque le romantisme, pauvre petit géant, bégayant à peine, levait modestement une faible petite tête innocente et royaliste; que je fus vertement tancé, lorsque, faisant mes premières armes littéraires, et croyant travailler pour un journal éminemment libre, journal d'oppposition et d'indépendance, j'osai louer Mme de Staël, et annoncer (dans *la Renommée*) une rénovation littéraire. Personne n'y pensait encore. Je me le rappelle bien. Mon pauvre article commençait par ces paroles emphatiques; on est toujours emphatique à ses débuts:

Le siècle change de peau comme le serpent. La société se renouvelle et la littérature sera renouvelée....

Je le prouvais, ou je croyais le prouver.

Tonnerres et éclairs! foudres et orages! J'aurais mieux fait de nier Dieu que de nier l'immortalité de la littérature alors régnante. Voici la lettre que je reçus le lendemain du jour où mon naïf article avait paru:

MONSIEUR,

« Je regrette d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Vous ne pouvez continuer d'être collaborateur de la *Renommée*. Ce journal, dont les opinions politiques sont très en avant du siècle, se doit à lui-même de guider sûrement l'opinion dans les voies littéraires, comme dans les voies d'amélioration sociale. Plusieurs membres de l'Académie française (section de l'Institut) font partie de la collaboration du journal. Ils ont été, je dois

vous le dire, blessés du ton de hardiesse néologique et du romantisme qui respiraient dans votre article sur le *Mouvement intellectuel de l'Europe*, et dans votre *Revue critique* des ouvrages de Mme de Staël. Vous annoncez tout simplement une rénovation littéraire, et vous prêchez les doctrines de l'Allemand Schlegel et de sa pupille, deux personnages barbares, qui nous ont fait rire, il y a quelques années, en préférant Shakspeare à Molière. Vous parlez aussi très lestement de la stérilité du génie actuel, et en général de la littérature de l'empire. qui s'honore cependant des noms de Millevoie, Esmenard, Aignan, etc., que vous oubliez si injustement. Les rédacteurs du journal auquel votre talent prêtait son secours sont décidés à maintenir de toutes leurs forces la pureté du goût, et l'inviolable sainteté des doctrines françaises.

« J'ai l'honneur, etc., etc., etc. »

Les mille bévues d'une vie étourdie et artiste se retrouvent dans les vieilles lettres. Ce sont les ornières où notre fragile char a versé: voici encore la marque des roues, et quelques débris de pièces d'or et d'argent qui restent mêlés à la boue du chemin. Ce brinborion de papier jaune me rappelle le temps où M. V...... *pediculosus dictator*, aujourd'hui millionnaire, m'écrivait:

« MON CHER AMI,

« Prêtez-moi votre secours pour mes *pilules* qui se vendent chez ***. Un petit mot de vous dans votre journal me fera un bien infini. »

Précieux petit morceaux de papier jaune, va! griffonné de la main de l'homme qui représente le mieux son siècle, de l'homme-annonces, de l'homme-affiches, de l'homme-ventre, de l'homme dont l'écriture est aujourd'hui plus estimée sur la place que celle de Walter Scott et de Lamartine!

Oh! que le Turcaret moderne était doux, humble, poli, à l'époque où ce papier jaune était un peu moins jaune! Que son insolente parole était alors oléagineuse et accommodante! que son excroissance abdominale se courbait et rentrait honnêtement pour obéir à la révérence intéressée! Quel petit portrait

bien caractéristique, quelle ravissante silhouette ne léguerait pas à l'avenir un Labruyère qui voudrait découper ce profil camus, grossier comme l'intérêt et madré comme l'usure? Va, petit papier jaune! ce portrait sera terminé.

Et voici une autre lettre bien terrible, mon Dieu! une lettre signée d'un nom....

****

Je ne peux nullement vous dire ce nom-là, bons bourgeois de Paris. Vous avez lu et dévoré les produits des cabinets de lecture; votre histoire de la révolution vous est connue comme la Bible était connue du bourgeois au XVIe siècle. Vous savez par cœur ce poème épique de terreur folle et de grandeur ignoble.

Vous avez là, dans le cerveau, chers bourgeois, les images distinctes de nos pères conscrits de la république, depuis le noble Desmoulins, jusqu'au monomane Clootz; guenille et drapeaux d'or, tout ce qui a servi de bannière dans ce temps, vous flotte dans l'imagination et vous exalte la pensée. Vous vous attachez à ces images, quand vous avez achevé votre partie de dominos, acheté un parapluie, commenté le discours de M. Berryer; quaud vous sortez de l'élection prosaïque, ou que vous avez marchandé avec votre propriétaire (si vous êtes locataire), avec votre locataire (quand vous êtes propriétaire).

Ce vaste océan lumineux et orageux, cette toile de John Martin, cette révolution qui commence avec les ténèbres de la féodalité d'une part, pour se perdre dans un avenir républicain, de l'autre; c'est votre temps héroïque; vous croyez avoir fait l'orgie avec Danton, et Gorsas, et Barnave, et Mirabeau: voilà vos demi-dieux; c'est votre mythologie; que vous êtes heureux, fils d'un temps peu héroïque, heureux d'avoir ces noms pour vous idéaliser, quand vous avez monté votre garde ou que, séant au conseil de discipline, comme de petits rois postiches, vous avez infligé l'incarcération au réfractaire.

« Wielding the thunder of Jove. »

Petits Jupiters d'une sphère basse, tout fiers d'abord, et tout honteux ensuite de cette fragile, démocratique, insolente et passagère autorité. Bref, la poésie, pour le bourgeois de 1815 à 1835, c'est la révolution et Bonaparte; il vit là-dessus depuis vingt ans. Il n'ignore aucune des célébrités révolutionnaires. Qu'il choisisse parmi ces figures, la plus tigre, la plus sanglante, la plus maculée, quelque tête entre celle de Robespierre et de Saint-Just, bien pâle, idéale de crime; — je ne nommerai pas; — je la laisserai supposer à mon lecteur; elle est réelle; elle a vécu; je l'ai connue.

Je crois la voir encore, avec ses beaux cheveux blancs tout ondoyans et tout vénérables, et son grand nez d'apôtre, et sa douce physionomie pleine de mansuétude, et son œil d'un bleu pâle et son sourire évangélique.

Le tigre révolutionnaire était fait ainsi.

Voici la lettre de ce tigre:

« Mon jeune ami, je vous donnerai ce soir, si vous venez à neuf heures, pendant que ma femme sera à l'Opéra, l'explication des premiers livres de Swedenborg, que je vous ai promise. N'oubliez pas de passer chez le vieux Du...., homme fort respectable, et de lui porter les secours nécessaires dans sa situation.

*****

Y a-t-il une plus haute leçon historique que ma vieille lettre? Oui, cet homme a versé du sang. Il l'a répandu par torrens et par système, sans remords et sans crainte. Oui, cet homme était féroce et sublime. Oui, il a fatigué le bourreau; et son ame était la plus douce, la plus suave, la plus chrétienne, la plus féconde en pardon, en pitié, en dévouement, de toutes celles que j'ai pu sonder depuis que j'existe. Jugez, historiens, si vous l'osez!

Un de mes proches fut un des plus imprudens et des plus exaltés de ces hommes qui retrempèrent la société française; un des plus aveugles, mais aussi l'un des plus purs. Si vous n'avez lu la révolution de France que dans les pages des trois ordres, dans les pages blanches des monarchistes, dans les pages rouges des Jacobins, dans les pages noires des philosophes, vous n'avez rien connu. Il fallait voir de près ces figures, ces

hommes, ces Pym, ces Hampden, ces Barebone du XVIIIe siècle mourant. Je les ai connus, moi; leurs gestes et leurs allures ont été les premiers sujets de mon observation. La première étude de ma jeunesse, ce n'a pas été Cicéron que j'expliquais, ni Térence que je traduisais. Non, non, il y a d'autres pensées, même dans le jeune âge; et grace à Dieu, l'ablatif absolu n'occupa jamais qu'une place secondaire; je composais ces noms et ces êtres; je tirais des inductions de leurs paroles; je mettais en présence leur renommée et leur réalité, leur ombre historique projetée par eux, et l'ombre qu'ils jetaient sur moi, quand ils marchaient dans le jardin de mon père ou s'asseyaient à son foyer. C'est par eux que je sais plus de la révolution française que ceux qui croient la savoir, commentaires vivans d'une grande époque, dont le souvenir ne s'effacera pas de ma pensée.

J'ai vu un homme pendu pour avoir conservé ses vieilles lettres. Une malle qui le suivait toujours en était remplie : c'étaient les trophées de Frédéric Dalton, il se faisait appeler ainsi. Frédéric Dalton, escroc de bonne compagnie, avait des femmes à travers toute l'Angleterre. Son plan était simple; il avait de la figure, des manières, de l'audace, il épousait partout où il se présentait, mettait la dot dans sa poche, et disparaissait du canton. Ce polygame systématique était de temps à autre retrouvé par quelque femme abandonnée, qui ne manquait pas d'adresser d'adorables épîtres à son infidèle. Dalton rangeait toutes ces lettres, les enveloppait de papier gris, faisait de chaque paquet un petit dossier séparé, les nouait avec des faveurs de couleurs différentes, et plaçait le trophée dans sa malle. Cette classification devait lui jouer un fort mauvais tour.

Une pauvre jeune fille, grasse et blonde, fraîche et riante, du comté de Northumberland, fut sa dernière victime. Il osa paraître dans le pays, sous le costume et dans l'équipage d'un pair d'Angleterre. Il menait grand train, faisait grand bruit, et toutes ses lettres partaient et arrivaient franches de port, comme c'est le privilége de la caste à laquelle il s'affiliait de son autorité privée. Dites-moi un peu comment Marguerite Bodley aurait pu résister à tant d'espèces de séductions. Elle épousa le prétendu fils du pair d'Angleterre, et la famille de

l'honnête forgeron Bodley ouvrait de grands yeux, en contemplant la fortune inattendue de Marguerite, le laquais de son mari, ses gants jaunes, et sa livrée ponceau. Je suis persuadé que ce qui porta malheur à Frédéric Dalton dans cette dernière entreprise polygame, ce fut le choix de l'église dans laquelle le sacrilége fut consommé.

Une église si petite, si pittoresque, si bien située, si solitaire, si ensevelie dans la profondeur des bois qui couvraient la montagne! Oh! quel cœur atroce et quel esprit dépravé il fallait avoir pour oser flétrir ce sanctuaire! tout était pur autour de l'église et dans l'église!

C'était un grand sacrilége que ne méritait pas cette petite chapelle mélancolique et sauvage, dont l'aspect seul aurait dû inspirer de meilleures pensées à Frédéric Dalton; mais notre homme était bronzé, rien ne le retenait, il se maria. Trois semaines s'écoulèrent. Sa jeune femme et lui épuisèrent tous les plaisirs de ce lieu de féerie romantique; on les voyait en bateau, à cheval, en calèche, chassant ensemble les perdrix et les outardes, accueillis par la bourgeoisie du canton, fière de donner à dîner à un aristocrate de si haut rang. Mais l'administration de la poste veillait; Dalton, pour assurer à ses lettres la franchise des ports, était obligé de commettre chaque jour un faux matériel; ce fut là ce qui le perdit. On alla aux renseignemens; le masque fut arraché au pauvre fripon, que le *posse comitatus* conduisit à la prison de la ville voisine. On lui portait intérêt; et je ne doute pas que le jury n'eût épargné sa tête sans la découverte d'une malheureuse malle révélatrice, qui prouva que Dalton en était à sa vingt-sixième femme, ni plus ni moins. Cette malle était remplie de vieilles lettres qui furent lues en plein tribunal. Des gémissemens de femmes, des cris de douleur, de tendresse, si touchans, si déchirans, si cruels!

Dalton fut pendu!

Quand je vous disais que les vieilles lettres sont quelque chose, qu'elles offrent la carte géographique de la vie humaine; tous les écueils contre lesquels nous avons donné; les plages sur lesquelles nous échouâmes; les quelques îles riantes où nous avons fait halte.

Voulez-vous revivre votre vie entière et la comprendre? Relisez vos vieilles lettres.

. . . .

Mais, qui que tu sois, si tu retrouves, dans le fatras de tes lettres antiques, les mots tracés jadis par un ami fidèle, les derniers vestiges d'une ame qui t'aimait, baise religieusement les sillons que cette plume a creusés. Va, c'est là ce que le monde renferme de plus sacré, de plus religieux et de plus doux. Prends-les près de toi, et place-les sur ta table, sur ton lit, sur ton cœur, quand tu mourras. Au milieu de ce grand bruit calomnieux qu'on appelle monde, cette ame-là t'a défendu ; au milieu des mensonges flatteurs dont toutes les puissances sont caressées, elle t'a blâmé sans crainte. Baise ces lettres; l'étincelle divine y brille et respire ; l'amitié, c'est Dieu. Brûle (tu le peux) les lettres qui te rappellent tes voluptés âpres et tes spéculations heureuses, et tes ambitions satisfaites ; celles qui exhalent encore l'ambre et le nard; rejette tous ces grains de poussière soulevés par la roue de ton char, emporté sur une route brûlante de plaisirs, de labeurs ou d'intrigues. Ce pli de vélin et d'or appartient à la femme coquette ; ces armes et cette devise à la femme dont tu flattais la vanité ; ces pattes de mouche insouciantes te disaient les progrès, la décadence et la mort d'un caprice éphémère; celle-ci cherchait une sympathie (factice ou réelle) comme un antidote à son ennui ; celle-là était belle ; et les trois lignes que son esprit indolent avait peine à dicter, semblaient t'ouvrir les portes du ciel ; — bien ; — ne maudis jamais ce que tu as béni ; —ne brise point tes idoles ; n'insulte pas ; ne sois ni ingrat, ni lâche ; — mais voici les lettres qu'il te faut garder, celles qu'il te faut bénir; cet accent qui en émane, c'est l'écho de ton propre cœur ; c'est l'accent d'une ame fidèle et qui t'aimait.

PHILARÈTE CHASLES.

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANÇAISE.

M. Eugène Sue, après avoir obtenu les plus brillans succès dans le roman maritime, qu'il a le premier naturalisé en France, s'est bientôt retiré de l'arène littéraire pour se consacrer tout entier à un grand ouvrage historique, monument élevé à la gloire de la marine française ; il a compris toute l'importance de son sujet, toute la gravité d'une pareille entreprise ; aucune recherche, aucun sacrifice ne lui a coûté ; les Archives de la Marine de Paris, celles de Versailles, celles des Affaires Étrangères, les bibliothèques de tous nos ports sur l'Océan et la Méditerranée, les documens secrets, les mémoires originaux, les correspondances diplomatiques, ont été mises à contribution, explorées avec une ardeur infatigable et une minutieuse sagacité. On peut entrevoir déjà le résultat de l'alliance d'un pareil talent, si chaud, si coloré, si dramatique, s'appuyant sur l'érudition la plus consciencieuse.

L'*Histoire de la Marine Française*, d'Eugène Sue, est non-seulement la première qui ait été publiée ; mais ce qui distingue surtout cette œuvre capitale, c'est la nouveauté de son plan, c'est la façon ingénieuse, hardie, pittoresque, saisissante, dont l'auteur a disposé les faits. Chaque personnage se détache en relief sur un fond mobile et varié ; jamais récits en apparence plus romanesques, plus merveilleux, ne furent

plus vrais, plus scrupuleusement conformes à des témoignages authentiques et aux pièces officielles. Ces pièces, M. Eugène Sue les publie en partie ou en totalité à la fin de chaque volume. Ce livre satisfera également les savans et les gens du monde, les hommes du métier comme les lecteurs les plus étrangers à la marine.

Cette histoire se divise en trois séries, et se personnifie, selon le plan de l'auteur, dans l'*Histoire du sénéchal Pierre de Brezé*, pour le XVe siècle ; dans celle du *Commandeur de Préjean*, du *Capitaine Paulin*, de *Montbart l'Exterminateur*, pour le XVIe ; dans celle de *Jean Bart*, du *Maréchal de Tourville*, pour le XVIIe ; dans l'*Histoire de Duguay-Trouin*, pour le XVIIIe ; dans le *Journal d'Ivon Cloarec*, dit *Flambeau de mer*, de 1789 à 1830.

Chaque série formera un ouvrage complet. Nous avons sous les yeux les trois premiers volumes de cet important ouvrage, et nous pouvons dire que les éditeurs se sont piqués d'une noble émulation pour que l'exécution typographique, le dessin et le tirage des gravures sur acier fussent en harmonie avec le sujet ; de là les retards qui ont trompé la juste impatience du public. Il y a eu, de la part de l'auteur et des éditeurs, rivalité de sacrifices. Nons ne faisons point ici d'éloges, nous annonçons purement et simplement un ouvrage qu'il suffit d'un coup d'œil et d'une lecture, pour distinguer de la foule des livres et des publications pittoresques. La seconde série, qui contient l'*Histoire de Jean Bart*, sera publiée la première ; le fragment suivant forme le chapitre XI.

COMBAT

ENTRE LES FLOTTES ANGLAISE ET HOLLANDAISE,

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA MARINE.

Depuis le 10 août de l'année 1666, le joli village de Duinburg, situé sur la côte occidentale de l'île de Walcheren (1),

(1) Walcheren est l'île la plus considérable de la Zélande aux Pays-Bas ; elle est presque ronde sur onze milles de diamètre, très basse, et sujette aux inondations. Middelbourg en est la capitale.

retentissait incessamment des clameurs d'une joie bruyante ; or, la tranquillité de ce petit port était ainsi troublée par les conséquences de la permission que l'amiral Ruyter avait donnée aux capitaines de sa flotte, mouillée dans le canal entre Dieshoek er Flessingue (1), d'envoyer tour à tour leurs équipages *se rafraîchir* à terre pendant trois jours.

Il était douteux que ces honnêtes marins flamands et hollandais suivissent tout-à-fait la lettre de cette autorisation, et qu'ils passassent leur temps à *se rafraîchir ;* car on voyait, sur les tables des hôtelleries du Duinburg, plus d'eau-de-vie et de vin d'Espagne que de koeders (2), et bien souvent la chaloupe des vaisseaux de guerre remportait à bord quelques victimes des rixes devenues si fréquentes depuis la destitution de l'amiral Tromp, que l'on disait injustement sacrifié à Ruyter.

Aussi, les marins de Tromp ayant pris part pour leur amiral contre les matelots de la flotte de Ruyter, qui soutenaient la cause de ce dernier, chaque jour voyait de nouvelles querelles.

Tout ceci se passait après les combats acharnés qui avaient eu lieu les 4, 5 et 6 août, entre la flotte anglaise et la flotte hollandaise que nous avons laissée mettant à la voile, et s'élevant au nord-est des bancs d'Harwich, pour prendre une meilleure position de bataille.

Parmi les tavernes de cette île de Duinburg, l'auberge des *Armes d'Enkhuysen* était celle qui réunissait les suffrages des connaisseurs, tant à cause de la parfaite qualité de son genièvre et de son vin épicé, que pour le talent remarquable avec lequel myn-heer Hoën accommodait le stokfisch, ce mets de prédilection des Hollandais.

Un des habitués les plus assidus des Armes d'Enkhuysen était le vieux Sauret, qui connaissait d'ailleurs myn-heer Hoën depuis longues années; car l'excellent hôte faisait çà et là un peu de

(1) Flessingue, autre ville de l'île Walcheren ; son port est situé sur la côte du sud, à quatre milles au sud de Middelbourg, et a dix-sept milles au N. E. de Sluys, par 51° 26' 37" N., et 1° 14' 9" à l'E. de Paris. La ville défend le passage de l'Escaut et toutes les îles de la Zélande ; le port est placé entre deux môles qui rompent l'effort des lames.

(2) *Koenders* mélange d'eau, de vinaigre et de miel.

contrebande, et avait souvent mis à bord de la *quaiche* (1) que montait Sauret, deux et trois barils de genièvre et quelques douzaines de caisses de tabac et de jambon d'ours; le tout dans le but philantropique d'être agréable aux gastronomes de la côte de Suffolk, que la prohibition ou les droits fort élevés auraient sans cela privés de ces innocentes denrées.

Myn-heer Hoën et Sauret étaient donc sur le pied de la plus cordiale amitié, et ce jour-là surtout les deux vieux amis causaient tranquillement en compagnie d'un pot de vin épicé et sucré par l'hôte lui-même, qui avait (pour le moment) résigné ses fonctions entre les mains de son premier garçon....

Sauret et myn-heer Hoën étaient attablés sous un petit cabinet de verdure que de nombreuses pousses de houblon et d'autres plantes grimpantes couvraient d'un dôme impénétrable aux rayons du soleil.

A côté du pot de vin était un vase de grès rempli d'excellent tabac d'une belle couleur dorée, fin, un peu humide, et en tout digne de remplir la pipe du fumeur le plus difficile.

— Enfin, mon digne Sauret, dit Hoën, me voici un moment de relâche pour entendre la mémorable narration de ce grand combat naval des 3 et 4 août... Je charge ma pipe, et vous écoute comme un prêtre en chaire; mais souvenez-vous de nos conditions, révérend marin véridique et océanique; dès que vous m'aurez l'air de débiter des menteries, un bon coup du manche de mon couteau sur la table vous rappellera à vous-même....

— Soit... mais il est important, mon très digne hôte, de nous entendre une bonne fois sur ce que vous appelez si improprement des menteries... Ah ça! dites-moi.... parce que j'ai beaucoup lu et beaucoup voyagé, dois-je donc pour cela m'en tenir simplement à la nue et grossière vérité?... Mais

(1) Quaiche ou kerch, sorte de bâtiment en usage chez les Anglais et les Hollandais. Ils sont ordinairement à poupe carrée, bien construits et bon voiliers, et ornés d'une poulaine; leur gréement consiste en deux mâts (un grand mât et un mât d'artimon), leur grand'voile est semblable pour la forme à un artimon de vaisseau; ils ont au-dessus de la grand'voile un hunier et un perroquet, et au-dessus de l'artimon un perroquet de fougue; ils portent en avant trois focs amurés sur un beaupré assez long et peu relevé.

alors, cher hôtelier, d'après ce principe tant soit peu sauvage, il vaudrait mieux boire ce vin sans le sucre et les épices qui lui donnent un si haut goût, car c'est la même chose.... ce que vous appelez menteries, n'étant qu'une manière de sucre et de gérofle d'esprit, qui sucre et aromatise la narration, si je puis m'exprimer ainsi, mon cher hôte....

— Bien, bien, digne Sauret; mais, par les Armes d'Enkhuysen, qui sont mon enseigne, quelquefois vos récits sont si diablement *sucrés* et *aromatisés*, qu'on ne sent que les épices, et pas autre chose... Mais, silence, je vous écoute.

— Après vous avoir raconté comment moi et mon jeune monsieur Bart avons été embarqués à bord de M. l'amiral de Ruyter, je vous ai parlé, je crois, mon cher hôte, de cet épouvantable et furieux orage du 3 août, qui vint la nuit en compagnie d'un grain du nord-nord-est nous surprendre à l'ancre entre le sud Foreland (1) et les Bancs de Flandre (2). Jamais, non, jamais, de mémoire de marin, on ne vit si terrible et si monstrueux tonnerre... et, pour être véridique...

A ces mots, *pour être véridique*, myn-heer Hoën, mu par un secret pressentiment, chercha son couteau dans sa poche, et le saisit fortement par le manche, tout prêt à en frapper la table... mais pourtant sans le montrer.

— Et pour être véridique, — continua donc Sauret, — je vous dirai que les éclairs étaient si nombreux et si formidables, que, m'éveillant, je dis à un matelot... Min Dieu! que le soleil est déjà haut... Mais c'était peu que les éclairs. Il advint par la

(1) Il y a deux *Foreland*, l'un du nord, l'autre du sud; les dunes sont comprises entre ces deux caps, dans un canal formé par la terre et le banc de *Godwin*. Le nord Foreland termine au nord-est l'île de *Thanel*, située à la pointe N.-E. du comté de Kent; c'est également la limite au sud de la rivière de la Tamise, c'est-à-dire que le nord Foreland forme la pointe du sud de son embouchure. Le *sud Foreland* est par 51° 8' 21" N., et 0° 57' 54" à l'ouest de Paris.

(2) Bancs de Flandre ou flamands. Ce sont ces amas de sable qui s'étendent depuis le Pas-de-Calais jusqu'à l'île Walcheren. Le nom des principaux sont : *la Perche française*, *la Perche anglaise*, *le Banc deDedans*, *le Baër* et *les Rases*.

chute du tonnerre que le grand mât du vaiseau *l'Oostergo* fut fendu en de si innombrables et si menues parcelles, que depuis on s'en sert à bord pour allumer les fanaux, au lieu d'employer à cet usage les petits paquets de genêt destinés à cela...

Ici, myn-heer Hoën tira son couteau, et fit trembler la table sous les coups réitérés qu'il frappa...

Sauret ne dit rien, rougit, se mordit les lèvres, et continua:
— Quand le grain fut passé, nous remîmes à la voile faisant l'est-quart-nord, en ralliant les navires que l'orage avait séparés de nous, de sorte que notre flotte se composait alors de cent dix-sept voiles, sans compter les petits bâtimens portant les munitions. Ce fut alors que pour la première fois nous vîmes, c'est-à-dire, ceux du pont virent l'armée anglaise; car, pour être véridique, je ne vous raconterai que ce que j'ai vu et pouvais voir par un sabord de trois pieds carrés, puisque je restai à mon poste pendant toute la bataille, et n'aperçus durant tout ce temps qu'une épouvantable fumée, et, dans les bons momens, trois pieds carrés de flanc, d'avant ou d'arrière des vaisseaux que nous combattions; car, je vous le répète, mon digne hôte, la vue de mon sabord était furieusement bornée...

Du haut du château d'arrière on voyait donc, m'a-t-on dit, l'armée anglaise, composée de plus de six-vingts voiles de guerre. Alors, comme la nuit était venue, nous mouillons, et faisons nos préparatifs de combat pour le lendemain au lever du soleil; puis, après la prière du soir, tout le monde se couche au pied de ses canons. Au lever du soleil nous voyons les Anglais au vent à nous, et sous voile par une jolie brise de nord-est-quart-nord, ayant le nord Foreland à huit lieues sud-ouest-quart-ouest à eux.

On déjeûne en hâte, et on attend... Ce n'est que sur le coup de midi que le second lieutenant vint nous crier: Canonniers, faites feu... De ce moment-là, digne hôte, je ne quittai plus mon sabord, car j'étais second servant de droite de la pièce dont mon jeune monsieur Jean était mireur et tireur, par une grace particulière de M. l'amiral.

— Ah ça! véridique Sauret, c'était le premier branle du petit Bart dans une pareille danse... comment s'est-il conduit?...

— Tenez, cher hôte... à vous on peut tout dire comme à un vieil ami... Quand on a su que la riotte à feu et à balles allait commencer, notre monsieur m'a dit d'un air solennel : — « Ah ça ! mon vieux Sauret, je n'ai jamais vu une pareille fête... je ne crois pas avoir peur ; mais je ne veux pas déshonorer le nom de Bart... Ainsi veille bien sur moi... et si je pâlis... si je suis lâche...

— Eh bien ! Sauret ?...

— Eh bien ! mon digne Hoën, notre jeune monsieur acheva sa phrase en me donnant un pistolet, avec un geste furieusement significatif, qui était une façon de me dire : Casse-moi la tête, mon vieux Sauret, si tu t'aperçois que j'aie peur...

— Brave jeune homme au moins, que ce petit Bart !

— Oh ! ça, oui... brave, et brave entre les plus braves, des plus bravissimes, car, à la première bordée d'artillerie, il pâlit et laissa tomber son polverin (1)....

— Diable ! Sauret.

— Oui... enfin... il pâlit... il eut peur, quoi !... et il en avait le droit, car, du coup, trois hommes de notre pièce furent jetés sur les bragues, et il fut couvert de leur sang ; de ce moment-là, j'examinai bien notre jeune monsieur, et je l'avoue, min Dieu, min Dieu ! le cœur me battait fort, et je me sentais plus pâle que lui.

— Est-ce que vous auriez fait ainsi qu'il vous avait dit, Sauret ? Est-ce que vraiment, s'il avait eu peur encore et s'était sauvé ou caché, vous l'auriez abattu d'un coup de pistolet ?

— Je crois bien que oui, Hoën, je crois bien que oui... car j'avais la paire... mais ce ne fut pas la peine ; à la seconde bordée, qui fut aussi terrible que la première, car elle enleva un homme à notre pièce et un à celle qui était à notre droite, mon jeune monsieur Jean, au lieu de pâlir, s'écria, les yeux brillans : — Allons, sainte croix ! je n'ai plus peur, et je pourrai venger mon père sur l'Anglais... et cela mieux que sur le fils du bosseman, vieux Sauret, — ajouta-t-il en riant. — De cet instant, je fus bien tranquille sur mon jeune monsieur, et à chaque coup d'artillerie, je n'eus plus qu'à trembler pour sa vie, car nous restâmes à notre sabord depuis midi jusqu'au soir, moi

(1) Corne d'amorce.

chargeant, lui mirant et tirant, mais se damnant de ne pas aller sur le pont; car nous supposions que le combat y était terrible, puisque les blessés, qui descendaient à la cale, étaient en grand nombre et bien maltraités; mais notre batterie ne l'était pas moins, et tant de morts y gisaient, que c'est à peine si nous avions libre le recul de nos canons. Mon jeune monsieur Jean avait reçu une égratignure d'un éclat, qui n'était presque rien; mais sur le soir, quand la nuit vint, nous étions si harassés, lui de pointer, moi de charger, que nos bras engourdis étaient comme moulus et roués; nous entendions bien dire que nous avions fait des prouesses merveilleuses; mais tout ce que je sais, moi, digne hôte, c'est que, n'ayant pas quitté notre sabord, je n'en vis pas davantage que notre canon lui-même, et que la faim et surtout la soif la plus terrible nous étranglaient. Il était environ neuf heures de relevée quand nous avions cessé notre feu; alors M. l'amiral descendit dans la batterie pour nous complimenter; il venait de se désarmer, et était en habit gris; et comme il avait été blessé, il portait son bras dans un mouchoir blanc, où le sang suintait à travers; en passant près de notre pièce, il donna un petit coup sur l'épaule de mon jeune monsieur, en lui disant : — *Eh bien! mon enfant, comment trouves-tu cela?* — Je trouve ça si brave et si beau, que j'en dirais long, si j'avais le gosier moins sec, mousieur l'amiral, — répondit résolument mon jeune monsieur.

L'amiral accueillit bien la raillerie et nous fit donner de la bière et du biscuit qui nous firent grand bien, quoique nous mangions un œil sur notre biscuit et l'autre sur notre canon; car il nous revenait d'en haut, par les gens du pont, que l'amiral était comme isolé de sa flotte, et que les Anglais s'approchaient malgré la brune pour nous cerner... Enfin le sommeil nous prit si bien, si fort, qu'au point du jour je sentis comme un furieux tiraillement dans la tête; je crus que j'avais fait une chute... point : c'était le damné maître d'équipage Abraham Lely qui était à me tirer par les cheveux, à me remuer le corps à coups de pied pour me réveiller. Mais devinez ce qui me servait d'oreiller, mon digne hôte?... c'était le corps d'un servant de droite trépassé depuis la veille, car on n'avait pas eu le temps de dégager les morts; c'est tout au plus si les blessés avaient pu être transportés en bas. Je me frottai les yeux, et je regardai

où était mon jeune M. Jean ; le pauvre enfant s'était endormi comme moi, la tête sur l'épaule de notre mort, notre oreiller à nous deux ; et en vérité, digne Hoën, c'était un tableau des plus galans que de voir ce pauvre enfant ainsi tout endormi, tenant encore à la main son morceau de biscuit qu'il n'avait pas mangé la veille ; je l'éveillai à grand'peine, car il dormait comme un goëland dans son trou. En un saut il fut sur pied, et à son point de mirage qu'il se mit à décrasser de la poudre des amorces, afin que le mirer fût plus net. Comme moi et M. Jean nous restions seuls de notre pièce par un hasard miraculeux qui nous avait respectés..., on nous compléta, ainsi que plusieurs autres sabords, des soldats qui abandonnèrent leurs mousquets et leurs pertuisanes pour venir remplacer nos canonniers. A une embardée que fit notre vaisseau, je vis pour la première et seule fois la flotte anglaise à travers mon sabord ; elle était au vent à nous, formée en croissant et nous cernait ; elle me paraissait peu défaite et endommagée, comparée à nous qui, au dire des soldats d'en haut, avions nos mâts, nos voiles et notre gréement hachés comme la moisson par la grêle ; il ne restait que sept ou huit vaisseaux à coté de nous, et c'est ainsi que nous allions affronter la flotte ennemie qui commençait à nous canonner. A cet instant, le bruit courut dans le vaisseau que, comme l'amiral se levait du siége où il venait de conférer avec le capitaine Van-Nès, une volée de canon passa et emporta le siége ; ce qui nous parut à tous d'un très bon augure, et nous remit en ardeur et courage ; nous recommençâmes donc notre feu, et je recommençai aussi à ne plus rien voir du tout par notre sabord, si ce n'est le feu et la fumée de chaque coup de notre artillerie. Vertubleu ! digne hôte, je n'ai jamais connu d'homme plus prompt et plus intrépide que mon jeune monsieur ; il mirait, il pointait sans cesser, en poussant des cris de joie comme un enfant en approchant la mèche de la lumière, et lorsqu'il se trouvait trop échauffé, il se plongeait la tête dans la baille d'eau de mer qui était là pour rafraîchir les canons, en me disant plaisamment : — *Ce qui est bon pour le canon est bon pour le canonnier.*

— Brave et plaisant marin que ce petit Bart, Sauret !

— Oh dà ! oui, brave et plaisant, min Dieu ! mais où il fut sur tout brave, c'est plus tard ; c'est maintenant que vous l'allez

voir, le vrai César...; car, grace à Dieu, nous ne sommes pas restés à notre sabord jusqu'à la fin, et il y a de plus l'histoire merveilleuse d'un certain monstrueux brûlot.

A ces mots *préparatoires* de *monstrueux* et de *merveilleux*, myn-heer Hoën plongea sa main dans sa poche pour prendre son couteau; mais Sauret, devinant son intention, lui dit d'un air à la fois sérieux et ferme :

— Par la mémoire de maître Cornille Bart! Hoën, ce que je vais vous dire est la vérité même; je respecte trop le fils de celui qui m'a protégé, pour mentir en rien quand il s'agit de son courage.

Il y avait alors une expression si noble et si candide dans les traits de Sauret, que son hôte le crut, et prêta la plus vive attention à son récit.

— Je vous disais, Hoën, qu'après mainte canonnade de notre artillerie, je vis, sur l'heure de midi, à travers la fumée qui s'étendait devant notre sabord, je vis comme une grande masse noire qui approchait.... qui approchait de notre vaisseau; alors, nous entendons un seul cri, mais un grand et terrible cri : *Un brûlot!* et puis, au même instant, le maître Lely, qui, depuis qu'il nous avait interrogés, notre jeune monsieur et moi, ne paraissait pas tant nous dédaigner, descendit dans la batterie avec sa diable de canne, et cria en descendant l'échelle : Que ceux que je toucherai me suivent sur le pont; et bientôt nous deux, notre jeune monsieur et moi, nous montons sur le pont. Tout y était en tumulte; mais l'amiral Ruyter, qui était là, sa trompette marine à la main, armé d'une cuirasse et d'un morion, paraissait aussi tranquille qu'un pêcheur assis dans sa barque par un beau temps; on descendit à cette heure la chaloupe des palanquins pour la mettre à la mer. A côté de l'amiral étaient nos trois jeunes seigneurs que nous avions amenés de Saint-Paul : merci Dieu! rien qu'à les voir, on devinait bien qu'ils n'avaient pas eu peur d'abîmer leurs dentelles et leurs rubans; leurs lèvres et leurs visages étaient tout noircis de poudre; ils tenaient à la main un mousqueton et semblaient animés comme des démons. Quand la chaloupe fut mise à la mer, l'amiral dit à maître Lely d'en prendre le commandement pour détourner et attaquer le brûlot, mais de ne déborder qu'à son ordre. Nous descendîmes au nombre de vingt matelots, y

compté moi et mon jeune monsieur Jean, et avec nous vinrent aussi les braves seigneurs français, qui demandèrent cette grace à l'amiral, qui la leur accorda.

Notre chaloupe était assez grande, et armée à l'avant d'un canon de coursier de galère. Le maître Lely était à la barre, qu'il tenait de sa seule main. Nous étions tous armés jusqu'aux dents et avions à la ceinture un pistolet, un coutelas et une hache d'abordage, puis un mousquet à nos pieds, que nous devions prendre après avoir ramé et abordé le brûlot. Les trois seigneurs français étaient à l'avant, armés comme nous et faisant une fière et hautaine mine; seulement, celui qui avant faisait toujours des révérences, était devenu brutal en diable, et se faisait place à coups de poings pour avoir la plus dangereuse place à l'avant, tout près du matelot qui tenait un harpeau pour le jeter aux flancs du brûlot. A ce moment nous étions abrités par le flanc du vaisseau, et autour de nous c'était une vapeur jaune et épaisse comme la brune d'hiver, tant la fumée de la poudre était compacte. La mer, acalmie par les détonations, qui semblaient des roulemens de tonnerre, était grisâtre et lisse comme un lac d'huile, et la mitraille, y tombant çà et là, la ridait quelquefois comme fait la pluie sur l'eau. Moi et mon jeune monsieur Jean, nous étions sur le même banc, nos deux mains à l'aviron et le poignard dans les dents, lorsque maître Lely s'écria de sa grosse voix, sur un signe que fit M. l'amiral avec sa trompette marine : *Débordez, enfans.* Au même instant le vaisseau met la barre en plein sous le vent, brasse toutes ses voiles à stribord, nous lui restons à l'arrière, et à deux portées de fusil de nous, nous voyons le brûlot qui paraissait une frégate presque dégréée par la volée de l'amiral, qui, après la lui avoir lâchée, nous ordonna de nager droit au brûlot, ce que nous fîmes. Dans ce moment je recommandai mon ame à Dieu, en engageant monsieur Jean à faire de même. Nous ramons donc vers la frégate; à ce moment, maître Lely s'écria : Holà! hé! les Français de l'avant, commencez votre feu, lancez force grenades sur le pont du brûlot, et que quatre matelots le soutiennent; les autres rameront. En effet, nous étions tout proche de ce grand brûlot, et nous voyions sur son pont une vingtaine de matelots. Nos trois braves seigneurs et nos quatre matelots firent un feu si nourri, lancèrent

tant de grenades, qu'ils nettoyèrent le pont, malgré une volée de mitraille que nous reçûmes, et qui atteignit maître Lely à la cuisse gauche, de sorte que de levé qu'il était, car il gouvernait debout pour mieux voir et commander, le brave manchot tomba lourdement assis, et continua de gouverner la barre placée sous son bras, et se faisant indiquer la manœuvre par mon jeune monsieur Jean, qui, monté bravement sur un banc, lui disait de loffer ou d'arriver, selon ce qu'il voyait..... Nous continuions notre feu sur le brûlot, et nous ne distinguions toujours rien de ce qui se faisait autour, car nous étions enveloppés d'un nuage de fumée, lorsque tout à coup M. Jean s'écria : — Maître Lely, la chaloupe du brûlot déborde.... — Sciez, sciez... babord! s'écria Lely d'une voix tonnante ; et malgré sa blessure, qui saignait tant que l'arrière-pont était tout rouge, il se leva à genoux et vira de bord, puis il reprit : *Avant partout!* car le brûlot va sauter, et si nous nous trouvons dans son remou, nous sommes engloutis!.... Vous pensez que cela nous donna de la vigueur, et la chaloupe vola sur les eaux ; trois minutes après, nous voyons une grande flamme, nous éprouvons une secousse terrible par l'effet d'une lame sourde comme celle d'un ressac, le brûlot éclate, et nous voyons une grande colonne de fumée blanche et compacte... A l'Anglais!... abordons l'Anglais! cria alors maître Lely, en gouvernant sur la chaloupe qui contenait l'équipage du brûlot, et qui l'avait fui en s'échappant en ligne droite de son avant, pendant que nous le fuyions en virant de bord, babord à lui, de façon que sa chaloupe était à angle droit avec la nôtre... Nous forçons de rames pour l'aborder, et, il faut le dire, elle, au lieu de fuir, se laissa culer, et nous présenta bravement le travers. Par un dernier effort, maître Lely loffa, et nous l'abordâmes en plein notre éperon dans son flanc gauche ; alors je jetai ma rame pour suivre mon jeune monsieur Jean, qui avait franchi les bancs en brandissant sa hache, j'arrivai comme il sautait à bord de l'Anglais ; son premier coup de hache fut pour un grand habit rouge qui le reçut sur l'épaule et tomba du coup... J'étais alors à côté du seigneur si poli qui, avec un sang-froid extrême, amorçait un pistolet ; à ce moment un Anglais, qui me parut un bosseman, leva un énorme coutelas sur ce seigneur, en lui disant en mauvais français : — Ah! l'homme à plume

orange, tu n'en reviendras pas ; —mais le seigneur poli, sans être ému de cette bravade, para le coup d'un revers de son épée, et lui lâcha son pistolet en pleine poitrine, en lui disant ; — Mon ami, ce sera vous, s'il vous plaît ; — et l'homme au coutelas tomba à moitié sur moi, de façon que je fus renversé sur le plat bord de la chaloupe anglaise, où je reçus encore un coup de manche de hallebarde qui m'étourdit. Tout ce que je me rappelle depuis ce moment, c'est qu'il me sembla tomber, et que je sentis comme une grande fraîcheur, et puis après je fus comme étouffé, et puis plus rien..., Quand je revins à moi, j'étais à l'hôpital du vaisseau ; c'était le soir, et j'appris que mon jeune monsieur Jean, me voyant tomber à la mer, m'avait sauvé et rapporté à bord de la chaloupe... Vous savez le reste comme moi ; ce pauvre maître Lely mourut des suites de ses blessures, et le soir même nous étions en retraite sans que les Anglais osassent nous suivre ; nous mouillâmes le soir devant la passe de *Doorlog* (1). Mais j'oubliais de vous dire quelque chose de bien étrange, mon digne hôte : en même temps que nous descendîmes dans la chaloupe pour aller attaquer le brulôt, voilà qu'un grand homme, vêtu de noir et très-pâle, s'approcha familièrement de l'amiral et lui dit : — Si je ne te revois pas, adieu, Michel. — Adieu, Guillaume, — lui répond l'amiral ; et mon homme noir descend dans la barque et s'assied aux pieds de maître Lely, un parchemin et un crayon à la main....

— Et que diable faisait-il là, Sauret, avec son parchemin ?

— Il faisait là des pourtraicts de navires, digne hôte, aussi tranquillement qu'un clerc écrit dans son office...

— Il pourtrayait des vaisseaux au milieu du feu de l'artillerie, aussi calme que cela ?... sans crainte ni émoi ?... Oh! oh! véridique Sauret, j'ai bien peur que le manche de mon couteau ne résiste pas à cette épreuve ; — et ce disant, l'hôtelier fouillait à sa poche....

—Tenez, —s'écria Sauret, —voici mon jeune monsieur Jean... avant de faire votre infernal tapage, demandez-lui si cela n'est pas vrai.

(1) Le Doorlog ou Doorloy est un des quatre passages des grands vaisseaux entre la côte de Flandre et l'île de Walcheren. Ces passages prennent quelquefois le nom générique de Weylings, parce que le canal de ce nom est le plus grand.

En effet, Jean Bart parut à la porte du berceau de houblon.

—Notre jeune monsieur, — lui dit précipitamment Sauret, — que faisait cet homme pâle et vêtu de noir à l'arrière de la chaloupe, aux pieds de maître Lely, pendant le combat du brûlot?...

—Eh! sainte croix! des portraits de navires et de combattans, le brave peintre qu'il était! et sur Dieu! dans un tel moment de danger, il y a plus de courage à tenir un crayon d'une main ferme, qu'à brandir un hassegaye... et j'ai vu le parchemin: par saint Omer! tout jusqu'aux moindres agrès, était si finement et si nettement dessiné, qu'on eût cru le portrait fait à terre et au coin de son foyer.

—Vous voyez, digne hôte! —dit Sauret d'un air de triomphe...

— C'est en vérité bien surprenant,— reprit Hoën;—et comment s'appelait cet intrépide portrayeur, monsieur Jean?...

— Van den-Velde, je crois; je l'ai vu à bord des *Sept-Provinces*.

—Mais, min Dieu! — dit Sauret d'un air d'inquiétude, — et d'où venez-vous, notre jeune monsieur, révérence parler?... à vos cheveux mouillés, on dirait que vous sortez de l'eau?...

— Tu ne te trompes pas, je viens de sonder à ma façon le banc de Banjaert, qui est l'île et la passe qui le contourne.

—Min Dieu! sonder en plongeant?... j'en suis sûr,—dit Sauret...—au lieu de venir vous reposer honnêtement de vos fatigues auprès d'un pot de brandewyn ou de vin épicé!...

— Écoute, vieux Sauret, m'est avis, sainte croix! que celui qui connaît le dessous de l'eau connaît le dessus, et j'ai remarqué entre ce banc et l'île de Walcheren une passe qui dérouterait fort un navire en chasse; la mer était superbe, l'eau tiède, j'ai fait l'office de la sonde, et j'ai découvert un fond de sable! Aussi je connais maintenant l'île de Walcheren comme si j'y étais né; et si je commande jamais un corsaire dans ces parages, sainte croix! je connais bien des déduits... Mais allons, allons, partons, vieux Sauret, je voudrais être à bord...

— Mais ce n'est pas tout, notre jeune monsieur... Voici du sang à votre chemise, et vous avez au-dessus de l'œil une marque terriblement bleuâtre.

—Bah! ce n'est rien... c'est un de ceux de Tromp, avec qui nous avons parlé de monsieur l'amiral de Ruyter...

— Min Dieu ! notre jeune monsieur, si vous causez ainsi souvent de M. l'amiral, vous finirez par n'y plus voir clair.

—Tenez, monsieur, Bart, si vous m'en croyez,—dit l'hôte, — vous irez vous laver l'œil dans *le pot aux horions;* il est là, à l'entrée de l'auberge, sur un bahut; un pot de grès brun... avec un linge dedans.

—Qu'est-ce que ce pot aux horions, mon digne hôte?...

—C'est un pot rempli d'un mélange d'eau de mer et d'eau-de-vie, avec un petit morceau d'aimant femelle au fond... C'est merveilleux pour les gourmades... et comme on s'en donne en bon nombre dans mon auberge... le pot est toujours là tout prêt... pour chacun... comme cela doit être dans une hôtellerie aussi fréquentée et achalandée que la mienne.

— Il n'y a que ce diable de Hoën pour songer à tout,—dit le vieux Sauret, avec admiration, en suivant son jeune monsieur pour procéder lui-même aux ablutions qu'on devait puiser dans ce bienheureux pot aux horions.

EUGÈNE SUE.

SOUVENIRS

DE L'ARRIÉGE.

J'avais quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse. Ma vanité d'auteur voudrait bien supposer que vous vous rappelez ce que c'est que le château de Montfillon; mais comme il est parfaitement inutile, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de vous rappeler ce que c'est que le château de Montfillon, je dispenserai ma vanité de la supposition qu'elle a envie de faire, et je continuerai tout naïvement mon récit, comme si je n'étais point un homme de lettres, c'est-à-dire que je ne vous répéterai pas une troisième fois que je ne vous fais voyager avec moi que pour vous montrer ce qu'il y a de curieux dans nos provinces, et ce qu'elles ont d'exploitable pour le romancier.

J'avais donc quitté le château de Montfillon; et j'étais retourné à Toulouse. Je crois avoir dit que c'était une affaire de famille qui m'appelait dans le midi; il s'agissait de ne pas manger en procès un assez mince héritage partagé entre une infinité de cousins. Pour cela, il fallait voir tous ces cousins, pour cela, il fallait les voir séparément, le seul moyen de les accorder était de les empêcher de se rencontrer. Je tâchai d'y parvenir. La première chose qne je remarquai en pénétrant dans les affaires de famille, c'est combien il y a en ce mode de gloires usurpées. Les Normands sont réputés, ce me semble, pour le peuple le plus processif des peuples de la France, et les Gascons, pour le plus menteur. J'avoue que j'ai trouvé fort peu de mensonge en Gascogne, mais une infinité infinie de procès. La petite ville où je suis né, siége d'un tribunal de première

instance, et peuplée de trois mille individus, nourrit grassement et enrichit, en quelques années, une douzaine d'avocats et d'avoués; ce qui, d'après les proportions de population, dépasse de beaucoup l'industrie normande dans ses villes les mieux famées. D'un autre côté, si je dois cette vérité à ma patrie, qu'elle est infestée de la rage judiciaire, je lui dois cette justice, qu'elle est beaucoup plus exempte qu'on ne le dit du vice de mentir.

Le Gascon est hâbleur, ou si vous l'aimez mieux, ou plutôt si vous le permettez, le Gascon est blagueur; mais il s'en faut encore qu'il égale, à beaucoup près, le blagueur parisien; seulement le Gascon porte en soi des habitudes d'être qui mettent son défaut en relief. Ainsi le Gascon a une facilité d'élocution étourdissante et un cliquetis d'expressions originales, qui le font écouter; en outre, il parle haut, et gesticule avec une chaleur qui lui donne toujours l'air d'un homme qui met un prix énorme à ce qu'il dit; il crie comme s'il était persuadé, et gesticule comme s'il voulait persuader. Il en résulteque, s'il n'y a qu'un conte en l'air, au bout de tout ce bruit, on trouve que l'homme qui l'a debité avec tant d'énergie, doit être un forcené menteur.

De cette remarque faite à celle que je vais dire, la transition est assez naturelle pour que je m'y laisse aller. Je dis donc, que le plus souvent l'expression physique de l'homme entre pour beaucoup dans l'opinion morale qu'on se fait de lui. Ceci pour les choses les plus graves comme pour les plus futiles.

Que de fois, en entendant reprocher à la jeune littérature de ne point connaître les salons, et de prêter, surtout aux femmes du grand monde, un langage qu'èlles n'ont point, nous avons essayé de saisir cette différence réelle entre la grande dame de race et la grande dame de coffre-fort; il nous semble avoir bien écouté les termes à la mode chez les unes et les autres, les tours de phrase dont elles se servent, les sentimens qu'on donne en pâture à la conversation, et nous avons cru reconnaître, à notre grand étonnement, que le choix des mots est plus délicat, la phrase plus précieuse, les sentimens plus retenus, dans la classe la moins élevée. Au creuset, la bourgeoise semble la plus distinguée, le raisonnement le dit; mais l'instinct le nie aussitôt. Soit préjugé en faveur des hautes ma-

nières de l'aristocratie, soit pouvoir irrésistible des grands noms, l'instinct leur laisse la distinction, malgré ce qu'on croit avoir remarqué. Cependant, comme nous sommes à un siècle où les préjugés ne sont pas de mise, et où l'influence des grands noms doit nous paraître tout-à-fait méprisable, sous peine de passer pour un sot, nous avons beaucoup cherché, beaucoup étudié pour nous rendre compte de cette supériorité présente et insaisissable comme le parfum d'une fleur, manifeste et impondérable comme la lumière, et nos études et nos recherches nous ont irréfragablement prouvé que toute cette supériorité était extérieure. Elle est dans une aisance complète en face de tout, dans un certain *chez soi* qui ne s'étonne de rien, dans un air de tête à part, dans une indépendance de geste, une autorité de voix, une franchise de diction, un accent décidé; elle est dans une négligence impertinente de mille petites précautions physiques, dans une façon d'écouter, de s'asseoir, de se lever si particulière, si entièrement convaincue de sa perfection, dans un ensemble si dédaigneux de toute critique, qu'on en est subjugué, et qu'on sent malgré soi le génie de la distinction. Puis, quand on veut peindre ce monde, comme le papier ne peut rendre que l'expression toute nue et dépouillée de l'habit élégant qui la rend si gracieuse, il en résulte qu'on embourgeoise ces femmes, même en reproduisant textuellement leurs paroles.

Il ne faut pas s'imaginer que cette digression soit une de ces banalités qu'on a dans l'esprit, et qu'on met où l'on peut; ce n'est point cela; c'est, il faut le reconnaître ou l'avouer, une précaution d'écrivain, pour faire comprendre au lecteur que, si je parle de l'esprit gascon sans le reproduire, il doit penser que cet esprit gît dans une certaine diction animée, originale, saisissante, dans une mimique pleine de vivacité, dans une physionomie rapide et expressive, dans un accent même que je ne puis écrire, et auquel je prie tous mes lecteurs de vouloir bien suppléer.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse; Toulouse, noble et savante ville, si riche en souvenirs de toute sorte, qu'il ne faut pas moins qu'une histoire complète pour les raconter. Or, ceci n'étant point une histoire, je me hâte de quitter Toulouse dans mon récit, comme je m'em-

pressai de la quitter dans mon voyage. Je me rendis à l'hôtel de la poste, et je pris une place dans une voiture qui s'appelle *le Courrier*, et qui devait me mener à Pamiers. A peine avais-je arrêté ma place, qu'un beau jeune homme se présenta pour retenir la sienne. J'étais dans le bureau où le commis me remettait la monnaie de mon appoint, et je pus remarquer le désespoir qui se peignit sur le visage de ce jeune homme, quand il apprit qu'il ne pouvait partir. Mais en vérité je ne sais si je dois l'appeler jeune homme, car à peine semblait-il avoir dix-sept ans; c'était presque un enfant aux joues fraîches et creusées par la croissance, frêle, élancé, et dont le corps avait encore beaucoup à se développer; cependant il y avait dans sa voix une si ferme accentuation, dans son regard une volonté si souveraine, dans son geste une telle assurance, que ce n'était que par réflexion qu'on remarquait la suave délicatesse de ses traits. Le commis lui avait répondu lorsqu'il avait demandé une place :

— Je viens de louer la dernière à monsieur.

Le jeune homme me considéra un moment; puis il me dit rapidement :

— Monsieur, à moins qu'un intérêt pressant ne vous fasse tenir à la place que vous venez de prendre, rendez-moi le service de me la céder, il y va pour moi de la vie.

Je remarquai un sourire d'incrédulité sur le visage du commis, qui me fit douter du risque que pouvait courir le jeune homme, et je répondis à celui-ci :

— Je ne puis vous céder ma place, mais vous pouvez faire ce que j'aurais fait si j'étais arrivé après vous; je serais monté sur l'impériale.

— Parbleu ! vous avez raison, me dit-il ; je partirai sur l'impériale.

— C'est pour le coup, reprit le commis, qu'il y va de votre vie ; ne commettez pas cette imprudence, monsieur Lucien, les nuits sont longues et froides.

— Merci de votre intérêt, répliqua le jeune homme, mais inscrivez-moi pour ce soir.

— Je crois que je ferais mieux de prévenir madame la comtesse.

— Ma mère ! dit le jeune homme troublé ; n'en faites rien, je vous en supplie.

— C'est qu'il ne nous est pas permis de mettre des voyageurs sur l'impériale.

Le jeune homme s'approcha du commis et lui glissa quelques pièces de cent sous en sus du prix de sa place, et le commis ajouta :

— A sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

J'avais écouté ce dialogue, et je demandai au commis quel était ce jeune homme, et pourquoi il était si dangereux de le laisser partir sur l'impériale.

— Ce jeune homme, répondit le commis, c'est le fils de la comtesse de Mauvrelier, un fils unique qui aura bien une centaine de mille francs de rente, s'il vit ; mais il est attaqué de la poitrine, et s'il ne se ménage beaucoup, il sera bientôt enterré.

Et le commis, me regardant par-dessus ses lunettes pendant qu'il mettait dans sa poche l'argent que lui avait glissé le jeune homme, me dit froidement :

— Vous lui avez donné là une bien mauvaise idée de partir sur l'impériale ; il peut en crever ; mais ça vous regarde.

— Il me semble, lui dis-je, que vous avez aidé plus que moi......

— Hé ! Bertrand, cria le commis d'une voix de stentor, pesez les paquets pour Ax.

Puis il me dit gracieusement :

— Monsieur, à sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

Et il se mit à écrire les kilogrammes, sous la dictée du conducteur qui pesait les malles.

Le soir venu, je trouvai M. de Mauvrelier à la diligence, je remarquai qu'il n'avait aucun de ces bagages qui annoncent un voyageur préparé à faire une longue route. D'après ce que le commis m'avait dit, je pus naturellement supposer que le jeune homme s'était échappé de chez sa mère sous prétexte de visite. L'attention que je mis à le regarder m'empêcha d'observer les cinq compagnons de voyage qui s'encoffrèrent avant moi dans la diligence ; de façon que lorsque ce fut mon tour d'y monter, la place que je devais prendre se trouva absorbée par deux hommes d'un diamètre si prodigieux, qu'à moins de vouloir

étouffer entre ces deux matelas, il n'était pas prudent de monter dans la voiture. En toute autre circonstance, je n'eusse pas probablement montré beaucoup de longanimité pour un pareil accident ; j'ai peu de tendresse pour les hommes gras, non point parce qu'ils sont gras ; mais à cause de leur propension à se mettre à l'aise aux dépens de tout le monde.

En général ils ont un art impudent, de présenter l'ampleur de leur ventre comme excuse à toute espèce de licence, qui m'a inspiré une singulière haine pour l'homme gras, et une grande prédilection pour l'homme maigre. Probablement, quelque mauvaise querelle se serait élevée entre moi et ces deux colosses qui débordaient sur ma place, si je n'avais été saisi soudainement d'un accès de curiosité et de philantropie. Au lieu de me fâcher, je parus prendre gaîment mon parti du malheur qui m'arrivait, et je déclarai que je me trouverais fort bien sur l'impériale. Nous quittâmes Toulouse, et nous étions à peine à une lieue de la ville que je savais l'histoire de M. Lucien de Mauvrelier.

Elle était en vérité si simple, que je m'étonnai de ne pas l'avoir devinée. Lucien était amoureux d'une jeune fille ; le père de la jeune fille l'emmenait dans son village au milieu des Pyrénées; et Lucien courait après elle. Sans doute c'est bien là une simple histoire, et cependant elle m'étonna singulièrement. Il vient un âge où le cœur oublie ces frais et jeunes sentimens, si naïfs dans leur exaltation, dont les joies sont si folles et les douleurs si poignantes. Ce n'est pas que plus tard on n'aime souvent avec le même excès, on ne souffre avec le même désespoir ; mais l'amour jeune a un éclat de fraîcheur, un charme, une pudeur, dont les passions tardives sont presque toujours déflorées.

Pendant que Lucien me parlait de Pauline, je l'écoutais pour l'entendre parler d'elle, et cependant il ne m'avait dit de leur passion qu'un seul mot ; c'est qu'ils s'aimaient. A la place de cet enfant amoureux, un homme de trente ans m'eût appris, en bien moins de paroles, si Pauline était femme ou fille, si elle était grande ou petite ; il m'eût dit ses yeux, sa tournure, son sourire ; il m'eût raconté d'elle quelque beau trait, quelque mot heureux : Lucien ne m'avait parlé que de Pauline qui l'aimait et qu'il aimait aussi. Ce ne fut que plus tard, lorsque je l'eus

pressé de questions, qne j'appris que Pauline était la fille d'un fabricant de drap de La... petit village situé au pied du mont Saint-Barthélemy. J'allais à ce village, mais je ne suivais pas le chemin direct comme Lucien. Arrivé à Pamiers il fallait m'arrêter, tandis qu'il continuerait sa route. Cependant, à tout hasard, nous nous y donnâmes rendez-vous.

Nous voyagions en nous entretenant ainsi; mais à mesure que la nuit avançait et que le froid devenait plus piquant, je remarquai que Lucien éprouvait une toux fréquente, qui bientôt devint opiniâtre et lui déchira la poitrine. Je le savais, pour en avoir vu de cruels exemples; dans nos montagnes des Pyrénées, la vie doit être forte ou ne pas être. L'air qui descend de nos glaciers est cruel comme la loi de Lacédémone; il tue jeunes ceux qui ne sont pas nés puissans. Soit souvenir de tant de fraîches existences que j'avais vues s'éteindre ainsi, soit la singulière responsabilité que m'avait jetée le commis des diligences, je me sentis pris, pour ce jeune homme, d'une cruelle anxiété. Je le fis coucher près de moi, je l'enveloppai de mon manteau, je l'abritai le mieux possible du vent glacé qui soufflait de la montagne, et tandis qu'il s'endormait, je veillai à côté de lui. Nous courions avec rapidité sur cette route qui me menait à la maison paternelle.

Sorti de mon pays à l'âge où commencent les souvenirs, je n'avais guère à m'occuper des personnes que j'allais voir. Ce n'étaient pas d'anciens amis à retrouver; c'étaient des connaissances à faire, et après la maison de ma sœur où je devais descendre, le seul endroit où mon cœur m'ordonnât d'aller, était la tombe de ma mère. Je dois donc le dire, j'éprouvai peu de ces émotions qui tourmentent l'esprit de ceux qui regagnent leur pays natal. J'y allais comme étranger, j'y serais reçu comme étranger. Ne pouvant donc réfléchir sur des hommes que je ne connaissais pas, je me pris à penser aux lieux que je traversais; et dans ces quelques lieues que j'avais à parcourir, je retrouvai tant de grands souvenirs historiques, à défaut de souvenirs personnels, que je m'étonnai que cette noble province du Languedoc n'eût pas son histoire à elle seule, histoire pleine de noms illustres, de passions brûlantes et de luttes terribles pour toutes sortes de libertés. Ce fut en Languedoc que furent vaincus tous les schismes religieux qui ont ensanglanté la

France; en Languedoc que périrent les dernières franchises municipales de nos provinces.

Nous traversâmes Auterive, siége d'un comtonat, titre éteint comme celui de vidame; nous rencontrâmes bientôt le Secourieu, la magnifique propriété du maréchal Clausel, qui, avant d'être la demeure d'un homme de guerre, avait été l'asile du père Vannière, et dont les ombrages, à un siècle de distance, ont entendu discuter des plans de batailles, et réciter les vers paisibles du *Prædium rusticum*. Plus loin encore, Bolbonne dont les moines avaient, au XIIIe siècle, organisé une poste aux chevaux pour le service de leur table. Les voitures de poste qui alimentent de poisson frais la gastronomie parisienne ne sont donc qu'un souvenir et non pas un progrès; puis nous passâmes à Saverdun, la seule ville de France qui réclame l'honneur d'avoir donné un pape à la chrétienté; et enfin, nous abordâmes Pamiers dont le saint Antonin est aussi fameux et aussi douteux que le saint Denis des Parisiens.

Peut-être fut-ce à ce voyage fait dans le silence de la nuit, que je dus le désir d'écrire quelques pages de l'histoire de mon pays; en effet, dans cette route de quelques lieues, on ne rencontre pas une pierre qui ne dise un combat, pas un nom qui ne soit l'écho d'un grand événement. Dans la ville où je me rendais, dans la petite cité de Mirepoix, le nom du seigneur qui l'a dominée jusqu'au jour où toutes les dominations seigneuriales cessèrent, ce nom est un grand souvenir, ce nom me rappelait deux immenses révolutions, l'une, à l'origine de sa puissance, l'autre, à sa chute. Ce fut la guerre des Albigeois qui, au XIIIe siècle, imposa le sire de Lévi à notre cité, et ce fut la révolution de 89 qui l'en délivra. Le premier de cette famille fut sénéchal du comte de Montfort, et conquit, dans la fameuse croisade du nord de la France contre le midi, le titre de maréchal de la Foi, qu'il légua à sa descendance; le dernier de cette descendance fut le père de Mme de Paulastron, cette amie de Charles X, qui, près de mourir, obtint, dit-on, de lui le serment de rétablir le trône des Bourbons sur ses antiques bases, serment dont on suppose que l'influence ne fut pas étrangère aux ordonnances de 1830.

Cependant le jour était presque venu; nous étions arrivés à Pamiers; c'était là que je devais quitter la voiture de Toulouse,

Je descendis dans l'auberge, et les deux énormes voyageurs qui avaient si bien rempli leurs places et la mienne, s'y arrêtèrent avec moi. Lucien continua sa route, et nous nous donnâmes rendez-vous à La...

Une fois que je fus dans la vaste cuisine de l'auberge, je pus examiner les deux voyageurs pour qui j'avais été si complaisant. Quoique tous les deux d'une monstruosité remarquable, ils avaient une grande différence d'aspect; l'un était un homme qui avait dépassé soixante ans; mais, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien chez lui n'attestait la vieillesse; il avait le regard plein de feu et de méchanceté, et son sourire semblait toujours le résultat d'une pensée fâcheuse contre quelqu'un. L'autre était beaucoup plus âgé; sa physionomie, comme celle du premier, était réjouie, mais sans malice; son regard brillait encore, mais inoffensif. Assurément, de ces deux hommes, le premier s'était beaucoup amusé aux dépens de tout le monde, et le second avait mené joyeuse vie à ses propres dépens. Bientôt je vis que je ne m'étais pas trompé. J'avais devant moi les héros de mille petites histoires ou de mille petites anecdotes locales, empreintes chez l'un, de cette impitoyable moquerie gasconne qui tue par le ridicule, et chez l'autre de cette joyeuse originalité qui peuple notre pays d'individualités si précieuses. Quelques paroles que prononça ce monsieur à l'air méchant me donnèrent l'occasion d'apprendre quelle puissante tyrannie le ridicule exerce dans nos petites villes. A peine arrivé, le gros homme demanda des nouvelles du jeune Saint-S.....

— Il vivote ici, répondit l'aubergiste; mais il a beau faire, les enfans l'injurient toujours quand il passe, et il sera obligé de quitter Pamiers. Saint-S... a voulu dernièrement se marier, et, lorsque sa prétendue se rendait à l'église, on lui a tellement chanté aux oreilles la chanson du poète national et celle du mélodior, que la pauvre fille n'a pas osé s'exposer à porter un nom si ridicule.

Comme tout cela se disait pendant qu'on nous préparait le déjeuner, je demandai indifféremment quel était ce Saint-S..... et quelles étaient ces chansons. L'aubergiste paru très embarrassé, et s'excusa de n'avoir pas le temps de répondre à ma demande. Le ton d'humilité qu'il prit en regardant le gros monsieur, me prouva qu'il avait une peur réelle de cet homme.

Assurément ce devait être un personnage bien redoutable, car il semblait épouvanter tout le monde. Je me demandais si ce n'était pas quelqu'un de ces hommes qui ont marqué dans nos diverses révolutions, et qui ont sur les mains le sang de leurs compatriotes. J'étais dans une ville qui a eu ses verdets en 1815, et qui vingt-cinq ans avant envoya à la convention un de ces représentans terribles qui firent payer de leur tête, à plus d'une personne, les bons mots et les dédains qu'ils avaient eu à en souffrir autrefois. Vadier, comme Fabre d'Églantine, avait puni de mort les plaisanteries de ses rivaux; et son seul regret lorsqu'il perdit la puissance, fut de n'avoir pas découvert le véritable auteur d'une épigramme assez peu méchante; la voici:

Sans doute je n'ai pas la main aussi légère
Que le barbier qui rasa Bartholo;
Mais certes, Vadius, il n'est pas nécessaire,
Pour te faire le poil, d'égaler Figaro.

Cette épigramme coûta plus de têtes à notre département qu'elle n'avait de vers. Vadier avait condamné au hasard tous ceux qu'il soupçonnait coupables de mettre une rime en face d'une rime, et il n'avait pu atteindre le véritable rimeur. Sans doute, les jugemens qu'on porte sur les physionomies sont bien faux, car je m'imaginai un moment que c'était Vadier que j'avais devant moi; point, c'était le poète; et peut-être est-ce une chose remarquable que le poète faisait plus de peur que le terroriste. C'est que dans ce pays, tout renfermé dans ses petites passions, une plaisanterie est plus fatale que la mort. C'est un héritage qui pèse sur une famille durant de longues années. En voici la preuve.

Saint-S.... était un musicien de Foix, homme d'un génie tout spécial, ayant à côté de ce génie une profonde ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, et une crédulité que les plus niais ne possèdent pas. Avec ses qualités, Saint-S.... tomba dans les mains de Tri.... Entre mille plaisanteries dont il fut l'objet, deux étaient restées dans le souvenir du peuple de Foix, et après avoir tourmenté la vie du père, elles avaient pour ainsi dire proscrit la vie du fils.

C'était à l'époque de la révolution, alors que tout se faisait nationalement. Saint-S..... à qui cette révolution avait enlevé la place d'organiste qui le faisait vivre, sollicitait sans cesse, près des autorités, quelque modeste emploi. Tri...., alors employé, s'amusait à le bercer de promesses et d'espérances toujours déçues, lorsqu'un matin où Saint-S.... allait renouveler ses sollicitations, Tri.... le reçoit d'un air rayonnant.

— Enfin, mon cher, lui dit-il, la convention a reconnu vos droits à une fonction élevée. Et d'abord elle vient de décréter une institution magnifiquement philantropique; il va être établi dans chaque commune de France, et au milieu de la place publique, un poêle destiné à chauffer les habitans pauvres de chaque commune. Ce poêle s'appellera le poêle national, et vous avez été nommé directeur de tous ceux de notre district.

C'était assez pour que Saint-S.... fût persuadé de ce qu'on lui annonçait, mais Tri.... poussa la précaution jusqu'à lui montrer un ordre ministériel qu'il avait fabriqué et la commission qui nommait le pauvre musicien à cet emploi.

Saint-S....., ravi de sa nouvelle grandeur, courut aussitôt en faire part à tous ceux qu'il connaissait, et, soit que la mystification fût complètement préparée, soit cet esprit moqueur qui rend un Gascon complice de toute mauvaise plaisanterie qui se présente, Saint-S..... ne trouva que des gens qui le confirmèrent dans sa croyance, et qui lui expliquèrent même l'organisation du fameux poêle national.

Un jour suffit pour informer toute notre petite ville de cette mystification, et le lendemain, tout le monde, sans s'être donné le mot, crut devoir y prendre part; ainsi de tous côtés, les maçons et les serruriers se présentèrent pour soumissionner la construction du poêle national, les architectes pour en faire le plan, les marchands de bois pour l'alimenter; dès que Saint-S..... paraissait dans une rue, chacun le saluait avec respect, en l'appelant M. le directeur du poêle national; il recevait des lettres adressées à M. le directeur du poêle national. Toute une ville conspirait pour prouver à un fou qu'il était directeur du poêle national au moment même où cette ville palpitait éperdue sous le menaçant régime de la terreur.

Le poêle national était une épigramme contre la convention, et la ville de Foix la poussa si loin qu'un jour fut

pris pour la pose de la première pierre de ce philantropique monument.

Ce fut un véritable jour de fête ; toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux, tous les marchands s'endécadisèrent, ne pouvant plus s'endimancher ; les boutiques furent fermées, et une population tout entière s'associa à la représentation d'une farce, où, sous prétexte de rire d'un fou, on ridiculisait cette épithète de *national* attachée à toutes les institutions révolutionnaires. Le cortége fut magnifique ; on y parut habillé à la romaine ; tous les insignes de la république y furent portés dérisoirement ; il ne fut pas besoin de payer des maçons et des ouvriers pour y figurer, chacun s'empressa de s'attribuer son rôle, et enfin, le 21 janvier 1794, la première et la dernière pierre du poêle national fut posée sur la place publique. Il s'ensuivit une fête, des danses, des banquets, des arrestations, et le surlendemain des têtes coupées, et puis on n'en parla plus que pour poursuivre le malheureux Saint-S..... de son titre de directeur du poêle national.

La plaisanterie du mélodior fut à peu près la même, si ce n'est qu'il s'agissait d'un immense instrument qui, placé dans le chef-lieu du département, devait par des conduits souterrains faire entendre son harmonie dans les deux cents communes qui composent l'Arriége. A une heure dite, et lorsque Saint-S.....toucherait le mélodior, le son de ses accords, porté dans mille endroits différens, devait instantanément réjouir toute la population des chants patriotiques décrétés par la convention ; Saint-S.....avait cru au poêle national, il crut au mélodior. Il y eut fête, il y eut cortége ; on alla recevoir l'instrument à deux lieues de la ville ; on l'avait placé sur un immense chariot traîné par douze ou quinze paire de bœufs ; on avait élevé au sommet de la caisse, qui était censée renfermer le méliodor, un trône sur lequel était assis Saint-S..... couronné de roses. Tout ce que la ville avait gardé de jeunesse était entassé sur le char, et chantait des hymnes en l'honneur de la circonstance ; l'entrée fut triomphale, et la plaisanterie se termina comme la précédente.

En racontant ces deux incroyables mystifications, je n'ai pas tant voulu constater une manie des habitans de ce pays,

qu'en montrer les fâcheux résultats. Tant que Saint-S.....vécut, sa folie ne le sauva pas des quolibets, mais l'empêcha de les sentir. Il n'en fut pas de même de ses enfans : les spectacles, les rues, les promenades leur furent interdits ; ils ne pouvaient paraître nulle part sans qu'un fâcheux refrain ne les y poursuivît ; bourgeois et gens du peuple, femmes, vieillards, enfans, tous savaient la fatale complainte où le nom de Saint-S..., était livré au ridicule, et la malédiction publique contre un grand coupable ne se montra jamais si acharnée que cette moquerie contre un innocent.

Le fils de Saint-S.....fut obligé de quitter sa ville natale ; et comme il ne s'en était éloigné que de quelques lieues, la plaisanterie l'y avait poursuivi. Je sus plus tard qu'il n'y avait échappé qu'en allant se cacher parmi les quarante mille habitans de la ville de Toulouse. Je compris alors l'effroi qu'inspirait ce terrible Tri..., et je m'étonnai de la sorte de déférence qu'il montrait envers son compagnon, plus gros et plus âgé que lui ; était-ce donc un rival redoutable dont les tours eussent dépassé de bien loin ceux de Tri....? sa physionomie naïve ne permettait pas de le supposer. Seulement il avait échappé au ridicule parce qu'il avait été plus original que ridicule, on n'avait pu exciter le rire contre lui, parce que cet homme portait le rire en lui-même et qu'il l'épandait à grands flots ; il n'y avait rien à inventer sur le compte d'un homme dont les actions avaient quelque chose d'incroyable. Cet homme était le curé Em.....

Em..... était, avant la révolution, curé d'un petit village aux environs de Mirepoix. Un jour l'évêque de cette petite ville commença une tournée pastorale, et fit prévenir notre curé qu'il irait souper chez lui. La pauvreté de M. Em..... était extrême ; curé à la portion congrue, il avait en outre le malheur d'être fort gourmand, et la seule pièce qui fût passablement meublée chez lui était la cuisine ; cependant il fallait recevoir l'évêque d'une manière décente. Les paroissiens aimaient leur curé qui les faisait danser lui-même aux accords de son violon ; en conséquence, il se trouva bientôt chez lui une table convenable, des chaises, du linge blanc, de la vaisselle, enfin tout ce qui pouvait annoncer un curé bien établi. L'évêque arrive, tenue de la maison lui paraît

satisfaisante, tout est simple, mais convenable. Au jour tombant, on se prépare à se mettre à table, mais à ce moment on s'aperçoit que quelque chose d'important manque au souper : ce ne sont ni les mets, ni le vin, ni le linge, ni les gobelets; ce sont les chandeliers. Les bouteilles vides qui en servaient d'ordinaire sur la table de M. Em..... n'étaient pas présentables sur la table de M. l'évêque. On court chez les paysans les plus voisins, mais les paysans du Languedoc ont peu de chandeliers : la lampe à trois becs, l'antique *calel*, est le seul flambeau qu'ils possèdent; le curé en eût trouvé cinquante à son service, mais on ne peut mettre un calel sur une table. Alors dans cet embarras, le génie de M. Em.... vient à son aide; il envoie chercher les enfans de chœur de sa pauvre église, il les revêt de la robe rouge et de l'aube blanche, il enlève au maître-autel quatre cierges à peine entamés, les met dans les mains des enfans de chœur, et place ces quatre jeunes lucifers aux quatre angles de la table. Le souper se trouvant ainsi dignement éclairé, on introduit l'évêque; celui-ci, après s'être assis, considère ce mode d'éclairage d'un œil assez mécontent, et finit par dire à M. Em.....

— Parbleu! curé, vous avez là de drôles de chandeliers.

— Ma foi! monseigneur, répondit M. Em..., je suis bien aise que vous les ayez trouvez gentils.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je les ai faits moi-même.

Vis-à-vis de tout autre que l'évêque en question, la réponse du curé, sur l'origine des dits chandeliers, eût pu être dangereuse; mais elle rappelait à l'évêque une autre aventure qui lui était arrivée avec ce même M. Em..., et qui forçait l'évêque à être indulgent pour l'industrie qui avait donné naissance aux drôles de chandeliers.

Un matin que le curé avait à parler à son évêque pour une affaire où il était gravement compromis, la porte de l'évêché lui fut refusée, attendu que M. l'évêque n'était point encore levé. Dans l'espace d'une demi-heure, le curé se présenta sept à huit fois; mais chaque fois en faisant un tel bruit, que l'évêque l'entendit de la chambre où il était censé reposer. Il sonna un de ses gens, et demanda ce qui se passait. On lui dit que c'était un de ses curés qui voulait lui parler. L'évêque

ordonna de le faire revenir plus tard. Il est bon de faire remarquer que déjà, à cette époque, notre curé était accusé de se livrer avec excès à la fabrication de chandeliers. Il était menacé de destitution, et il avait un très grand intérêt à voir l'évêque avant que le chapitre, qui devait la prononcer, ne fût assemblé. Il ne tint donc compte de l'injonction de monseigneur, et se reprit à faire à la porte de l'évêché un tapage scandaleux. L'évêque, fatigué de tout ce bruit, et surtout fort mécontent d'entendre M. Em.... crier à tue-tête: qu'il était impossible qu'un homme aussi rigide que monseigneur ne fût pas levé à dix heures du matin, l'évêque quitta son lit, en ferma les rideaux, s'enveloppa d'une robe de chambre, et donna l'ordre d'introduire le curé. A peine celui-ci parut-il sur le seuil de la chambre, que l'évêque, l'apostrophant avec colère, s'écria :

— Vous voilà donc, monsieur! Ce n'est pas assez de scandaliser tous vos paroissiens par le libertinage de votre conduite, vous venez encore à ma porte faire des scènes de portefaix! Que me voulez-vous? Est-ce que vous venez encore me parler de votre maîtresse?

— Précisément, monseigneur, répondit M. Em... en s'inclinant, elle m'a chargé de vous demander des nouvelles de la vôtre.

— De la mienne! s'écria l'évêque en devenant rouge de colère: et il s'apprêtait à foudroyer le curé de reproches sanglans, lorsqu'une voix féminine, partie du fond du lit dont les rideaux étaient fermés, répondit à cette exclamation de l'évêque :

— Est-ce qu'elle me connaît?

L'évêque demeura abasourdi, et le curé, s'approchant du lit, répondit gracieusement :

— Oui, madame; elle désire avoir l'honneur de vous être présentée.

Ce fut Tri.... qui me raconta ces anecdotes durant le déjeuner.

Je demeurai tout un jour dans cette ville de Pamiers, que mes compagnons de voyage quittèrent quelques heures après, et que je quittai moi-même le lendemain. Au lieu de suivre la route qui devait me mener directement à Mirepoix, je fus obligé, dans l'intérêt de mes affaires, de me rendre dans un petit vil-

lage où demeurait une personne de ma famille. Force me fut de prendre un cheval de louage pour arriver au hameau où j'avais affaire. Ce que le fiacre de Paris peut présenter de plus maigre, est encore fort dodu en comparaison de l'arête que je fus obligé d'enfourcher. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'en me louant le cheval, la selle, la bride, on me loua aussi l'éperon; un seul éperon, entendez bien, et comme je voulais le mettre à mon pied droit, j'en fus empêché par le maître du cheval, qui me dit que la bête ne sentait déjà plus de ce côté. Cadet, car ma monture s'appelait Cadet, n'avait pas moins de quinze ans; durant les dix premières années de sa vie, il avait été éperonné du côté droit, et c'était maintenant le tour du côté gauche.

Ce fut dans cet équipage que je partis pour le village de J.... C'était par des chemins de traverse que je devais y arriver, et dans cette route, comme dans beaucoup d'autres, j'appris, à mon grand regret, combien peu les sentimens de bienveillance sont ordinaires parmi les paysans de nos plaines. Je me sers de ce mot à dessein, car à quelques lieues plus loin, lorsqu'on est dans la montagne, si on trouve dans l'aspect de ses habitans et dans leur allure quelque chose de déterminé et presque de sauvage, du moins on n'y remarque pas cette méchanceté malicieuse que je voyais sur toutes les figures que le hasard me faisait rencontrer.

Sans doute, mon équipage était fort ridicule; mais j'avais pris, pour ma part, une contenance si humble et si résignée, qu'elle devait m'épargner les quolibets qu'à chaque rencontre on jetait sur moi et sur mon cheval. Je n'avais pas mis mon orgueil dans ma monture, et je riais volontiers de la peine que tous ces gens se donnaient pour m'humilier, lorsqu'il me prit fantaisie de savoir ce que leur ferait ma politesse. Je saluai le premier manant qui se trouva sur ma route, et je lui demandai, en français, l'heure qu'il était. Comme tous les autres, le drôle me regarda en clignant des yeux, et me répondit en patois :

— *Tout dreit, tout dreit.* (Tout droit, tout droit.)

C'est une réponse stéréotypée dans la bouche d'un paysan languedocien.

On a beaucoup écrit contre la barbarie des peuples du nord :

si l'on parle en ce sens de l'état des sciences et des idées politiques dans les hautes classes de ces peuples, je pense qu'on a raison de les dire moins avancés que nous ; mais si l'on fait entrer en ligne de compte les sentimens d'humanité et de bienveillance des hommes les uns envers les autres, sentimens dont la civilisation doit tendre à doter les peuples, je pourrais affirmer qu'on a tort. Je doute qu'il existe, dans aucune contrée, une population plus vaniteuse et plus insolente que celle de nos campagnes dans le midi.

Quoique je fusse assuré que mon paysan m'avait compris, et que c'était simplement par haine pour la langue française qu'il m'avait répondu de travers, je m'adressai de nouveau à lui, mais cette fois en lui parlant patois, et je lui dis que ce n'était point le chemin, mais l'heure que je lui demandais. Mon nouveau langage sembla l'étonner et le disposer favorablement ; mais une mauvaise plaisanterie lui vint aux lèvres, et nul Gascon n'a jamais résisté au désir de dire une mauvaise plaisanterie.

— Vous me demandez l'heure, me dit-il ; il est l'heure où les mal montés la demandent.

Puis il s'éloigna en ricanant, et en méditant sans doute sur le moyen de faire, de cette rencontre, une histoire bien longue et dans laquelle il aurait montré beaucoup d'esprit. Je continuai ma route, et bientôt je me vis obligé de faire par nécessité ce que j'avais essayé comme moyen d'observation. Je commençais à me perdre dans les indications qu'on m'avait données, et bientôt je fus surpris par un orage devant lequel ma monture s'arrêta tout net. J'eus beau la tourmenter de l'éperon gauche, tout ce que je pus obtenir d'elle, ce fut de la faire tourner une douzaine de fois avec une rapidité qui m'eût beaucoup avancé dans ma route si elle l'eût employée à aller en avant, mais qui n'eût d'autre résultat que de m'étourdir et de me désorienter tout-à-fait. Aussi, quand la pluie eut cessé et que ma bête reprit sa marche, je ne savais plus trop si je retournais sur mes pas ou si je continuais ma route. Je voulus m'en assurer en interrogeant un paysan que j'aperçus à quelque distance sur la porte de sa maison ; j'étais trempé jusqu'aux os. et je me dirigeai vers lui. Il m'attendit patiemment jusqu'à ce que je fusse assez près pour l'entendre, puis il me dit avec cet

exécrable ricanement qui semble un trait caratéristique du pays:

—Eh ! monsieur, est-ce que vous avez besoin d'une brosse?

Cette fois la colère me prit, et je commençais à apostropher ce misérable, lorsqu'il me ferma tranquillement sa porte au nez et me laissa sur la route sous la pluie qui recommençait.

J'avoue que j'étais furieux, et que si, dans ce moment, j'eusse pu chercher querelle à quelqu'un, je m'en serais donné la joie ; mais la route était déserte, et il me fallut bien continuer à la suivre au hasard. Je trottai ainsi, durant deux heures, et je commençais à désespérer de jamais arriver, lorsque je fis rencontre d'un colporteur. Je ne me risquai pas à lui demander ni mon chemin, ni l'heure qu'il était, je jugeai plus prudent d'employer, vis-à-vis de lui, l'argument éternellement persuasif en quelque langue qu'on le rédige, et je lui criai :

—Veux-tu gagner dix francs?

—Beleou (peut-être), me répondit-il.

— Il s'agit, lui dis-je, de me conduire à Ja.....

Le colporteur écouta cette proposition avec un air fort indécis, puis après quelque hésitation il repartit:

— Je le veux bien à cause de vous.

Cette hésitation me fit soupçonner que je m'étais égaré et que je devais être bien loin du but de mon voyage; je remerciai intérieurement le hasard de m'avoir fait rencontrer un brave homme qui, pour moi et pour mes dix francs, voulait bien se déranger de sa route pendant quelques heures. J'en étais même touché à ce point, que je lui demandai s'il était du pays, persuadé que tant de vertu ne pouvait être indigène. Il eut à peine le temps de me dire qu'il était des environs et de me proposer une paire de bretelles et un portrait de Henri V, que j'aperçus devant moi les premières maisons d'un petit village qu'il me déclara être Ja....., puis il s'approcha de moi et me demanda les dix francs promis.

Nous avions marché à peu près cinq minutes ensemble, je trouvai la friponnerie un peu forte, et j'en fis l'observation à cet honnête homme; il me répondit paisiblement :

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé ces dix francs, c'est vous qui me les avez offerts.

A cette excellente raison, je répondis en payant. Je me fis as-

sez sottement l'application de ces deux vers du *Misanthrope.*

> Ce sont vingt mille francs qu'il pourra m'en coûter,
> Mais pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester.

Je ne m'aperçus pas que la plaisanterie d'Alceste n'était bonne que parce qu'elle était chère, et que mes dix francs me donnaient tout au plus le droit de passer pour un niais.

Enfin, j'arrivai chez l'un de mes nombreux cousins. C'était un vieillard de près de quatre-vingts ans, père d'une nombreuse famille, dont je trouvai la plus grande partie dans le vaste salon qui tenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison. Mon vieux cousin, assis dans un fauteuil de canne, lisait un *Constitutionnel* qui avait vingt-cinq jours de date; un de ses fils nettoyait un fusil de chasse; l'aîné rendait compte à sa mère de la vente des moutons qu'il avait faite dans une foire voisine; l'autre lisait son bréviaire dans un coin, et le plus jeune, étendu sur un canapé de paille, sifflait des airs de romances. Trois filles étaient assises et cousaient autour d'une table. La plus jeune pouvait avoir vingt-cinq ans, la plus âgée en avait au moins quarante.

Je tombai comme une bombe, au milieu de cette assemblée patriarcale; je ne m'attendais pas à un accueil bien empressé. Je me trouvais être, au même titre que toute cette famille, héritier d'un assez mince patrimoine, et je savais que, lorsque j'avais parlé de faire valoir mes droits, on s'en était beaucoup indigné.

En effet, moi qui n'avais jamais habité le pays, je venais assez incongrument mettre la main dans des biens dont on avait fait le partage sans penser à moi. Je dérangeais les calculs de tout le monde; il paraissait souverainement injuste à mes cohéritiers qu'un étranger, qui n'avait jamais mérité par ses soins assidus la bienveillance du décédé, qui n'avait jamais entretenu ses bonnes dispositions par de fréquens envois de gibier, par des hommages de raisiné ou de cuisses d'oies confites, profitât de la fortune du parent qu'ils avaient choyé à leurs frais. Cependant on me salua avec quelque cordialité, et je m'aperçus que je n'étais pas un homme sans quelque importance, lorsque je vis disparaître presque tous les membres de la famille et que je pus remarquer, à leur tour, que les filles avaient remplacé,

par un tablier de soie noire, le tablier de cotonnade qui protégeait leur robe d'escot; que le fils au bréviaire était allé quitter ses sabots pour mettre des souliers, et que le siffleur de romances s'était organisé, autour du cou, une cravate blanche de mousseline, ornée d'une superbe rosette.

Parmi toutes ces figures, la plus curieuse assurément était celle de mon vieux cousin. Dès que les confidences officielles eurent cessé, il s'empressa de me demander des nouvelles de Paris :

— On m'a dit que vous faisiez des pieces de théâtre, me dit-il. Avez-vous jamais travaillé pour le théâtre de Marat ?

— Le théâtre de Marat, répondis-je ; mais je crois qu'il n'existe plus.

— Tant pis, reprit mon vieux cousin, c'était un charmant théâtre, et j'y allais souvent, bien qu'il fût situé rue de l'Estrapade, et que je demeurasse rue de la Loi, section des Piques.

Mon vieux cousin était venu à Paris à l'époque de la révolution ; il avait appris son Paris comme il l'avait vu, et pas une des modifications qu'y avaient apportées l'empire et la restauration n'avait pu pénétrer dans la tête du vieillard. Par une singulière distinction, il consentait bien à appeler *monsieur* tous les hommes qu'il n'avait pas connus autrefois, ou qui étaient nés depuis la chute de la république ; mais il nommait citoyens tous ceux à qui il avait donné autrefois cette qualification : ainsi, en me parlant littérature, il me disait quelquefois :

— Sans doute, monsieur Casimir Delavigne est un homme de talent, mais je préfère de beaucoup le citoyen Chénier.

Son vieux républicanisme lui inspirait de dire Bonaparte, comme les légitimistes se plaisent à nommer Napoléon. Il n'y avait pour lui qu'une révolution, celle de 89. Il n'appelait jamais les nobles que les aristocrates, et décorait du titre de patriotes ce que nous appelons plus justement *opposition.* A bien considérer cet homme, qui avait près de quarante ans quand la république s'établit, et qui a encore vécu trente ans depuis qu'elle est tombée, on peut juger de quelle impression cette terrible époque dut frapper tous les esprits. Toute la vie de cet homme semblait s'être absorbée dans les souvenirs de la période révolutionnaire. Tout ce qui avait précédé ce moment avait perdu son nom dans son esprit, tout ce qui l'avait suivi n'avait

pu en acquérir un nouveau ; ainsi, pour ne parler que des objets physiques, il semblait, pour lui, que la place de la Révolution n'eût jamais été la place Louis XV, et ne fût jamais devenue la place de la Concorde.

Toute cette conversation, à laquelle vint se mêler mon jeune cousin à la cravate blanche, nous mena jusqu'à l'heure du souper. A huit heures il était fini, et chacun était déjà retiré, lorsque ledit cousin, me prenant à part, me demanda si je n'étais pas curieux d'assister à la veillée des filles du village qui se tenait dans la grange de la ferme voisine, à laquelle se trouverait assurément la plus jolie *fille* du monde.

Qu'on me permette, à propos de ce style, de remarquer combien la bégueulerie parisienne apauvrit chaque jour notre langue. Autrefois, une fille était tout simplement une femme qui n'était pas mariée. Grace à la pudeur prétentieuse de nos bourgeoises qui a supprimé le véritable nom d'un certain état, ce mot *fille* est devenu une odieuse dénomination. Toutefois il a paru bientôt avoir trop d'énergie, et le mot de *demoiselle* qui était resté aux femmes non mariées, commenca à prendre aujourd'hui la place du mot fille et à devenir une expression de mépris. Ainsi, quand ce que nous appelons une dame pince les lèvres, cligne les yeux et dit d'un ton gêné, comme si les mots la brûlaient :

— C'est une demoiselle, vous savez, une demoiselle !

Cela veut dire tout simplement : c'est une fille publique. Il en a été de même pour la qualification des maris trompés ; il en est de même pour les noms de certains meubles, et il y aurait un dictionnaire à faire de tous les mots grotesques que la pruderie bourgeoise a inventés pour dire le remède que Molière appelait un lavement. Ainsi le mot fille ne peut plus s'employer aujourd'hui qu'à condition qu'il sera précédé de l'épithète de jeune, et j'avoue pour ma part, que lorsque je l'entendis sortir, sans correctif, de la bouche de mondit cousin, il sonna à mon oreille, comme si le cousin m'avait fait une mauvaise proposition.

J'étais curieux cependant de voir par mes yeux ce qu'on appelle une veillée villageoise, chose dont je n'avais d'idée que par M. Ducray-Duminil et que je me figurais devoir se passer autour d'une table entre des filles qui causent, des mères qui filent et des hommes qui boivent. Mais lorsque j'entrai dans la

grange, je fus tout surpris du spectacle qui s'offrit à moi. C'était l'époque où on dépouillait de leurs grains les lourds épis de maïs. Ils étaient jetés au fond de la grange et s'y élevaient en amphithéâtre jusqu'au toit, et c'est sur cet amphithéâtre que s'étaient assis pêle-mêle les garçons et les filles. Les plus sages et les plus retenues au pied de la montagne, les plus rieuses au sommet. Au moment où j'entrai, la veillée était occupée à chanter en chœur les refrains harmonieux de notre province.

Je me souvins d'avoir entendu l'un des plus gracieux, chanté à l'Opéra par les premiers artistes de l'Académie Royale de musique, et Nourrit, qui l'avait rapporté d'une tournée dans le Midi. Sans doute ce jeune artiste avait été séduit par l'effet magique de ces chants qui bercent si doucement la nuit de nos campagnes; mais il en est de nos refrains comme de certaines fleurs, ils ne peuvent vivre que sous le ciel où ils sont nés. L'essai de Nourrit fut presque ridicule, il ne fit que me décharmer un souvenir d'enfance, et comme tous les spectateurs de l'Opéra, je crus que ces harmonies, si vantées dans nos provinces, n'étaient que de misérables psalmodies comparées aux puissans effets de notre Opéra. Mais lorsque je les entendis sous leur ciel, dans leur cadre et avec leur expression native, ils saisirent vivement mon imagination et charmèrent mon oreille.

C'est comme l'œil brûlant et le teint fauve des filles arabes dont l'un semble trop lubrique et l'autre trop noir, parmi nos pâles Européennes et sous notre ciel gris, mais dont le feu ne paraît que languissant près du soleil resplendissant de l'Afrique, dont la couleur semble douce dans cette nature si vigoureusement peinte.

Il y a dans les exécutans de nos provinces une justesse d'intonation, une variété de combinaisons harmoniques, une si naturelle entente du contraste du *forte* au *piano*, que je demeurai à la porte de la grange pour écouter long-temps. D'ailleurs je savais que nos paysans, qui aiment fort à chanter pour eux, n'aiment à chanter pour personne; ils s'arrêtent dès qu'ils supposent qu'on les écoute pour les juger; ou bien si la vanité leur dit de continuer, il se laissent aller à un sentiment qui a gâté trop de choses, en fait d'art; ils méprisent le chant populaire qu'ils disent si bien, pour entonner quelque sotte romance qu'ils écorchent abominablement.

Je ne m'étais pas trompé. Dès que j'entrai, on se tut, puis quand je les pressai de recommencer, ils me répondirent que cela n'en valait pas la peine, mais que si je le voulais, Mlle Pauline, qui avait habité Toulouse, chanterait quelques jolis airs à la mode. Ce nom de Pauline, cette circonstance d'avoir habité Toulouse, me rappelèrent mon jeune compagnon de voyage. Je regardai de près la jeune fille qui portait ce nom de Pauline, et je trouvai que le portrait que Lucien m'en avait fait était fort ressemblant, car il m'avait dit qu'elle était adorablement belle.

Le refus qu'elle fit de chanter avait quelque chose de timide et de triste, qui semblait plutôt provenir d'un cœur préoccupé que d'une mauvaise volonté prétentieuse. Nous fûmes obligés de nous contenter du talent d'une grande fille brune, couchée au sommet de la pyramide de maïs, qui nous dit une de ces chansons si communes dans notre pays, moitié française et moitié patoise, et dans lesquelles un seigneur propose toujours ses châteaux et ses richesses à une bergère qui les refuse toujours, pour demeurer fidèle à son bel ami.

Lorsque Florian, dans ses nouvelles à la crème, qu'il appelait *pastorales*, faisait demander à ses bergères leur doux et tendre ami, il n'avait étudié ni la littérature du pays, ni la manière des filles d'y regarder les garçons. C'est toujours mon bel ami qu'elles veulent; et elles le font comme elles le chantent. Je n'oublierai jamais l'expression singulière d'une femme à qui je parlais d'un jeune garçon qui nous servait de cocher; il était frais et vermeil, avec des yeux pétillans de désirs et un sourire toujours amoureux. Il se retournait de temps en temps pour regarder dans l'intérieur de la guimbarde qu'il conduisait, et à chaque fois, il nous faisait l'histoire des jeunes filles à qui il jetait de joyeuses plaisanteries en passant. Au moment où je demandai à cette dame quel était ce jeune garçon, elle cligna de l'œil en le regardant et me répondit :

— *Oh! es un poulit poulissou* (oh! c'est un joli polisson); et rien ne peut rendre ce que ce mot avait d'admiration, ce que l'expression de la dame avait de bienveillance pour le joli polisson.

Tout ce qu'une femme trouve d'excuses parmi notre civilisation parisienne, dans la position élevée, l'esprit, ou la renommée de l'amant qu'elle prend, toutes ces excuses, nos femmes du

midi les trouvent volontiers dans la beauté de celui qu'elles choisissent.

Mon grotesque cousin, qui, malgré sa cravate blanche et sa rosette, ne portait aucune excuse en soi, papillonnait inutilement du haut en bas de l'amphithéâtre où les filles étaient étagées, et n'en obtenait d'autre parole que cette question :

— Ques aquel moussurot? (Quel est ce petit monsieur ?)

Petit monsieur, ce mot par lequel on me désignait, ne veut point dire petit monsienr comme nous l'entendons, c'est-à-dire monsieur à la tournure maigre et stérile, il veut dire un homme qui usurpe l'habit qu'il porte ; et comme j'étais pour le moins aussi bien mis que le fils de l'ancien seigneur du village et que je n'étais probablement qu'un roturier, on m'appelait *moussurot*. Certes, il n'existe en France aucun pays où la haine du peuple soit aussi violente que chez nous, pour l'homme du peuple qui s'est élevé au-dessus de sa condition : et ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que cette envie, qui s'obstine à nier le bien acquis de toute fortune faite depuis peu, n'empêche pas, dans nos paysans, la haine des vieilles familles et des fortunes anciennes. Aussi dès qu'on sut dans l'assemblée qui j'étais, et le motif qui m'appelait dans le pays, il sembla s'organiser contre moi une espèce de conspiration.

Elle commença par l'échange de quelques épis de maïs dépouillés de leurs grains et devenus par conséquent fort légers et que les filles commencèrent à jeter à la tête des garçons. Ces épis que dans cet état on appelle *couscourets* s'égarèrent peu à peu de la direction qu'on semblait vouloir leur donner ; quelques-uns m'atteignirent, et bientôt ce fut une pluie sous laquelle on m'eût peut-être enterré, si j'avais laissé faire ; mais, ne pouvant me défendre contre tout le monde à la fois, je choisis un ennemi ; cet ennemi fut mon malheureux cousin qui trouvait fort drôle de me laisser assiéger, je choisis l'épi le plus lourd que je pus trouver, je le lui adressai au milieu du visage, d'une façon si vigoureuse, que le sang jaillit, et au moment où il s'irritait et me faisait observer qu'on ne jouait pas ainsi, je lui répondis si sèchement que c'était ma manière d'avertir que ce jeu me déplaisait, qu'on le cessa tout-à-fait.

Il me sembla même que j'acquis quelque estime parmi les

paysans de la veillée ; les hommes me regardèrent avec un peu de haine, et conséquemment les femmes avec un peu de faveur. Mais ces deux sentimens se changèrent bientôt en une curiosité inquiète, lorsqu'on remarqua l'espèce d'intelligence qui s'établit entre moi et Pauline, et le trouble sérieux dont cette jeune fille fut agitée. J'étais près d'elle au moment de l'attaque que j'avais subie, et comme elle cherchait à excuser son pays de la grossièreté de ses habitans, je lui répondis que je le connaissais de longue main, et que je préférais de beaucoup les montagnards aux habitans de la plaine. Je tenais peu à montrer de l'adresse dans la manière dont j'arriverais à mon but, et je lui dis tout simplement que j'étais sûr qu'il ne m'en serait pas arrivé autant à La... où je devais être dans quelques jours et où je devais rejoindre M. Lucien de Mauvrelier.

Il faudrait à nos romanciers et à nos comédiennes beaucoup d'études du genre de celles qui s'offrirent à moi ; peut-être comprendraient-ils mieux ce que c'est que l'étonnement amoureux dans le cœur d'une femme. Jamais aucun regard ne me pénétra aussi profondément que celui que Pauline jeta sur moi, en entendant prononcer le nom de Lucien ; il y avait tout ensemble dans ce regard, la surprise d'être devinée, la crainte de l'avoir été par un ennemi, et la prière la plus humble et la plus touchante d'avoir pitié d'elle. Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Je rassurai Pauline en lui apprenant rapidement combien j'étais étranger, pour ainsi dire, à la confidence que je venais de lui faire ; je lui racontai comment je connaissais Lucien, où je l'avais quitté, et où je devais le retrouver.

— Mon Dieu ! je n'y serai pas, fut la seule réponse de Pauline à mes confidences.

Cette simple parole de Pauline était non-seulement pleine de regrets pour elle-même, qui ne verrait pas Lucien, elle était aussi pleine de pitié pour Lucien, qui ne la verrait pas : c'était la plus naïve expression de cet amour qui est sûr du bonheur qu'il donne. Après cette parole, où Pauline m'avait dévoilé toute son ame, sa première pensée fut de chercher un moyen de prévenir Lucien des raisons qui l'empêcheraient de se trouver au rendez-vous. Elle me raconta rapidement et à voix basse comment son père, craignant la poursuite de M. Mauvrelier,

s'était séparé d'elle à Pamiers et l'avait envoyée passer quelques jours à Ja...., chez une de ses tantes. Elle termina ce récit en me disant :

— Dites-lui tout cela quand vous le verrez ; dans trois jours je serai à La.....

— Mais, lui répondis-je, je n'y serai pas moi-même avant ce temps, et je ne pourrai prévenir Lucien. Je crus devoir ajouter que j'étais assuré que Lucien l'attendrait, et je lui promis de hâter mon départ le plus que je pourrais. Tout ce dialogue, qui se passait dans un coin de la grange, intrigua singulièrement les paysans; ils ne savaient si cette conversation intime résultait d'une ancienne connaissance avec Pauline, ou de l'influence de la séduction parisienne. Mon cousin, dont j'avais si bien bosselé le front, lui qui savait précisément pourquoi j'étais dans le village, et combien j'étais étranger au pays, ne douta point que ce ne fût une conquête que je venais de faire en quelques minutes; je le vis au dépit avec lequel il parla à cette jeune fille, et si ce n'eût été le souvenir très récent de mes façons d'agir, il est probable que ce dépit fût devenu injurieux. Cependant l'heure était avancée, je demandai tout bas à Pauline où je pourrais la revoir ; elle me répondit que le lendemain dimanche, après vêpres, je la trouverais à la danse. Je promis de m'y rendre.

Il était à peu près dix heures lorsque je rentrai dans la maison de mon cousin ; je croyais tout le monde couché , et je fus fort étonné de voir tous les hommes, ou plutôt tous les fils attablés autour de quelques bouteilles de blanquette de Limoux, le champagne du pays.

Si jamais il plaît à quelque buveur émérite de mettre ce vin à la mode, nul doute qu'il ne détrône bientôt le champagne. Il a, à un plus haut degré assurément, toutes les qualités qui recommandent le vin champenois, En effet, si on considère celui-ci seulement pour ses qualités vineuses, il ne mérite pas la dixième place parmi les vins blancs que possède la France. Le riche et puissant sauterne lui est aussi supérieur que Molière peut l'être à M. Scribe, et il n'est pas jusqu'au chablis qui ne méritât la préférence, s'il y avait encore dans le monde des estomacs sans préjugés. Ce n'est donc que pour sa mousse, sa pétulance et son clinquant, que le champagne est si fort en

vogue. Hé bien ! toutes ces qualités la blanquette de Limoux les possède d'une manière plus élégante que le champagne; sa mousse est plus légère et plus argentée, son parfum plus suave, son ivresse plus facile et plus passagère, son abus plus innocent, et l'on peut dire que, si le champagne représente la vigueur bondissante de Mlle Essler, la blanquette de Limoux a la suavité aérienne de Mlle Taglioni.

Il n'y a pas si longtemps que le vin de Bordeaux a détrôné le vin de Sèvres et d'Argenteuil, pour qu'il ne soit pas permis de douter de la sûreté du goût parisien. Il fallut que le maréchal de Richelieu fût nommé gouverneur de la Guyenne, pour que le saint-émilion et le lafitte prissent rang dans nos caves, et il n'y a pas deux siècles que Sauval écrivait que Paris était situé au milieu des plus excellens vignobles de la France, et qu'Argenteuil produisait des vins si délicieux qu'ils n'étaient servis que sur les tables royales. Cette gloire d'Argenteuil était contemporaine de celle de Chapelain et de Voiture. Qui peut prévoir les Chapelains et les Voitures de notre époque, qui partagent le succès du vin de Champagne, et qui tomberont comme lui?

On doit supposer qu'avec de pareils principes, je ne reculai point devant les verres répétés de cet adorable nectar. Sans doute, sans la confiance que cet excellent vin établit entre nous, je n'eusse point accepté la proposition que me fit mon cousin le chasseur, d'aller tuer quelques perdrix avec lui le lendemain matin. Cependant j'eus occasion de m'exercer de nouveau à une chasse que je n'ai rencontrée que dans notre pays; c'est ce qu'on appelle *la tirasse*. On peut dire que c'est une sorte de pêche au gibier.

La tirasse est un énorme filet que le chasseur porte sur son bras gauche; lorsque le chien a arrêté une compagnie de perdrix, le chasseur lance de la main droite l'extrémité de ce filet, armée d'un plomb très pesant; il lui fait décrire un arc considérable de manière à ce que le filet enveloppe à la fois le chien et le gibier. C'est absolument l'usage de *l'épervier* (filet de pêche) appliqué à la chasse.

Pour lancer la tirasse, il faut une force et une adresse peu communes; et bien que cette manière de chasser paraisse très destructive du gibier, elle ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire, par la difficulté qu'elle présente.

Je n'avais suivi mon cousin le chasseur que pour ne pas manquer à la promesse que je lui avais faite; aussi je rentrai au bout de deux heures de chasse, mais je trouvai la maison déserte ; tout le monde était à la messe; je fis comme tout le monde, je me rendis à l'église et je reconnus le brave et digne curé Em...... qui faisait chanter ses paroissiens au lutrin, en les accompagnant de son violon. J'avais été averti de cette circonstance, et j'en fus peu surpris; mais ce qui m'étonna davantage, fut de voir l'église encombrée d'hommes qui se tenaient debout, et qui causaient d'une manière fort animée. En écoutant leur conversation, je reconnus comment un culte en remplace un autre. Autrefois l'église était le rendez-vous des chrétiens et des pensées pieuses ; aujourd'hui c'est celui des marchands et des intérêts mercantiles ; la religion du veau d'or pénètre partout; l'église est devenue un sorte de bourse, et aucun des hommes qui s'y trouvaient ne s'occupa, pendant l'office, que du prix des grains, de l'augmentation des laines, de la baisse des fers. L'aîné de mes cousins semblait être le Rotschild de cette réunion où les marchés se concluaient, non en francs et en centimes, mais en pistoles. Quand la messe fut achevée et la boursse close, je demandai à m'entendre avec lui sur notre affaire, et alors il m'exposa son plan. Qu'on me permette de le laisser parler.

— D'abord, me dit-il, je déteste les procès ; la mauvaise foi de mes voisins m'en a suscité un assez grand nombre, pour que je sache que c'est le moyen le plus ruineux d'avoir raison. Je ferai donc, pour éviter un procès avec vous, tous les sacrifices possibles. Voici comme je l'entends.

Au lieu de déranger le partage que nous avons fait entre nous et en votre absence, nous maintiendrons ce partage; seulement on arbitrera la valeur de la portion qui pourrait vous revenir, elle vous sera payée en espèces. Je suppose que cela vous arrange mieux que de rester possesseur de quelques champs que vous ne pourriez surveiller. Cependant il se présente une difficulté assez grave; c'est qu'aucun de nos cohéritiers ne se soucie, ou n'est dans la possibilité de mettre des fonds dehors; mais je hais tant les procès, que je me charge de lever cette difficulté. Je me chargerai de vous payer seul, et au nom de tous, la somme qui vous sera due, à condition que

chacun de nos cohériters me donnera, sur sa part, une hypothèque pour la somme que j'aurai avancée pour lui. Cependant comme je déteste autant les discussions que les procès, voyez, si cela vous arrange, à faire accepter cet arrangement par tous nos cohéritiers ; ce n'est que pour vous que je le fais, et il en est parmi eux qui y porteraient obstacle, s'ils pensaient que j'y prends le moindre intérêt.

On ne pouvait trouver un homme plus serviable ; et pour en finir tout de suite avec ce cousin qui détestait tant les discussions et les procès, je dois dire que j'acceptai sa proposition avec empressement, que j'employai toute mon éloquence, dans les jours qui suivirent, et pendant lesquels je visitai mes autres parens, à leur persuader que c'était moi qui avais ainsi combiné cette affaire, et que mondit cousin n'y avait souscrit qu'avec beaucoup de difficulté. Tout s'arrangea à merveille, et il y a encore quelques mois que j'admirais la serviabilité de mon cousin l'homme d'affaires, lorsque j'ai apris, que, grace aux hypothèques qu'il avait obtenues par moi, il était arrivé à faire, à nos sept cohéritiers, sept procès au moyen desquels il les avait dépossédés de la meilleure part de leur propriété. Toutefois, à l'époque dont je parle, j'étais bien loin de prévoir ce résultat, et je demeurai fort reconnaissant de ce qu'il faisait pour aplanir les difficultés de mon affaire.

Il ne me restait plus qu'à voir Pauline, et pour cela je me rendis à la danse. Elle était établie en plein air, autour d'un orme colossal. L'orchestre était composé, comme à l'ordinaire, d'une musette et d'un tambour ; dans cette singulière musique, il est presque impossible de deviner le motif que joue l'instrument sous la foule de variations dont le musicien le surcharge. C'est une continuité de notes qui se poursuivent avec une rapidité toujours égale, et sans aucune interruption. Le tambour accompagne cette musique, et marque la mesure qu'il serait difficile de saisir à travers ce déluge de notes sans temps et sans arrêt. Il en est un peu de la danse comme de la musique ; elle n'a, à vrai dire, ni commencement, ni fin. Les hommes font un grand cercle devant l'orchestre, et semblent être là comme les tenans de ce carrousel de danses ; les jeunes filles courent autour d'eux, et choisissent le danseur qui leur convient ; ensuite une tape sur l'épaule avertit le danseur

qu'une nouvelle fille veut danser avec lui. Il est tout aussitôt obligé de se retourner et de quitter sa première danseuse pour faire face à la nouvelle. La première se repose ou va chercher un autre danseur qu'elle avertit de la même manière en lui frappant sur l'épaule. De cette façon les danseurs restent quelquefois des heures entières debout, tandis que les jeunes filles se relaient le unes après les autres. Je mc rappelle avoir vu des amans jaloux tenus ainsi en danse, pendant que leur maîtresse causait à quelque distance avec un autre galant. C'est en cela que les jeunes filles trouvent cette danse amusante, et lorsqu'il y a quelque passion intéressée, il arrive des momens où elle devient fort dramatique, car ce serait une honte pour un garçon de quitter la danse, tant qu'il s'y trouve une jeune fille pour lui tenir tête. J'eus moi-mêmê à en faire l'expérience.

Je vis Pauline, que je cherchais depuis long-temps des yeux. Au moment où j'allais l'aborder et lui parler, elle me dit tout bas:

— Dansez, si vous voulez que nous causions.

Je me mis donc de la partie en invitant ma plus jeune cousine, et un moment après je me sentis frapper sur l'épaule, et je me retrouvai en face de Pauline. Pendant que nous suivions aussi exactement que nous le pouvions le rhythme rapide de cette bourrée sans fin, elle me dit:

—J'ai demandé à ma tante de retourner chez mon père, mais elle n'y veut pas consentir, parce qu'elle n'a personne pour me faire accompagner. Il faudrait que vous lui apprissiez que vous allez à La...., et peut-être permettrait-elle que je partisse avec vous.

— Mais, lui dis-je, je ne connais pas votre tante, et je ne sais comment l'aborder.

— Il faut....

Au moment où Pauline allait m'indiquer le moyen de la servir, une grosse tape me tomba sur l'épaule, et il fallut me retourner pour faire face à une paysanne réjouie, qui paraissait charmée de m'avoir dérangé. Malgré ma mauvaise humeur, je ne quittai point la danse, pour donner à Pauline l'occasion de revenir me parler. Mais, soit crainte d'être remarquée, ou honte de s'avancer si librement vis-à-vis de moi, elle me laissa subir les tapes d'une demi-douzaine d'autres danseuses, et je la

vis provoquer à son tour un pareil nombre de malôtrus. Je perdais patience, lorsque je la vis enfin se rapprocher de moi; elle arriva juste au moment où la musette exténuée allait mettre fin à cet infernal trépignement. La danse cessa, et moi, Parisien, assez gauche à ces sortes de jeux, il me fallut faire comme les autres, c'est-à-dire asseoir ma danseuse dans ma main droite, et l'enlever vigoureusement jusqu'à la hauteur de ma tête. Pauline était svelte et flexible; elle aida si gracieusement à ma gaucherie, que je me tirai de cette épreuve avec quelque honneur. Tout aussitôt elle prit mon bras et me dit :

— Maintenant que vous êtes mon danseur, nous pouvons causer ensemble.

C'est un droit acquis à la dernière partenaire que l'on rencontre, et je compris alors combien le dénouement de la danse doit quelquefois avoir d'intérêt. C'est un moment d'autant plus difficile à saisir, que souvent le musicien laisse tomber les sons de son instrument pour faire croire que la danse touche à sa fin; puis, lorsque chaque danseuse a rejoint celui avec qui elle veut demeurer, le musicien recommence de plus belle, et quelques jeunes filles, se mettant de moitié dans sa malice, se jettent alors au milieu des danseurs, et troublent tous les rendez-vous pris. Heureusement que Pauline avait réussi; elle m'assura qu'il suffirait de dire à la tante que j'accompagnerais sa nièce jusqu'à La... pour qu'elle me la confiât. Cela ne m'étonna point. je savais la liberté dont jouissent les jeunes filles dans notre pays. Elles sortent seules, vont seules à la promenade; souvent, même, dans nos petites villes, elles reçoivent, et le plus souvent, pour elles, le mariage n'est pas le moment de leur entrée dans le monde, mais plutôt celui de leur retraite.

Ce fut donc une affaire bientôt arrangée, et il fut résolu que je partirais le lendemain matin avec Pauline. Nous devions laisser à Mirepoix les chevaux qui nous auraient conduits, et là nous en devions prendre d'autres pour continuer notre route jusqu'à La....

Le jour était à peine levé, lorsque nous partîmes. L'habitude de voyager à cheval est fort commune dans notre pays, même pour les femmes d'une certaine condition. Quelquefois elles font ces voyages assises sur ce que nous appelons des selles à la fermière, mais plus souvent elles montent leurs chevaux

à califourchon, en s'enveloppant d'un manteau de drap dont j'ai oublié le nom. C'est une espèce de vêtement formé de deux tabliers d'une très grande longueur, qui s'attachent à la taille, et qui tombent de chaque côté sur les hanches, jusqu'au delà des pieds.

La coquetterie plus avancée des habitantes des petites villes de la plaine commence à abandonner cette manière de monter à cheval, et le département possède, depuis quelques années, deux ou trois modèles de selles de femme à l'anglaise. Mais Pauline était d'un village de la montagne, où la civilisation est toujours en retard d'une vingtaine d'années sur celles de nos petites villes, et c'est dans l'équipage que j'ai décrit plus haut qu'elle se mit en route avec moi.

Presque toujours les descriptions qu'on fait de certains habillemens ou de certains usages séduisent aisément le lecteur. Cependant, si je m'avisais de vouloir prouver qu'une femme à califourchon sur un cheval est un objet gracieux, on trouverait que j'y mets de l'impertinence; et pourtant Pauline, ainsi huchée sur une assez méchante rosse, était bien la plus gracieuse chose que j'eusse vue de ma vie. C'était peut-être le contraste qui me séduisait; je ne sais, mais j'aurais voulu la voir poser devant quelque peintre naïf; elle était si fraîche, si rose, si sincèrement belle, qu'il semble qu'elle dût rendre charmant tout ce qu'elle faisait. Quand son cheval trébuchait, et qu'elle appuyait ses petites mains sur le pommeau de la selle, sa taille de jonc se pliait si doucement! lorsque épouvantée des faux pas de son coursier, elle avait laissé échapper un cri d'effroi, le rouge lui montait si gaiement au visage! elle me jetait un sourire si suavement embarrassé, comme pour s'excuser de sa peur; ce sourire s'ouvrait par des lèvres si pures et si jeunes, sur des dents si brillantes, le regard qu'elle me versait à travers ses longs cils était d'une familiarité si tendre, que, durant plus de deux lieues, je me laissai aller à regarder Pauline sans autre pensée que de la regarder.

Il y a un charme inexprimable dans le regard de nos femmes du midi; il respire une nature amoureuse et coquette, qui appelle l'adoration et promet de la comprendre. Sans doute, pour les hommes qui vivent perpétuellement au milieu de cet assaut continu de regards, il faut que ces regards prennent

une expression particulière pour qu'ils les croient en quelque chose; sans cela, ce ne serait jamais qu'amour et séduction entre les deux sexes; mais pour le Parisien, accoutumé ou à la réserve des coups d'œil civilisés, ou à l'impertinence de la double lorgnette de nos belles dames, ce regard a un charme qui le trompe, le séduit et le trouble jusqu'au fond de l'ame. Si ce n'eût été le souvenir du jeune Lucien, j'aurais dit à cette jolie fille combien je la trouvais jolie, j'aurais dit à cette enfant si frêle combien je me sentais faible devant elle. Mais, en y réfléchissant, je rougis de toucher, par une parole indiscrète, à cette ame si candide; et comme le silence de notre voyage me laissait tout entier à la regarder, j'entamai la conversation afin de penser à autre chose qu'à ma compagne de voyage.

Un petit accident, assez commun dans nos campagnes, où la police des routes n'est pas très exactement faite, donna à cette conversation un intérêt qui m'absorba complètement.

Nous passions à travers une lande assez étendue; le chemin, creusé entre deux champs beaucoup plus élevés que la route, ne permettait pas à l'œil de s'étendre au-delà de quelques pas; nous marchions fort près l'un de l'autre, lorsqu'au détour d'un autre petit sentier qui venait aboutir dans celui que nous suivions, nous fûmes surpris par un grognement sauvage; le cheval de Pauline s'arrêta tout net, ainsi que le mien, et nous aperçûmes quelques chiens qui dévoraient un cheval mort qu'on avait jeté sur le bord du sentier. A cet aspect, Pauline devint pâle, et si je n'avais été tout-à-fait à côté d'elle, elle fût certainement tombée de cheval. L'horreur du spectacle qui s'était offert à elle suffisait sans doute à une pareille émotion. Je soutins Pauline du mieux que je pus, pendant que je forçais les chevaux à franchir cet obstacle; mais elle était prise d'un effroi si profond, qu'elle semblait ne plus entendre mes paroles. Son visage était d'une pâleur effrayante, et un léger tressaillement agitait convulsivement ses lèvres.

Des larmes abondantes succédèrent à cette crise nerveuse, des larmes parmi lesquelles elle cherchait à s'excuser de l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui m'étonnait véritablement, tant elle avait été puissante devant une rencontre qu'il n'est pas rare de faire dans nos plaines. Enfin, j'entendis à travers les sanglots de Pauline qu'elle me disait tout doucement.

— Je n'ai pas eu peur...... Ce n'est pas cela...... Mais c'est si affreux.... Mon Dieu! après ce que j'ai vu....

Et tout en se lamentant ainsi, elle regardait avec terreur du côté où nous avions rencontré ces restes horribles. Je la rassurai, et bientôt son agitation se calma peu à peu, et elle me dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai éprouvé, ce n'est pas ma faute, je vous jure; mais si vous saviez quels souvenirs ce spectacle a réveillés en moi. Le rapprochement en est si hideux, qu'il me fait frémir.

Elle s'arrêta; puis elle reprit, en secouant la tête :

— J'ai tort d'aller retrouver Lucien. La montagne me sera fatale; il m'y arrivera malheur, c'est sûr.

— Pourquoi cela? lui dis-je.

— Ce que je viens de voir, répliqua-t-elle, est un avertissement. Voyez-vous, toutes celles de notre famille ont péri dans la montagne. Ma cousine Louise s'y est noyée dans un torrent, et ma pauvre sœur.... Oh! ma pauvre sœur! quel horrible sort elle y a trouvé!

Je demandai à Pauline de quel mort sa sœur avait péri; et la jeune fille commença ainsi son récit :

— Elle était bien plus grande que moi; j'étais toute petite enfant, qu'elle avait déjà quinze ans. Elle était *amoureuse* du fils d'un de nos voisins, dont je me souviens encore, car il était bien beau. Il s'appelait Fabre, et son père est encore tisserand de drap dans notre village; il était pauvre comme il l'est toujours. Mon père s'était aperçu que Fabre venait quelquefois rôder autour de la maison. On lui avait dit qu'à la messe il ne quittait pas ma sœur des yeux, et qu'ils se coudoyaient d'intelligence, lorsqu'ils se croisaient à la promenade. Fabre était employé dans la manufacture de mon père, et mon père le chassa, sans en rien dire à ma sœur. La pauvre fille *espéra* son ami pendant plusieurs jours, et voyant qu'il ne venait pas, elle crut qu'il avait pris une autre *maîtresse*. De son côté, Fabre était désolé, et sans doute il eût fini par pénétrer à tout risque dans notre maison, s'il ne m'avait rencontrée un jour que je m'en étais échappée pour aller jouer. Fabre me chargea d'un billet pour ma sœur. Il était à peu près midi, lorsque je le lui donnai; puis, quand vinrent sept heures du soir, heure du souper, mon père la fit chercher vainement par toute la maison, dans les

ateliers et chez toutes les personnes de notre connaissance où elle allait quelquefois. On ne la trouva nulle part. Aujourd'hui que je peux m'expliquer mieux qu'à cette époque les sentimens de mon père, je comprends la colère furieuse dans laquelle il se mit, lorsqu'un de nos domestiques lui proposa d'aller chez le vieux père Fabre, pour savoir si ma sœur n'y était pas. Mon père faillit battre le domestique, en lui disant que rien ne devait lui faire supposer que ma sœur fût chez cet ouvrier, puis il ajouta avec rage :

— Si elle y était, je la tuerais.

La soirée était fort avancée, dix heures avaient sonné. La nuit était sombre, et la neige qui était tombée toute la matinée sur la montagne, s'étendait déjà jusqu'à nous. Mon père restait assis dans le coin de son feu ; aucun des domestiques n'osait lui renouveler la proposition d'aller chercher ma sœur chez le vieux Fabre. Cependant l'heure s'avançait, et il n'y avait plus de chance de la trouver, si ce n'était chez son *ami*. C'est que, entendez-vous, ma sœur aimait Fabre ; elle l'aimait autant que j'aime Lucien, si ce n'est que, comme il était pauvre, elle n'était pas fière avec son ami, comme quelquefois je le suis avec le mien. Mon père le savait, mais il ne voulait pas de cet amoureux, parce qu'il était au-dessous de lui, comme il ne veut pas du mien, parce qu'il est au-dessus de nous. A ce moment il doutait encore que sa fille eût quitté sa maison pour celle du vieux père Fabre ; il eût voulu s'en assurer, mais son orgueil n'y pouvait consentir. Il demeurait ainsi immobile à sa place, lorsqu'un coup frappé à notre porte nous fit tous tressaillir. On crut que c'était ma sœur qui rentrait, on s'empressa d'ouvrir ; mais au lieu de ma sœur, ce fut le père Fabre lui-même qui parut devant nous, tremblant et désolé ; mon père, s'imaginant que le pauvre ouvrier lui ramenait sa fille, dont il était si inquiet, cria au père Fabre, avant que celui-ci eût prononcé une parole :

— Je ne veux pas la voir, je refuse de la voir.

Dites-moi donc, monsieur, pourquoi cette sévérité de mon père qui, un instant avant, pleurait sur ma sœur, lorsqu'il ne l'avait pas près de lui, et qui n'eut qu'une malédiction pour elle du moment où il crut l'avoir retrouvée. Il en sera ainsi de moi. Quand je serai morte, il me regrettera, j'en suis sûre, et

tant que je vivrai, il me fera mourir. Mais je parle de moi, et j'oublie ma pauvre sœur.

Quand le vieux Fabre entendit que mon père ne voulait plus la voir, il s'écria douloureusement :

—C'est donc vrai qu'elle n'est pas revenue dans votre maison. Oh! les pauvres enfans se seront égarés dans la montagne, et ils y périront!

— Ils y sont donc allés? s'écria mon père.

— Je ne sais, répondit Fabre, mais mon fils n'a pas reparu non plus, depuis une heure de l'après-midi que je l'ai vu gagner le sentier de Saint-Barthélemy.

Les domestiques interrogés dirent aussi que c'était vers cette heure que ma sœur avait disparu de la maison. Alors mon père menaça le vieux Fabre, en lui jurant qu'il tuerait son fils. Il voulait, disait-il, l'envoyer aux galères. Mais vous ne pouvez vous imaginer de quel effroi mon père fut saisi, quand Fabre, l'interrompant avec désespoir, lui cria :

—Mais je vous dis qu'ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre; ils sont dans la montagne, et tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu hurler les loups.

Ce mot calma mon père par la terreur qu'il lui inspira. Ce ne fut bientôt plus dans toute la maison qu'un cri d'alarme, qui se propagea rapidement dans tout le village. Les recherches de mon père et celles de Fabre avaient suffisamment averti les habitans que ces deux jeunes gens avaient disparu; peut-être les voisins en riaient-ils déjà entre eux, lorsque ce mot fatal retentit bientôt d'une maison à l'autre :

— Les enfans sont dans la montagne!

Ce fut un mot d'ordre qui rallia en un instant tout le monde autour de la maison de mon père. On s'était armé de torches, de fusils, et chacun s'offrait à l'accompagner et à l'aider dans la recherche qu'il allait faire. On partit, et moi qui tremblais de l'idée de rester seule dans notre maison déserte, je m'attachai aux jupons d'une grande servante, et je suivis tout ce monde, au milieu de la nuit, et à travers la campagne glacée.

Mon père, pour diriger nos recherches, avait détaché de sa chaîne un de ces grands chiens de la montagne, qui servait à garder nos troupeaux durant l'été. On commença par faire le

tour de la maison. Arrivé à la porte placée au fond du jardin, le chien s'engagea dans un ravin qui gravissait presque à pic le revers de la montagne. Déjà l'instinct du chien ne nous eût plus été nécessaire, car le petit pied de ma sœur, imprimé sur la neige, devenait pour nous un guide assuré. Nous suivîmes long-temps cette trace, éclairés par les torches nombreuses que portait toute cette foule. Bientôt, à l'embranchement d'un petit chemin, les pas de ma sœur ne furent plus seuls; à côté de chacun de ses pas se trouvait une empreinte plus grande; c'était assurément là que Fabre avait rencontré ma sœur. Ces traces étaient d'abord assez éloignées l'une de l'autre, puis elles se rapprochaient, puis elles s'éloignaient encore, et enfin, il y eut un moment où elles étaient arrêtées et presque confondues. C'est que, voyez-vous, monsieur, ils s'étaient d'abord abordés en tremblant, puis ensuite ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre pour se dire comment ils s'aimaient, puis sans doute, quand ils s'étaient arrêtés, ils s'étaient juré de s'aimer toujours en se pressant le cœur contre le cœur. La trace continuait plus loin, plus régulière et plus égale. Ah! sans doute à ce moment ils étaient calmes tous deux! ils avaient pris une résolution de ne jamais se trahir! Mais voila qu'au moment où nous pénétrions de plus en plus dans ce chemin raide et tortueux qui gravit la montagne, voilà que notre chien s'arrête, ses poils se hérissent, et il pousse un long hurlement. Il y avait une troisième trace à côté de celles de ma sœur et de Fabre; une empreinte terrible, une empreinte qui jeta la pâleur sur le visage de tous ces hommes; la griffe d'un loup était inscrite sur la neige, et cette griffe continuait à marcher sur les pas des deux pauvres enfans.

Sans doute le féroce animal n'était arrivé que long-temps après eux, car les pas humains continuaient à être égaux et tranquilles. Mais bientôt ils s'alongèrent, bientôt ils furent largement distancés, et la neige chassée à droite et à gauche annonçait une course rapide. Les enfans avaient aperçu sans doute, bien loin derrière eux, le loup attaché à leurs pas, et ils avaient espéré lui échapper; mais la trace persévérante du loup marchait toujours à côté de cette trace désespérée; puis vint un moment où le pied de Fabre seul avait foulé la neige, mais alors la trace était plus profonde et moins rapide: c'est qu'il

avait emporté ma sœur dans ses bras. A quelque distance nous reconnûmes qu'il avait trébuché à une grosse pierre du chemin, et qu'ils étaient tombés ensemble. Ils s'était relevés, et ma sœur avait marché encore ; mais ses pas se suivaient irrégulièrement, et on voyait à chaque instant qu'elle s'était arrêtée, manquant de force et de courage. La trace seule du loup était infatigable ; sa marche ne semblait s'être ni hâtée ni ralentie un seul moment ; c'est comme le malheur qui nous poursuit et qui est toujours sûr d'arriver.

Enfin nous atteignîmes un endroit du sentier, où toutes ces traces se jetèrent soudainement de côté ; mais elles s'étaient arrêtées à quelques pas de là. A cet endroit, la neige était foulée et sanglante ; à cet endroit, il y avait eu une lutte terrible entre l'homme et la bête féroce. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient succombé là, et ce ne fut que quelques pas plus loin que nous trouvâmes les lambeaux de corps humain tout saignans et tout déchirés. L'issue même de ce combat semblait écrite en ces restes misérables. Ma sœur tombée sur la face, les bras en avant, avait sans doute succombé en tentant un dernier effort pour s'échapper. Fabre, traîné dans la neige, les deux bras tendus, n'avait sans doute lâché le loup que lorsque la force ou la vie l'avait quitté ; car ses ongles sanglans et ses mains fermées avec force étaient encore pleines des poils fauves du terrible animal.

J'étais bien jeune encore lorsque je vis cet horrible tableau, et cependant il m'est demeuré si présent à la pensée, que lorsqu'il se rencontre quelque chose qui me le rappelle, comme tout à l'heure, je sens ma raison prête à s'égarer. Il me semble que toute chair est celle de ma sœur, et je puis vous le dire même, en rapprochant la rencontre que nous venons de faire, du but de mon voyage, il me semble y lire un avertissement de malheur.

Le récit de cette jeune fille l'avait fortement émue, mais ce n'était plus d'un effroi convulsif et égaré, c'était d'un sombre pressentiment. Je tâchai de la distraire en m'informant à elle de beaucoup de choses qui se trouvaient sur notre passage, et en la forçant à me répondre. Déjà nous apercevions à l'horizon le haut clocher de Mirepoix tout hérissé de têtes de loups. Bientôt nous arrivâmes dans cette ville, autrefois le siége d'un évêché,

et qui a jeté sur un torrent un pont plat, bien long-temps avant que les Parisiens eussent à admirer le pont d'Iéna.

Je n'ai rien à dire du séjour que je fis en cette ville. J'avais laissé Pauline dans une auberge pendant quelques heures, et lorsque je retournai la prendre, elle m'annonça qu'un voyageur qu'elle ne connaissait pas lui avait fait dire qu'il partait également le soir pour La . . . . . et qu'il me priait de vouloir bien lui permettre de nous accompagner, attendu qu'il ne connaissait nullement le chemin. Pauline avait accepté en son nom et au mien, et lorsque nous fûmes sur le point de monter à cheval, je ne fus pas médiocrement étonné de voir un petit monsieur à gants jaunes, en bottes vernies, le lorgnon dans l'œil, une cravache à la main, enfourcher le cheval de labour qu'il s'était procuré pour faire son voyage. J'étais à peu près sûr d'avoir rencontré ce visage-là fumant des cigares sur les boulevards de Paris. Il me semblait avoir accroché plus d'une fois la boucle monstrueuse qui couvrait sa joue gauche en s'échappant de son chapeau à petits bords.

Je n'avais pas le même titre que lui à être remarqué, et probablement il ne m'avait jamais fait l'honneur de m'apercevoir, car il me salua comme on salue un monsieur de province envers qui tout Parisien doit nécessairement prendre une très haute supériorité.

La journée était très avancée lorsque nous nous mîmes en route, et je prévis que nous n'arriverions à notre destination qu'assez avant dans la nuit. Je ne crus pas devoir en prévenir M. Remy Dallois, notre compagnon de voyage; mais je me réservai, si l'occasion se présentait, de lui faire payer la longue lorgnerie plus que parisienne dont il embarrassait cette pauvre Pauline. Toutefois, à quelque distance de la ville, ce ne furent plus les manières fashionables du petit monsieur qui me déplurent; des paroles se mêlèrent au lorgnon, et la voix grasseyante et criarde avec laquelle il commença ses récits, achevèrent de me le rendre tout-à-fait odieux.

Il nous raconta comme quoi il allait à La.... chez un notaire qui recevait pour lui les revenus de propriétés assez considérables; puis il ajouta d'un ton mystérieux, qu'il allait aussi pour une petite affaire où, malgré ses vingt-cinq ans et ses habitudes de champagne, il avait à jouer un rôle de père noble.

Il avait promis à Mme de Mauvrelier de lui ramener son fils qui venait de faire une escapade de provincial pour courir après une petite grisette, sans doute fort rougeaude, et qui devait avoir de grosses mains et les pieds plats. L'embarras de Pauline était extrême, et je ne sais trop, en vérité, si je ne me serais pas fait le champion de cette charmante fille, si ses regards n'avaient imploré mon silence, et si je n'avais espéré d'un accident quelconque une correction pour les prétentions de ce petit monsieur.

Nous avions dépassé Saint-Quentin où se fabrique la moitié des clous qui se plantent dans le Languedoc, et nous commencions à pénétrer dans ce qu'on appelle la montagne, lorsque la nuit nous gagna tout-à-fait. Peu d'instans après des nuages épais s'amoncelèrent au-dessus de nos têtes, et nous promirent un orage épouvantable. A partir de ce moment, Pauline et moi, nous nous abandonnâmes à l'instinct de nos chevaux, et les laissâmes choisir le chemin qu'ils voulaient prendre et que nous ne voyions plus: M. Remy avait la prétention de mener le sien, il en résultait entre eux des luttes dans lesquelles le cavalier était toujours obligé de céder, mais qui le mirent de fort mauvaise humeur. Cependant nous avancions toujours, et la nuit devenait de plus en plus obscure. Bientôt la voix altérée de M. Remy nous apprit qu'il commençait à s'alarmer sérieusement, non-seulement de l'obscurité, mais encore de la route qu'il suivait, et peut-être aussi de ce que nous étions.

Ce fut encore pour moi une occasion de remarquer combien ce que nous appelons le courage est loin d'être une qualité une, toujours présente chez l'homme qui la possède, et la même en face de toutes les circonstances. On peut dire que chaque danger a son courage. M. Remy Dallois, je le savais, s'était montré brave, en plus d'une occasion, l'épée et le pistolet à la main; mais lorsqu'il se trouva, au milieu de la nuit, dans une route sauvage et solitaire, tantôt enfermée entre deux hautes roches, au sommet desquelles le ciel et ses nuages semblaient toucher; tantôt grimpant difficilement sur le flanc de la montagne et suspendue au-dessus d'un abîme, une véritable peur le saisit, tandis que la jeune fille qui était près de moi, habituée qu'elle était à ces scènes, n'en éprouvait pas la moindre émotion. M. Remy, avant de nous demander où nous le conduisions,

s'informa de l'endroit où nous nous trouvions. Par malheur pour lui, la question n'arriva pas à propos. Nous étions au tournant d'une route, et à l'angle de ce tournant s'élevait un arbre colossal dont les rameaux couvraient le chemin d'un côté à l'autre. Pauline répondit à M. Remy que nous étions au chêne de Jean d'Abail.

Ce nom était un fâcheux hasard pour notre jeune homme. Il demanda encore ce que c'était que le chêne de Jean d'Abail, et l'histoire de l'homme qui lui avait donné ce nom. La voici telle que je la racontai à M. Remy:

Jean d'Abail était un montagnard, ancien serviteur d'une des familles les plus nobles du pays, et qui, à l'époque de la terreur, prit sous sa protection ceux qu'il avait servis autrefois. Seul, il avait établi, dans le département de l'Arriége, une dictature d'assassinats qui plus d'une fois fit reculer les persécuteurs de la noblesse. Il arriva un moment où les juges révolutionnaires tremblèrent devant leurs devoirs, par la seule volonté de cet homme; ou, s'ils les accomplissaient, c'était à condition de ne pas sortir, le jour, de la ville où ils exerçaient leurs charges, et, durant la nuit, de la maison où ils se tenaient enfermés. Dès que l'un d'eux osait franchir les barrières, son cadavre, trouvé le lendemain dans un chemin, attestait que Jean d'Abail avait tenu sa promesse; car il s'était vanté de punir quiconque rendrait un jugement inique. Ainsi, quand il avait fait avertir un magistrat que lui, Jean d'Abail, le trouvait coupable, selon sa conscience, il fallait fuir ou se cacher. L'acte le plus éclatant d'audace que Jean d'Abail eût accompli, s'était passé au milieu de la ville de Mirepoix. Un des magistrats de cette ville avait déplu à Jean d'Abail; celui-ci le fit prévenir qu'il recevrait bientôt le châtiment de la faute qu'il avait commise. Cette menace n'avait point eu d'effet encore, lorsqu'arriva le jour du marché. Le marché se tient, à Mirepoix, sur une place qu'on appelle le *Couvert:* c'est un espace entouré de maisons dont le premier étage est élevé sur des arcades en bois, comme peut être le Palais-Royal à Paris, si ce n'est que l'espace libre qui se trouve sous ces arcades est beaucoup plus large.

Sur l'un des côtés de cette place s'élève un petit amphithéâtre, et sur cet amphithéâtre, de vastes setiers en pierre, où se mesurent le blé et les grains qui se vendent dans le marché. Le

magistrat dont nous parlons, qui était aussi propriétaire dans le pays, se trouvait occupé sur cet amphithéâtre à livrer des grains qu'il venait de vendre, lorsque la foule tumultueuse et bruyante qui occupait la place s'ouvre tout à coup en se refoulant avec épouvante sous les couverts, et une large voie se fait devant un homme qui marche seul, le fusil à la main. Un silence de terreur s'empare de toute la foule et succède à ses bruyans murmures, et Jean d'Abail s'avance seul au milieu de plusieurs milliers de personnes qui ne savaient que le regarder et trembler. Il arrive jusqu'à cet amphithéâtre où le magistrat cherchait à deviner la cause de ce mouvement, et lui crie d'une voix audacieuse :

— Je t'avais bien promis que tu me verrais !

Et tout aussitôt, avant que l'autre eût pu faire un mouvement pour fuir ou pour se défendre, Jean d'Abail l'ajuste, et le blesse cruellement d'une balle dans la poitrine.

Mais ce n'est pas l'audace de l'homme qui est le plus incroyable dans cette histoire, c'est qu'après cet assassinat, il se retira paisiblement et à pas lents, mesurant de l'œil la foule épouvantée, et la raillant par ces paroles :

— Tâchez d'être sages, leur disait-il, ou j'aurai soin de vous.

Ce fait, qui, pour nos lecteurs, est sans doute la preuve de l'empire qu'un homme peut prendre sur les autres, par la seule puissance de la résolution; ce fait, raconté au milieu de la nuit, en face de l'endroit où Jean d'Abail avait fait ses plus cruelles exécutions, ce fait troubla singulièrement notre Parisien; peut-être la tranquillité avec laquelle je le racontai l'alarma-t-il plus que le fait lui-même, car il dut lui paraître étrange qu'on parlât si librement d'un homme si terrible, sans être un peu de ses amis.

Je m'étais bien gardé de dire à M. Remy que Jean d'Abail, qui avait commencé par des crimes politiques, avait fini par devenir un brigand comme tous les autres, et que le bourreau en avait fait justice. Je l'aurais voulu, que je n'en aurais pas eu le temps, car un petit accident, auquel nous aurions dû nous attendre, vint augmenter la peur de M. Remy d'une manière effrayante.

Nous arrivions à un passage connu dans le pays sous le nom

de l'*Entonnadou* (l'entonnoir). Dans cet endroit, la gorge de la montagne se resserre et ne laisse plus qu'un étroit défilé, encore ce défilé est-il divisé en deux parties, en un chemin viable, taillé sur l'un des côtés de la roche, et en un torrent qui coule à quelque quarante pieds au-dessous du chemin. Quand nous approchâmes de cet endroit, le cheval de M. Remy, vieux serviteur des environs, quitta brusquement la route, et descendit par un petit sentier presqu'à pic, vers le torrent qui grondait assez violemment. Depuis longues années, ce cheval qui parcourait sans cesse cette route avait pris l'habitude d'aller boire dans le torrent, et sans s'inquiéter si celui qu'il portait était un montagnard accoutumé à ses allures, ou un Parisien habitué à courir dans les allées régulières du bois de Boulogne, il emportait notre élégant sans que celui-ci pût le déranger un moment de la nouvelle direction qu'il avait prise. M. Remy fut véritablement épouvanté de se voir ainsi descendre dans un ravin dont il ne pouvait juger la profondeur, et vers un torrent qui devait être dangereux; il se mit à pousser des cris aigus, en maudissant le ciel, les hommes et son cheval. Heureusement pour lui que son trouble l'empêcha de descendre de sa monture, car s'il l'avait tenté, il eût probablement roulé jusqu'au fond du ravin, et Dieu sait comment nous l'en eussions tiré.

Nous avions beau lui crier de se laisser faire, il ne nous entendait plus, et bientôt nous ne l'entendîmes plus lui-même. C'est que son cheval était arrivé simplement à son but, et qu'au lieu de noyer son cavalier, ou de le mener dans quelque caverne de voleurs, comme celui-ci se l'imaginait, il se mit paisiblement à boire, puis se retourna, et remonta le sentier.

Il est de ces choses qui ont besoin d'un art particulier pour les présenter au lecteur sous leur véritable jour; il me semble encore entendre les cris de M. Remy, et cependant, je n'ai ni su, ni osé les mettre en scène. C'est qu'en vérité, il y a des momens où la nature prend de si singulières expressions, se laisse aller à de si étranges sentimens, qu'on désespère de les faire croire. C'est donc tout simplement comme historien d'un fait que je rapporterai comme quoi, M. Remy, en descendant son ravin, me promettait mille écus, six mille francs, vingt mille francs, si je voulais l'épargner; comme quoi voyant que ses promesses n'aboutissaient à rien, il les changea en mena-

ces, en nous disant qu'il nous livrerait aux tribunaux, et comme quoi enfin, dans un accès de rage, il brisa sa cravache sur la tête de son coursier, en lui disant :

— Misérable animal, je te traduirai en cour d'assises.

M. Remy avait eu le temps de se remettre pendant que son cheval remontait vers nous ; ce monsieur n'avait pas assez d'esprit pour prendre son parti de la peur bien naturelle qu'il avait éprouvée ; il devait donc en vouloir aux gens qui en avaient été les témoins, et je pardonnerais à ce monsieur d'être resté mon ennemi bien décidé, si plus tard il ne s'était vengé, trop cruellement, des rires avec lesquels Pauline l'accueillit, en suscitant à Lucien des obstacles qui eurent un bien triste résultat.

Enfin l'orage qui s'était amoncelé au-desssus de nous éclata avec une violence extrême, et ce ne fut qu'après avoir subi pendant trois quarts d'heure une de ces pluies violentes, si bien nommées dans le pays *abat-d'eau*, que nous arrivâmes à notre destination.

Je remis Pauline dans la maison de son père, qui était absent, et nous nous rendîmes avec M. Remy chez son notaire, qui était de mes amis et à qui j'avais fait demander un lit. Le bon accueil que nous y trouvâmes, l'excellent feu qui nous attendait, le succulent souper qui était préparé pour nous, rien ne put calmer la fureur de notre Parisien qui, transi, mouillé, écorché, jurait et tempêtait avec une continuité qui devait donner à nos montagnards une pauvre idée de la politesse parisienne. Cette colère, d'abord ridicule, commençait à devenir impertinente, lorsqu'elle fut poussée à un degré si fou, qu'elle changea notre indignation en rires inextinguibles.

Au moment où M. Remy comprenait dans ses malédictions les hommes, le pays, les animaux, et jusqu'à l'oncle qui lui avait laissé quelques milliers d'écus de rentes, dans cet infernal coupe-gorge, voilà que sous la fenêtre éclate tout d'un coup un concert de trente ou quarante clarinettes, qui font sonner aux oreilles de l'arrivant furieux, l'air patriarcal de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

C'était une galanterie du notaire qui avait ramassé tous les musiciens, ou, pour mieux dire, toutes les clarinettes du pays. La clarinette est un instrument adoré jusqu'au fanatisme

dans le village de La..... Les vieillards rendent leur dernier soupir dans une clarinette, et les enfans font leurs dents de lait sur l'anche d'une clarinette. Je me trompe donc lorsque je dis qu'il y en avait trente ou quarante ; il y en avait au moins soixante qui hurlaient avec frénésie : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* à cet homme si malencontreusement arrivé.

Dans sa rage, M. Remy avait ouvert la fenêtre et envoyait les musiciens à tous les diables, lorsque ceux-ci, s'imaginant qu'il les remerciait, et ne voulant pas borner leur hommage à un seul air, lui jouèrent immédiatement celui qu'ils savaient le mieux, et oubliant que M. Remy était carliste, ils entonnèrent la *Marseillaise* avec un enthousisasme qui sentait son année 1831.

Je ne sais trop jusqu'où fût allée la colère de M. Remy, entre cette musique acharnée et nos rires, que nous ne pouvions contenir, si son attention n'avait été détournée par l'arrivée subite de M. Mauvrelier.

Je ne m'étonnai point de le voir chez le notaire, puisque Mme Mauvrelier possédait aussi des terres dans ce pays, mais il parut fort surpris de me rencontrer, et il le fut bien davantage quand je lui appris que Pauline était arrivée avec moi.

Je voudrais bien avoir à terminer ici ce récit déjà bien long, mais il faut que je dise à mes lecteurs ce que devinrent ce jeune homme et cette jeune fille, dont je fus le confident et dont le sort s'accomplit sous mes yeux.

C'est au moment où j'en suis arrivé que je commence à craindre que tout ce qui me frappa dans ce voyage, par sa nouveauté pour moi, n'ait paru bien insignifiant à mes lecteurs. Toute cette vie de notre province, si peu semblable à notre vie parisienne, n'en diffère cependant que par des détails sans nombre, mais presque sans relief, et dont il est bien difficile d'expliquer le pittoresque, sans entrer dans de longues descriptions, ou sans les mêler à un drame qui les fasse saillir.

L'incident même qui doit terminer cette histoire a quelque chose de si pauvre dans son principe, que nous osons à peine le raconter, et cependant il arriva comme le poignard, le poison, ou le suicide, au grand dénouement de tous nos drames, à la mort des deux héros.

Le lendemain de notre arrivée, je servis d'émissaire entre Lucien et Pauline. Je prévins celle-ci que Lucien voulait la voir, et je dis à Lucien que Pauline l'attendrait le soir même dans le ravin de la Roque.

Tout ce qu'une femme et un jeune homme se donnent de peine à Paris, pour découvrir, dans quelque rue cachée, une maison bien obscure pour y abriter leurs rendez-vous, on le prend dans notre pays pour y trouver quelque ravin profond, quelque roche écartée, qui servent également d'asile aux jeunes amours. A Paris, c'est souvent un spectacle étrange que de rencontrer, au fond de quelque étroite allée et au bout d'un misérable escalier, une chambre élégamment meublée, entre la misère qui habite les chambres voisines; parfumée au milieu des miasmes de pauvreté qui s'exhalent autour d'elle, et là, de voir parfois une jeune et belle femme, bien enveloppée de dentelles, suivie d'un beau jeune homme, dont la toilette l'a occupé plus d'une heure, se glisser furtivement dans cet asile, en coudoyant les haillons qui habitent tout autour, puis d'entendre dans ce réduit, murmurer le beau langage amoureux de ces deux beaux amans, parmi les glapissemens des misérables qui crient autour d'eux.

Mais ce n'est pas un spectacle moins étrange que de rencontrer parmi nos roches profondes, dans les cavernes ténébreuses de nos montagnes, où les oiseaux de proie et les brigands font seuls leur repaire, à l'abri des torrens que les plus intrépides chasseurs craignent de franchir, de blanches jeunes filles que l'amour y a portées à travers des obstacles presque infranchissables, de beaux jeunes gens que l'amour y a conduits à travers des sentiers que les plus vieux pâtres ne reconnaissent pas toujours.

C'était dans une de ces cavités profondes que Pauline devait attendre Lucien. Malheureusement, la pauvre enfant l'y attendit trop long-temps.

Dans nos mœurs, dépouillées de tous dangers physiques, où le véritable péril d'une intrigue n'est que dans l'indiscrétion, il semble singulier de compter pour quelque chose, dans l'histoire de l'amour, le ciel, le vent, la pluie et la glace. Les loups qui avaient dévoré la sœur de Pauline et son amant doivent paraître de bien mauvais goût à nos élégantes Parisiennes,

si bien abritées dans leurs soyeuses voitures, et peut-être la cause qui tua Pauline et son amant les fera sourire de pitié ; et pourtant cela s'est passé ainsi, et cela ne pouvait pas être autrement, dans nos villages où il n'y a ni maison secrète, ni restaurateur à boudoirs. Nous l'avons dit, Pauline avait attendu trop long-temps Lucien. M. Remi, qui avait soupçonné le rendez-vous pris, avait suscité à cet enfant des empêchemens successifs pour l'empêcher d'arriver à l'heure juste.

Pauline avait donc attendu. Elle avait attendu sous une roche noire et humide, où elle préférait s'abriter des regards indiscrets, que de se garantir d'un vent du nord chargé du froid piquant de la montagne et qui venait la glacer dans son réduit ; c'est un danger de plus pour les amours : car dans nos montagnes, ainsi que dans la cité parisienne, si les regards indiscrets sont mortels comme partout ; s'ils portent avec eux la délation, la calomnie et le déshonneur ; notre vent est mortel aussi, et il ne faut pas plus le braver que l'envie humaine.

Il y avait plus d'une heure que le moment du rendez-vous était passé, lorsque Lucien partit pour s'y rendre. La course qu'il fit pour arriver avant le départ de Pauline fut donc emportée comme sa passion ; Lucien courut une demi-heure sans reprendre haleine à travers les ravins, parmi les roches aiguës, franchissant les obstacles, se déchirant aux ronces des rochers, et ne pensant qu'à arriver une minute plus tôt. Aussi, quand il arriva, son corps brûlait et son front ruisselait de sueur, et quand il arriva, Pauline était glacée, et ses dents claquaient de froid. Elle en était tellement saisie, que ses mains même ne purent serrer celles de son ami, et voyez ce que c'est que d'être un enfant de dix-sept ans : Lucien prit les mains froides de Pauline, et les croisant doucement sur sa propre poitrine, il dit naïvement à la jeune fille :

— Réchauffe-les à mon cœur.

Pauvres enfans ! les mains de Pauline ne se réchauffèrent point, et la poitrine de Lucien se glaça ; et lorsque, la nuit venue, ils ne reparurent point, elle chez son père, lui chez notre hôte, lorsqu'il nous fallut recommencer à la lueur des flambeaux cette recherche que Pauline m'avait racontée pour sa sœur, je me sentis le cœur pris d'un funeste pressentiment ; je me rappelai ce mot de Pauline :

— La montagne a été fatale à toutes celles de notre famille.

Elle avait eu raison. Et si la fatalité ne fut ni si rapide, ni si sanglante pour elle que pour sa sœur, elle ne fut pas moins implacable et mortelle. Ils respiraient encore lorsque nous les découvrîmes, mais leurs corps tremblaient déjà de la fièvre qui ne mit que quelques jours à les dévorer.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES PRISONNIERS DE HAM.

AU ROI.

O vous, homme de bien, vous, puissant orateur,
Qui seul dans le forum êtes mort par le cœur,
Mort pour avoir aimé; dont la douce poitrine
Exhalait sans effort une voix si divine,
Martignac, pardonnez si je viens à mon tour
Défendre dans mes vers vos cliens en ce jour;
Je sais combien est grande entre nous la distance.
A défaut de talent, j'invoque ma souffrance;
Car ma muse à présent s'appelle la douleur;
Le malheur plaidera la cause du malheur.

O roi, pardonne-leur! que la douce amnistie
Passe sa blanche main sur leur tête flétrie;
Qu'on ouvre leur prison, et que la liberté
Éclate avec le jour dans leur obscurité;
Qu'ils sortent; et foulant, dans cette grande ville,
Le pavé tout brûlant de la guerre civile,
S'ils rencontrent parfois à l'angle d'un chemin,
La veuve qu'ils ont faite et le pauvre orphelin,
Voyant qu'au lieu de cris et de haine et d'injures,
Nous plaignons les auteurs de nos larges blessures,
Que notre aspect sévère en ce fatal moment
Soit désormais pour eux l'unique châtiment!
Hélas! depuis cinq ans cette moderne Athène
Sur de plus jeunes fronts a déversé sa haine,
Car on l'obtient bien moins cet hommage éclatant
En violant les lois qu'en les exécutant.

Voyez comme tout passe et comme le temps vole!
Comme la chose humaine est petite et frivole!
Les condamnés d'hier aujourd'hui sont absous,
Et leurs juges demain seront à leurs genoux.
O roi, quand il faudra que l'ame, seule et nue,
Fasse le grand voyage à la rive inconnue,
Que deviendront alors ces brillans oripeaux,
Sceptres, hochets virils, cocardes et drapeaux,
Que pour se consoler de leur chute profonde,
Portent les fils d'Adam en tous les coins du monde?
Deux choses seulement resteront en ce jour,
Et plaideront pour vous, la clémence et l'amour.
Écoutez la Clémence, écoutez les poètes;
Des volontés du ciel ils sont les interprètes.
Que deux divinités, nouveau roi des Français,
Marchent à tes côtés, la Clémence et la Paix!
Sois le roi de la paix, le roi de la justice!
Foule aux pieds la Vengeance et son fils le Supplice;
O prince, tu le sais, toujours l'homme de cœur
Devient bon et grandit sous la main du malheur.
L'un de ces prisonniers (1) a su par son courage
Tirer l'enseignement du pain de l'esclavage;
Que ce cœur généreux intercède aujourd'hui
Pour ces pauvres proscrits qui souffrent comme lui.
Pardonne, la vengeance est bonne pour les femmes,
C'est le plaisir du faible et des petites ames;
Si le fort quelquefois entend gronder son sein,
Il le calme bientôt sous sa puissante main,
Et sobre envers autrui d'injure et de blasphèmes,
Laisse aux ingrats le soin de se punir eux-mêmes.
O roi, soyez clément; vous pouvez m'écouter:
Je dis ce que je pense, et ne sais pas flatter.
D'ailleurs je souffre tant, ma plaie est si profonde,
Que je n'attends plus rien des maîtres de ce monde,
Rien de la république, ou du *juste-milieu;*
Je n'attends qu'une chose, elle viendra de Dieu!

ANTONI DESCHAMPS.

(1) M. de Peyronnet.

L'ÉMEUTE
ET LES LÉGITIMISTES
APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET (1).

---

§ I.

Dans une de ces journées étouffantes de l'émeute, j'entendais dire à un vieil officier de l'empire chargé de la réprimer : « J'ai vu en face les Cosaques et les Basquirs à la Bérésina, je n'ai jamais aperçu un ensemble de physionomies aussi hideuses, aussi effrayantes que celles que j'ai refoulées à coups de plat de sabre dans les rues de Paris.» En effet, toutes les fois que la révolution frappe du pied la terre, il en sort je ne sais quelle multitude à part qui n'a pas de vie dans les temps réguliers. Où ces hommes se tiennent-ils pendant la paix des cités ? On l'ignore ; mais quand il s'agit de désordre, cette grande truanderie se précipite et vient disputer aux honnêtes gens la vie paisible du toit domestique, de l'ordre et de l'économie sociale.

(1) La presse s'occupe depuis quelques jours d'un ouvrage de l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*. Bien que la politique soit en dehors de nos habitudes, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant un fragment de ce livre, qui doit paraître prochainement sous ce titre : *Le Gouvernement de juillet, les Partis et les Hommes politiques de* 1830—1835.

Je ne dis pas que tous les hommes qui prennent part aux émeutes soient dans cette catégorie; mais il est de l'essence de tout parti agissant sur la place publique, de remuer cette lie qui accourt au son retentissant des troubles de la cité.

L'émeute, après la révolution de juillet, pouvait être considérée sous deux aspects, ou comme résultat ou comme moyen. Rien de plus naturel, sans doute, qu'une fois le peuple ému par les révolutions se porte sur la place publique; c'est la conséquence de son principe, c'est la suite naturelle de l'émotion une fois commencée; on va à l'émeute parce qu'on est allé à la révolution. Ensuite, le travail manquant, le désœuvrement et la misère viennent à l'aide des mécontentemens. Lorsque la multitude travaille, il est rare qu'elle songe aux tourmentes, à la sédition; les journées de juillet lui donnèrent le goût de l'oisiveté et l'espérance d'un meilleur sort; on avait bercé le peuple d'illusions; il exigea qu'on les réalisât; on avait promis un âge d'or, et il demandait comment il pouvait se faire qu'on le soumît aux mêmes sueurs et au même travail, aux mêmes misères surtout.

Tout cela fit l'émeute. et quand elle fut dans l'esprit des masses, les partis s'en servirent comme d'un moyen. Car depuis 1830, l'émeute n'a pas été toujours un fruit spontané du mécontentement; elle a été inspirée, suscitée; les partis devaient dire à l'aspect du triomphe de juillet: Il y eut à cette époque une insurrection heureuse, pourquoi ne le serait-elle pas également aujourd'hui? Enfin il y avait des hommes qui se créaient très importans en se donnant la mission de réprimer seuls et de pouvoir réprimer seuls la perturbation des rues. Je ne dis pas que ces hommes fissent l'émeute, mais ils lui souriaient avec grâce, ils la traitaient comme une souveraine exigeante qu'il faut flatter en la conduisant.

Lorsqu'en décembre 1830, une populace rugissante entoura la Chambre des Pairs, M. de Lafayette se donna partout comme l'homme qui avait empêché l'émeute d'ensanglanter Paris. Cette position du général, maître tout-puissant de l'outre d'Éole, qui déchaînait les vents ou les retenait à volonté, était immense; on se faisait dieu dans l'Olympe révolutionnaire. Je crois qu'on exagéra beaucoup les services rendus par ces grands réprimeurs d'émeutes; le bon sens des masses, l'esprit de la garde nationale

surtout, empêchèrent le massacre des cinq ministres traduits devant la cour des Pairs, car la classe moyenne savait bien que si ce sang eût coulé alors sur les bancs de la pairie, plus de limites au débordement de la multitude; c'en était fait des dernières traces de modération. Je n'accuse personne, mais il me semble qu'à mesure que le parti de M. de Lafayette s'affaiblissait, et qu'il avait moins pied dans le gouvernement, l'émeute disparaissait aussi. Est-ce parce que la révolte connaissait le vieux général, et ses faiblesses paternelles pour tout tumulte qui le caressait d'un *vivat* et de *la Marseillaise?*

Je n'aime pas ces hommes qui tendent une main aux brouillons, et quand ils ont fait le désordre, s'arment et s'efforcent de le calmer, sorte de contradiction vivante entre les principes et l'action, Janus politiques qui ont une face tournée vers la souveraineté du peuple et une autre face vers la dictature, toujours prêts à dire au pouvoir: «Ce sont vos fautes qui ont fait l'émeute»; et à l'émeute, comme à une vieille amie: « Retirez-vous pour aujourd'hui, mais au revoir. »

L'émeute cessa quand le gouvernement s'en occupa avec sollicitude, quand il se débarrassa surtout de ces hommes à ménagemens qui pactisaient indifféremment avec le bien et le mal, quand Casimir Perier voulut enfin gouverner: gouverner c'était centraliser le pouvoir, le faire sortir de la rue pour le placer au sommet de la société, afin que la multitude ne pût désormais la troubler impunément.

L'émeute eut même le bon résultat de donner plus de force au système répressif. Il y a cela d'heureux dans les crises publiques, qu'elles retrempent les esprits; l'émeute menaçait la propriété, toute la propriété se ligua contre l'émeute: ce ne fut plus seulement une vague défense de principes, mais une coalition d'intérêts contre le désordre et le pillage; sorte de *ligue de bien public* contre ces nouveaux féodaux de l'Hôtel-de-ville. On prêta dès lors secours au gouvernement par cet instinct unique qu'il était le seul protecteur des intérêts et de la chose publique.

Il ne faut point confondre l'émeute avec la bataille des rues; j'entends par émeute un mouvement dont l'origine est dans la lie de la société, et l'on peut dire que c'est au système de M. Casimir Périer que l'on doit la vigoureuse répression de ce

tumulte désordonné. Ce fut d'une main ferme qu'il osa solliciter des chambres des lois un peu plus efficaces que ces proclamations de la loi martiale, rêve de M. de Lafayette. On pensa un peu moins aux sommations et un peu plus à la répression; les illusions de l'ère de 1791 furent remplacées par des dispositions énergiques qui pouvaient être en aide au pouvoir. En résultat pourtant, l'émeute devenait un des grands embarras du gouvernement naissant; elle était un moyen pour ses ennemis, une objection pour ses adversaires, une taquinerie des ambitieux contre l'autorité.

§ II.

Le mouvement de juillet dut jeter le parti royaliste dans la confusion; le principe qui venait de triompher était un objet de répugnance et de terreur pour l'opinion légitimiste; les royalistes se voyaient tout à coup débusqués du gouvernement; leur résistance avait été sans énergie; ils avaient cédé la place presque sans combattre. Ce parti tombait par la lourde faute de ses chefs; il était morcelé, sans liens de cohésion, sans espérances actives et actuelles, la révolution l'avait en haine; partout elle se montrait triomphante; quel instant de découragement et de désespoir pour un parti!

Ceci explique beaucoup de fautes; les légitimistes en commirent de toute espèce, dans les chambres, dans les élections, dans les opinions de leurs journaux; passions, nobles scrupules de conscience, tout vint compromettre les destinées des royalistes. Rien n'est plus lent que l'intelligence des partis; dans la jeunesse, ceux-ci ont besoin de jeter leur feu avant d'arriver à la raison; l'expérience ne vient qu'avec le temps. Si dans les grandes enjambées de leur imagination, les partis marchaient en réalité comme une fourmi, ils seraient trop puissans; Dieu a mis l'aveuglement là où il y a de la force et de la passion, sans doute pour préserver les sociétés.

J'ai toujours eu une prédilection pour ces nobles figures de jacobites; et quand dans ma vie j'ai rencontré un de ces beaux portraits de Van-Dyck reproduisant les gracieuses figures des cavaliers, je me suis surpris des heures entières à contempler

ces yeux brillans, ces corps sveltes, ces justaucorps dentelés de riches étoffes, cette belle et longue rapière, ces chapeaux à plumes flottantes qui grandissent encore ces nobles personnages; j'aime ces poétiques dévouemens qui parcourent la bruyère, couchent sur une pierre humide, mêlent leur tête, la nuit, aux touffes des grands arbres, sillonnent les mers quand l'orage gronde, et viennent mourir sous une balle à Culloden ou dans le Bocage.

Tout cela est beau, fort et grand; mais tout cela perd souvent une cause, sème d'impossibilités le triomphe d'un principe, retarde indéfiniment le succès qu'on veut assurer. Je ne scrute pas les consciences, mais je demande si la plus grande faute politique pour les royalistes n'a pas été d'abandonner tout à coup la chambre des pairs, la chambre des députés, pour s'enfermer dans la vie privée, comme si la vie publique n'était pas le seul moyen, le seul élément de succès; vous étiez pairs de France, vous étiez députés, et vous avez abdiqué volontairement le droit de voter et de prendre part aux affaires du pays; tel qui avait un siége dans la chambre des pairs, a sollicité ensuite les électeurs pour le nommer député, et tout cela par des raisons et des dépits qu'on ne s'explique pas bien.

Et vous ne savez pas toute la force que vous auriez prêtée à votre principe par un vote dans les chambres! Vous ne savez pas que vous auriez forcément amené le pouvoir à vous, car vous êtes la seule force, le seul appui pour les doctrines véritablement sociales! Vous abdiquez, et pourquoi? pour le serment : mais le serment n'est pas un engagemeut de servage, c'est une simple formule d'obéissance envers l'autorité qui vous régit; cette autorité, ne la respectez-vous pas de fait, en dehors comme dans la chambre? N'obéissez-vous pas à ses ordres, ne la reconnaissez-vous pas en payant l'impôt? Quelle faute donc pour le parti royaliste d'avoir ainsi déserté ses moyens d'influence dans le pouvoir, de le laisser exposé à devenir la proie de la place publique. C'est une émigration de nouvelle espèce. En 1789, on désertait le pays, on quittait le territoire; en 1830, on a déserté les institutions et les forces politiques. Et ces deux émigrations ont été aussi fatales l'une que l'autre.

Ensuite, à quoi s'est amusée l'opinion royaliste ? elle s'est jetée dans les folles espérances des insurrections, au temps le plus paisible, le moins insurrectionnel.

C'est l'illusion de tous les partis : souvent ils se trompent de millésime ; ils ne voient pas que le temps a marché, qu'il ne peut plus y avoir de prince Édouard, de Lescure, de Charette, au milieu de notre civilisation d'intérêts, de banque et de commerce ; 1793 ne peut pas plus revenir pour la Vendée que pour les clubs révolutionnaires. Quelques nobles poitrines peuvent battre encore et marcher fièrement pour une cause poétique ; il peut y avoir un héroïsme de femme, traversant, les pieds meurtris, des landes et des bruyères ; mais tout cela trouve un pays froid, intéressé, qui aime la paix, la famille, le foyer domestique. Il peut exister encore des opinions effervescentes ; mais peu de gentilshommes quittent leur manoir pour courir les périls de la guerre civile ; ils donneront asile à Madame ; ils baigneront de leurs pleurs ses mains noircies, comme les braves clans de l'Écosse baisaient les mains du prince Édouard ; toutefois ils seront en bien petit nombre ceux-là qui sacrifieront les plaisirs et les fêtes, le repos, pour essayer une vie errante et menacée, dans un noble but.

Puis, est-il dans la nature des opinions royalistes de s'agiter sur la place publique par l'émeute, et de s'unir au parti révolutionnaire par la manifestation des doctrines les plus excentriques ? Que devait faire ce parti ? proclamer ses théories de pouvoir, établir ses principes conservateurs en face de la souveraineté populaire et des conséquences qui en découlent. Se posant ainsi, il devenait l'appui naturel du pouvoir, il s'en emparait par la force des choses. En soutenant un principe opposé, en se faisant anarchiste, la parole des légitimistes n'avait aucune autorité. Leurs antécédens permettaient-ils qu'on les crût sincères ? Les amis de MM. de Polignac et de Villèle peuvent-ils être considérés comme les chauds partisans de la liberté, comme l'expression des doctrines démocratiques ? Ils abandonnaient donc une position facile pour une position incertaine, ils n'étaient ni pouvoir ni opposition ; ils s'aliénaient la France et le parti conservateur en Europe ; ils mariaient à la légitimité la révolution, choses antipathiques.

Il n'y a rien de moins insurrectionnel que le parti royaliste ;

toutes les fois qu'il a voulu prendre le rôle de la conspiration, de la révolte, il a été battu, dispersé; au contraire, a-t-il fait de l'ordre, de la monarchie, le pouvoir régulier est venu à lui. Voyez combien il a brillé au temps des conspirations de Georges, de Pichegru, lors de la machine infernale et de tous ces mouvemens de désespoir qui éclatèrent sous le consulat! Ces demarches brisèrent les derniers débris de ses espérances. Savez-vous quand il commença à grandir? c'est quand MM. de Châteaubriand, Molé, Fontanes, déclarèrent cette guerre aux mauvais principes et ramenèrent la civilisation et les idées conservatrices en soutenant les doctrines monarchiques contre l'école révolutionnaire. Tout à coup le parti royaliste s'agrandit démesurément; il prit un corps, une existence avec une attraction si énergique, que Napoléon fut obligé de venir à lui, de s'identifier à ses maximes, de subir l'empire de ses bonnes coutumes. Que les légitimistes laissent donc l'anarchie aux opinions de révolte, aux principes désorganisateurs; leur force est dans la monarchie, dans l'unité de pouvoir, dans la protection de tous les intérêts, dans l'honneur et l'histoire véritable du pays. Il n'y a rien pour eux en dehors. En face de la crise amenée en Europe par la révolution de juillet, les hommes monarchiques ont de grands devoirs à remplir. La responsabilité de l'avenir leur appartient; ils sont solidaires de l'ordre, de la paix, des progrès de la morale et des principes politiques; s'ils désertent cette grande cause, qui sauvera la société?

LE LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires.
(SÉRAPHÎTA.)

PRÉFACE.

Dans plusieurs fragmens de son œuvre, l'auteur a produit un personnage qui raconte en son nom. Pour arriver au vrai, les écrivains emploient celui des artifices littéraires qui leur semble propre à prêter le plus de vie à leurs figures. Ainsi, le désir d'animer leurs créations a jeté les hommes les plus illustres du siècle dernier, dans la prolixité du roman par lettres, seul système qui puisse rendre vraisemblable une histoire fictive. Le *je* sonde le cœur humain aussi profondément que le style épistolaire et n'en a pas les longueurs. A chaque œuvre, sa forme. L'art du romancier consiste à bien matérialiser ses idées. Clarisse Harlowe voulait sa vaste correspondance, Gilblas voulait le *moi*. Mais le *moi* n'est pas sans danger pour l'auteur. Si la masse lisante s'est agrandie, la somme de l'intelligence publique n'a pas augmenté en proportion. Malgré l'autorité de la chose jugée, beaucoup de personnes se donnent encore aujourd'hui le ridicule de rendre un écrivain complice des sentimens qu'il attribue à ses personnages; et s'il emploie le *je*, presque toutes sont tentées de le confondre avec le narrateur. LE LYS DANS LA VALLÉE étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le *moi* pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, il croit nécessaire

de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène. Il a sur la promiscuité des sentimens personnels et des sentimens fictifs une opinion sévère et des principes arrêtés. Selon lui, le trafic honteux de la prostitution est mille fois moins infâme que ne l'est la vente avec annonces de certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier. Les sentimens bons ou mauvais dont l'ame fut agitée, la colorent de je ne sais quelle essence, et lui font exhaler des parfums qui en particularisent la pensée; certes, le style des êtres souffrans ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastrophes. Mais de cette physionomie sombre ou attendrissante, mondaine ou religieuse, joyeuse ou grave, à la prostitution des plus chers trésors du cœur, il est un abîme que franchissent seuls les esprits impurs. Siquelque poète entreprend ainsi sur sa double vie, que ce soit par hasard et non par un parti pris comme chez J.-J. Rousseau. L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentimens, a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'était trouvé pour lui le cœur d'une mère et l'ame d'une maîtresse, le bienfait sous la grace du premier amour.

L'AUTEUR.

ENVOI.

A MADAME LA COMTESSE NATALIE DE MANERVILLE.

Je cède à ton désir. Le privilége de la femme que nous aimons plus qu'elle ne nous aime, est de nous faire oublier à tout propos les règles du bon sens. Oui, pour ne pas voir un pli se former sur vos fronts, pour dissiper la boudeuse expression de vos lèvres que le moindre refus attriste, nous dépensons l'avenir,

nous franchissons miraculeusement les distances, nous donnons notre sang; et par pudeur d'ame, nous vous cachons les difficultés vaincues. Quelle récompense à ces soins? Quoi pour ces dévouemens ignorés? Hélas! le lendemain, vous croyez que nous sommes vos obligés? Ne jetons pas de pierre pour sonder la profondeur du gouffre où s'abîment les passions. Seulement, sache-le bien, Natalie, en t'obéissant, j'ai dû fouler aux pieds des répugnances inviolées. Pourquoi suspecter les soudaines et longues rêveries qui me saisissent parfois en plein bonheur? Pourquoi ta curieuse interrogation d'enfant volontaire sur un passé qui n'appartient qu'aux morts? Pourquoi ta jolie colère de femme aimée, à propos d'un silence? Ne pouvais-tu jouer avec les contrastes de mon caractère sans en demander les causes? Si je puis découvrir les fronts les mieux voilés, que t'importe? as-tu dans le cœur des secrets qui, pour se faire absoudre, aient besoin des miens? Si je sais démonter la société pièce à pièce, en indiquer les défauts, et reconnaître en vous le germe de toute maladie, quoi qu'elle attaque, le corps, le cœur ou la tête; as-tu peur de cette fatale science, toi qui, malgré le mariage, es restée vierge pour l'amour? toi que l'absence d'un mari qui ne reviendra peut-être jamais, a laissée libre. Enfin, tu l'as voulu! je t'ouvre un cœur qui depuis douze années ne s'était ouvert à personne : ils vont s'en échapper dans le tien les parfums qu'y sema le premier amour. Il fallait que cela fût ainsi, l'échange de nos cœurs doit être entier. Oui, tu l'as pressenti, Natalie : ma vie est dominée par un fantôme, il se dessine vaguement au moindre mot qui le provoque, et s'agite souvent de lui-même au-dessus de moi. J'ai d'imposans souvenirs ensevelis au fond de mon ame comme ces productions marines qui s'aperçoivent par les temps calmes, et que les flots de la tempête jettent par fragmens sur la grève. Je souffrirais trop si je continuais à vivre près de toi sans te parler d'*elle*, si à tout moment je contraignais ma langue et ma pensée. J'ai donc écrit ce que je ne saurais dire. Le travail que nécessitent les idées pour être exprimées a contenu ces anciennes émotions qui me font tant de mal quand elles se réveillent trop soudainement. Mais écoute, ma Natalie! Toi, fille d'un Castillan, sois généreuse; souviens-toi que tu m'as menacé si je ne t'obéissais pas, ne me punis donc point de t'avoir obéi. Si, pour loyer de

ma confession, je trouvais ton amour amoindri, je ne survivrais pas plus à la perte de mon dernier bonheur, que les jeunes gens ne survivent à la ruine de leurs premières espérances. Mais, fou que je suis! l'amour est-il soucieux d'un crime? Je voudrais que ma confidence redoublât tes tendresses. Pourquoi suis-je aujourd'hui à la merci d'un *peut-être?* Les gens de trente ans sont lâches, ils ne font plus de conditions, ils en reçoivent. Ah! l'on ne connaît l'amour qu'en traversant les profondeurs du dernier amour. Nos plus vraies passions naissent à quarante ans, âge auquel nous savons mesurer l'étendue de nos pertes, tandis que jeunes nous ignorons les bénéfices de la vie. Pardonne-moi, chère, ces paroles, derniers grondemens d'un orage qui se tait. A ce soir.

FÉLIX.

Paris, 8 août 1827.

LES DEUX ENFANCES.

A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie? la peinture des pâtimens subis en silence par les ames dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent? Quel poète nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres sucent un sein amer, et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère? La feinte histoire où son génie vengerait ces pauvres cœurs opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser les développemens de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse. Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né? Quelle disgrace physique ou morale causait la froideur de ma mère? Étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un reproche?

Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptai pour si peu de chose, que j'y subissais la compassion des

gens. Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance: chez moi, l'enfant ignore ; l'homme ne sait rien. Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir. Le pacte en vertu duquel les enfans cachent leurs peccadilles et qui leur apprend déjà l'honneur, fut nul à mon égard. Bien plus, je me vis souvent punir pour leurs fautes, sans pouvoir réclamer contre cette injustice. La courtisanerie, en germe chez les enfans, leur conseillait-elle de contribuer aux persécutions qui m'affligeaient, pour se ménager les bonnes graces d'une mère également redoutée par eux? Était-ce un effet de leur penchant à l'imitation? Était-ce besoin d essayer leurs forces, ou manque de pitié? Peut-être ces causes réunies me privèrent-elles des douceurs de la fraternité. Déjà déshérité de toute affection, je ne pouvais rien aimer, et la nature m'avait fait aimant ! Un ange recueille-t-il les soupirs de cette sensibilité sans cesse rebutée? Si dans quelques ames les sentimens méconnus tournent en haine, dans la mienne ils se concentrèrent et s'y creusèrent un lit d'où plus tard ils jaillirent sur ma vie. Suivant les caractères, l'habitude de trembler relâche les fibres, engendre la crainte ; la crainte oblige à toujours céder ; de là vient une faiblesse qui abâtardit l'homme et lui communique je ne sais quoi d'esclave; mais ces continuelles tourmentes m'habituèrent à déployer une force qui s'accrut par son exercice et prédisposa mon ame aux résistances morales. Attendant toujours une douleur nouvelle, comme les martyrs attendaient un nouveau coup, tout mon être dut exprimer une résignation morne sous laquelle les graces et les mouvemens de l'enfance furent étouffés, attitude qui passa pour un symptôme d'idiotie et justifia les sinistres pronostics de ma mère. La certitude de ces injustices excita prématurément dans mon ame la fierté, ce fruit de la raison, qui sans doute arrêta les mauvais penchans qu'une semblable éducation encourageait. Quoique délaissé par ma mère, j'étais parfois l'objet de ses scrupules ; parfois, elle parlait de mon instruction et manifestait le désir de s'en occuper, il me passait alors des frissons horribles en songeant aux déchiremens que me causerait un contact journalier avec elle. Je bénissais mon abandon, et me trouvais heureux de pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des

insectes, à regarder le bleu du firmament. Quoique l'isolement dût me porter à la rêverie, mon goût pour les contemplations vint d'une aventure qui vous peindra mes premiers malheurs. Il était si peu question de moi que souvent la gouvernante oubliait de me faire coucher. Un soir, tranquillement blotti sous un figuier, je regardais une étoile avec cette passion curieuse qui saisit les enfans, et à laquelle ma précoce mélancolie ajoutait une sorte d'intelligence sentimentale. Mes sœurs s'amusaient et criaient, j'entendais leur lointain tapage comme un accompagnement à mes idées. Le bruit cessa, la nuit vint. Par hasard, ma mère s'aperçut de mon absence. Pour éviter un reproche, notre gouvernante, une terrible mademoiselle Caroline, légitima les fausses appréhensions de ma mère en prétendant que j'avais la maison en horreur; que si elle ne veillait pas attentivement sur moi, je me serais enfui déjà; je n'étais pas imbécille, mais sournois; et, parmi tous les enfans commis à ses soins, elle n'en avait jamais rencontré dont les dispositions fussent aussi mauvaises que les miennes. Elle feignit de me chercher et m'appela, je répondis; elle vint au figuier où elle savait que j'étais.

— Que faisiez-vous donc là? me dit-elle.

— Je regardais un étoile.

— Vous ne regardiez pas une étoile, dit ma mère qui nous écoutait du haut de son balcon. Connaît-on l'astronomie à votre âge?

— Ah! madame, s'écria mademoiselle Caroline, il a lâché le robinet du réservoir, le jardin est inondé.

Ce fut une rumeur générale. Mes sœurs s'étaient amusées à tourner ce robinet pour voir couler l'eau, mais surprises par l'écartement d'une gerbe qui les avait arrosées de toutes parts, elles avaient perdu la tête et s'étaient enfuies sans avoir pu fermer le robinet. Atteint et convaincu d'avoir imaginé cette espièglerie, accusé de mensonge quand j'affirmai mon innocence, je fus sévèrement puni. Mais, châtiment horrible! je fus persiflé sur mon amour pour les étoiles, et ma mère me défendit de rester au jardin le soir. Les défenses tyranniques aiguisent encore plus une passion chez les enfans que chez les hommes; les enfans ont sur eux l'avantage de ne penser qu'à la chose défendue, qui leur offre alors des attraits irrésistibles. J'eus

donc souvent le fouet pour mon étoile. Ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par lequel un enfant bégaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles. A l'âge de douze ans, au collége, je la contemplais encore en éprouvant d'indicibles délices, tant les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur.

De cinq ans plus âgé que moi, Charles fut aussi bel enfant qu'il est bel homme; il était le privilégié de mon père, l'amour de ma mère, l'espoir de la famille, partant le roi de la maison. Bien fait et robuste, il avait un précepteur ; moi, chétif et malingre, à cinq ans je fus envoyé comme externe dans une pension de la ville, conduit le matin et ramené le soir par le valet de chambre de mon père. Je partais en emportant un panier que la cuisinière garnissait mal, tandis que mes camarades apportaient d'abondantes provisions. Ce contraste entre mon dénuement et leurs richesses engendra mille souffrances. Les célèbres rillettes et rillons de Tours formaient l'élément principal du repas que nous faisions au milieu de la journée, entre le déjeuner du matin et le dîner de la maison dont l'heure coïncidait avec notre rentrée. Les rillons et les rillettes, si prisés par quelques gourmands, paraissent rarement à Tours sur les tables aristocratiques. Si j'en entendis parler avant d'être mis en pension, je n'avais jamais eu le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain. Les rillons et les rillettes n'auraient pas été de mode à la pension, mon envie n'en eût pas été moins vive; elle était devenue comme une idée fixe, semblable au désir qu'inspiraient à l'une des plus élégantes duchesses de Paris les ragoûts cuisinés par les portières, et qu'en sa qualité de femme elle satisfit. Les enfans devinent la convoitise dans les regards aussi bien que vous y lisez l'amour, et je devins alors un excellent sujet de moquerie. Mes camarades venaient me présenter leurs excellentes rillettes en me demandant si je savais comment elles se faisaient, où elles se vendaient, pourquoi je n'en avais pas. Ils se pourléchaient en vantant les rillons, ces résidus de porc sautés dans sa graisse et qui ressemblent à des truffes cuites; ils douanaient mon panier, et n'y trouvant que des fromages d'un liard, ou des fruits secs, ils m'assassinaient d'un : — *Tu n'as donc pas de quoi!*

qui m'apprit à mesurer la différence mise entre mon frère et moi. Ce contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance, et flétri ma blondissante jeunesse. La première fois que, dupe d'un sentiment généreux, j'avançai la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte d'un air hypocrite, mon mystificateur retira sa tartine aux rires des camarades prévenus de ce dénouement. Si les esprits les plus distingués sont accessibles à la vanité, comment ne pas absoudre l'enfant qui pleure de se voir méprisé, goguenardé? A ce jeu, combien d'enfans seraient devenus gourmands, quêteurs, lâches! Pour éviter les persécutions, je me battis. Le courage du désespoir me rendit redoutable, mais je fus un objet de haine, et restai sans ressources contre les traîtrises. Un soir, en sortant, je reçus dans le dos un coup de mouchoir roulé, plein de cailloux. Quand le valet de chambre, qui me vengea rudement, apprit cet événement à ma mère, elle s'écria : — « Ce maudit enfant ne nous donnera que des chagrins! » J'entrai dans une horrible défiance de moi-même, en trouvant là les répulsions que j'inspirais en famille. Là, comme à la maison, je me repliai sur moi-même. Une seconde tombée de neige retarda la floraison des germes semés en mon ame. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons, ma fierté s'appuya sur cette observation, et je demeurai seul. Ainsi se continua l'impossibilité d'épancher les sentimens dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant toujours assombri, haï, solitaire, le maître confirma les soupçons erronés que ma famille avait de ma mauvaise nature. Dès que je sus écrire et lire, ma mère me fit exporter à Pont-le-Voy, collége dirigé par des Oratoriens qui recevaient les enfans de mon âge dans une classe nommée la classe des *Pas-latins,* où restaient aussi les écoliers dont l'intelligence tardive se refusait au rudiment.

Je demeurai là huit ans, sans voir personne, menant une vie de Paria. Voici comment et pourquoi. Je n'avais que trois francs par mois pour mes menus plaisirs, somme qui suffisait à peine aux plumes, canifs, règles, encre et papier dont il fallait nous pourvoir. Ainsi, ne pouvant acheter ni les échasses, ni les cordes, ni aucune des choses nécessaires aux amusemens du collége, j'étais banni des jeux; pour y être admis, j'aurais dû flagorner les riches ou flatter les forts de ma divi-

sion. La moindre de ces lâchetés, que se permettent si facilement les enfans, me faisait bondir le cœur. Je séjournais sous un arbre, perdu dans de plaintives rêveries, ou lisant les livres que nous distribuait mensuellement le bibliothécaire. Combien de douleurs étaient cachées au fond de cette solitude monstrueuse ! quelles angoisses engendrait mon abandon ! Imaginez ce que mon ame tendre dut ressentir à la première distribution de prix où j'obtins les deux plus estimés, le prix de thème et celui de version ? En venant les recevoir sur le théâtre au milieu des acclamations et des fanfares, je n'eus ni mon père ni ma mère pour me fêter, alors que le parterre était rempli par les parens de tous mes camarades. Au lieu de baiser le distributeur, suivant l'usage, je me précipitai dans son sein et j'y fondis en larmes. L'hiver venu, je brûlai mes deux couronnes dans le poêle. Les parens demeuraient en ville pendant la semaine employée par les exercices qui précédaient la distribution des prix ; ainsi, mes camarades décampaient tous joyeusement le matin ; tandis que moi, dont les parens étaient à quelques lieues de là, je restais dans les cours avec les Outre-mer, nom donné aux écoliers dont les familles se trouvaient aux îles ou à l'étranger. Le soir, durant la prière, les barbares nous vantaient les bons dîners faits avec leurs parens. Vous verrez toujours mon malheur s'agrandir en raison de la circonférence des sphères sociales où j'entrerai. Combien d'efforts n'ai-je pas tentés pour infirmer l'arrêt qui me condamnait à ne vivre qu'en moi ! Que d'espérances long-temps conçues avec mille élancemens d'ame et détruites en un jour ! Pour décider mes parens à venir au collége, je leur écrivais des épîtres pleines de sentimens, peut-être emphatiquement exprimés, mais ces lettres auraient-elles dû m'attirer les reproches de ma mère qui me réprimandait avec ironie sur mon style ? Sans me décourager, je promettais de remplir les conditions que ma mère et mon père mettaient à leur arrivée, j'implorais l'assistance de mes sœurs à qui j'écrivais aux jours de leur fête et de leur naissance, avec l'exactitude des pauvres enfans délaissés, mais avec une vaine persistance. Aux approches de la distribution des prix, je redoublais mes prières, je parlais de triomphes pressentis. Trompé par le silence de mes parens, je les attendais en m'exaltant le cœur, je les annonçais à mes ca-

marades. Quand à l'arrivée des familles, le pas du vieux portier qui appelait les écoliers retentissait dans les cours, j'éprouvais alors des palpitations maladives. Et jamais ce vieillard ne prononça mon nom! Le jour où je m'accusai d'avoir maudit l'existence, mon confesseur me montra le ciel où fleurissait la palme promise par le *Beati qui lugent!* du Sauveur. Lors de ma première communion, je me jetai donc dans les mystérieuses profondeurs de la prière, séduit par les idées religieuses dont les féeries morales enchantent les jeunes esprits. Animé d'une ardente foi, je priais Dieu de renouveler en ma faveur les miracles fascinateurs que je lisais dans le Martyrologe. A cinq ans, je m'envolais dans une étoile; à douze ans, j'allais frapper aux portes du Sanctuaire. Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon ame à de divines destinées; elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses; elles ont préparé mon cœur aux magies qui font le poète malheureux, quand il a le fatal pouvoir de comparer ce qu'il sent à ce qui est, les grandes choses voulues au peu qu'il obtient; elles ont écrit dans ma tête un livre où j'ai pu lire ce que je devais exprimer, et mis sur mes lèvres le charbon de l'improvisateur.

Mon père conçut quelques doutes sur la portée de l'enseignement oratorien, et vin m'enlever de Pont-le-Voy, pour me mettre à Paris dans une Institution située au Marais. J'avais quinze ans. Examen fait de ma capacité, le rhétoricien de Pont-le-Voy fut jugé digne d'être en troisième. Les douleurs que j'avais éprouvées en famille, à l'école, au collége, je les retrouvai sous une nouvelle forme pendant mon séjour à la pension Lepître. Mon père ne m'avait point donné d'argent. Quand mes parens savaient que je pouvais être nourri, vêtu, gorgé de latin, bourré de grec, tout était résolu. Durant le cours de ma vie collégiale, j'ai connu mille camarades environ, et n'ai rencontré chez aucun l'exemple d'une pareille indifférence. Attaché fanatiquement aux Bourbons, M. Lepître avait eu des relations avec mon père, à l'époque où des royalistes dévoués essayèrent d'enlever au Temple la reine Marie-Antoinette, ils avaient renouvelé connaisansce; M. Le-

pitre se crut obligé de réparer l'oubli de mon père, mais la somme qu'il me donna mensuellement fut médiocre, car il ignorait les intentions de ma famille. La pension était installée à l'ancien hôtel Joyeuse, où, comme dans toutes les anciennes demeures seigneuriales, il se trouvait une loge de Suisse. Pendant la récréation qui précédait l'heure où le gâcheux nous conduisait au lycée Charlemagne, les camarades opulens allaient déjeuner chez notre portier, nommé Doisy. M. Lepître ignorait ou souffrait le commerce de Doisy, véritable contre-bandier que les élèves avaient intérêt à choyer: il était le secret chaperon de nos écarts, le confident des rentrées tardives, notre intermédiaire entre les loueurs de livres défendus. Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique, expliqué par le prix excessif auquel montèrent les denrées coloniales sous Napoléon. Si l'usage du sucre et du café constituait un luxe chez les parens, il annonçait parmi nous une supériorité vaniteuse qui aurait engendré notre passion, si la pente à l'imitation, si la gourmandise, si la contagion de la mode n'eussent pas suffi. Doisy nous faisait crédit, il nous supposait à tous des sœurs ou des tantes qui approuvent le point d'honneur des écoliers et paient leurs dettes. Je résistai long-temps aux blandices de la buvette. Si mes juges eussent connu la force des séductions, les héroïques aspirations de mon ame vers le stoïcisme, les rages contenues pendant ma longue résistance, ils eussent essuyé mes pleurs au lieu de les faire couler. Mais, enfant, pouvais-je avoir cette grandeur d'ame qui fait mépriser le mépris d'autrui? puis je sentis peut-être les atteintes de plusieurs vices sociaux dont la puissance fut augmentée par ma convoitise. Vers la fin de la deuxième année, mon père et ma mère vinrent à Paris. Le jour de leur arrivée me fut annoncé par mon frère: il habitait Paris et ne m'avait pas fait une seule visite. Mes sœurs étaient du voyage, et nous devions voir Paris ensemble. Le premier jour nous irions dîner au Palais-Royal afin d'être tout portés au Théâtre-Français. Malgré l'ivresse que me causa ce programme de fêtes inespérées, ma joie fut détendue par le vent d'orage qui impressionne si rapidement les habitués du malheur. J'avais à déclarer *cent* francs de dettes contractées chez le sieur Doisy qui me menaçait de demander lui-même son argent à

mes parens. J'inventai de prendre mon frère pour drogman de Doisy, pour interprète de mon reprentir, pour médiateur de mon pardon. Mon père pencha vers l'indulgence. Mais ma mère fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia ; elle fulmina de terribles prophéties.

Que serais-je plus tard, si dès l'âge de dix-sept ans je faisais de semblables équipées! Étais-je bien son fils ? Allais-je ruiner ma famille? Étais-je donc seul au logis? La carrière embrassée par mon frère Charles n'exigeait-elle pas une dotation indépendante, déjà méritée par une conduite qui glorifiait sa famille, tandis que j'en serais la honte? Mes deux sœurs se marieraient-elles sans dot? Ignorais-je donc le prix de l'argent et ce que je coûtais. A quoi servaient le sucre et le café dans une éducation ? Se conduire ainsi, n'était-ce pas apprendre tous les vices?

Marat était un ange en comparaison de moi. Après avoir subi le choc de ce torrent qui charria mille terreurs en mon ame, mon frère me reconduisit à ma pension, je perdis le dîner aux Frères Provençaux et fus privé de voir Talma dans *Britannicus*. Telle fut mon entrevue avec ma mère après une séparation de douze ans.

Quand j'eus fini mes humanités, mon père me laissa sous la tutelle de M. Lepître. Je devais apprendre les mathématiques transcendantes, faire une première année de droit et commencer de hautes études. Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collége sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. Que tenter à Paris sans argent? D'ailleurs, ma liberté fut savamment enchaînée. M. Lepître me faisait accompagner à l'école de droit par un gâcheux qui me remettait aux mains du professeur, et venait me reprendre. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions que les craintes de ma mère n'en inspirèrent pour conserver ma personne. Paris effrayait à bon droit mes parens. Les écoliers sont secrètement occupés de ce qui préoccupe aussi les demoiselles dans leurs pensionnats ; quoiqu'on fasse, celles-ci parleront toujours de l'amant, et ceux-là

de la femme. Mais à Paris, et dans ce temps, les conversations entre camarades étaient dominées par le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal. Le Palais-Royal était un Eldorado d'amour où le soir les lingots couraient tout monnayés. Là cessaient les doutes les plus vierges, là pouvaient s'apaiser nos curiosités allumées! Le Palais-Royal et moi nous fûmes deux asymptotes, dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer. Voici comment le sort déjoua mes tentatives.

Mon père m'avait présenté chez une de ses tantes qui demeurait dans l'île Saint-Louis, où je dus aller dîner les jeudis et les dimanches, conduit par madame ou par M. Lepître qui, ces jours-là, sortaient et me repreuaient le soir en revenant chez eux. Singulières récréations! La marquise de Listomère était une grande dame cérémonieuse qui n'eut jamais la pensée de m'offrir un écu, vieille comme une cathédrale, peinte comme une miniature, somptueuse dans sa mise, vivant dans son hôtel comme si Louis XV ne fût pas mort, ne voyant que des vieilles femmes et des gentilshommes, société de corps fossiles où je croyais être dans un cimetière. Personne ne m'adressait la parole, et je ne me sentais pas la force de parler le premier. Les regards hostiles ou froids me rendaient honteux de ma jeunesse qui semblait importune à tous. Je basai le succès de mon escapade sur cette indifférence, en me proposant de m'esquiver un jour aussitôt le dîner qni pour voler aux Galeries de Bois. Une fois engagé dans un whist, ma tante ne faisait plus attention à moi; Jean, son valet de chambre, se souciait peu de M. Lepître mais ce malheureux dîner se prolongeait malheureusement en raison de la vétusté des mâchoires ou de l'inperfection des rateliers. Enfin un soir, entre huit et neuf heures, j'avais gagné l'escalier, palpitant comme Bianca Capello le jour de sa fuite. Quand le suisse m'eut tiré le cordon, je vis le fiacre de M. Lepître dans la rue, et le bonhomme qui me demandait de sa voix grêle. Trois fois le hasard s'interposa fatalement entre l'enfer du Palais Royal et le paradis de ma jeunesse. Le jour où, me trouvant honteux à vingt ans de mon ignorance, je résolus d'affronter tous les périls pour en finir: au moment où faussant compagnie à M. Lepître pendant qu'il montait en voiture, opération difficile, il était gros comme Louis XVIII et pied-bot; eh bien! ma mère arrivait en chaise de poste. Je fus arrêté par son

regard et demeurai comme l'oiseau devant le serpent. Par quel hasard la rencontrai-je ? Rien de plus naturel. Napoléon tentait ses derniers coups. Mon père, qui subodorait les Bourbons, venait éclairer mon frère employé déjà dans la diplomatie impériale. Il avait quitté Tours avec ma mère, qui s'était chargée de m'y reconduire pour me soustraire aux dangers dont la capitale semblait menacée à ceux qui suivaient intelligemment la marche des ennemis. En quelques minutes je fus enlevé de Paris, au moment où son séjour allait m'être fatal. Les tourmens d'une imagination sans cesse agitée de désirs réprimés, les ennuis d'une vie attristée par de constantes privations m'avaient contraint à me jeter dans l'étude, comme les hommes lassés de leur sort se confinaient autrefois dans un cloître Chez moi, l'étude devint une passion qui pouvait m'être fatale en m'emprisonnant à l'époque où les jeunes gens doivent se livrer aux activités enchanteresses de leur nature printanière.

Ce léger croquis d'une jeunesse, où vous devinez d'innombrables élégies, était nécessaire pour expliquer l'influence qu'elle exerça sur mon avenir. Affecté par tant d'élémens morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon ame pleine de vouloirs se débattait avec un corps débile en apparence, mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité, que je connaissais métaphysiquement la vie dans ses hauteurs, au moment où j'allais apercevoir les difficultés tortueuses de ses défilés et les chemins sablonneux de ses plaines. Des hasards inouis m'avaient laissé dans cette délicieuse période où surgissent les premiers troubles de l'ame, où elle s'éveille aux voluptés, où pour elle tout est sapide et frais. J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux, et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts. Nul jeune homme ne fut, mieux que je ne l'étais, préparé à sentir, à aimer. Pour bien comprendre mon récit, reportez-vous donc à ce bel âge où la bouche est vierge de mensonges, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'alourdissent les timidités en contradiction avec le désir, où l'esprit ne se plie poins au jésuitisme du monde, où la couardise du cœur égale en violence les générosités du premier mouvement.

Je ne vous parlerai pas du voyage que je fis de Paris à Tours avec ma mère. La froideur de ses façons réprima l'essor de mes tendresses. En partant de chaque nouvelle poste, je me promettais de parler; mais un regard, un mot effarouchaient les phrases prudemment méditées pour mon exorde. A Orléans, au moment de se coucher, ma mère me reprocha mon silence. Je me jetai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en pleurant à chaudes larmes, je lui ouvris mon cœur gros d'affection, j'essayai de la toucher par l'éloquence d'une plaidoirie affamée d'amour, et dont les accens eussent remué les entrailles d'une marâtre. Ma mère me répondit que je jouais la comédie. Je me plaignis de son abandon, elle m'appela fils dénaturé. J'eus un tel serrement de cœur qu'à Blois je courus sur le pont pour me jeter dans la Loire. Mon suicide fut empêché par la hauteur du parapet. A mon arrivée, mes deux sœurs, qui ne me connaissaient point, marquèrent plus d'étonnement que de tendresse. Cependant plus tard, par comparaison, elles me parurent pleines d'amitié pour moi. Je fus logé dans une chambre au troisième étage. Vous aurez compris l'étendue de mes misères quand je vous aurai dit que ma mère me laissa, moi, jeune homme de vingt ans, sans autre linge que celui de mon misérable trousseau de pension, sans autre garde-robe que mes vêtemens de Paris. Si je volais d'un bout du salon à l'autre pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait pas le froid merci qu'une femme accorde à un valet. Obligé de l'observer pour reconnaître s'il y avait en son cœur des endroits friables où je pusse attacher quelques rameaux d'affection, je vis en elle une grande femme sèche et mince, joueuse, égoïste, impertinente comme toutes les Listomère chez qui l'impertinence se compte dans la dot. Élle ne voyait dans la vie que des devoirs à remplir. Toutes les femmes froides que j'ai rencontrées se faisaient comme elle une religion du devoir. Elle recevait nos adorations comme un prêtre reçoit l'encens à la messe. Mon frère aîné semblait avoir absorbé le peu de maternité qu'elle avait au cœur. Elle nous piquait sans cesse par les traits d'une ironie mordante, l'arme des gens sans cœur, et dont elle se servait contre nous qui ne pouvions lui rien répondre. Malgré ces barrières épineuses, les sentimens instinctifs tiennent par tant de racines, la religieuse terreur inspirée par une mère,

dont il coûte trop de désespérer, conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua jusqu'au jour où, plus avancés dans la vie, elle fut souverainement jugée. En ce jour, commencent les représailles des enfans dont l'indifférence engendrée par les déceptions du passé, grossie des épaves limoneuses qu'ils en ramènent, s'étend jusque sur la tombe. Ce terrible despotisme chassa les idées voluptueuses que j'avais follement médité de satisfaire à Tours. Je me jetai désespérément dans la bibliothèque de mon père, où je pris tous les livres que je ne connaissais point. Mes longues séances de travail m'épargnèrent tout contact avec ma mère, mais elles aggravèrent ma situation morale. Parfois ma sœur aînée, aujourd'hui la marquise de Listomère, cherchait à me consoler sans pouvoir calmer l'irritation à laquelle j'étais en proie. Je voulais mourir.

De grands événemens auxquels j'étais étranger se préparaient alors. Parti de Bordeaux pour rejoindre Louis XVIII à Paris, le duc d'Angoulême recevait, à son passage dans chaque ville, des ovations préparées par l'enthousiasme qui saisissait la vieille France au retour des Bourbons. La Touraine en émoi pour ses princes légitimes, la ville en rumeur, les fenêtres pavoisées, les habitans endimanchés, les apprêts d'une fête, et ce je ne sais quoi répandu dans l'air et qui grise, me donnèrent l'envie d'assister au bal offert au prince. Quand je me mis de l'audace au front pour exprimer ce désir à ma mère, alors trop malade pour pouvoir assister à la fête, elle se courrouça grandement. Arrivais-je du Congo pour ne rien savoir? Comment pouvais-je imaginer que notre famille ne serait pas représentée à ce bal? En l'absence de mon père et de mon frère, n'était-ce pas à moi d'y aller? N'avais-je pas une mère? ne pensait-elle pas au bonheur de ses enfans? En un moment, le fils quasi désavoué devenait un personnage. Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites par lesquelles ma mère accueillit ma supplique. Je questionnai mes sœurs, et j'appris que ma mère, à laquelle plaisaient ces coups de théâtre, s'était forcément occupée de ma toilette. Surpris par les exigences de ses pratiques, aucun tailleur de Tours n'avait pu se charger de mon équipement. Ma mère avait mandé son ouvrière à la

journée qui, suivant l'usage des provinces, savait faire toute espèce de couture. Un habit bleu barbeau me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés. Les gilets d'hommes se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père Pour la première fois, j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate. Quand je fus habillé, je me ressemblai si peu, que mes sœurs me donnèrent par leurs complimens le courage de paraître devant la Touraine assemblée. Entreprise ardue! Cette fête comportait trop d'appelés pour qu'il y eût beaucoup d'élus. Grace à l'exiguité de ma taille, je me faufilai sous une tente construite dans les jardins de la maison Papion, et j'arrivai près du fauteuil où trônait le prince. En un moment je fus suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, par les tentures rouges, par les ornemens dorés, par les toilettes et les diamans de la première fête publique à laquelle j'assistais. J'étais poussé par une foule d'hommes et de femmes qui se ruaient les uns sur les autres et se heurtaient dans un nuage de poussière. Les cuivres ardens et les éclats bourbonisés de la musique militaire étaient étouffés sous le hourra des : — Vive le duc d'Angoulême! vive le roi! vivent les Bourbons! Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même. Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler à ces princes qui paradaient ainsi devant un public ébahi. La niaise envie du Tourangeau fit éclore une ambition que mon caractère et les circonstances ennoblirent. Qui n'a pas jalousé cette adoration dont l'année suivante je vis une répétition grandiose quand Paris tout entier se précipita vers l'empereur à son retour de l'île d'Elbe? Cet empire exercé sur les masses dont les sentimens et la vie se déchargent dans une seule ame, me voua soudain à la gloire, cette prêtresse qui égorge les Français d'aujourd'hui, comme autrefois la druidesse sacrifiait les Gaulois. Puis tout-à-coup, je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs et les combler en me jetant au cœur de la famille

royale. Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très grimaud en ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel oblige une foule à côtoyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloës, un parfum de femme qui brilla dans mon ame comme y brilla depuis la poésie orientale; je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentimens qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pourvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois; de pudiques épaules, qui avaient une ame, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie; le long, de laquelle coula mon regard plus hardi que n'eût été ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies: le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou frais comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula ma tête. Cette femme poussa un cri per-

çant que la musique empêcha d'entendre. Elle se retourna, me vit et me dit: « — Monsieur! » Ah! si elle avait dit: — « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc? » je l'aurais tuée peut-être! Mais à ce *Monsieur!* des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie dont elle est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position. Alors seulement je compris que j'étais fagotté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer, gardant sur les lèvres la chaleur de ce sang, que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux.

Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue, et revins me coucher métamorphosé: une ame nouvelle aux ailes diaprées avait sa brisé sa larve. Tombée des steppes bleues où je l'admirais, ma chère étoile s'était donc faite femme en conservant sa clarté, ses scintillemens et sa fraîcheur. J'aimai soudain, sans rien savoir de l'amour. N'est-ce pas une étrange chose que cette première irruption du sentiment le plus vif de l'homme? J'avais rencontré dans le salon de ma tante quelques jolies femmes, aucune ne m'avait causé la moindre impression. Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes, pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrasse le sexe entier? En pensant que mon Élue vivait en Touraine, j'aspirais l'air avec délices, je trouvais au bleu du temps une couleur que je ne lui ai plus vue nulle part. Si j'étais ravi mentalement, je parus sérieusement malade, et ma mère eut des craintes mêlées de remords. Semblable aux animaux qui sentent venir la mort, j'allais m'accroupir dans un coin du jardin pour y rêver au baiser que j'avais volé. Quelques jours après ce bal mémorable, ma mère

attribua l'abandon de mes travaux, mon indifférence à ses regards oppresseurs, mon insouciance de ses ironies et ma sombre attitude, aux crises naturelles que doivent subir les jeunes gens de mon âge. La campagne, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, fut regardée comme le meilleur moyen de me sortir de mon apathie. Ma mère décida que j'irais passer quelques jours à Frapesle, château situé sur l'Indre entre Montbazon et Azay-le-Rideau, chez l'un de ses amis, à qui sans doute elle donna des instructions secrètes.

Le jour où j'eus ainsi la clef des champs, j'avais si drument nagé dans l'océan de l'amour, que je l'avais traversé. J'ignorais le nom de mon inconnue. Comment la désigner? où la trouver? d'ailleurs, à qui pouvais-je en parler? Mon caractère timide augmentait encore les craintes inexpliquées qui s'emparent des jeunes cœurs au début de l'amour, et me faisait commencer par la mélancolie qui termine les passions sans espoir. Je ne demandais pas mieux que d'aller, venir, courir à travers champs. Avec ce courage d'enfant qui ne doute de rien et comporte je ne sais quoi de chevaleresque, je me proposais de fouiller tous les châteaux de la Touraine, en y voyageant à pied, en me disant à chaque jolie tourelle: — C'est là! — Donc, un jeudi matin, je sortis de Tours par la barrière Saint-Éloy, je traversai les ponts Saint-Sauveur, j'arrivai dans Poncher, en levant le nez à chaque maison, et gagnai la route de Chinon. Pour la première fois de ma vie, je pouvais m'arrêter sous un arbre, marcher lentement ou vite à mon gré sans être questionné par personne. Pour un pauvre être écrasé par les différens despotismes qui, peu ou prou, pèsent sur toutes les jeunesses, le premier usage du libre arbitre, exercé même sur les riens, m'apportait à l'ame je ne sais quel épanouissement. Beaucoup de raisons se réunissaient pour faire de ce jour une fête pleine d'enchantemens. Dans mon enfance, mes promenades ne m'avaient pas conduit à plus d'une lieue hors la ville. Mes courses aux environs de Pont-le-Voy, ni celles que je fis dans Paris, ne m'avaient pas gâté sur les beautés de la nature champêtre. Néanmoins il me restait, des premiers souvenirs de ma vie, le vague sentiment du beau qui respire dans le paysage de Tours avec lequel je m'étais familiarisé. Quoique complètement neuf à la poésie des sites,

j'étais donc exigeant à mon insu, comme ceux qui sans avoir la pratique d'un art en imaginent tout d'abord l'idéal. Pour aller au château de Frapesle, les gens à pied ou à cheval abrègent la route en passant par les landes dites de Charlemagne, terres en friche, situées au sommet du plateau qui sépare le bassin du Cher de celui de l'Indre, et où mène un chemin de traverse que l'on prend à Champy. Ces landes plates et sablonneuses qui vous attristent durant une lieue environ, joignent par un bouquet de bois le chemin de Saché, nom de la commune d'où dépend Frapesle. Ce chemin, qui débouche sur la route de Chinon, bien au-delà de Ballan, longe une plaine ondulée, sans accidens remarquables jusqu'au petit pays d'Artanne. Là, se découvre une vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur les doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvemens de serpent. A cet aspect, je fus saisi d'un étonnement voluptueux que l'ennui des landes ou la fatigue du chemin avaient préparé.

— Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici!

A cette pensée, je m'appuyai contre un noyer sous lequel, depuis ce jour, je me repose toutes les fois que je reviens dans ma chère vallée. Sous cet arbre confident de mes pensées, je m'interroge sur les changemens que j'ai subis pendant le temps qui s'est écoulé depuis le dernier jour où j'en suis parti. Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point. Le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation. Quand je m'assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de sa fenêtre. Sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes sous un hallebergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, LE LYS DE CETTE VALLÉE où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus. L'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon ame était remplie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselait au soleil entre deux rives vertes, par des lignes de peupliers qui paraient de leurs dentelles mobiles ce val d'amour, par des bois de chênes qui s'avancent entre les vignobles sur des coteaux que la rivière arrondit tou-

jours différemment, et par ces horizons estompés qui fuient en se contrariant. Si vous voulez voir la nature belle et vierge comme une fiancée, allez là par un jour de printemps; si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre cœur, revenez-y par les derniers jours de l'automne! Au printemps, l'amour y bat des ailes à plein ciel; en automne, on y songe à ceux qui ne sont plus. Le poumon malade y respire une fraîcheur mélancolieuse, la vue s'y repose sur des touffes mordorées qui communiquent leurs douceurs et leur paix à l'ame. En ce moment, les moulins situés sur les chutes de l'Indre donnaient une voix à cette vallée frémissante, les peupliers se balançaient en riant, pas un nuage au ciel, les oiseaux chantaient, les cigales criaient, tout y était mélodie. Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine? je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime un oasis dans le désert; je l'aime comme un artiste aime l'art: je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus. Sans savoir pourquoi, mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin comme au milieu des buissons verts éclatait la clochette d'un convolvulus, flétrie si l'on y touche. Je descendis, l'ame émue, au fond de cette corbeille, et vis bientôt un village que la poésie qui surabondait en moi me fit trouver sans pareil. Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées, qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elle, se laissent aller à ses caprices, et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins? Çà et là, s'élèvent des masses de gravier sur lesquelles l'eau se brise, en y formant des franges où reluit le soleil. Les amarillys, le nénuphar, le lys d'eau, les joncs décorent les rives de leurs magnifiques tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard, nom du gros sable que charrie la Loire; des garçons meûniers,

le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez au-delà du pont, deux ou trois fermes, un colombier, des tourelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins! Voilà le village de Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux! Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

Je suivis le chemin de Saché sur la gauche de la rivière, en observant les détails des collines qui meublent la rive opposée. Puis enfin, j'atteignis un parc orné d'arbres centenaires qui m'indiqua le château de Frapesle. J'arrivai précisément à l'heure où la cloche annonçait le déjeuner. Après le repas, mon hôte, ne soupçonnant pas que j'étais venu de Tours à pied, me fit parcourir les alentours de sa terre où de toutes parts je vis la vallée sous toutes ses formes: ici par une échappée, là tout entière; souvent mes yeux furent attirés à l'horizon par la belle lame d'or de la Loire où, parmi les roulées, les voiles dessinaient de fugaces figures; en gravissant une crête, j'admirai pour la première fois, le château d'Azay, diamant taillé à facettes, serti par l'Indre, monté sur des pilotis masqués de fleurs, puis dans un fond les masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour, plein d'harmonies trop graves pour les gens superficiels, chères aux poètes dont l'ame est endolorie. Aussi, plus tard, en aimai-je le silence, les grands arbres chenus, et ce je ne sais quoi mystérieux épandu dans son vallon solitaire! Mais chaque fois que je retrouvais au penchant de la côte voisine le mignon castel aperçu, choisi par mon premier regard, je m'y arrêtais complaisamment.

— Hé! me dit mon hôte en lisant dans mes yeux l'un de ces pétillans désirs toujours si naïvement exprimés à mon âge, vous sentez de loin une jolie femme comme un chien flaire le gibier.

Je n'aimai pas ce dernier mot, mais je demandai le nom du castel et celui du propriétaire.

— Ceci est Clochegourde, me dit-il, jolie maison appartenant à M. de Mortsauf, le représentant d'une famille historique en Touraine, et dont la fortune date de Louis XI. Il est venu s'établir sur ce domaine au retour de l'émigration. Ce bien est à sa femme, une demoiselle de Lenoncourt, de la maison de Lenoncourt-Givry qui va s'éteindre, madame de Mortsauf est fille unique. Le peu de fortune de cette famille contraste si singulièrement avec l'illustration des noms, que par orgueil ou par nécessité peut-être, ils restent toujours à Clochegourde et n'y voient personne. Jusqu'à présent leur attachement aux Bourbons pouvait justifier leur solitude; mais je doute que le retour du roi change leur manière de vivre. En venant m'établir ici, l'année dernière, je suis allé leur faire une visite de politesse; ils me l'ont rendue et nous ont invités à dîner; l'hiver nous a séparés pour quelques mois; puis les événemens politiques ont retardé notre retour, car je ne suis à Frapesle que depuis peu de temps. Madame de Mortsauf est une femme qui pourrait occuper partout la première place.

— Vient-elle souvent à Tours?

— Elle n'y va jamais. — Mais, dit-il en se reprenant, elle y est allée dernièrement, au passage du duc d'Angoulême qui s'est montré fort gracieux pour M. de Mortsauf.

— C'est elle! m'écriai-je.

— Qui, elle?

— Une femme qui a de belles épaules.

— Vous rencontrerez en Touraine beaucoup de femmes qui ont de belles épaules, dit-il en riant. Mais si vous n'êtes pas fatigué, nous pouvons passer la rivière, et monter à Clochegourde où vous aviserez à reconnaître vos épaules.

J'acceptai, non sans rougir de plaisir et de honte. Vers quatre heures nous arrivâmes au petit château que mes yeux caressaient depuis si long-temps. Cette habitation, qui fait un bel effet dans le paysage, est en réalité modeste. Elle a cinq fenêtres de face; chacune de celles qui terminent la façade exposée au midi s'avance d'environ deux toises, artifice d'architecture qui simule deux pavillons et donne de la grace au logis; celle du milieu sert de porte, et l'on en descend par un double

perron dans des jardins étagés qui atteignent à une étroite prairie située le long de l'Indre. Quoiqu'un chemin communal sépare cette prairie de la dernière terrasse ombrée par une allée d'acacias et de vernis du Japon , elle semble faire partie des jardins ; car le chemin est creux, encaissé d'un côté par la terrasse , bordé de l'autre par une haie normande. Les pentes bien ménagées, mettent assez de distance entre l'habitation et la rivière , pour sauver les inconvéniens du voisinage des eaux sans en ôter l'agrément. Sous la maison se trouvent des remises , des écuries , des resserres , des cuisines dont les diverses ouvertures dessinent des arcades. Les toits sont gracieusement contour nés aux angles, décorés de mansardes à croisillons sculptés et de bouquets en plomb , sur les pignons. La toiture , sans doute négligée pendant la révolution , est chargée de cette rouille produite par des mousses plates et rougeâtres qui croissent sur les maisons exposées au midi. La porte-fenêtre du perron est surmontée d'un campanille d'où pend un écusson aux armes des Blamont-Chauvry. Ces dispositions donnent une élégante physionomie à ce castel ouvragé comme une fleur. et qui semble ne pas peser sur le sol. Vu de la vallée , le rez-de-chaussée semble être au premier étage ; mais du côté de la cour , il est de plein-pied avec une large allée sablée donnant sur un boulingrin animé par plusieurs corbeilles de fleurs. A droite et à gauche, les clos de vignes , les vergers et quelques pièces de terres labourables plantées de noyers , descendent rapidement , enveloppent la maison de leurs massifs , et atteignent les bords de l'Indre que garnissent en cet endroit des touffes d'arbres dont la nature a nuancé les verts.

En montant le chemin qui côtoie Clochegourde , j'admirais ces masses si bien disposées, en y respirant un air chargé de bonheur. La nature morale a , comme la nature physique , ses communications électriques et ses rapides changemens de températures. Mon cœur palpitait à l'approche des événemens secrets qui devaient le modifier à jamais , comme les animaux s'égaient en prévoyant un beau temps. Ce jour si marquant dans ma vie ne fut dénué d'aucune des circonstances qui pouvaient le solenniser. La Nature s'était parée comme une femme allant à la rencontre du bien-aimé ; mon ame avait pour la première fois entendu sa voix ; mes yeux l'avaient admirée aussi féconde,

aussi variée que mon imagination me la représentait dans mes rêves de collége dont je vous ai dit quelques mots inhabiles à vous en expliquer l'influence ; ils ont été comme une Apocalypse où ma vie me fut figurativement prédite ; chaque événement heureux ou malheureux s'y rattache par des images bizarres, liens visibles aux yeux de l'ame seulement. Nous traversâmes une première cour entourée des bâtimens nécessaires aux exploitations rurales, une grange, un pressoir, des étables, des écuries. Averti par les aboiemens du chien de garde, un domestique vint à notre rencontre, et nous dit que M. le comte, parti pour Azay dès le matin, allait sans doute revenir, madame la comtesse était au logis. Mon hôte me regarda. Je tremblais qu'il ne voulût pas voir madame de Mortsauf en l'absence de son mari, mais il dit au domestique de nous annoncer. Poussé par une avidité d'enfant, je me précipitai dans la longue antichambre qui traversait la maison.

— Entrez donc, messieurs ! dit une voix d'or.

Quoique madame de Mortsauf n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon ame et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. En pensant qu'elle pouvait se rappeler ma figure, je voulus m'enfuir. Il n'était plus temps, elle apparut sur le seuil de la porte, nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils ; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers M. de Chessel en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre, ses yeux furent constamment attachés sur la rivière, mais à la manière dont elle écoutait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'ame dans les imperceptibles accens de la parole. Et cela était vrai. M. de Chessel dit mon nom et fit ma biographie. J'étais le fils d'un de ses amis, arrivé depuis quelques mois à Tours, où mes parens m'avaient ramené chez eux quand la guerre avait menacé Paris. Enfant de la Touraine à qui la Touraine était in-

connue, elle voyait en moi un jeune homme affaibli par des travaux immodérés, envoyé à Frapesle pour s'y divertir, et auquel il avait montré sa terre où je venais pour la première fois. Au bas du coteau seulement, je lui avais appris ma course de Tours à Frapesle, et craignant pour ma santé déjà si faible, il s'était avisé d'entrer à Clochegourde en pensant qu'elle me permettrait de m'y reposer.

M. de Chessel disait la vérité, mais le hasard heureux semble si fort cherché, que madame de Mortsauf garda quelque défiance; elle tourna sur moi des yeux froids et sévères qui me firent baisser les paupières, autant par je ne sais quel sentiment d'humiliation que pour cacher des larmes que je retins entre mes cils. L'imposante châtelaine me vit le front en sueur, peut-être aussi devina-t-elle les larmes! car elle m'offrit ce dont je pouvais avoir besoin, en exprimant une bonté consolante qui me rendit la parole. En rougissant comme une jeune fille en faute, et d'une voix chevrotante comme celle d'un vieillard, je répondis par un remerciement négatif.

— Tout ce que je souhaite, lui dis-je en levant les yeux sur les siens que je rencontrai pour la seconde fois, mais pendant un moment aussi rapide qu'un éclair, c'est de n'être pas renvoyé d'ici; je suis tellement engourdi par la fatigue, que je ne pourrais marcher.

— Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays? me dit-elle. — Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde? ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.

Je jetai sur mon protecteur un regard où éclataient tant de prières, qu'il se mit en mesure d'accepter cette proposition dont la formule voulait un refus. Si l'habitude du monde permettait à M. de Chessel de distinguer ces nuances, un jeune homme sans expérience croit si fermement à l'union de la parole et de la pensée chez une belle femme, que je fus bien étonné, quand en revenant le soir, mon hôte me dit: — Je suis resté, parce que vous en mouriez d'envie; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis brouillé peut-être avec mes voisins. Ce *si vous ne raccommodez pas les choses* me fit long-temps rêver. Si je plaisais à madame de Mortsauf, elle ne pourrait pas en vouloir à celui qui m'avait introduit

chez elle. M. de Chessel me supposait donc le pouvoir de l'intéresser, n'était-ce pas me le donner? Cette explication corrobora mon espoir en un moment où j'avais besoin de secours.

— Ceci me semble difficile, répondit-il, madame de Chessel nous attend.

— Elle vous a tous les jours, reprit la comtesse, et nous pouvons l'avertir. Est-elle seule ?

— Elle a M. l'abbé de Quélus.

— Eh bien! dit-elle en se levant pour sonner, vous dînez avec nous.

Cette fois M. de Chessel la crut franche, et me jeta des regards complimenteurs. Dès que je fus certain de rester pendant une soirée sous ce toit, j'eus à moi comme une éternité. Pour beaucoup d'êtres malheureux, demain est un mot vide de sens, et j'étais alors au nombre de ceux qui n'ont aucune foi dans le lendemain; quand j'avais quelques heures à moi, j'y faisais tenir toute une vie de voluptés. Madame de Mortsauf entama sur le pays, sur les récoltes, sur les vignes une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon d'agir atteste un manque d'éducation ou son mépris pour celui qu'elle met ainsi comme à la porte du discours; mais ce fut embarras chez la comtesse. Si d'abord je crus qu'elle affectait de me traiter en enfant, si j'enviai le privilége des hommes de trente ans qui permettait à M. Chessel d'entretenir sa voisine de sujets graves auxquels je ne comprenais rien, si je me dépitai en me disant que tout était pour lui; à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation. D'abord j'essayai de me mettre à mon aise dans mon fauteuil; puis, je reconnus les avantages de ma position en me laissant aller au charme d'entendre la voix de la comtesse. Le souffle de son ame se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte, il expirait onduleusement à l'oreille, d'où il précipitait l'action du sang. Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau; le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi, sans le savoir, le sens

des mots, et vous entraînait l'ame dans un monde immense. Combien de fois n'ai-je pas laissé continuer une discussion que je pouvais finir, combien de fois ne me suis-je pas fait injustement gronder pour écouter ces concerts de voix humaine, pour aspirer l'air qui sortait de sa lèvre chargée de son ame, pour étreindre cette lumière parlée avec l'ardeur que j'aurais mise à la serrer sur mon sein! Quel chant d'hirondelle joyeuse, quand elle pouvait rire! mais quelle voix de cygne appelant ses compagnes, quand elle parlait de ses chagrins! L'inattention de la comtesse me permit de l'examiner. Mon regard se régalait en glissant sur la belle parleuse, il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait dans les boucles de sa chevelure. Cependant j'étais en proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la place de ses épaules que j'avais si ardemment embrassée. Cette crainte avivait la tentation, et j'y succombais, je les regardais! mon œil déchirait l'étoffe, je revoyais la lentille qui marquait la naissance de la jolie raie par laquelle son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, qui, depuis le bal, flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'imagination est ardente et dont la vie est chaste.

Je puis vous crayonner les traits principaux qui partout eussent signalé la comtesse aux regards; mais le dessin le plus correct, la couleur la plus chaude n'en exprimerait rien encore. Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige l'introuvable artiste de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant. Ses cheveux fins et cendrés la faisaient souvent souffrir par de subites réactions du sang vers la tête. Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentimens contenus, de fleurs noyées par des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles; mais s'il s'agissait de ses enfans, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait

les tarir ; éclair qui m'avait arraché des larmes quand elle me couvrit de son dédain formidable et qui lui suffisait pour abaisser les paupières aux plus hardis. Un nez grec, comme ciselé par Phidias et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grace de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles, quoique développées. Vous comprendrez soudain ce genre de perfection, lorsque vous saurez qu'en s'unissant à l'avant-bras, les éblouissans trésors qui m'avaient fasciné ne formaient aucun pli. Le bas de sa tête n'offrait point ces creux qui font ressembler la nuque de certaines femmes à des troncs d'arbres, ses muscles n'y dessinaient point de cordes, et partout les lignes s'arrondissaient en flexuosités désespérantes pour le regard comme pour le pinceau. Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans les méplats du col, en y retenant la lumière qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles petites et bien contournées étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère. Plus tard, quand j'habitai son cœur, elle me disait : « Voici M. de Mortsauf ! » et avait raison, tandis que je n'entendais rien encore, moi dont l'ouïe possède une remarquable étendue. Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. Je vous déplairais en donnant aux tailles plates l'avantage sur les tailles rondes, si vous n'étiez pas une exception. La taille ronde est un signe de force, mais les femmes ainsi construites sont impérieuses, volontaires, plus voluptueuses que tendres. Au contraire, les femmes à taille plate sont dévouées, pleines de finesse, enclines à la mélancolie ; elles sont mieux femmes que les autres. La taille plate est souple et molle ; la taille ronde est inflexible et jalouse. Vous savez maintenant comment elle était faite ! Elle avait le pied d'une femme comme il faut, ce pied qui marche peu, se fatigue promptement et réjouit la vue quand il dépasse la robe. Quoiqu'elle fût mère de deux enfans, je n'ai jamais rencontré dans son sexe personne de plus jeune fille qu'elle. Son air exprimait une simplesse, jointe à je ne sais quoi d'interdit et de songeur

qui ramenait à elle comme le peintre nous ramène à la figure où son génie a traduit un monde de sentimens. Ses qualités visibles ne peuvent d'ailleurs s'exprimer que par des comparaisons. Rappelez-vous le parfum chaste et sauvage de cette bruyère que nous avons cueillie en revenant de la Villa-Diodati, cette fleur dont vous avez tant loué le noir et le rose? vous devinerez comment cette femme pouvait être élégante loin du monde, naturelle dans ses expressions, recherchée dans les choses qui devenaient siennes, à la fois rose et noire. Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées, son esprit avait la profonde concision du sauvage; elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance; châtelaine et bachelette. Aussi plaisait-elle sans artifice, par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire ou de jeter un mot. Habituellement recueillie, attentive comme la sentinelle sur qui repose le salut de tous et qui épie le malheur, il lui échappait parfois des sourires qui trahissaient en elle un naturel rieur enseveli sous le maintien exigé par sa vie. Sa coquetterie était devenue du mystère, elle faisait rêver au lieu d'inspirer l'attention galante que sollicitent les femmes, et laissait apercevoir sa première nature de flamme vive, ses premiers rêves bleus, comme on voit le ciel par des éclaircies de nuages. Cette révélation involontaire rendait pensifs ceux qui ne se sentaient pas une larme intérieure séchée par le feu des désirs. La rareté de ses gestes, et surtout celle de ses regards (excepté ses enfans, elle ne regardait personne) donnaient une incroyable solennité à ce qu'elle faisait ou disait, quand elle faisait ou disait une chose avec cet air que savent prendre les femmes au moment où elles compromettent leur dignité par un aveu. Ce jour-là madame de Mortsauf avait une robe rose à mille raies, une collerette à large ourlet, une ceinture et des brodequins noirs; ses cheveux simplement tordus sur sa tête étaient retenus par un peigne d'écaille. Telle est l'imparfaite esquisse promise. Mais la constante émanation de son ame sur les siens, cette essence nourrissante épandue à flots comme le soleil émet sa lumière; mais sa nature intime, son attitude aux heures sereines, sa résignation aux heures nuageuses; tous ces tournoiemens de la vie où le caractère se déploie, tiennent comme les effets du ciel à des circonstances inattendues et

fugitives qui ne se ressemblent entre elles que par le fond d'où elles se détachent, et dont la peinture sera nécessairement mêlée aux événemens de cette histoire; véritable épopée domestique, aussi grande aux yeux du sage que le sont les tragédies aux yeux de la foule, et dont le récit vous attachera autant pour la part que j'y ai prise que par sa similitude avec un grand nombre de destinées féminines.

Tout à Clochegourde portait le cachet d'une propreté vraiment anglaise. Le salon où restait la comtesse était entièrement boisé, peint en gris de deux nuances. La cheminée avait pour ornement une pendule contenue dans un bloc d'acajou surmonté d'une coupe, et deux grands vases en porcelaine blanche, à filets d'or, d'où s'élevaient des bruyères du Cap. Une lampe était sur la console. Il y avait un trictrac en face de la cheminée. De larges embrasses en coton retenaient les rideaux de percale blanche, sans franges. Des housses grises, bordées de galon vert, recouvraient les siéges, et la tapisserie tendue sur le métier de la comtesse disait assez pourquoi son meuble était ainsi caché. Cette simplicité arrivait à la grandeur. Aucun appartement, parmi ceux que j'ai vus depuis, ne m'a causé des impressions aussi fertiles, aussi touffues que celles dont j'étais saisi dans ce salon de Clochegourde, calme et recueilli comme la vie de la comtesse, et où l'on devinait la régularité conventuelle de ses occupations. La plupart de mes idées, et même les plus audacieuses en science ou en politique, sont nées là, comme les parfums émanent des fleurs; mais là verdoyait la plante inconnue qui jeta sur mon ame sa féconde poussière; là brillait la chaleur solaire qui développa mes bonnes et dessécha mes mauvaises qualités. De la fenêtre, l'œil embrassait la vallée depuis la colline où s'étale Pont-de-Ruan, jusqu'au château d'Azay, en suivant les sinuosités de la côte opposée que varient les tours de Frapesle, puis l'église, le bourg et le vieux manoir de Saché dont les masses dominent la prairie. En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux communiquaient à l'ame leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre ses deux enfans et M. de Mortsauf, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon

amour! Non, dans les noires dispositions où me mettait le malheur, j'aurais plié le genou, j'aurais baisé ses brodequins, j'y aurais laissé quelques larmes, et j'eusse été me jeter dans l'Indre. Mais après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'ame le goût et l'espérance de voluptés surhumaines; je voulais vivre et attendre l'heure du plaisir comme le sauvage épie l'heure de la vengeance; je voulais me suspendre aux arbres, ramper dans les vignes, me tapir dans l'Indre; je voulais avoir pour complices le silence de la nuit, la lassitude de la vie, la chaleur du soleil, afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu. M'eût-elle demandé la fleur qui chante ou les richesses enfouies par les compagnons de Morgan l'exterminateur? je les lui aurais apportées afin d'obtenir les richesses certaines et la fleur muette que je souhaitais. Quand cessa le rêve où m'avait plongé la longue contemplation de mon idole, et pendant lequel un domestique vint et lui parla, je l'entendis causant de M. de Mortsauf; je pensai seulement alors qu'une femme devait appartenir à son mari. Cette pensée me donna des vertiges, j'eus une rageuse et sombre curiosité de voir le possesseur de ce trésor. Deux sentimens me dominèrent, la haine et la peur! Une haine qui ne connaissait aucun obstacle et les mesurait tous sans les craindre; une peur vague, mais réelle du combat, de son issue, et d'ELLE surtout. En proie à d'indicibles pressentimens, je redoutais ces poignées de main qui déshonorent, j'entrevoyais déjà ces difficultés élastiques où se heurtent les plus rudes volontés et où elles s'émoussent; je craignais cette force d'inertie qui dépouille aujourd'hui la vie sociale des dénouemens dont les ames passionnées ont soif.

—Voici M. de Mortsauf.

Je me dressai sur mes jambes comme un cheval effrayé; mais quoique ce mouvement n'échappât ni à M. de Chessel, ni à la comtesse, il ne me valut aucune observation muette, car il y eut une diversion faite par une jeune fille à qui je donnai six ans, et qui entra disant: —Voilà mon père.

— Eh bien! Madelaine? fit sa mère.

L'enfant tendit à M. de Chessel la main qu'il demandait, et me regarda fort attentivement après m'avoir adressé son petit salut plein d'étonnement.

— Êtes-vous contente de sa santé ? dit M. de Chessel à la comtesse.

— Elle va mieux, répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron.

Une interrogation de M. de Chessel m'apprit que Madelaine avait neuf ans, je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l'un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute, était une blessure maternelle dont il fallait respecter l'appareil.

Enfant malingre dont les yeux étaient pâles, dont la peau était blanche comme une porcelaine éclairée par une lueur, Madelaine n'aurait sans doute pas vécu dans l'atmosphère d'une ville. L'air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couver, entretenaient la vie dans ce corps aussi délicat que l'est une plante venue en serre malgré les rigueurs d'un climat étranger. Quoiqu'elle ne rappelât en rien sa mère, Madelaine paraissait en avoir l'ame, et cette ame la soutenait. Ses cheveux rares et noirs, ses yeux caves, ses joues creuses, ses bras amaigris, sa poitrine étroite annonçaient un débat entre la vie et la mort, duel sans trêve où jusqu'alors la comtesse était victorieuse. Elle se faisait vive, sans doute pour éviter des chagrins à sa mère ; car, en certains momens où elle ne s'observait plus, elle prenait l'attitude d'un saule pleureur. Vous eussiez dit d'une petite Bohémienne souffrant la faim, venue de son pays en mendiant, épuisée, mais courageuse et parée pour son public.

— Où donc avez-vous laissé Jacques ? lui demanda sa mère en la baisant sur la raie blanche qui partageait ses cheveux en deux bandeaux semblables aux ailes d'un corbeau.

— Il vient avec mon père.

En ce moment M. de Mortsauf entra suivi de son fils qu'il tenait par la main. Jacques était le portrait de sa sœur, il offrait les mêmes symptômes de faiblesse. En voyant ces deux enfans frêles aux côtés d'une mère si magnifiquement belle, il était impossible de ne pas deviner les sources du chagrin qui attendrissait les tempes de la comtesse, et lui faisait taire une de ces rongeuses pensées dont Dieu seul est le confident, mais qui

donnent au front de terribles signifiances. En me saluant, M. de Mortsauf me jeta le coup d'œil moins observateur que maladroitement inquiet d'un homme dont la défiance provient de son peu d'habitude à manier l'analyse. Après l'avoir mis au courant et m'avoir nommé, sa femme lui céda sa place, et nous quitta. Les enfans dont les yeux s'attachaient à ceux de leur mère, comme s'ils en tiraient leur lumière, voulurent l'accompagner, elle leur dit : — Restez, chers anges ! et mit son doigt sur ses lèvres. Ils obéirent, mais leurs regards se voilèrent. Ah ! pour s'entendre dire ce mot *chers*, quelles tâches n'aurait-on pas entreprises ! Comme les enfans, j'eus moins chaud quand elle ne fut plus là. Mon nom changea les dispositions du comte à mon égard. De froid et sourcilleux, il devint sinon affectueux, du moins poliment empressé, me donna des marques de considération et parut heureux de me recevoir. Jadis, mon père s'était dévoué pour nos maîtres à jouer un rôle grand, mais obscur; dangereux, mais qui devait être efficace. Quand tout fut perdu par l'accès de Napoléon au sommet des affaires, comme beaucoup de conspirateurs secrets, il s'était réfugié dans les douceurs de la province et de la vie privée, en acceptant des accusations aussi dures qu'imméritées; salaire inévitable des joueurs qui jouent le tout pour le tout, et succombent après avoir servi d'ame à la machine politique. Ne sachant rien de la fortune, rien des antécédens ni de l'avenir de ma famille, j'ignorais également les particularités de cette destinée perdue dont M. de Mortsauf avait gardé souvenir. Cependant si l'antiquité du nom, la plus précieuse qualité d'un homme à ses yeux, pouvait justifier l'accueil dont je fus surpris et confus, je n'en appris la raison véritable que plus tard. Pour le moment, cette transition subite me mit à l'aise. Quand les deux enfans virent la conversation reprise entre nous trois, Madelaine dégagea sa tête des mains de son père, regarda la porte ouverte, se glissa dehors comme une anguille, et Jacques la suivit. Tous deux rejoignirent leur mère, car j'entendis leurs voix et leurs mouvemens, semblables dans le lointain aux bourdonnemens des abeilles autour de la ruche aimée.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. Agé seulement

de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le XVIIIe siècle. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil, clair, jaune et dur, tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse; son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude du gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Comme les vieux chevaux anglais, il avait un reste de distinction et de bonnes manières qui reparaissait en compagnie. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcessibles du lecteur à jamais acquis à la QUOTIDIENNE; il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir

personnellement son parti, très capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France. M. de Mortsauf était, en effet, un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrément tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avares pour donner leur vie avant de donner leurs écus. Pendant le dîner, je remarquai dans la dépression de ses joues et dans certains regards jetés à la dérobée sur ses enfans, les traces de pensées importunes dont les élancemens expiraient à la surface. En le voyant, qui ne l'eût compris? Qui ne l'aurait accusé d'avoir fatalement transmis à ses enfans ces corps auxquels manquait la vie? S'il se condamnait lui-même, il déniait aux autres le droit de le juger. Amer comme un pouvoir qui se sait fautif, mais n'ayant pas assez de grandeur ou de charme pour compenser la somme de douleur qu'il avait jetée dans la balance, sa vie intime devait offrir les aspérités que dénonçaient en lui ses traits anguleux et ses yeux incessamment inquiets.

Quand sa femme rentra, suivie des deux enfans attachés à ses flancs, je soupçonnai donc un malheur, comme lorsqu'en marchant sur les voûtes d'une cave, les pieds ont en quelque sorte la conscience de sa profondeur. En voyant ces quatre personnes réunies, en les embrassant de mes regards, allant de l'une à l'autre, étudiant leurs physionomies et leurs attitudes respectives, des pensées trempées de mélancolie me tombèrent sur le cœur, comme une pluie fine et grise embrune un joli pays après quelque beau lever de soleil. Lorsque le sujet de la conversation fut épuisé, M. de Mortsauf me mit encore en scène au détriment de M. de Chessel, en apprenant à sa femme plusieurs circontances concernant ma famille et qui m'étaient inconnues. Il me demanda mon âge. Quand je l'eus dit, la comtes merendit mon mouvement de surprise à propos de sa fille. Peut-être me donnait-elle quatorze ans? Ce fut, comme je le sus depuis, le second lien qui l'attacha si fortement à moi. Je lus dans son ame. Sa maternité tressaillit éclairée par un tardif rayon de soleil que lui jetait l'Espérance. En me voyant, à vingt ans passés, si malingre, si délicat, et néanmoins si nerveux, une voix lui cria peut-être : — *Ils vivront!* Elle me regarda curieusement, et je sentis qu'en ce moment il se fon-

dait bien des glaces entre nous. Elle parut avoir mille questions à me faire et les garda toutes.

— Si l'étude vous a rendu malade, dit-elle, l'air de notre pays vous remettra.

— L'éducation moderne est fatale aux enfans, reprit M. de Mortsauf. Nous les bourrons de mathématiques, nous les tuons à coups de science, et les usons avant le temps. — Il faut vous reposer ici, me dit-il, vous êtes écrasé sous l'avalanche d'idées qui a roulé sur vous. Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous, si l'on ne prévient le mal en rendant l'instruction publique aux corporations religieuses !

Ces paroles annonçaient bien le mot qu'il dit un jour aux élections en refusant sa voix à l'homme dont les talens pouvaient servir la cause royaliste : — Je me défierai toujours des gens d'esprit, répondit-il à l'entremetteur des voix électorales. Il nous proprosa de faire le tour de ses jardins, et se leva.

— Monsieur... lui dit la comtesse.

— Eh bien ! ma chère ? répondit-il en se retournant avec une brusquerie hautaine qui dénotait combien il voulait être absolu chez lui, et combien il l'était peu.

— Monsieur est venu de Tours à pied, M. de Chessel n'en savait rien, et l'a promené dans Frapesle.

— Vous avez fait une imprudence, me dit-il, quoique à votre âge... Et il hocha la tête en signe de regret.

La conversation fut reprise. Je ne tardai pas à reconnaître combien son royalisme était intraitable, et de combien de ménagemens il fallait user pour demeurer sans choc dans ses eaux. Le domestique, qui avait promptement mis une livrée, annonça le dîner. M. de Chessel présenta son bras à madame de Mortsauf, et le comte saisit gaiement le mien pour passer dans la salle à manger, qui, dans l'ordonnance de rez-de-chaussée, formait le pendant du salon. Carrelée en carreaux blancs fabriqués en Touraine, et boisée à hauteur d'appui, la salle à manger était tendue d'un papier vert qui figurait de grands panneaux encadrés de fleurs et de fruits ; les fenêtres avaient des rideaux de percale ornés de galons rouges ; les buffets étaient de vieux meubles de Boulle, et le bois des chaises garnies en tapisserie faite à la main, était du bois sculpté. Abondamment servie, la table n'offrait rien de luxueux:

de l'argenterie de famille sans unité de forme, de la porcelaine de Saxe qui n'était pas encore revenue à la mode, des carafes octogones, des couteaux à manche en agate, puis sous les bouteilles de ronds en laque de la Chine; mais des fleurs dans des seaux vernis et dorés sur leurs découpures à dents de loup. J'aimai ces vieilleries, je trouvai le papier de Réveillon et ses bordures de fleurs superbes. Le contentement qui enflait toutes mes voiles m'empêcha de voir les inextricables difficultés mises entre elle et moi par la vie si cohérente de la solitude et de la campagne. J'étais près d'elle, à sa droite, je lui servais à boire. Oui, bonheur inespéré! je frôlais sa robe, je mangeais son pain. En trois heures, ma vie se mêlait à sa vie! Enfin nous étions liés par ce terrible baiser, espèce de secret qui nous inspirait une honte mutuelle. Je fus d'une lâcheté glorieuse: je m'étudiais à plaire à M. de Mortsauf qui se prêtait à toutes mes courtisaneries; j'aurais caressé le chien, j'aurais fait la cour aux moindres désirs des enfans, je leur aurais apporté des cerceaux, des billes d'agate, je leur aurais servi de cheval; je leur en voulais de ne pas s'emparer déjà de moi comme d'une chose à eux. L'amour a ses intuitions comme le génie a les siennes, et je voyais confusément que la violence, la maussaderie, l'hostilité ruineraient mes espérances. Le dîner se passa tout en joies intérieures pour moi, je ne pouvais songer ni à *sa* froideur réelle, ni à l'indifférence que couvrait la politesse du comte, en me voyant chez elle. L'amour a, comme la vie, une puberté pendant laquelle il se suffit à lui-même. Je fis quelques réponses gauches en harmonie avec les secrets tumultes de la passion, mais dont personne ne pouvait avoir le mot, pas même *elle* qui ne savait rien de l'amour. Le reste du temps fut comme un rêve. Ce beau rêve cessa quand, au clair de lune et par un soir chaud et parfumé, je traversai l'Indre au milieu des blanches fantaisies qui décoraient les prés, les rives, les collines; en entendant le chant clair, la note unique, pleine de mélancolie que jette incessamment par temps égaux une rainette dont j'ignore le nom scientifique, mais que depuis ce jour solennel je n'écoute pas sans des délices infinies. Je reconnus un peu tard, là, comme ailleurs, cette insensibilité de marbre contre laquelle s'étaient jusqu'alors émoussés mes sentimens; je me demandai s'il en serait toujours ainsi; je crus être sous

une fatale influence; les sinistres événemens du passé se débattirent avec les plaisirs puremment personnels que j'avais goûtés. Avant de regagner Frapesle, je regardai Clochegourde et vis au bas une barque nommée en Touraine une *toue*, attachée à un frêne, et que l'eau balançait. Cette toue appartenait à M. de Mortsauf, qui s'en servait pour pêcher.

— Eh bien! me dit M. de Chessel quand nous fûmes sans danger d'être écoutés, je n'ai pas besoin de vous demander si ce sont vos belles épaules; il faut vous féliciter de l'accueil que vous a fait M. de Mortsauf. Diantre, vous êtes du premier coup au cœur de la place.

Cette phrase, suivie de celle dont je vous ai parlé, ranima mon cœur abattu. Je n'avais pas dit un mot depuis Clochegourde, et M. de Chessel attribuait mon silence à mon bonheur.

— Comment! répondis-je avec un ton d'ironie qui pouvait aussi bien paraître dicté par la passion contenue.

— Il n'a jamais si bien reçu qui que ce soit.

— Je vous avoue que j'en suis moi-même étonné, lui dis-je en sentant l'amertume intérieure que me dévoilait ce dernier mot.

L'expression du sentiment qu'éprouvait M. de Chessel me frappa, mais j'étais encore trop inexpert des choses mondaines pour en comprendre les causes. Mon hôte avait l'infirmité de s'appeler Durand, et se donnait le ridicule de renier le nom de son père, illustre fabricant qui pendant la révolution avait fait une immense fortune. Sa femme était l'unique héritière des Chessel, vieille famille parlementaire, bourgeoise sous Henri IV, comme celle de la plupart des magistrats parisiens. En ambitieux de haute portée, M. de Chessel voulut tuer son Durand originel pour arriver aux destinées qu'il rêvait. Il s'appela d'abord Durand de Chessel, puis D. de Chessel, il était alors M. de Chessel. Sous la restauration, il établit un majorat au titre de comte, en vertu de lettres octroyées par Louis XVIII. Ses enfans recueilleront les fruits de son courage sans en connaître la grandeur. Un mot de certain prince caustique a souvent pesé sur sa tête : — « M. de Chessel se montre généralement peu en Durand, » dit-il. Phrase qui régala long-temps la Touraine. Les parvenus sont comme les singes dont ils ont l'adresse : on les voit en hauteur, on admire leur agilité pendant l'escalade;

mais arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. L'envers de mon hôte s'est composé de petitesses grossies par l'envie. La pairie et lui sont jusqu'à présent deux tangentes impossibles. Avoir une prétention et la justifier, est l'impertinence de la force; mais être au-dessous de ses prétentions avouées, constitue un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits. Or M. de Chessel n'a pas eu la marche rectiligne de l'homme fort: deux fois député, deux fois repoussé aux élections; hier directeur-général, aujourd'hui rien, pas même préfet; ses succès ou ses défaites ont gâté son caractère et lui ont donné l'âpreté de l'ambitieux invalide. Quoique galant homme, homme spirituel, et capable de grandes choses, peut-être l'envie qui passionne l'existence en Touraine où les naturels du pays emploient leur esprit à tout jalouser, lui fut-elle funeste dans les hautes sphères sociales où réussissent peu ces figures crispées par les succès d'autrui, ces lèvres boudeuses, rebelles au compliment, faciles à l'épigramme. En voulant moins, peut-être aurait-il obtenu davantage; mais malheureusement il avait assez de supériorité pour vouloir marcher toujours debout. En ce moment M. de Chessel était au crépuscule de son ambition, le royalisme lui souriait. Peut-être affectait-il les grandes manières, mais il fut parfait pour moi. D'ailleurs, il me plut par une raison bien simple, je trouvais chez lui le repos pour la première fois. L'intérêt, faible peut-être, qu'il me témoignait, me parut à moi, malheureux enfant rebuté, une image de l'amour paternel. Les soins de l'hospitalité contrastaient tant avec l'indifférence qui m'avait jusqu'alors accablé, que j'exprimais une reconnaissance enfantine de vivre sans chaînes et quasiment caressé. Aussi les maîtres de Frapesle sont-ils si bien mêlés à l'aurore de mon bonheur, que ma pensée les confond dans les souvenirs où j'aime à revivre. Plus tard, et précisément dans l'affaire des lettres patentes, j'eus le plaisir de rendre quelques services à mon hôte. M. de Chessel jouissait de sa fortune avec un faste dont s'offensaient quelques-uns de ses voisins; il pouvait renouveler ses beaux chevaux et ses élégantes voitures; sa femme était recherchée dans sa toilette; il recevait grandement; son domestique était plus nombreux que ne le veulent les habitudes du pays, il tranchait du prince. La terre de Frapesle est immense. Vis-à-vis, M. de Mortsauf réduit au cabriolet de fa-

mille, qui en Touraine tient le milieu entre la patache et la chaise de poste, était obligé par la médiocrité de sa fortune à faire valoir Clochegourde. M. de Mortsauf fut donc Tourangeau jusqu'au jour où les faveurs royales rendirent à sa famille un éclat peut-être inespéré. Son accueil au cadet d'une famille ruinée dont l'écusson datait des croisades, lui servait à humilier la haute fortune, à rapetisser les bois, les guérets et les prairies de son voisin qui n'était pas gentilhomme. M. de Chessel l'avait bien compris. Aussi se sont-ils toujours vus poliment, mais sans aucun de ces rapports journaliers, sans cette agréable intimité qui aurait dû s'établir entre Clochegourde et Frapesle, deux domaines séparés par l'Indre, et d'où chacune des châtelaines pouvait, de sa fenêtre, faire un signe à l'autre.

La jalousie tourangelle n'était pas la seule raison de la solitude où vivait M. de Mortsauf. Sa première éducation fut celle de la plupart des enfans de grande famille, une incomplète et superficielle instruction à laquelle suppléaient les enseignemens du monde, les usages de la cour, l'exercice des grandes charges de la couronne, ou des places éminentes. M. de Mortsauf avait émigré précisément à l'époque où commençait sa seconde éducation, elle lui manqua. Il fut de ceux qui crurent au prompt rétablissement de la monarchie en France; dans cette persuasion, son exil avait été la plus déplorable des oisivetés. Quand se dispersa l'armée de Condé, où son courage le fit inscrire parmi les plus dévoués, il s'attendit à bientôt revenir sous le drapeau blanc, et ne chercha pas, comme quelques émigrés, à se créer une vie industrieuse. Peut-être aussi n'eut-il pas la force d'abdiquer son nom, pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé. Ses espérances toujours appointées au lendemain, et peut-être aussi l'honneur, l'empêchèrent de se mettre au service des puissances étrangères. La souffrance mina son courage. De longues courses entreprises à pied sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altérèrent sa santé, découragèrent son ame. Par degrés son dénuement devint extrême. Si pour beaucoup d'hommes la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant, et M. de Mortsauf fut de ceux-ci. En pensant à ce pauvre gentilhomme de Touraine, allant et couchant par les chemins de la Hongrie, partageant un quartier de mouton avec les bergers du prince

Esterhazy, auxquels le voyageur demandait le pain que le gentilhomme n'aurait pas accepté du maître, et qu'il refusa maintes fois des mains ennemies de la France, je n'ai jamais senti dans mon cœur de fiel pour l'émigré, même quand je le vis ridicule dans le triomphe. Les cheveux blancs de M. de Mortsauf m'avaient dit d'épouvantables douleurs, et je sympathise trop avec les exilés pour pouvoir les juger. La gaieté française et tourangelle succomba chez M. de Mortsauf, il devint morose, tomba malade, et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère ; cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changemens d'humeur, et cause presque toujours l'hypocondrie. Ses amours, ensevelis dans le plus profond de son ame, et que moi seul ai découverts, furent des amours de bas étage qui n'attaquèrent pas seulement sa vie, ils en ruinèrent l'avenir. Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permettait de rentrer. Quand en passant le Rhin, le piéton souffrant aperçut le clocher de Strasbourg par une belle soirée, il défaillit. — « La France ! la France ! »

— Je criai : « voilà la France ! » me dit-il, comme un enfant crie : Ma mère ! quand il est blessé.

Riche avant de naître, il se trouvait pauvre ; fait pour commander un régiment ou gouverner l'état, il était sans autorité, sans avenir ; né sain et robuste, il revenait infirme et tout usé. Sans instruction au milieu d'un pays où les hommes et les choses avaient grandi, nécessairement sans influence possible, il se voyait dépouillé de tout, même de ses forces corporelles et morales. Son manque de fortune lui rendait son nom pesant. Ses opinions inébranlables, ses antécédens à l'armée de Condé, ses chagrins, ses souvenirs, sa santé perdue, lui donnaient une susceptibilité de nature à être peu ménagée en France, le pays des railleries. A demi mourant, il atteignit le Maine, où par un hasard dû peut-être à la guerre civile, le gouvernement révolutionnaire avait oublié de faire vendre une ferme considérable en étendue, et que son fermier lui conservait en laissant croire qu'il en était propriétaire. Quand la famille de Lenoncourt, qui habitait Givry, château situé près de cette ferme, sut l'arrivée du comte de Mortsauf, le duc de Lenoncourt

alla lui proposer de demeurer à Givry, pendant le temps nécessaire pour arranger une habitation. La famille de Lenoncourt fut noblement généreuse envers M. de Mortsauf qui se répara là durant plusieurs mois de séjour, et fit des efforts pour cacher ses douleurs pendant cette première halte. Les Lenoncourt avaient perdu leurs immenses biens. Par le nom, M. de Mortsauf était un parti sortable pour leur fille. Loin de s'opposer à son mariage avec un homme âgé de trente-cinq ans, maladif et vieilli, mademoiselle de Lenoncourt en parut heureuse. Un mariage lui acquérait le droit de vivre avec sa tante, la marquise d'Uxelles, sœur du prince de Blamont-Chauvry, qui pour elle était une mère d'adoption. Amie intime de la duchesse de Bourbon, madame d'Uxelles faisait partie d'une société sainte dont l'ame était M. Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le *Philosophe inconnu*. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clef des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les élémens de cette foi qui sort du catholicisme de l'église romaine pour rentrer dans le christianisme de l'église primitive. Mademoiselle de Lenoncourt resta néanmoins au sein de l'église apostolique à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la marquise d'Uxelles avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'ame de son enfant chéri, *la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure*, pour employer les expressions mêmes de Saint-Martin. Madame de Mortsauf reçut plusieurs fois cet homme de paix et de vertueux savoir à Clochegourde après la mort de sa tante, chez laquelle il venait souvent. Saint-Martin surveilla de Clochegourde ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy. Inspirée par la sagesse des vieilles femmes qui ont expérimenté les détroits orageux de la vie, madame d'Uxelles donna Cloche-

gourde à la jeune mariée, pour lui faire un chez elle. Avec la grace des vieillards qui est toujours parfaite quand ils sont gracieux, la marquise y abandonna tout à sa nièce, en se contentant d'une chambre au-dessus de celle qu'elle occupait auparavant et que prit la comtesse. Sa mort presque subite jeta des crêpes sur les joies de cette union, et imprima d'ineffaçables tristesses sur Clochegourde comme sur l'ame superstitieuse de la mariée. Les premiers jours de son établissement à Clochegourde furent pour la comtesse le seul temps, non pas heureux, mais insoucieux de sa vie. Après les pénibles navigations de son séjour à l'étranger, M. de Mortsauf, satisfait d'entrevoir un clément avenir, eut comme une convalescence d'ame. Il respira dans cette vallée les enivrantes odeurs d'une espérance fleurie. Forcé de songer à sa fortune, il se jeta dans les préparatifs de l'agriculteur et commença par goûter quelque joie. Mais la naissance de Jacques fut un coup de foudre qui ruina le présent et l'avenir. Le médecin condamna le nouveau-né. Le comte cacha soigneusement cet arrêt à la mère; puis, il consulta pour lui-même et reçut de désespérantes réponses que confirma la naissance de Madelaine. Ces deux événemens, une sorte de certitude intérieure sur la fatale sentence, augmentèrent les dispositions maladives de l'émigré. Son nom à jamais éteint, une jeune femme pure, irréprochable, malheureuse à ses côtés, vouée aux angoisses de la maternité, sans en avoir les plaisirs; cet *humus* de son ancienne vie d'où germaient de nouvelles souffrances lui tomba sur le cœur, et paracheva sa destruction. Madame de Mortsauf devina le passé par le présent et lut dans l'avenir. Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif, madame de Mortsauf tenta cette entreprise digne d'un ange. En un seul jour, elle devint stoïque. Après être descendue dans l'abîme d'où elle vit encore le ciel, elle se voua, pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la sœur de charité pour tous. Pour le réconcilier avec lui-même, elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas à lui-même; M. de Mortsauf devint avare, elle accepta les privations imposées; il avait la crainte d'être trompé, comme l'ont tous ceux qui n'ont connu la vie du monde que pour en rapporter des répugnances, elle resta dans la solitude, et se plia sans murmure à ses défiances. Elle employa

les ruses de la femme à lui faire vouloir ce qui était bien ; il se croyait ainsi des idées et goûtait chez lui les plaisirs de la supériorité qu'il n'aurait eus nulle part. Puis après s'être avancée dans la voie du mariage, elle se résolut à ne jamais sortir de Clochegourde, en reconnaissant chez le comte une ame hystérique dont les écarts pouvaient, dans un pays de malice et de commérage, nuire à ses enfans. Aussi, personne ne soupçonnait-il l'incapacité réelle de M. de Mortsauf, car elle avait paré ses ruines d'un épais manteau de lierre. Le caractère variable, non pas mécontent, mais mal content de M. de Mortsauf, rencontra donc chez sa femme une terre douce et facile où il s'étendit en y sentant ses secrètes douleurs amollies par la fraîcheur des baumes.

Cet historique est la plus simple expression des discours arrachés à M. de Chessel par un secret dépit. Sa connaissance du monde lui avait fait entrevoir quelques-uns des mystères ensevelis à Clochegourde. Mais si par sa sublime attitude madame de Mortsauf trompa le monde, elle ne put tromper les sens intelligens de l'amour. Quand je me trouvai dans ma petite chambre, la prescience de la vérité me fit bondir dans mon lit, je ne supportai pas d'être à Frapesle lorsque je pouvais voir les fenêtres de sa chambre ; je m'habillai, descendis à pas de loup, et sortis du château par la porte d'une tour où se trouvait un escalier en colimaçon. Le froid de la nuit me rasséréna. Je passai l'Indre sur le pont du moulin Rouge, et j'arrivai dans la bienheureuse toue, en face de Clochegourde où brillait une lumière à la dernière fenêtre du côté d'Azay. Je retrouvai mes anciennes contemplations, mais paisibles, mais entremêlées par les roulades du chantre des nuits amoureuses, et par la note unique du rossignol des eaux. Il s'éveillait en moi des idées qui glissaient comme des fantômes en enlevant les crêpes qui jusqu'alors m'avaient dérobé mon bel avenir. L'ame et les sens étaient charmés. Avec quelle violence mes désirs montèrent jusqu'à elle ! Que de fois je me dis comme un insensé son refrain : — L'aurai-je ? Si durant les jours précédens, l'univers s'était agrandi pour moi ; dans une seule nuit, il eut un centre. A elle, se rattachèrent mes vouloirs et mes ambitions, je souhaitai d'être tout pour elle, afin de refaire et de remplir son cœur déchiré. Belle fut cette nuit passée sous ses fenêtres, au milieu du murmure des eaux

passant à travers les vannes des moulins, entrecoupées par la voix des heures sonnées au clocher de Saché : pendant cette nuit baignée de lumière, où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon ame avec la foi du pauvre chevalier castillan dont nous nous moquons dans Cervantes, et par laquelle nous commençons l'amour. A la première lueur dans le ciel, au premier cri d'oiseau, je me sauvai dans le parc de Frapesle ; je ne fus aperçu par aucun homme de la campagne, personne ne soupçonna mon escapade, et je dormis jusqu'au moment où la cloche annonça le déjeuner.

Malgré la chaleur, après le déjeuner, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses côteaux dont je parus un'admiratenr passionné; maisavec cette vélocité de pieds qui défie celle du cheval échappé, je retrouvai mon bateau, mes saules et mon Clochegourde. Tout y était silencieux et frémissant comme est la campagne à midi. Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel ; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides volaient à leurs frênes, à leurs roseaux ; les troupeaux ruminaient à l'ombre, les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleuvres glissaient le long des talus. Quel changement dans ce paysage si frais et si coquet avant mon sommeil ! Tout à coup je sautai hors de la barque et remontai le chemin pour tourner autour de Clochegourde d'où je croyais avoir vu sortir M. de Mortsauf. Je ne me trompais point, il allait le long d'une haie, et gagnait sans doute une porte de sortie donnant sur le chemin d'Azay qui longe la rivière.

—Comment vous portez-vous ce matin, monsieur le comte?

Il me regarda d'un air heureux, il ne s'entendait pas souvent nommer ainsi.

—Bien, dit-il, mais vous aimez donc la campagne, pour vous promener par cette chaleur ?

— Ne m'a-t-on pas envoyé ici pour vivre en plein air?

— Hé bien ! voulez-vous venir voir couper mes seigles ?

— Mais volontiers, lui dis-je, Je suis, je vous l'avoue, d'une ignorance incroyable. Je ne distingue pas le seigle du blé, ni le peuplier du tremble : je ne sais rien des cultures, ni des différentes manières d'exploiter une terre.

— Hé bien ! venez, dit-il joyeusement en revenant sur ses pas. Entrez par la petite porte d'en haut.

Il remonta le long de sa haie en dedans, moi en dehors.

— Vous n'apprendriez rien chez M. de Chessel, me dit-il, il est trop grand seigneur pour s'occuper d'autre chose que de recevoir les comptes de son régisseur.

Alors il me montra ses cours et ses bâtimens, les jardins d'agrément, les vergers et les potagers. Enfin, il me mena vers cette longue allée d'acacias et de vernis du Japon, bordée par la rivière, où j'aperçus à l'autre bout, sur un banc, madame de Mortsauf occupée avec ses deux enfans. Une femme est bien belle sous ces menus feuillages tremblans et découpés! Surprise peut-être de mon naïf empressement, elle ne se dérangea pas, sachant bien que nous viendrions. M. de Mortsauf me fit admirer la vue de la vallée, qui, de là, présentait un aspect tout différent de ceux qu'elle avait déroulés suivant les hauteurs où nous avions passé. Là, vous eussiez dit d'un petit coin de la Suisse. La prairie, sillonnée par les ruisseaux qui se jetaient dans l'Indre, se découvrait dans sa longueur, et se perdait en lointains vaporeux. Du côté de Montbazon, l'œil apercevait une immense étendue verte, et sur tous les autres points se trouvait arrêté par des collines, par des masses d'arbres, par des rochers. Nous alongeâmes le pas pour aller saluer madame de Mortsauf, qui laissa tomber tout à coup le livre où lisait Madeleine, et prit sur ses genoux Jacques en proie à une toux convulsive.

— Hé bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Mortsauf en devenant blême.

— Il a mal à la gorge, répondit la mère qui semblait ne pas me voir, ce ne sera rien.

Elle lui tenait à la fois la tête et le dos, et de ses deux yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie sur cette pauvre faible créature.

— Vous êtes d'une incroyable imprudence, reprit M. de Mortsauf avec aigreur, vous l'exposez au froid de la rivière et l'asseyez sur un banc de pierre.

— Mais, mon père, le banc brûle, s'écria Madeleine.

— Ils étouffaient là-haut, dit la comtesse.

— Les femmes veulent toujours avoir raison! dit-il en me regardant.

Pour éviter de l'approuver ou de l'improuver par mon regard,

je contemplais Jacques qui se plaignit de souffrir dans la gorge, et que sa mère emporta. Avant de nous quitter, elle put entendre son mari.

— Quand on a fait des enfans si mal portans, on devrait savoir les soigner ! dit-il.

Paroles profondément injustes, mais son amour-propre le poussait à se justifier aux dépens de sa femme. La comtesse volait en montant les rampes et les perrons. Je la vis entrer et disparaître par la porte-fenêtre. M. de Mortsauf s'était assis sur le banc, la tête inclinée, songeur. Ma situation devenait intolérable, il ne me regardait ni ne me parlait. Adieu cette promenade où je comptais me mettre si bien dans son esprit. Je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie de quart d'heure plus horrible que celui-là. Je suais à grosses gouttes, me disant : — M'en irai-je ? ne m'en irai-je pas ? Combien de pensées tristes s'élevèrent en lui pour lui faire oublier d'aller savoir comment se trouvait Jacques ! Il se leva brusquement et vint auprès de moi. Nous nous retournâmes pour regarder la riante vallée.

— Nous remettrons à un autre jour notre promenade, monsieur le comte, lui dis-je alors avec douceur.

— Sortons ! répondit-il. Je suis malheureusement habitué à voir souvent de semblables crises, moi qui donnerais ma vie sans aucun regret pour conserver celle de cet enfant.

— Jacques va mieux, il dort, mon ami, dit la voix d'or.

Madame de Mortsauf se montra soudain au bout de l'allée, elle arriva sans fiel, sans amertume, et me rendit mon salut.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que vous aimez Clochegourde.

— Voulez-vous, ma chère, que je monte à cheval et que j'aille chercher M. Deslandes ? lui dit-il en témoignant le désir de se faire pardonner son injustice.

— Ne vous tourmentez point, dit-elle, Jacques n'a pas dormi cette nuit, voilà tout. Cet enfant est très nerveux, il a fait un vilain rêve, et j'ai passé tout le temps à lui conter des histoires pour le rendormir. Sa toux est purement nerveuse, je l'ai calmée avec une pastille de gomme, et le sommeil l'a gagné.

— Pauvre femme ! dit-il en lui prenant la main dans les siennes, et lui jetant un regard mouillé, je n'en savais rien.

— A quoi bon vous inquiéter pour des riens? allez à vos seigles. Vous savez! Si vous n'êtes pas là, les métayers laisseront les glaneuses étrangères au bourg entrer dans le champ avant que les gerbes n'en soient enlevées.

— Je vais faire mon premier cours d'agriculture, madame, lui dis-je.

— Vous êtes à bonne école, répondit-elle en montrant M. de Mortsauf dont la bouche se contracta pour exprimer ce sourire de contentement que l'on nomme familièrement *la bouche en cœur*.

Deux mois après seulement, je sus qu'elle avait passé cette nuit en d'horribles anxiétés, craignant que son fils n'eût le croup. Et moi, j'étais dans ce bateau, mollement bercé par des pensées d'amour, imaginant que, de sa fenêtre, elle me verrait adorant la lueur de cette bougie qui éclairait alors son front labouré par de mortelles alarmes. Le croup régnait à Tours, il y faisait d'affreux ravages. Quand nous fûmes à la porte, le comte me dit d'une voix émue : — Madame de Mortsauf est un ange! Ce mot me fit chanceler. Je ne connaissais encore que superficiellement cette famille, et le remords si naturel dont une ame jeune est saisie en pareille occasion, me cria : « De quel droit troublerais-tu cette paix profonde ? »

Heureux de rencontrer pour auditeur un jeune homme sur lequel il pouvait remporter de faciles triomphes, M. de Mortsauf me parla de l'avenir que le retour des Bourbons préparait à la France. Nous eûmes une conversation vagabonde dans laquelle j'entendis de vrais enfantillages dont je fus étrangement surpris. Il ignorait des faits d'une évidence géométrique; il avait peur des gens instruits; les supériorités, il les niait; il se moquait, peut-être avec raison, des progrès; enfin je reconnus en lui une grande quantité de fibres douloureuses qui semaient la conversation d'écueils. A une autre époque de ma vie, je l'eusse indubitablement froissé; mais, timide comme un enfant, croyant ne rien savoir, ou croyant que les hommes faits savaient tout, je m'ébahissais des merveilles obtenues à Clochegourde par ce patient agriculteur. J'écoutais ses plans avec admiration. Enfin, flatterie involontaire qui me valut la bienveillance du vieux gentilhomme, j'enviais cette jolie terre, sa position, ce paradis terrestre, en le mettant bien au-dessus de Frapesle.

— Frapesle, lui dis-je, est une massive argenterie, mais Clochegourde est un écrin de pierres précieuses !

Phrase qu'il répéta souvent depuis en citant l'auteur.

— Hé bien ! avant que nous y vinssions, c'était une désolation, disait-il.

J'étais tout oreilles quand il me parlait de ses semis, de ses pépinières. Neuf aux travaux de la campagne, je l'accablais de questions sur le prix des choses, sur les moyens d'exploitation, et il me parut heureux d'avoir à m'apprendre tant de détails.

— Que vous enseigne-t-on donc ? me demandait-il avec étonnement.

Quand j'eus reconnu ses défauts, je m'y pliai avec autant de souplesse qu'en mettait madame de Mortsauf. Dès cette première journée, il dit à sa femme en rentrant : — M. Félix est un charmant jeune homme !

DE BALZAC.

(*Le second article au prochain volume.*)

TABLE DES MATIÈRES.

